

Université de Montréal

Pour une esthétique géolocalisée.

Espace, imaginaire et littérature à l'époque du numérique.

par

Enrico Agostini Marchese

Département des Littératures de langue française

Faculté des Arts et des Sciences

Travail présenté à la Faculté des Arts et des Sciences

en vue de l'obtention du grade de Docteur

en Littérature

31 décembre 2020

© Enrico Agostini Marchese, 2020

Université de Montréal
Département des Littératures de langue française, Faculté des Arts et des Sciences

Cette thèse intitulée

Pour une esthétique géolocalisée.

Espace, imaginaire et littérature à l'époque du numérique.

Présentée par
Enrico Agostini Marchese

A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes

Jean-Marc Larrue
Professeur, Université de Montréal
Président-rapporteur

Marcello Vitali-Rosati
Professeur, Université de Montréal
Directeur de recherche

Bertrand Gervais
Professeur, Université du Québec à Montréal
Codirecteur

Marie-Pascale Huglo
Professeur, Université de Montréal
Membre du jury

Markus Reisenleitner
Professeur, York University
Examineur externe

à ma famille : Maurizio, Maria, Lorenzo,

Aldo et Paola.

Et au moi-même d'il y a 15 ans.

Le monde est foisonnant : tout peut arriver

— *John Cage, Silence*

Écrire n'a rien à voir avec signifier, mais avec arpenter,

cartographe, même des contrées à venir.

— *Gilles Deleuze et Félix Guattari, Mille Plateaux.*

L'expression, avec ce qu'elle comporte de plaisir,

est une douleur déplacée, elle est une délivrance

— *Hans Bellmer, Petite anatomie de l'image*

Remerciements

*MOI n'est qu'une position d'équilibre.
(Une entre mille autres continuellement possibles et toujours prêtes).
Une moyenne de « moi », un mouvement de foule.
Au nom de beaucoup je signe ce livre.
— Henri Michaux, Plume*

Écrire cette thèse a été pour moi une entreprise ayant une vaste portée, allant bien au-delà du seul projet intellectuel : ça a été un projet de vie à part entière. Tout d'abord déménager à l'autre bout du monde, dans une ville que je ne connaissais point au début et me l'approprier jusqu'à la sentir comme mienne, à sentir Montréal comme chez moi. Ensuite, réaliser un rêve d'adolescence : vivre en français, dompter la langue que j'ai toujours considérée ma préférée jusqu'à écrire une thèse de doctorat dans celle-ci. Finalement, rencontrer des domaines soit tout à fait nouveaux, soit juste effleurés dans mon parcours universitaire italien — le monde numérique, les questions spatiales, la littérature québécoise — et y découvrir des univers fascinants qui ont su éveiller en moi des intérêts inconnus auparavant. Si ce parcours n'a pas toujours été simple ou linéaire — on connaît désormais très bien l'impact psychologique d'un doctorat — toujours est-il que cette thèse de doctorat est le résultat de quatre ans et demi qui ont été parmi les plus beaux de ma vie — et cela a été rendu possible par un ensemble de gens et d'institutions qui ont fait de mon séjour à Montréal une expérience incroyable, que je n'aurais su imaginer avant. Ces petits mots sont une tentative maladroite de remercier ces personnes, en payant mes dettes intellectuelles, affectives et personnelles qui, parfois, se mélangent et se chevauchent.

Tout d'abord, je ne saurais pas comment remercier Marcello Vitali-Rosati, directeur, mentor, compagnon de patin à glace, pour avoir rendu mon doctorat possible, pour l'accueil les bras ouverts, pour la confiance accordée sans aucune preuve et les responsabilités données, pour les innombrables repas cuisinés, pour le soutien total, mais surtout et d'abord pour avoir été un guide intellectuel hors pair : arrivé à l'Université de Montréal avec un projet vague, grâce à lui j'en suis sorti avec une thèse sur des sujets que je ne connaissais pas et à travers lesquels il a su me guider avec adresse. Toujours disponible et prêt à la discussion, il a écouté mes idées tout en me partageant les siennes, en me donnant toute la liberté dont j'avais besoin et tous les conseils dont je ne savais même pas avoir besoin.

Un grand merci également à mon autre directeur, Bertrand Gervais, mon enracinement dans la culture québécoise. Les discussions que j'ai eues avec lui ont beaucoup aidé à préciser des points, des sujets et des approches : je dois beaucoup à ses idées, ses écrits, aux rencontres qu'il a rendu possibles et aux portes qu'il m'a ouvert. Sa lecture fine, rigoureuse et réactive de ma thèse a énormément contribué au résultat final que je présente ici et que sans lui aurait été de bien plus piètre qualité.

Je tiens à remercier aussi Suzanne Paquet que je considère comme une co-co-directrice adjointe, peut-être en retrait ou dans l'ombre mais sûrement pas silencieuse. J'ai essayé de rendre manifestes à certains endroits de ma thèse ses commentaires toujours adéquats et jamais banaux et les idées que je lui ai volées, sans pour autant qu'ils aient tout la place qu'ils auraient mérités. Je la remercie également pour toutes les occasions qu'elle m'a donné pour que mes idées aient pu sortir de ma tête ne serait-ce que pour l'espace d'un instant, ainsi que pour son humour. S'il y avait plus de personnes comme elles dans nos universités, nous en gagnerons énormément.

Dans mon parcours de doctorat, j'ai pu profiter de la présence d'un bon nombre de professeur·e·s qui, avec leur enseignement, leur savoir et leurs idées, ont également façonné ma pensée. Je remercie Jean-

Marc Larrue, Éric Méchoulan, Catherine Mavrikakis, Marie-Pascale Huglo, Jean-Claude Guédon, Marta Boni, René Audet, Benoît Épron, Gérard Wormser et Rachel Bouvet. Un remerciement particulier va à Gilles Bonnet qui, avec son esprit vif, son hospitalité, ses jeux de mot et sa tendance à la défaite sportive, m'a fait voir qu'on peut être des penseurs sérieux sans avoir besoin de se prendre au sérieux — qualité rare dans la vie ainsi que dans l'université.

Les centres de recherche que j'ai eu l'honneur d'intégrer ont été des endroits magnifiques pour que ma pensée se croisent avec celle d'autres étudiant·e·s, chercheur·se·s et invité·e·s et gagne en richesse et nuances : le groupe de recherche Miami-Gaspé, la société internationale pour les études intermédiales (ISIS (pour vrai), l'Electronic Literature Organization. Un merci particulier au CRIHN, avec son directeur Michael E. Sinatra, qui a été un repère tout au long de ces quatre ans et demi : regroupant les chercheur·se·s en humanités numériques du Québec et du Canada, Michael Sinatra a su développer une culture numérique partagée et ouverte à la rencontre avec les personnalités les plus importantes du milieu à travers le monde, comme les conférences et les colloques organisés par le centre peuvent le témoigner.

La Chaire du Canada sur les écritures numériques, dirigée par Marcello Vitali-Rosati, a été un lieu de discussion et de partage du savoir unique et inestimable, une véritable exception dans un milieu où, généralement, on a tendance à travailler en solitude. Le Théolinum, les colloques organisés, les colloques auxquels on a participé en gang, les projets, les cafés, les repas, les bières et bien d'autre — tout ça a été le moteur de tout mon parcours doctoral : en relisant ma thèse, je me suis rendu compte que la plupart des choses que j'ai écrites ont été inspirées par tel·le ou tel·le autre membre de la Chaire. Mais, surtout, la Chaire a été une deuxième famille pour moi. Je ne peux que porter dans le cœur et remercier chaleureusement Peppe, Margot, Eugénie, Antoine, Servanne, Nicolas, Marie-Christine, Arthur, Jeanne et les autres membres qui en ont fait partie au cours des années.

Je remercie l'Université de Montréal et le Département des Littératures de langue française, avec son directeur Francis Gingras, pour m'avoir offert une occasion unique, pour le soutien pendant ces quatre ans et pour m'avoir permis de faire l'expérience de l'enseignement avec le cours de Paralittératures. Un remerciement va aussi aux étudiant·e·s de mes cours pour m'avoir enduré pendant trois heures tous les vendredis matin d'hiver alors que la meilleure chose à faire aurait été de rester au lit.

Un grand merci aux membres du jury pour avoir accepté de participer à ce moment si important.

Une pensée triste et reconnaissante va à Louise Merzeau et Stéfan Sinclair, penseur·se·s généreux·ses trop tôt arraché·e·s à la vie.

Je souhaite remercier du fond de mon cœur ceux·lles que j'ai toujours appelé affectueusement « mes sujets d'étude », à savoir les écrivain·e·s que j'ai étudié et que j'ai eu la chance de rencontrer et côtoyer : Pierre Ménard, Anne Savelli, Cécile Portier et surtout la magnifique gang de #dérive(s) : Victoria Welby, Benoit Bordeleau, Yan St-Onge et Myriam Marcil-Bergeron qui ont toujours été plus que disponibles pour mes questions trop théoriques, pour des performances absurdes et pour m'avoir inclus dans leurs écritures et cartes postales.

Merci à Mélissa, ma sœur montréalaise, ma post-drama-queen préférée au monde. Les cartes postales, les cigarettes-bières-chips sur les balcons, la baignade à Coney Island, New York, le féminisme, le ping-pong au FTA, les soirées à pieds dans l'hiver québécois, les relectures, les appartements à « moins d'une cigarette de distance », la distance transocéanique qui n'est jamais devenu une distance entre nous, mais plutôt comme le disait Blanchot, une « distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport ». Je pourrais écrire une thèse avec tout ce que j'ai appris d'elle et un livre pour raconter notre amitié. Pouic!

À Christelle pour les barbecues,, pour les articles et les conférences à deux mains, pour avoir été une fantastique partenaire de pensée et pour m’ avoir appris la moitié de mon vocabulaire québécois. Merci surtout surtout pour le côté humain, sa gaieté, son rire toujours prêt à éclater, ses niaiseries, son soutien, ses câlins et pour m’ avoir montré la voie vers la tendresse.

À Jean-François, le québécois le plus italien que je connais, pour sa cravate et sa voix grave mais vive et riante, pour les pâtes et les trois heure et demi de la nuit, pour les bières, pour les déménagements, pour m’ avoir accompagné à mon départ et demi de Montréal, pour sa tendresse et sa douceur, pour la bromance et pour les discussions jamais banales sur la littérature québécoise, l’ université et la vie.

À Matilde, amie et sœur, pour avoir entrepris le véritable travail d’ Hercule d’ être toujours à mes côtés, à priori, à fond et jusqu’ au bout, pour 18 ans d’ amitié que je ne pourrais pas mettre en mots : heureusement qu’ il n’ y en a pas besoin, elle y était. We know better.

À Alessandro, qui n’ aimerait pas être mentionné, pour les innombrables soirées et bavardages, pour les gin-lemon dans la mer de San Vincenzo, pour les cigarettes, pour la radio et la musique, pour la politique, pour les hommes de merde, pour l’ été du 2015, pour la sensibilité, pour la route parcourue ensemble à pied léger, pour les accolades. Santé.

À Simone, mon ami et frère, pour 12 ans d’ amitié, pour les guitares, pour les escapades à la mer, pour la sensibilité, les soirées et les nuits et pour l’ inoubliable été 2010.

À Lucio, ami chéri, pour m’ avoir prêté *Canada* de Richard Ford, livre qui m’ a fait rencontrer un territoire dont je ne savais rien et que j’ ai aimé d’ un amour féroce dont je ne me connaissais pas capable. C’ est sa faute et je ne pourrais jamais lui en être assez reconnaissant.

À Kénia, Romain, Matthias, Arthur, Séb, Léo, le studio 48, Léonore, Alexandra, Olivier, François, Hélène et à tous·tes ceux et celles qui ont été là, du début à la fin, en cours de route ou même pour un petit moment et qui ont donné du goût et de la couleur à Montréal. Un remerciement particulier pour Gabrielle, qui m’ a accompagné dans ce séjour en me faisant beaucoup rire et qui a été là quand être à côté de moi n’ était pas facile.

À Alessandro, Lorenzo, Chiara, Vanessa, Mirko, Stefano et tous·tes les autres qui m’ ont aidé à mes rappeler de mes racines et de l’ importance de prendre soin de ce qu’ on laisse derrière soi, pour la maison toujours prête à m’ accueillir pendant mes voyages. Et à Silvia que j’ ai retrouvé après l’ avoir perdue et à ses 26 ans et mes 23 ans.

À ma famille italienne – mon frère Lorenzo, mon père Maurizio, ma mère Maria, mon grand-père Aldo, ma grande-mère Paola –, la famille qui m’ a mis au monde, qui m’ a donné un monde où vivre, qui m’ a donné un monde pour en faire ce que je voulais, qui a su me laisser partir chercher un autre monde à moi. Je ne saurais nommer un plus grand privilège, honneur et plaisir que d’ avoir reçu ce monde dont je me suis emparé tout en le laissant s’ emparer de moi. En retour, et je sais que c’ est peu de chose en comparaison, je vous donne mon monde. Après tout, c’ est ce que je fais depuis toujours.

Résumé

Everyware, ubiquitous computing, connexion ambiante, condition hyperconnectée, hypersphère,... Dans la dernière décennie, les chercheurs de tous domaines confondus ont convoqué une série de termes très différents pour évoquer les conséquences de l'introduction des dispositifs mobiles ont engendrés sur notre manière de vivre et habiter l'espace. En poursuivant les réflexions entamées par les chercheurs appartenant au « *tournant spatial* », cette thèse se propose d'interroger l'imaginaire spatial dans la littérature numérique contemporaine tel que modifié par les nouvelles technologies ainsi que les modalités dont la littérature s'est emparé de ces technologies pour les détourner ou les intégrer en tant qu'éléments poétiques à part entière. Quel est le nouveau rapport à l'espace que dessinent le téléphone intelligent, les réseaux sociaux et la géolocalisation ? Comment la littérature se modifie-t-elle en devenant géolocalisée ? Qu'il soit question de l'espace urbain ou d'autres types d'espaces, cette thèse interroge l'intégration d'outils, de pratiques et de techniques numériques à l'écriture littéraire de l'espace. Au moment où la présence d'une technologie de géolocalisation participe également au processus de redéfinition de notre position dans le monde, en redéfinissant notre rapport à la fois personnel et littéraire à l'espace, comment notre position spatiale devient-elle une donnée partageable, conversationnelle et sémiotique – signifiant et matière poétique à part entière, tout autant que le langage ?

Mots-clés : Littérature, Littérature numérique, Géolocalisation, Espace, Imaginaire, Tournant spatial, Tournant numérique, Géolittérature, Oligoptiques, Image du monde, Placetelling, Urbanisme numérique, Villes intelligentes, Henri Lefebvre, Carl Schmitt, Google.

Abstract

Everyware, ubiquitous computing, ambient connection, hyperconnected condition, hypersphere... In the last decade, researchers from all fields have used a series of very different terms to evoke the consequences of the introduction of mobile devices on our way of living and inhabiting space. By continuing the reflections started by the researchers belonging to the "spatial turn", this thesis proposes to question the spatial imaginary in contemporary digital literature as modified by the new technologies as well as the modalities in which literature has seized these technologies to divert them or integrate them as poetic elements in their own right. What is the new relationship to space that the smart phone, social networks and geolocation draw? How does literature change by becoming geolocated? Whether we are talking about urban space or other types of space, this thesis questions the integration of digital tools, practices and techniques into the literary writing of space. At a time when the presence of geolocation technology also participates in the process of redefining our position in the world, redefining our personal and literary relationship to space, how does our spatial position become a shareable, conversational and semiotic datum - a signifier and poetic material in its own right, as much as language?

Keywords : Literature, Electronic Literature, Digital Literature, Geolocation, Space, Imaginary, Spatial Turn, Digital Turn, Geoliterature, Oligoptique, Placetelling, World Image, Digital Urbanism, Smart Cities, Henri Lefebvre, Carl Schmitt, Google.

Table des matières

Introduction.....	13
Pour une méta-méthodologie esthétique-affective.....	18
Pour des méthodologies multiples et adaptatives.....	23
Après-propos. Pour un renouveau de la méthodologie de la recherche universitaire.....	29
1. Du lieu au tournant spatial. Notes pour une archéologie de l'espace contemporain.....	33
<i>Introduction. Le vingtième siècle : du temps à l'espace.....</i>	<i>34</i>
1.1 Des espaces autres. Une typologie heuristique des espaces.....	36
1.1.1 De la dominante littéraire à la dominante spatiale.....	43
1.2 La production de l'espace.....	46
1.3 Le tournant spatial.....	52
1.4 Henri Lefebvre. Pour une pensée concrète de l'espace.....	61
1.4.1 La forme relationnelle de l'espace (urbain).....	64
1.4.2 Philosophie de la ville.....	65
1.4.3 La dimension symbolique de la ville entre œuvre et appropriation.....	67
1.4.4 Du droit à la ville à <i>La production de l'espace</i>	70
1.4.5 <i>La production de l'espace</i> . Une révolution épistémologique de l'espace.....	73
1.4.6 L'héritage lefebvien : le tournant spatial américain.....	87
Conclusion.....	95
2. L'espace, autrement. Discours, imaginaire et symbolique de la production de l'espace.....	98
<i>Introduction. Penser l'imaginaire spatial.....</i>	<i>100</i>
2.1 Au-delà du tournant spatial. Perspectives sur la production discursive de l'espace.....	102
2.1.1 La topophilie de Gaston Bachelard. Plaidoyer pour l'imaginaire spatial.....	104
2.1.2 Pour un imaginaire spatial social. Les situationnistes et la psychogéographie.....	107
2.1.3 Pour un imaginaire spatial. La ville relationnelle de Kevin Lynch.....	113
2.1.4 Les arts de faire et les savoirs situés. Perspectives pour des espaces multiples.....	122
2.2 Modéliser l'espace autrement. De la trialectique spatiale d'Henri Lefebvre à la quadrilogie de Carl Schmitt.....	138
2.2.1 L'espace comme milieu agentif.....	142

2.2.2 Le pouvoir et/de l'espace.....	143
2.2.3 La boussole, le bateau et la voile. <i>Techné</i> et espace.....	145
2.2.4 L'espace et l'imaginaire.....	151
<i>Conclusion. Des espaces de représentation au placetelling : vers un imaginaire spatial performatif.....</i>	161
3. L'époque de la géolocalisation. Espace numérique, espace physique, espace hybride.....	165
<i>Introduction. La géolocalisation : vers une nouvelle époque spatiale ?.....</i>	166
3.1 Le tournant numérique. Entre technologie et culture : perspectives théoriques et critiques.	168
3.1.1 La virtualisation est une hominisation. Pour un regard culturaliste sur le numérique.....	174
3.1.2 <i>La grande conversion numérique.</i> Pour un paradigme de la continuité du numérique.....	179
3.1.3 L'éditorialisation. Pour une théorie globale du numérique.....	186
3.1.4 L'éditorialisation entre numérique et espace. Proposition pour une translation de domaine	195
3.2 L'espace à l'ère du numérique.....	198
3.2.1 Aux origines de l'espace numérique : le cyberspace.....	198
3.2.2 Internet est un espace.....	207
3.3 L'époque spatiale de la géolocalisation.....	215
3.3.1 L'époque spatiale de la géolocalisation. La technique.....	219
3.3.2 L'époque spatiale de la géolocalisation. Le pouvoir.....	228
3.3.3 L'époque de la géolocalisation. Le milieu.....	235
4. Géolocaliser l'imaginaire. Perspectives esthétiques pour un paradigme épocal de la géolocalisation.....	241
<i>Introduction. Repenser le rôle des œuvres littéraires dans la littérature géolocalisée.....</i>	242
4.1 Les trois générations de la littérature numérique.....	248
4.1.1 « Electronic Literature: What is it ? ». La littérature numérique à l'aune de la technologie.	248
4.1.2 De l'hyperlien aux dispositifs mobiles. Petite histoire des trois générations de littérature numérique.....	253
4.1.2.1 La première génération. La littérature électronique.....	254
4.1.2.2 La deuxième génération. De la rupture à la continuité.....	256

4.1.2.3 Vers la troisième génération de la littérature numérique. Dispositifs mobiles et littérature en mouvement.....	262
4.1.2.3.1 Toujours/partout. L'ubiquité potentielle des dispositifs mobiles.....	265
4.1.2.3.2 Réception/émission. Géolocalisation, Internet et hyperconnexion.....	269
4.1.2.3.3 Marcher/lire/écrire/écouter/toucher. Interfaces et gestes littéraires.....	271
4.2 De la littérature géolocalisée à l'esthétique géolocalisée.....	276
4.2.1 Outiller les études géolocalisées. Vers une hybridation des frontières disciplinaires.....	276
4.2.2 # <i>dérive(s)</i> . Pour une géolocalisation discursive.....	284
4.2.3 <i>The World's Eyes</i> . Voir la ville numérique autrement.....	294
4.2.4 <i>Laisse venir</i> et les autres. Du pouvoir des oligoptiques.....	309
<i>Conclusion. Vers une conscience spatiale de la géolocalisation.....</i>	<i>330</i>
Conclusion.....	334
Bibliographie.....	354
1. Corpus analyseur.....	354
2. Corpus théorico-critique.....	359
Annexe.....	406

Introduction

Des présupposés subjectifs et implicites valent-ils mieux que les présupposés objectifs explicites ? Faut-il « commencer » et, si oui, faut-il commencer du point de vue d'une certitude subjective ? [...] Y a-t-il un plan meilleur que tous les autres, et des problèmes qui s'imposent contre les autres ? Justement on ne peut rien dire à cet égard. Les plans, il faut les faire, et les problèmes, les poser, comme il faut créer les concepts. Le philosophe fait pour le mieux, mais il a trop à faire pour savoir si c'est le meilleur ou même s'intéresser à cette question. Bien sûr, les nouveaux concepts doivent être en rapport avec des problèmes qui sont les nôtres, avec notre histoire et surtout nos devenirs.

Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*

La débauche en matière de poursuivre l'idée *soweit er führt*, aussi loin qu'elle mène, de désirer le *soweit*, l'espace même où file l'idée en tant que cet espace ne cesse de s'ouvrir, le fil de l'idée [...] déployant au-devant d'elle de nouvelles surfaces de pensée.

Jean-François Lyotard, *Rudiments païens. Genre dissertatif*

Cette thèse naît de deux questions centrales — qu’est-ce que l’espace à l’ère du numérique ? Comment l’imaginaire participe-t-il à la production de l’espace ? — qui procèdent d’une tension à l’œuvre entre deux polarités qui participent en égale mesure au façonnement du résultat, parfois en collaboration, parfois en désaccord, de toute production intellectuelle : celle à l’œuvre entre objectivité et subjectivité.

Du point de vue de l’objectivité, ces deux questions s’inscrivent dans le sillage dudit tournant spatial et essaient de combler, chacune de son côté, deux manques que nous retrouvons dans les recherches menées au sein de ce mouvement théorique, qui a été central à partir des années 1960 et 1970 : d’une part, nous travaillons pour la mise à jour de la pensée spatiale après le tournant numérique — ce que nous appelons plus précisément, comme on le verra dans le troisième chapitre, de la numérisation de la société ou le devenir-numérique de la société ; d’autre part, nous proposons une ouverture des études spatiales à l’imaginaire et aux pratiques esthétiques et symboliques allant au-delà de la sous-estimation du rôle de ces dernières dans la structuration de

notre conception de l'espace, sous-estimation qui est encore aujourd'hui une tendance trop souvent présente dans ce domaine¹.

Comme nous le montrons dans le premier chapitre, le tournant spatial a été un mouvement qui a révolutionné les sciences humaines et sociales : alors qu'historiquement la pensée du vingtième siècle s'est constituée autour de la réflexion sur le temps comme structure fondamentale de l'être humain et des faits socioculturels, le tournant spatial, qui regroupe des chercheur·se·s aux horizons fort variés a contribué à développer un nouveau regard sur l'espace dans les années 1960-1980. Le passage de l'espace du statut d'élément dérivé du temps à instance primaire a dès lors impulsé un changement de paradigme majeur à tout niveau de la pensée humaine. Non seulement a-t-on assisté à une révolution thématique dans laquelle l'espace est soudainement devenu le centre des questionnements de disciplines qui jusque-là ne s'en souciaient guère (notamment, l'histoire), mais surtout il y a eu une restructuration méthodologique et conceptuelle de grande envergure. Tous les domaines des sciences humaines et sociales ont commencé à mutualiser les outils, les théories, les concepts et les méthodologies de la science géographique afin de s'adapter à ce nouvel objet d'étude — ce qui a entraîné en parallèle un renouvellement de la géographie elle-même². Cette course à l'espace, pour reprendre une expression inventée dans la même période, se base, pour autant qu'il est possible d'en

1 Une exception particulièrement intéressante est celle du courant dit « new materialism » qui fait de la réévaluation du statut, du rôle et de l'impact des instances jadis considérées comme immatérielles, dont l'imaginaire fait partie, dans la production, la structuration et le façonnement de la réalité. Bien que nous ne nous identifions pas à ce mouvement théorique fort diversifié — nous qualifierons notre approche plutôt comme esthétique affective, comme nous l'expliquons à plusieurs reprises dans notre thèse —, les réflexions de Karen Barad, Shannon Mattern, Alexander Galloway et Jussi Parikka nous ont beaucoup inspirés.

2 Voir à ce propos le témoignage personnel très passionnant d'Edward W. Soja, « Taking Space Personally », dans Barney Warf et Santa Arias (dir.), *The Spatial Turn. Interdisciplinary Perspectives*, Londres-New York, Routledge, 2009, p. 11-35.

repérer les influences principales³, sur la pensée spatiale développée par Henri Lefebvre dans les années 1970 et aboutie dans le livre *La production de l'espace*. Sans conteste le représentant le plus important du tournant spatial, le philosophe français porte des réflexions qui influencent non seulement ses contemporains, mais aussi les penseur·se·s des vagues successives, qu'ils·elles revendiquent leur appartenance à ce mouvement ou non, comme nous le montrerons dans la suite de ce travail. Formé à la sociologie de proximité, à la philosophie et à la pensée marxiste, Lefebvre pose, dans son *opus major*, une thèse aussi simple que novatrice : l'espace, loin de l'abstraction philosophique ou de la calculabilité mathématique, est entièrement un produit social. L'impact de cette affirmation est foisonnant : jusque-là cantonné dans deux domaines qui lui refusaient toute consistance, l'espace est dorénavant le résultat d'un ensemble de processus sociaux dont on peut faire l'analyse, la théorie et la critique. Si l'on pense tout de suite, à raison d'ailleurs, que la perspective marxiste a une place d'honneur dans cette révolution théorique, il n'est pas évident qu'elle soit la seule lorsqu'on parle de *production* de l'espace en général ou dans l'œuvre de Lefebvre : la sociologie, l'architecture, la réflexion sur l'urbanisme développée dans les années précédentes jouent un rôle central elles aussi. Au-delà de la multiplicité des influences qui ont structuré la pensée spatiale de Lefebvre, toujours est-il que l'influence marxiste est celle qui permettra la diffusion de l'œuvre du philosophe français, la constitution du tournant spatial⁴ et, hélas, son déclin.

En effet, au tournant du millénaire, entre les années 1990 et 2000, la centralité de l'espace

3 Voir premier chapitre.

4 Voir premier chapitre.

promue par le tournant spatial commence à s'estomper en raison, à notre avis, de deux tendances majeures à l'œuvre dans ces années-là : d'un côté, la réflexion marxienne et marxiste, qui avait largement contribué au développement de la pensée lefebvrienne et du tournant spatial voit son importance décliner dans le milieu universitaire au profit d'autres approches plus au diapason avec les nouveaux problèmes théoriques et critiques (études de genre, études postcoloniales, études des médias, etc.) ; de l'autre, le centre de l'attention se détourne de l'espace pour passer au nouveau tournant qui affecte les êtres humains et leurs vies : l'avènement du numérique, nouveau fait global touchant à tout aspect de la société. Bien évidemment, les avancées théoriques issues de la réflexion spatiale ne disparaissent pas du panorama intellectuel, mais, désormais établies et intégrées dans la pensée ou dépassées par de nouvelles thématiques, elles sont quelque peu normalisées et l'engouement que l'espace avait produit s'estompe au profit du devenir-numérique de notre époque.

Notre thèse s'inscrit dans ce contexte problématique pour les études spatiales avec le double but 1) de les mettre à jour à travers la confrontation avec la pensée numérique pour comprendre si et comment on peut penser l'espace *avec* le numérique et vice-versa et 2) de développer une pensée spatiale en dehors de l'échafaudage marxiste que lui ont donné Lefebvre et ses épigones afin d'y intégrer l'imaginaire et les pratiques esthétiques, traditionnellement dévalorisées dans cette approche. Ces deux volets de notre thèse, qui découlent des questions que nous nous sommes posées au début de cette introduction, bien qu'ils soient traités chacun de son côté dans ce travail — dans les chapitres deux et trois —, sont réunis et synthétisés dans le quatrième chapitre qui représente à la fois la conclusion de notre parcours théorique et l'aboutissement de notre proposition pour une esthétique de l'espace à l'époque du numérique.

En raison de la pluralité de niveaux de notre analyse ainsi que de la nécessité d’aborder chaque volet de la thèse de manière spécifique, taillée sur mesure pour le sujet d’étude que nous traitons dans chaque chapitre, nous ne développerons pas dans cette introduction les différentes méthodologies que nous avons mises en place — cela est fait dans chaque chapitre —, mais plutôt une méthodologie générale qui sous-tend à l’ensemble de ce travail.

Pour une méta-méthodologie esthétique-affective.

Alors que dans la section précédente, nous avons discuté de la part objective de notre argumentation, ici nous nous réservons le droit — contre tous us et coutumes académiques — de traiter brièvement du côté subjectif des deux problématiques que nous avons mentionnées. Comme nous le montre Donna Haraway, nous le verrons plus loin dans la thèse, tout savoir est intrinsèquement situé quelque part et procède d’un point de vue individuel et ce n’est qu’à partir de cette reconnaissance qu’on peut penser construire une scientificité respectueuse de la subjectivité. Si cette thèse n’échappe évidemment pas à son caractère personnel, elle essaie de l’accepter et l’intégrer dans la réflexion. Ainsi, notre intérêt pour les questions esthétiques et spatiales dérive d’un parcours intellectuel commencé il y a dix ans avec un mémoire de baccalauréat sur le statut de l’image dans la modernité où nous avons commencé notre confrontation théorique avec des penseurs — Heidegger, Debord, Baudrillard — qu’on retrouvera au cours de ce travail et qui a été poursuivie à la maîtrise avec l’analyse de l’*Atlas der Fotos, Collagen und Skizzen* du peintre allemand Richter, analyse qui mobilisait des concepts et des outils issus de la pensée cartographique. La rencontre avec le laboratoire de Marcello Vitali-Rosati, la Chaire du Canada sur les écritures numériques, et avec sa pensée à lui, axée sur la

réflexion sur le fait numérique, a enrichi notre parcours d'un ensemble de questionnements et de concepts nous poussant à problématiser nos recherches passées à la lumière des reconfigurations globales que le numérique entraîne. À côté de ce cheminement universitaire, notre thèse s'ancre également dans un parcours plus spécifiquement personnel — voilà la part de subjectivité — qui a fait en sorte que les questions liées à la manière d'habiter un espace numérique ont pris une envergure considérable, répondant ainsi à l'injonction de notre directeur de thèse, Marcello Vitali-Rosati, qui dit à ses étudiant·e·s que les problématiques d'une thèse doivent être des questions qui affectent en profondeur la personne avant de prendre la forme d'interrogation scientifique : être un immigrant qui quitte un espace pour un autre, qui entretient une bonne partie de ses relations humaines par l'intermédiaire des outils numériques et qui doit aussi s'engager dans la production d'un nouveau sens a assurément influencé le regard que nous portons à ces questions, pour le meilleur et pour le pire. Il y a dans cette situation personnelle un des points de départ de notre pensée que l'on ne saurait passer sous silence sans avoir l'impression de cacher le véritable moteur de cette thèse.

Si notre situation personnelle est l'embrayeur de notre réflexion, cette dernière n'aurait pas pu prendre la forme d'une thèse sans l'apport structurant des lectures que nous avons faites au cours de ces quatre ans et demi et dont on trouvera les références au fur et à mesure que notre discours avancera et que nous aborderons des questions théoriques spécifiques. Parmi celles-ci, une œuvre peu présente dans la thèse — nous ne la citons même pas — est toutefois celle sur laquelle nous avons bâti notre manière de penser et informe notre méthodologie générale — ce que nous appelons une méta-méthodologie : *Rudiments païens* de Jean-François Lyotard. Considérée comme une œuvre mineure dans la pensée du philosophe français, ce livre a été pour nous un

véritable manuel de pensée.

Analysant un passage d'*Au-delà du principe de plaisir* de Freud — « je ne sais pas dans quelle mesure j'y crois. Il me semble que le facteur affectif de la conviction n'a pas ici à entrer en considération. On peut bien s'abandonner à un cheminement d'idées, le poursuivre aussi loin qu'il mène, par simple curiosité⁵ » —, Lyotard affirme que la tâche ultime de la philosophie, d'après lui, serait d'« interrompre la terreur théorique⁶ ». Cette terreur théorique, dans la perspective du philosophe consiste dans le « désir du vrai [qui] est inscrit dans notre usage le plus incontrôlé du langage, au point que tout discours paraît déployer naturellement sa prétention à dire le vrai, par une sorte de vulgarité irrémédiable⁷ ». Selon Lyotard, ce qu'il faut pour « porter remède à cette vulgarité, [c'est] d'introduire dans le discours idéologique ou philosophique le même raffinement, la même force de légèreté, qui se donne cours dans les œuvres de peinture, de musique, de cinéma dit expérimental⁸ ». Le détour que Lyotard propose, et qui inspire notre propre démarche, par les œuvres de peinture, de musique, de cinéma — autrement dit : par l'esthétique — n'est pas un appel à l'irrationalité ou à se défaire de la pensée théorique, mais plutôt à la complexification de cette dernière et à son enrichissement, pour que le genre théorique se défasse de l'injonction à se limiter à dire le vrai et qu'il intègre d'autres modalités d'expression.

Se défaire du vrai comme seul barème de valeur de la théorie, dans l'optique de Lyotard, serait

5 Jean-François Lyotard, *Rudiments païens. Genre dissertatif*, Paris, 10/18, 1977, p. 10.

6 *Ibidem*, p. 9.

7 *Ibidem*.

8 *Ibidem*.

également un moyen pour elle de reconnaître les présupposés refoulés de sa propre structure de validation se basant sur la conviction, qui, loin d'être un accord intellectuel fondé sur la pure rationalité, relève de la sphère de l'affectivité :

Il y a des témoignages, des attestations, apportés par les observations, ils permettent de constituer une sorte de discours suscitant la créance, non seulement chez l'auditeur, mais chez l'énonciateur ; ce qui implique non pas que ce discours soit universellement valable, mais que du moins il relève du domaine où la question de sa validité peut et doit être posée. La conviction est l'affect correspondant à la clôture de l'enquête, au dépôt des conclusions. [...] Il y a une rhétorique du discours savant. Elle a pour principe économique l'effet de conviction, et celui-ci à la différence de l'effet de persuasion ne peut être obtenu en travaillant "directement" l'affectivité du destinataire. Pour capter la conviction [...] l'avocat-théoricien doit soumettre son discours à certaines propriétés, notamment aux propriétés formelles de consistance interne et de complétude avec le domaine de référence. [...] L'affect de conviction est obtenu à condition d'user de cette batterie de lieux⁹.

Lorsqu'on démasque l'idéologie de la théorie, qui se voudrait un discours neutre, rationnel, dépourvu de toute composante affective, la tyrannie du vrai et de la conviction s'effrite et un tout autre rapport au savoir s'ouvre : « [l]a théorie cesse d'avoir affaire avec le vrai et le faux, ce qui la concerne avant tout est ce qu'elle comporte ou non de pathos¹⁰ ». Il ne s'agit pas selon Lyotard de promouvoir une théorie qui refuse toute objectivité au profit d'une irrationalité vitaliste sans limites et sans critères de vérification, mais plutôt de changer la visée de la production intellectuelle et de la libérer de la contrainte de tourner en rond dans le déjà-connu. Dans sa vision de la recherche scientifique en sciences humaines et sociales, « [o]n y préfère laisser

9 *Ibidem*, p. 17-18.

10 *Ibidem*, p. 24.

courir la puissance d'inventer plutôt que consolider par des preuves les nouveautés qu'on propose. [...] on préfère se mettre en situation d'avoir à inventer plutôt que de rester en position d'avoir à prouver¹¹ » et ainsi adopter comme méthode de

poursuivre l'idée *soweit er fürht*, aussi loin qu'elle mène, de désirer le *soweit*, l'espace même où file l'idée en tant que cet espace ne cesse de s'ouvrir, le fil de l'idée en tant que cet espace ne cesse de s'ouvrir, le fil de l'idée, son *Gang*, déployant au-devant d'elle de nouvelles surfaces de pensée¹².

Dans *Instructions païennes*, paru la même année que *Rudiments païens*, en 1977, et qui complète le cycle païen de Lyotard, le philosophe précise sa proposition de renouvellement théorique. Après la *pars destruens* des *Rudiments* où Lyotard examine la structure de validation de la théorie « terroriste », il développe dans les *Instructions* sa *pars construens* centrée sur la réévaluation du rôle épistémologique et producteur des connaissances de la forme-récit, proposition qui prendra toute son ampleur dans le livre *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, paru deux ans plus tard, qui est considéré le chef-d'œuvre du penseur français et un des ouvrages fondamentaux du vingtième siècle. Ce texte, qui parle de la puissance des petits récits face au Grand Récit par l'intermédiaire de l'œuvre *L'archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne et qui transpose sur le plan du récit les conclusions que Lyotard avait tirées de ses analyses sur la pensée théorique, résume le dessein révolutionnaire de Lyotard lorsqu'il affirme :

[m]on avis est que les théories sont elles-mêmes des récits, mais dissimulés ; qu'on ne doit pas se laisser abuser par leur prétention à l'omnitemporalité ; que le mérite d'avoir fait autrefois une narration, aurait-elle figure d'inébranlable système, ne vous acquitte

11 *Ibidem*, p. 25.

12 *Ibidem*, p. 26.

jamais de la tâche de recommencer maintenant ; et qu'on n'a pas raison d'être cohérent et immuable, c'est-à-dire égal à soi-même, mais qu'on l'a de se vouloir égal à la puissance de raconter qu'on croit entendre actuellement dans ce que disent et font les autres¹³.

Nous nous sommes inspirés de ces propos lyotardiens tout au long de la conception et de l'écriture de cette thèse non seulement en ce qui concerne le rappel à ne pas prétendre à l'exhaustivité — faut-il encore ce rappel d'ailleurs ? — mais surtout pour la méthodologie générale et la structuration de l'argumentation. À partir des problématiques que nous avons explicitées plus haut, nous avons essayé de suivre nos idées aussi loin qu'elles mènent en n'imposant pas un cadre méthodologique ou épistémologique prédéterminé, mais en adaptant notre démarche — méthode, références, concepts, etc. — aux sujets et aux questions spécifiques qui, au fur et à mesure, se sont présentées devant nous. Ainsi, chaque chapitre est consacré à la discussion et à l'analyse d'un problème théorique précis, prévoit sa propre méthodologie, sa propre approche, son propre appareil conceptuel, son état de la question et donne lieu à des réflexions contextuelles, mais surtout ouvre à des parcours — des « surfaces de pensée » pour reprendre l'expression de Lyotard — que nous avons essayé le plus possible de mener jusqu'au bout — parfois nous y sommes parvenus, parfois non.

Pour des méthodologies multiples et adaptatives.

Si le numérique bouleverse tout aspect de la société et donc l'espace aussi, le premier chapitre trouve sa raison d'être dans la nécessité de comprendre les caractéristiques et les structures de l'espace avant le tournant numérique pour en saisir les modifications, les changements et les reconfigurations. Moment préliminaire de toute recherche, le dressage d'un état de la question

13 Jean-François Lyotard, *Instructions païennes*, Paris, Galilée, 1977, p. 28-29.

est donc devenu pour nous le dressage de l'état de l'espace. Cette question a amené avec soi son approche spécifique : le cadrage conceptuel que Foucault dessine dans *Des espaces autres* nous a servi pour comprendre qu'une étude historique des conceptions de l'espace était le point de départ naturel pour notre thèse. En nous confrontant avec la réflexion foucauldienne, nous avons également pu remarquer que l'espace moderne se distingue des autres en raison de sa nature de produit social : cela a donné une indication précieuse pour frayer notre chemin à nous dans un domaine très vaste et trouver un concept clé pouvant diriger notre réflexion. Ainsi, dans le premier chapitre, nous avons croisé l'approche historique avec l'attention à la production de l'espace et mis au centre de notre analyse *La production de l'espace* d'Henri Lefebvre, texte fondamental du tournant spatial, dans lequel le philosophe français montre les dynamiques structurelles de toute production spatiale et les instances qui y participent. La pratique spatiale, les représentations de l'espace et les espaces de représentation — la trialectique spatiale — sont les éléments qui forment la première modélisation de l'espace que nous avons rencontrée. La manière dont Lefebvre aborde la question des espaces de représentation — les pratiques esthétiques, imaginaires et symboliques, dans notre terminologie à nous — nous a offert une première piste de problématisation : pourquoi dans la perspective de Lefebvre ces pratiques ne produisent-elles pas un espace à part entière ? Est-il possible de concevoir différemment le rôle de l'imaginaire dans la production spatiale ? Ces questions ont ouvert un deuxième volet de notre recherche, après le premier concernant l'impact du numérique sur l'espace, que nous avons exploré dans le deuxième chapitre.

La démarche historique qui a structuré le premier chapitre est ici reprise dans ses principes généraux et adaptée pour l'appliquer à l'étude de l'imaginaire, élément refoulé de l'ouvrage

lefebvrien, qui a influencé la quasi-totalité du tournant spatial. Alors que la pensée lefebvrienne structure et formalise la conception d'un espace produit, mais sans l'apport de l'imaginaire, l'enjeu principal de ce chapitre était de proposer une systématisation conceptuelle d'un espace produit autrement. Pour ce faire, il nous fallait d'abord non seulement montrer que les critiques que porte Lefebvre à l'imaginaire procèdent d'une distorsion idéologique, mais surtout qu'elles visent la mauvaise cible. En les reprenant une par une, nous les avons confrontées avec des perspectives autres venant d'auteur·rice·s liminaires au tournant spatial selon une approche évolutive : des critiques se situant au niveau ontologique à celles au niveau social. Ensuite, la provenance hétéroclite de ces points de vue a demandé de trouver une approche pouvant les synthétiser dans une proposition cohérente pouvant intégrer la conception de l'imaginaire résultante de ce parcours historico-comparatif en un modèle spatial fonctionnel. À cet égard, la conception de l'espace que développe Carl Schmitt dans *Terre et mer* répond parfaitement à ce besoin. Organisé sur l'équivalence ontologique des instances, dont l'imaginaire, le modèle schmittien essaie de penser l'évolution des espaces humains dans leur complexité en reconnaissant à l'imaginaire un rôle actif qui se déploie à travers trois modalités fondamentales : la représentation, la perception et la conscience.

Le troisième chapitre reprend le volet historique du discours théorique que nous avons laissé ouvert à la fin du premier, essayant de répondre à la question : qu'est-ce que l'espace à l'ère du numérique ? La première partie de ce chapitre, consacrée à l'étude du tournant numérique, a la fonction épistémologique de préciser le cadre interprétatif du numérique en tant que fait global. L'analyse des perspectives théoriques de Pierre Lévy, de Milad Doueihi et de Marcello Vitali-Rosati a balisé notre conception du numérique ainsi que les caractéristiques principales que nous

attribuons à ce phénomène : primauté de l'aspect culturel sur l'aspect technologique ; continuité et non rupture ou révolution des structures culturelles ; proximité structurelle du numérique à l'espace en raison de sa nature collaborative, ontologique, collective et performative. Dans ce cadre conceptuel, la théorie de l'éditorialisation telle que développée par Marcello Vitali-Rosati et son laboratoire de recherche — duquel nous avons fait partie —, en raison de sa portée théorique globale et de sa similarité formelle avec le modèle spatial de Schmitt, fait office de raccord épistémique entre les deux domaines. Ensuite, nous sommes remontés aux origines de la pensée spatiale numérique, en adoptant encore une fois une approche historique, pour nous rendre compte que la notion de cyberspace, première tentative théorique d'aborder les effets des nouvelles technologies sur l'espace, reproduit à nouveau le même type de jugement ontologique qu'avait jadis touché l'imaginaire : dans la pensée cyberspatiale, l'espace physique est du côté de la réalité et celui informationnel se caractérise par sa nature illusoire. C'est la perspective éminemment géographique de Boris Beauce qui nous montre ce rapport sous une toute autre lumière : Internet est bel et bien un espace. L'écart ontologique entre les deux formes spatiales est, d'après Beauce, le résultat d'une mécompréhension profonde qui assimile espace et territoire. Alors que le deuxième est effectivement défini par sa physicalité, le premier n'en dépend nullement. Dans le discours de Beauce, Internet et, par extension, le numérique tout court, sont des espaces qui s'organisent selon le principe de la connexité : ce qui compte, dans ce type d'espace, c'est d'être connexe et non d'être contigu. La conclusion sur la consistance ontologique d'un espace où le physique et l'informationnel participent à part entière — autrement dit : un espace hybride — que nous reprenons de Beauce et des autres penseur·se·s étudié·e·s bien que fondamentale dans le cheminement de notre argumentation, ne suffit pas pour

décider si la géolocalisation peut se configurer comme une véritable époque spatiale ou non — selon le même principe qui nous a demandé un supplément d'analyse en ce qui concerne le rôle de l'imaginaire dans la production de l'espace : une intégration dans un système cohérent. La quadrilogie spatiale schmittienne nous fournit l'angle théorique à travers lequel compléter notre argumentation : si les quatre instances composant toute configuration spatiale se déclinent de manière spécifique dans l'espace géolocalisé, alors la géolocalisation peut effectivement être considérée comme une époque spatiale en soi. Le troisième chapitre se termine ainsi sur l'analyse de la façon dont le tournant numérique affecte l'espace-milieu, la technique et les pouvoirs spatiaux cédant la place au quatrième chapitre pour la discussion sur l'imaginaire, choix motivé par le statut que celui-ci occupe dans notre thèse.

D'un point de vue structurel, le dernier chapitre représente le confluent des considérations que nous avons faites tout au long de l'argumentation, il est l'endroit où tous les fils discursifs laissés en suspens trouvent leur dénouement, même si celui-ci prend la forme d'une ouverture à des recherches futures. D'un point de vue méthodologique, par contre, ce chapitre représente un *unicum* dans l'ensemble de ce travail. En raison de la nature particulière de domaine dont il est question, l'esthétique géolocalisée — qui est une discipline relativement nouvelle —, ici nous avons dû construire ici une méthodologie de fond en comble, sans pouvoir nous appuyer sur des travaux déjà existants : ce qui représente à la fois l'intérêt majeur du chapitre, son apport principal dans l'avancement des connaissances, mais aussi l'endroit où notre argumentation est moins systématique et structurée. Pour pallier ces problèmes inhérents à un domaine qui manque de stratification critique, nous avons d'abord divisé celui-ci en sous-composantes afin de repérer des thèmes centraux pouvant être analysés à l'aide des recherches menées dans d'autres

disciplines : l'art contemporain, qui a été le premier domaine à voir l'expérimentation artistique des technologies de géolocalisation et, par conséquent, à produire des analyses du phénomène ; littérature spatiale pré-numérique qui, à partir des réflexions du tournant spatial, a revigoré l'attention aux questions spatiales et géographiques dans la littérature ; sciences de l'information et de la communication, qui est, à notre connaissance, le secteur où l'on a le plus étudié la géolocalisation et son impact social d'un point de vue éminemment culturel ; et, finalement, la littérature numérique. Celle-ci occupe une place particulièrement importante dans l'économie de cette section pour deux raisons : elle est le domaine où nous inscrivons notre recherche et c'est celui où l'on a le plus réfléchi à l'impact du numérique ainsi que des pratiques et des supports qu'il engendre sur la production, la diffusion et la légitimation de la production poétique et artistique au sens large. En nous inspirant des réflexions de Leonardo Flores sur les trois générations de littérature numérique, notamment la troisième, celle des plateformes grand public et des dispositifs mobiles, nous avons procédé à l'analyse de notre corpus respectant la tripartition de l'imaginaire proposée par Schmitt. Ainsi, à travers la notion de corpus analyseur, que nous discutons dans le quatrième chapitre, nous avons mobilisé nos œuvres afin de comprendre comment se structurent la représentation, la perception et la conscience géolocalisées. La figure de l'oligoptique, issue spécifiquement de la discussion de *Laisse venir* d'Anne Savelli et Pierre Ménard, représente à la fois l'aboutissement théorique de notre parcours à travers l'espace, le numérique et l'imaginaire ainsi que leur hybridation et le prisme conceptuel pour penser la géolocalisation en tant qu'époque spatiale à part entière.

Après-propos. Pour un renouveau de la méthodologie de la recherche universitaire.

Comme dernier point, nous ressentons le besoin de nous pencher sur une toute dernière question, qui relève à la fois de l'éthique et de la méthodologie et dont la discussion découle de la citation que nous faisons¹⁴, dans le quatrième chapitre, de l'œuvre *9 eyes* de Jon Rafman qui a été accusé par plusieurs femmes en juillet 2020 d'inconduite sexuelle¹⁵. Depuis 2017, suite à ce qu'on a appelé ensuite l'affaire Weinstein — la dénonciation du très puissant producteur d'Hollywood — et la naissance du mouvement *#MeToo*, le milieu culturel, tous niveaux et tous domaines confondus, a été secoué en profondeur par la découverte des comportements de ses représentants, pour la plupart des hommes, avec quelques exceptions comme en témoigne le cas de Maripier Morin¹⁶. Le milieu universitaire canadien n'a pas fait exception et le département des Littératures de langue française de l'Université de Montréal non plus¹⁷. Laisant de côté la discussion des enjeux sociaux soulevés par ce mouvement — que nous considérons légitimes et avec lesquels nous nous trouvons entièrement d'accord si ce n'était que pour la prise de parole qu'ils libèrent¹⁸,

14 Dans notre thèse, il y a un autre cas problématique, celui de Carl Schmitt, dont nous parlerons dans le chapitre qui le mentionne.

15 T'Cha Dunlevy, « Montreal Art Star Jon Rafman Facing Allegations of Sexual Coercion », *Montreal Gazette*, Montréal, juillet 2020. En ligne : <https://montrealgazette.com/entertainment/arts/montreal-art-star-jon-rafman-facing-allegations-of-sexual-coercion>, consulté le 27/11/2020.

16 Jean-François Vandeuren, « Safia Nolin allègue avoir été victime de harcèlement sexuel et de racisme de la part de Maripier Morin », *HuffPost Québec*, 2020. En ligne : https://quebec.huffingtonpost.ca/entry/safia-nolin-allegations-harcelement-sexuel-maripier-morin_qc_5f0493dfc5b6e97b568a9c4a?ncid=fbklnkcahpmg00000009&guccounter=1, consulté le 24/11/2020.

17 Rima Elkouri, « L'Université de Montréal fait son mea culpa », *La Presse+*, 2018. En ligne : https://plus.lapresse.ca/screens/00903a61-9d83-46cb-81fc-14825eeb8083_7C_0.html, consulté le 24/11/2020.

18 Michel de Certeau, *La prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Seuil, 1994.

pour autant que notre position personnelle puisse le permettre : nous parlons en tant qu'hommes occidentaux non racisés n'ayant jamais vécu des situations du genre —, en raison de l'ampleur qu'une telle discussion prendrait et qui dépasserait le cadre de notre thèse, nous voudrions avec ces petits mots, qui n'ont d'autre utilité que celle d'exprimer un certain inconfort, plaider pour l'ouverture d'un dialogue en vue d'une adéquation de la formation universitaire aux nouveaux questionnements socio-politiques qui nous paraît on ne peut plus nécessaire et urgente.

En s'engageant dans un parcours universitaire quelconque, nous sommes formé·e·s par l'université à penser, à structurer nos réflexions d'une certaine manière et à répondre à certaines contraintes, desquelles le respect est censé nous guider dans l'argumentation — repérer des sources valides, construire des corpus cohérents et représentatifs, bien poser nos problématiques de recherche, rendre le discours clair pour les lecteur·rice·s, etc. — et nous protéger du caractère fallacieux des points de vue personnels non justifiés — bref, à atteindre un niveau de pensée considéré raisonnablement scientifique. Considéré par certain·e·s comme un carcan vide et par d'autres comme une procédure nécessaire à empêcher le chaos, il nous semble qu'aujourd'hui cet appareillage n'est plus en mesure de répondre aux problèmes méthodologiques qui touchent à toute recherche. Notre cas, qui, encore une fois, n'est pas universellement valable — mais c'est le prisme individuel à partir duquel nous avons abordé ce problème — en témoigne ; nous avons été dans la position de faire un choix complexe — ne pas nommer *9 Eyes* qui est dans le domaine une référence incontournable, ignorer les dénonciations ou opter pour un compromis qui est loin de nous satisfaire — sans avoir les outils conceptuels et méthodologiques que la situation aurait demandés. On pourrait nous objecter que cela n'est pas la tâche de l'université, que c'est un sujet trop sensible ou en dehors des préoccupations scientifiques et que l'université traite des sujets de

recherche et non pas des sujets qui recherchent. C'est précisément pour cela que nous souhaitons un changement : il y a là des questions éminemment universitaires, comme le montre, entre autres, le cas relatif au *n-word* qui a touché l'Université d'Ottawa en 2020¹⁹. Au moment où les vieilles formules telles « il faut séparer l'homme de l'artiste » — alors que c'est exactement en exploitant le capital symbolique ou le pouvoir économique et non dérivant du statut d'artiste (ou professeur, ou critique, ou producteur) que les agresseur·se·s profitent des agressé·e·s — ne fonctionnent plus, il faut développer de nouvelles méthodologies pour une recherche qui n'efface pas les œuvres, mais qui soit en même temps consciente de son propre impact social, de ses limites et de son pouvoir de créer des mondes (veut-on une recherche qui ignore et oblitère les situations concrètes ?). S'ouvrir aux questionnements sociétaux — même à ceux qui déchirent et brisent les codes auxquels nous sommes habitué·e·s sans devoir nous réfugier dans la défense d'une liberté d'expression du moins désinvolte — et remplacer les différends²⁰ par le dialogue (qui existe déjà en dehors de l'université), voilà ce que l'université d'aujourd'hui devrait nous apprendre à faire, en plus de structurer une bibliographie.

19 Hélène Buzzetti, « Clivage entre Québec et Ottawa à propos du mot en N », *Le Devoir*, 2020. En ligne : <https://www.ledevoir.com/politique/canada/588224/deux-solitudes-a-propos-du-mot-honni>, consulté le 24/11/2020.

20 Jean-François Lyotard, *Le Différend*, Paris, Les éditions de Minuit, 1983 et Jean-Louis Déotte, *Qu'est-ce qu'un appareil : Benjamin, Lyotard, Rancière*, Paris, Harmattan, 2007.

Note rédactionnelle, méthodologique et éthique : dans cette thèse, nous utiliserons l'écriture inclusive et l'accord de proximité.

1. Du lieu au tournant spatial. Notes pour une archéologie de l'espace contemporain.

« The geographical imagination is far too pervasive and important a fact of intellectual life to be left alone to geographers ».

David Harvey, « Evaluation : Geographical Knowledge in the Eye of Power: Reflections on Derek Gregory's Geographical Imaginations ».

Introduction. Le vingtième siècle : du temps à l'espace.

Préparé par les réflexions d'Henri Bergson sur la mémoire²¹ et la conscience²², le vingtième siècle s'ouvrait avec la *Recherche* de Marcel Proust²³ sous le signe du temps et de la temporalité. D'*Être et temps* de Martin Heidegger à *L'âge des extrêmes : le court vingtième siècle* d'Eric Hobsbawm en passant par la réflexion sur la contemporanéité²⁴, nombreux sont les penseur·se·s qui ont creusé le lien étroit qui relie notre monde et notre temps. Pourtant, à partir des années 1960, petit à petit, le temps cède sa place d'honneur à l'espace qui devient, dès lors, le centre focal de la pensée occidentale. Le premier chapitre de notre thèse est consacré à l'analyse de ce renversement épocal et des conséquences épistémiques de la « redécouverte » de l'espace. Pour ce faire, nous adopterons une posture méthodologique constituée de deux volets : épistémologique et historico-comparatiste.

21 Henri Bergson, *Matière et mémoire : essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Flammarion, 2012.

22 Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 2013.

23 Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, 1999.

24 Lionel Ruffel, *Brouhaha. Les mondes du contemporain*, Paris, Verdier, 2016.

En nous appuyant sur les réflexions spatiales de Michel Foucault, un des penseurs qui a le plus influencé les études spatiales dans la deuxième moitié du vingtième siècle, nous interrogerons les fondations épistémologiques qui ont porté au renouveau de l'intérêt à l'égard de l'espace des années 1960-1970. Cela nous permettra de mettre en évidence les caractéristiques spécifiques de la conception spatiale typique de l'époque contemporaine ainsi que ses différences par rapport aux autres et donc de baliser le champ d'études dans lequel notre réflexion se situe. Nous allons ensuite intégrer la perspective développée par Foucault avec l'idée de dominante de Roman Jakobson afin d'en nuancer la portée. Alors que dans la pensée foucauldienne les époques spatiales se succèdent de manière nette et presque étanche, nous proposerons de les considérer moins comme des réalités homogènes et monolithiques : dans notre vision, les différentes formes historiques de l'espace ne s'effacent pas avec l'arrivée d'une nouvelle conception de l'espace, mais confluent, s'intègrent et coexistent. Pour le dire autrement : chaque époque ne se caractérise pas par *une* forme spatiale, mais plutôt par une forme *dominante* de l'espace — ce qui équivaut à dire que l'espace est toujours et intrinsèquement pluriel, comme nous le verrons mieux dans le deuxième chapitre.

Cette conviction épistémologique — la pluralité diachronique et synchronique de l'espace — demande tout naturellement que, même lorsqu'on se concentre sur l'étude de la spatialité contemporaine, on l'analyse de manière historico-comparatiste sans la réduire à une entité monodimensionnelle. Ainsi, nous problématiserons le mouvement théorique du tournant spatial à la fois à travers l'étude de ses caractéristiques générales et, plus ou moins comme on le verra, communes et à travers l'analyse des différents points de vue qui l'ont façonné, sans oublier de tracer un bref panoramique sur l'histoire de ce mouvement jusqu'à nos jours pour en montrer

l'évolution et les transformations. À l'intérieur de ce parcours analytique, nous concentrerons notre attention sur la figure et la pensée d'Henri Lefebvre, à notre avis le penseur le plus important du tournant spatial, comme nous le montrerons au fil du chapitre. La réflexion sur le projet intellectuel de Lefebvre, central pour l'évolution et pour l'héritage du tournant spatial, nous permettra de faire ressortir et de rendre explicite le problème théorique qui informe non seulement le premier chapitre, mais une bonne partie de notre réflexion : la place de l'imaginaire dans l'espace contemporain, thème central de notre thèse.

Alors que la pensée lefebvrine a permis de réévaluer l'importance et le rôle que les pratiques sociales, politiques, économiques, urbanistiques, etc. ont dans la production d'un espace concret en les soutirant de la non-relevance à laquelle les visions abstraites de l'espace, auparavant dominantes, les reléguent, on remarque que les choses n'ont guère changé pour ce qui est de l'imaginaire et du symbolique. Ainsi, après la problématisation de ce point de vue théorique prépondérant dans le tournant spatial, notre chapitre s'achève sur la possibilité de penser autrement l'espace contemporain.

1.1 *Des espaces autres. Une typologie heuristique des espaces*

Dans une conférence devenue un classique, *Des espaces autres*, Michel Foucault esquissait les grandes lignes d'une généalogie de l'espace contemporain, établie selon ses caractéristiques typologiques. D'après le philosophe français, les êtres humains ont conçu l'espace de trois manières principales dans l'histoire de la pensée pouvant être considérées comme des véritables époques spatiales : la localisation, l'étendue et l'emplacement. La *localisation*, forme spatiale caractéristique de l'antiquité et du Moyen Âge occidentaux, correspond à une vision de l'espace

hautement hiérarchisé : il y a des

lieux sacrés et lieux profanes, lieux protégés et lieux au contraire ouverts et sans défense, lieux urbains et lieux campagnards ; pour la théorie cosmologique, il y avait les lieux supra-célestes opposés au lieu céleste ; et le lieu céleste à son tour s'opposait au lieu terrestre ; il y avait les lieux où les choses se trouvaient placées parce qu'elles avaient été déplacées violemment et puis les lieux, au contraire, où les choses trouvaient leur emplacement et leur repos naturels. C'était toute cette hiérarchie, cette opposition, cet entrecroisement de lieux qui constituait ce qu'on pourrait appeler très grossièrement l'espace médiéval : espace de localisation.²⁵

Bien que Foucault n'explicite pas les racines de cette vision de l'espace, nous pouvons en tracer le parcours à rebours jusqu'aux réflexions d'Aristote autour de la physique et de la cosmologie. Grossièrement, dans la perspective inaugurée par le Stagirite, chaque substance trouve tout naturellement sa place, ou son lieu, en accord à sa propre nature : « chacun des corps, par nature est transporté et demeure dans son lieu propre, et il fait cela soit vers le haut soit vers le bas²⁶ ». Haut et bas qui sont, à leur tour, définis de manière absolue, étant donné que « le haut, l'extrémité de l'univers, point qui en effet est bien en haut par sa position, et qui par sa nature est le premier²⁷ ». Dans ce modèle, qui a été conservé de façon presque immuable pendant des siècles grâce à l'influence que la philosophie aristotélicienne a exercée sur la pensée occidentale²⁸, l'espace est structuré selon des coordonnées stables, fixes et dictées par la nature

25 Michel Foucault, « Des espaces autres », dans *Dits et écrits 1954-1988*, IV, Paris, Gallimard, 1994, p. 753.

26 Aristote, *Physique*, Paris, Flammarion, 2000, p. 216.

27 Aristote, *Traité du ciel*, Paris, Flammarion, 2004, p. 367.

28 Pour mesurer l'impact des réflexions d'Aristote, il suffit de penser à son influence sur la pensée, fondamentale pour le façonnement de la culture occidentale, de Thomas d'Aquin et, plus récemment, de Martin Heidegger — qui affirmait que « [l]a Physique d'Aristote demeure le livre fondamental de ce qu'on appellera plus tard la métaphysique. Celle-ci a déterminé la structure de la pensée occidentale tout entière », Martin Heidegger, *Questions*, Paris, Gallimard, 1968, p. 151.

propre, ou essence, des lieux suivant un principe ontologique, voire axiologique : l'espace est la disposition physique d'une hiérarchie²⁹.

C'est autour du milieu du XVIe siècle que la localisation en tant que paradigme d'organisation spatiale est mise en doute et, ultimement, en crise. Les responsables de cette crise furent ces théoriciens, philosophes, mathématiciens et physiciens que l'on regroupe sous le titre de première révolution scientifique : en 1543, Copernic publiait, juste avant sa mort, *De revolutionibus orbium coelestium*, livre où il exposait son modèle cosmologique géocentrique basé sur l'efficacité mathématique de ses calculs avec pour résultat de détrôner la Terre, et par conséquent l'homme, du centre de l'univers. Dans les décennies suivantes, en se basant sur le modèle cosmologique copernicien, Giordano Bruno théorisait l'existence d'un nombre infini de mondes dans un nombre infini d'univers et Galilée avançait ses théories physiques qui allaient définitivement faire éclater le paradigme de la localisation. Le coup final allait être porté quelques décennies plus tard, lorsque Descartes posa les bases d'une véritable révolution épistémologique de la géométrie qui allait façonner puissamment la conception moderne de l'espace.

Selon Foucault, en fait, au-delà du géocentrisme, le « vrai scandale » de l'œuvre de Galilée fut « d'avoir constitué un espace infini, et infiniment ouvert ; de telle sorte que le lieu du Moyen Âge s'y trouvait en quelque sorte dissous, [...] l'étendue se substitue à la localisation³⁰ ». Moment charnière de la rationalité occidentale, le changement d'épistémè opéré au XVIe eut des

29 Cette vision hiérarchique de l'espace avait une influence non seulement sur la philosophie de la nature ou sur la cosmologie, mais aussi sur la cartographie — ses principes, ses techniques, sa pratique — comme l'a montré Christian Jacob dans « Mapping in the Mind: The Earth from Ancient Alexandria », dans Denis Cosgrove (dir.), *Mappings*, Londres, Reaktion Books, 1999, p. 24-49

30 Michel Foucault, « Des espaces autres », *op. cit.*, p. 753.

retombées spatiales profondes, notamment au regard de la théorie physique : « le lieu d'une chose n'était plus qu'un point dans son mouvement³¹ » et non plus sa place au sein d'un ordre naturel organisé autour d'une entité régulatrice supérieure — qu'elle soit l'ἀρχή ou le Dieu chrétien.

Dans la typologie historiciste de Foucault, l'espace contemporain, quant à lui, prend la forme et les structures de l'*emplacement*, c'est-à-dire en tant qu'ensemble de relations de voisinage entre points ou éléments, relations qui « définissent des emplacements irréductibles les uns aux autres et absolument non superposables³² ». Moins que par des coordonnées mesurables, cet espace est structuré par les rapports entre les objets : il n'est pas un contenant homogène et vide à l'intérieur duquel des objets se disposent, il n'y a pas d'espace préalable à ses éléments.

Ce court texte de Foucault, à l'histoire compliquée — écrit en 1967 pour une conférence au Cercle d'études architecturales et publié, selon les intentions du philosophe français, qu'en 1984 dans la revue *Architecture, Mouvement, Continuité* —, non seulement rend compte d'un moment de passage théorique et méthodologique crucial pour la pensée de Foucault, mais contribue aussi de manière fondamentale à le qualifier comme un des penseurs de l'espace — pour reprendre l'heureuse formulation de François Boullant³³ — parmi les plus influents du XXe siècle.

À partir de *Les mots et les choses*, le philosophe français ouvre la porte à une utilisation de plus en plus massive des métaphores spatiales dans son discours philosophique afin de mieux cerner

31 *Ibidem*.

32 *Ibidem*, p. 755.

33 François Boullant, « Michel Foucault, penseur de l'espace », *Groupe d'études La philosophie au sens large*, 2003. En ligne : https://philolarge.hypotheses.org/files/2017/09/15-01-2003_Boullant.pdf, consulté le 06/06/2019.

les enjeux des structures de pouvoir. Or, c'est à l'occasion de sa conférence *Des espaces autres* qu'il développe pour la première fois le concept d'espace autre ou d'hétérotopie, concept lui permettant de soulever plusieurs questions centrales pour tout type d'analyse spatiale. Comme l'explique Marc Dumont, dans un article consacré à la réception des thèses foucaaldiennes sur l'espace³⁴, c'est à partir d'*Espaces autres* qu'un dialogue entre Michel Foucault et les géographes français·e·s commence à être tissé, notamment autour de la question du politique dans la géographie, sans pour autant se restreindre à celle-ci :

[L]'intérêt d'éclairer les usages des travaux de Michel Foucault par la géographie tient par ailleurs au fait que celui-ci aborde non seulement la question du politique, mais aussi celle de l'espace usant de nombre de métaphores spatiales pour penser un certain nombre de phénomènes, de processus ayant trait aux *faits* de discours³⁵.

Dumont et, de manière plus argumentée, Boullant soulignent que la contribution de Foucault à la pensée de l'espace — si tant est que l'on puisse parler de véritable pensée de l'espace, car « il n'est pas sûr que l'expression soit très heureuse et même qu'elle puisse être philosophiquement validée³⁶ » — ne s'insère pas sans difficulté et frictions dans le domaine de la géographie ni se présente en tant que réflexion systématique. Et pourtant les deux chercheurs reconnaissent la pertinence et la fécondité de l'approche foucaaldienne, telle qu'ébauchée dans ce texte et poursuivie ailleurs, dans laquelle « l'espace est bien le centre, très tôt, nous l'avons vu, d'un intérêt, d'une attirance polymorphe aux contours encore imprécis. L'espace est, de plus,

34 Marc Dumont, « Aux origines d'une géopolitique de l'action spatiale : Michel Foucault dans les géographies françaises », *L'espace politique*, Vol. 12 / 3, 2010.

35 *Ibidem*.

36 François Boullant, « Michel Foucault, penseur de l'espace », *op. cit.*

indiscutablement une notion transversale dans l'œuvre de Foucault qui permet de jeter des ponts entre différents aspects de sa problématique³⁷ ». Une telle approche influencera d'ailleurs des maîtres à penser de la géographie comme Claude Raffestin et Michel Lussault.

Si ce texte confirme encore une fois la profondeur du regard du philosophe français, capable de développer des pensées de longue haleine à partir d'un contexte donné, aujourd'hui ses mots se donnent à lire surtout comme un document rétrospectif et archéologique — dans l'acception foucauldienne du terme — sur les caractéristiques générales d'une nouvelle vision de l'espace contemporain qui a été développée par le mouvement dit du *spatial turn* ou tournant spatial, dont il sera question plus loin dans le présent chapitre.

C'est autour de l'exploration des conditions de possibilité de la naissance de l'hétérotopie, et non sur une histoire de l'espace, que *Des espaces autres* est entièrement bâti afin de dresser les typologies — deux : les hétérotopies de crise et celles de déviation³⁸ — et les six principes de ce que Foucault appelle la « science des hétérotopies ». Dans ce contexte, il n'apparaît donc pas surprenant que l'histoire des conceptions de l'espace esquissée par Foucault ne soit pas présentée de manière rigoureuse et extrêmement précise, comment nous le verrons plus loin grâce à l'idée de dominante apportée par Jakobson — d'autant plus si l'on considère que *Des espaces autres* est un texte de transition méthodologique dans sa réflexion.

Cependant, la typologie spatiale développée dans ce texte peut être profitablement employée en tant que modélisation heuristique, bien que schématique, des caractéristiques principales des différentes visions de l'espace propres à chaque époque, afin de faire ressortir les enjeux sous-

37 *Ibidem.*

38 Michel Foucault, « Des espaces autres », *op. cit.*, p. 757.

jacents à chaque paradigme spatial. Motivé par l'analyse des dispositifs politiques régissant l'agencement des relations spatiales contemporaines, le regard de Foucault se concentre sur les modalités historiques à travers lesquelles les espaces sont structurés, poursuivant un but à la fois épistémologique et politique au sens large : poser le problème de l'emplacement en termes de technologies politiques de gestion des relations fondant l'espace³⁹ et, en même temps, montrer que ces relations de voisinage gardent encore les anciennes marques de la sacralité hiérarchique aristotélicienne⁴⁰. Si les questions avancées par Foucault dans ce texte, liées à une perspective théorico-critique concernant la gestion (politique) de l'espace, ont beaucoup contribué au développement d'une géographie critique, en France et ailleurs, dans le cadre du présent travail, nous allons proposer une clé de lecture différente.

D'abord, il nous semble nécessaire de préciser l'apport méthodologique du texte foucauldien à notre démarche étant donné que nous en avons remarqué plus haut les failles de structuration et de rigueur. Si l'utilisation de ce texte à des fins purement historiques pose d'évidents problèmes, nous pensons que sa structure épistémologique peut être prometteuse si elle est hybridée avec une approche littéraire particulière — la théorie formaliste de la dominante, telle que présentée par Roman Jakobson dans son texte homonyme et ensuite réélaborée dans les études paralittéraires.

39 « D'une manière encore plus concrète, le problème de la place ou de l'emplacement se pose pour les hommes en termes de démographie; [...] c'est aussi le problème de savoir quelles relations de voisinage, quel type de stockage, de circulation, de repérage, de classement des éléments humains doivent être retenus de préférence dans telle ou telle situation pour venir à telle ou telle fin », *ibidem*, p. 753-754.

40 « [L]'espace contemporain n'est peut-être pas encore entièrement désacralisé. [...] Et peut-être notre vie est-elle encore commandée par un certain nombre d'oppositions auxquelles on ne peut pas toucher, auxquelles l'institution et la pratique n'ont pas encore osé porter atteinte : des oppositions que nous admettons comme toutes données : par exemple, entre l'espace privé et l'espace public », *ibidem*, p. 754.

1.1.1 De la dominante littéraire à la dominante spatiale.

Présenté comme « un des concepts les plus fondamentaux, les plus élaborés, et les plus productifs, de la théorie formaliste russe⁴¹ », le concept de dominante, selon Jakobson, « peut se définir comme l'élément focal d'une œuvre d'art : elle gouverne, détermine et transforme les autres éléments. C'est elle qui garantit la cohésion de la structure. La dominante spécifie l'œuvre⁴² ». Le remaniement jakobsonien du concept de dominante, né au sein de l'école formaliste russe⁴³, répond essentiellement à deux ordres de questions : d'une part, jeter les fondations de la notion de fonction esthétique du langage⁴⁴ — notion qui aura un rôle central dans le développement des études contemporaines sur les genres littéraires, surtout dans les études paralittéraires⁴⁵ ; de l'autre, offrir un outillage théorique permettant à Jakobson d'articuler la dualité entre diachronie et évolution littéraire — autrement dit, de penser l'évolution des formes poétiques et donc la littérature dans son historicité : « [d]ans l'évolution de la forme poétique, il s'agit beaucoup moins de la disparition de certains éléments et de l'émergence de

41 Roman Jakobson, « La dominante », dans *Questions de poétique*, Vol. 1, Paris, Seuil, 1973, p. 145.

42 *Ibidem*.

43 Pour un aperçu de l'histoire et des racines de ce développement, nous renvoyons à Catherine Depretto, « La Dominante de Roman Jakobson, ou comment parler du formalisme russe dans la Tchécoslovaquie de 1935 », *LHT Fabula*, décembre 2012. En ligne : <http://www.fabula.org/lht/10/deprezzo.html>, consulté le 20/06/2020.

44 « De ce point de vue, une œuvre poétique ne saurait se définir comme une œuvre qui remplirait exclusivement une fonction esthétique, mais non plus comme une œuvre qui remplirait une fonction esthétique parallèlement à d'autres fonctions ; l'œuvre poétique doit en réalité se définir comme un message verbal dans lequel la fonction esthétique est la dominante », Roman Jakobson, « La dominante », *op. cit.*, p. 147.

45 Si l'on songe au pouvoir définitoire que la dominante a dans la littérature dite majeure — littérature qui se définit par le fait d'échapper à la notion de genre, selon Todorov —, l'on imagine le poids ou force centralisatrice qu'elle acquiert dans le domaine paralittéraire où le genre littéraire constitue la condition d'existence même du domaine entier. À ce propos Alain-Michel Boyer affirme que « [l]e roman paralittéraire ne tient que par le pouvoir de la dominante, qui absorbe la totalité du sens et qui affecte, d'un signe porteur de sa nature, chaque personnage, chaque action, chaque évocation : elle leur attribue une place et une fonction », Alain-Michel Boyer, *La paralittérature*, PUF, Paris, 1992, p. 100.

certaines autres que de glissements dans les relations mutuelles des divers éléments du système, autrement dit, d'un *changement de dominante*⁴⁶ ».

Or, à notre avis, l'application de l'idée de dominante jakobsonienne permet non seulement de préciser l'argumentation foucauldienne en palliant certains des problèmes méthodologiques que nous avons mis en évidence plus haut, mais aussi d'en élargir la portée au-delà des buts envisagés par Foucault. En premier lieu, on trouve dans la généalogie esquissée dans *Des espaces autres* un manque de nuance dans la caractérisation de chaque époque selon son type spatial : non seulement celui-ci est présenté comme étant total et englobant — une forme d'espace définit une époque de fond en comble —, mais en plus il est décrit comme une unité homogène et unidimensionnelle n'ayant pas de sous-éléments ou sous-parties. Si l'on considère localisation, étendue et emplacement moins comme des régimes spatiaux que comme des dominantes qui « gouverne[nt], détermine[nt] et transforme[nt] les autres éléments » relevant de la spatialité, nous nous situons dans une optique plus attentive aux détails et aux différentes modalités d'organisation et structuration de l'espace⁴⁷. Cela nous permet de saisir les différents agencements des spatialités ainsi que leurs effets spécifiques comme le montre l'approche prônée par Christian Jacob lorsqu'il affirme :

selon que le monde est conçu selon un modèle géocentrique ou héliocentrique, comme fini ou infini, comme une sphère finie englobant elle-même plusieurs sphères intérieures,

46 Roman Jakobson, « La dominante », *op. cit.*, p. 158. C'est moi qui souligne.

47 Si l'on voulait pousser l'analogie littéraire, en reliant davantage dominante et typologie spatiale — ce qui n'est pas l'objectif du présent travail —, l'on pourrait diviser, classer et étudier les différentes formes que l'espace a prises tout au long de son histoire en tant que genres et sous-genres spatiaux. Cela permettrait, par exemple, une analyse plus fine des configurations comme la ville, l'urbain, la campagne ou le rural — sous-genres spatiaux — à l'époque de la localisation ou de l'étendue — genres spatiaux.

terrestre, sublunaire et supralunaire, ou comme une expansion sans limites, on aura différents espaces et scénarios de connaissance, relevant de partages spécifiques entre observation et spéculation, marqués par des degrés divers de certitude ou d'incertitude, relevant de différents régimes de vérité, théologique ou sécularisée, physique ou métaphysique⁴⁸.

Envisager chaque paradigme spatial particulier comme le résultat de l'agencement de plusieurs éléments autour d'une dominante nous donne — deuxième conséquence de l'application de l'approche jakobsonienne — un cadre théorique et épistémologique pour penser la manière dont les paradigmes spatiaux évoluent et changent, alors que Foucault ne fait qu'effleurer cette thématique lorsqu'il fait référence à Galilée pour le passage de la localisation à l'étendue et aux travaux de Bachelard et des phénoménologues pour la transition à l'époque contemporaine⁴⁹. Il s'agit là, à notre avis, d'une des questions centrales que le texte de Foucault soulève, avec celle concernant la manière dont une conception de l'espace surgit et se développe jusqu'à devenir la forme spatiale d'une époque entière. Nous essaierons d'ailleurs de formuler quelques hypothèses à cet égard lorsque nous aborderons, dans le troisième chapitre, l'impact de l'avènement, du développement et de la diffusion de la culture numérique sur notre conception de l'espace. En fin de compte, relire l'histoire foucauldienne de l'espace à la lumière de la conception jakobsonienne de la dominante nous permet de développer une double approche : d'une part, envisager chaque

48 Christian Jacob, *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014. En ligne : <http://books.openedition.org/oep/423>, consulté le 07/07/2020.

49 Si en 1967, Foucault n'est pas encore tout à fait orienté vers l'étude des dynamiques de changement des éléments constitutifs des paradigmes — dans *Les mots et les choses*, paru un an plus tôt, il pense encore en termes de ruptures, discontinuités et seuils : « cette enquête archéologique a montré deux grandes discontinuités dans l'épistémé de la culture occidentale : celle qui inaugure l'âge classique (vers le milieu du XVIIe siècle) et celle qui, au début du XIXe, marque le seuil de notre modernité », Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 13 —, ses travaux sur la prison, la folie et la sexualité le porteront à s'intéresser davantage à l'étude micrologique des changements qui passent généralement inaperçus et qui produisent des changements majeurs dans les techniques de gestion politique des corps.

époque selon plusieurs angles, en en identifiant les éléments spécifiques qui la composent, les détailler et les analyser ; et, d'autre part, mettre en perspective, de manière transversale et diachronique, ces éléments afin non seulement d'en étudier les continuités, les ruptures et les évolutions, mais aussi de repérer les thématiques communes qui parcourent les différents types d'espaces.

1.2 La production de l'espace

Si dans la section précédente nous avons montré que la réflexion foucauldienne sur l'espace pouvait être élargie au-delà des intentions qui animaient le philosophe français, il est maintenant nécessaire de préciser notre perspective. Comme nous l'avons dit plus haut, chaque époque peut faire l'objet de plusieurs types différents d'analyse : par exemple, l'on peut, et c'est en partie le cas de Foucault lui-même dans ses travaux subséquents, étudier les configurations de pouvoir que chaque organisation spatiale rend possibles ou étudier les représentations de l'espace que chaque époque se donne dans les arts, dans la littérature ou dans la géographie. Une autre approche possible consisterait à faire une analyse transversale d'un élément spatial, majeur ou mineur, à travers plusieurs époques, en étudiant ses changements historiques — par exemple, tracer les changements des rapports entre villes et périphéries au fil de l'évolution des paradigmes spatiaux ou encore se concentrer sur les mutations que la pratique cartographique a connues dans l'histoire, comme le fait par exemple John Pickles⁵⁰.

Tirant profit de ces deux approches possibles pour l'étude des spatialités, notre démarche s'en distingue par son but, qui est déployé sur deux axes distincts : d'une part, ouvrir une réflexion

50 John Pickles, *A History of Spaces. Cartographic Reason, Mapping and the Geo-Coded World*, Londres-New York, Routledge, 2004.

sur le rapport entre littérature et espace et, d'autre part, mettre en place une mise à jour, pour ainsi dire, de la typologie foucauldienne. Pour ce faire, nous allons choisir, parmi les différentes clés de lecture possibles, celle qui nous semble particulièrement riche : la notion de dominante grâce à laquelle nous irons par la suite structurer notre analyse. Celle-ci entend répondre à deux questions précises, à savoir : comment un espace se produit-il ? Et qui produit cet espace ? Il s'agit là, comme nous le montrerons dans la suite de notre argumentation, de questions, notamment celle concernant la production de l'espace, qui sont au cœur de l'époque spatiale que Foucault désignait avec le terme d'emplacement, époque que l'on identifie désormais avec l'expression *tournant spatial*.

À l'origine de cette période, qui peut-être tire à sa fin, il y a — c'est globalement reconnu — la parution du livre *La production de l'espace* du philosophe français Henri Lefebvre en 1974. L'approche révolutionnaire à l'espace ainsi que les réflexions novatrices développées dans cet ouvrage influenceront le domaine des études spatiales en Amérique du Nord et en France, par le biais de la réception de la pensée lefebvrienne chez des auteurs comme Edward W. Soja, Fredric Jameson aux États-Unis et toute une génération de chercheur·se·s impliqué·e·s dans le renouvellement de la géographie sociale et critique en France⁵¹. Elles influencent encore la manière dont nous concevons l'espace jusqu'à nos jours. De plus, le choix d'aborder l'espace par le biais de la question de sa production nous permet de mettre en évidence une différence qualitative fondamentale dans les trois époques spatiales décrites par Foucault et ainsi de mieux

51 Voir à ce propos la conversation — ainsi que la bibliographie qui y est mentionnée — entre Remi Hess, Sandrine Deulceux et Gabriele Weigand qui fait office de préface à la troisième édition de *Le droit à la ville*, livre écrit par Lefebvre en 1967. Remi Hess, Sandrine Deulceux et Gabriele Weigand, « Préface », dans Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, 3^e édition, Paris, Anthropos, 2009.

baliser la suite de notre analyse : si chaque époque a ses instances productrices spécifiques de l'espace, seulement dans l'âge contemporain — à savoir celui caractérisé par la forme spatiale de l'emplacement — les êtres humains et leurs pratiques jouent un rôle actif. Si l'on considère de plus près les caractéristiques des autres époques, l'on s'aperçoit de la passivité de l'instance humaine dans le processus menant à la définition de la spatialité⁵². Dans le cas de la localisation, forme spatiale de l'Antiquité et du Moyen Âge, nous avons vu que l'espace se distribue de manière tout à fait « naturelle », suivant les dispositions dictées par l'essence ontologique des choses : des éléments naturels des présocratiques au Dieu chrétien créant *ex nihilo* le monde, en passant par le Démonstrateur platonicien et le premier moteur immobile d'Aristote, tout ce qui existe est créé ou ordonné par des entités qui dépassent le monde humain et sur lesquelles les êtres humains n'ont aucune prise. Même lorsqu'on abandonne les niveaux métaphysiques et ontologiques de l'espace, les réflexions de Platon concernant la nature humaine ou la gestion politique au sens large de la cité idéale arrivent à la même conclusion : l'ordre terrestre est le réflexe d'un système plus grand basé sur des structures transcendantes, que les êtres humains ne maîtrisent pas.

En ce qui concerne la deuxième époque spatiale, celle de l'étendue, caractérisée par la pensée mathématique et physique de l'espace et de ses structures, le rôle de l'instance humaine dans le processus de façonnement de l'espace ne change guère. Pour trouver sa place dans le nouveau système spatial qui se dessine, l'être humain doit apprendre à maîtriser des techniques

52 Bien évidemment, la partie qui suit n'est pas une étude rigoureuse et comparée du rôle des êtres humains dans la production de l'espace ou des caractéristiques de ce dernier à travers presque deux mille ans d'histoire de la pensée occidentale, mais elle est plutôt la mise en évidence d'une tendance assez générale présente dans les analyses foucaaldiennes que nous utilisons pour des fins heuristiques.

d'adéquation et de mimesis, ce que Galilée exprime très clairement lorsqu'il affirme que :

la philosophie est écrite dans ce livre gigantesque qui est continuellement ouvert à nos yeux (je parle de l'Univers), mais on ne peut le comprendre si d'abord on n'apprend pas à comprendre la langue et à connaître les caractères dans lesquels il est écrit. Il est écrit en langage mathématique, et les caractères sont des triangles, des cercles, et d'autres figures géométriques, sans lesquelles il est impossible d'y comprendre un mot. Dépourvu de ces moyens, on erre vainement dans un labyrinthe obscur⁵³.

Ce n'est qu'à partir de la troisième époque spatiale, celle de l'emplacement et de la contemporanéité, que, selon Foucault, les êtres humains commencent à finalement pouvoir travailler l'espace, le prendre en main et y avoir une influence, bref à véritablement l'habiter. Même si Foucault ne fait qu'effleurer la question de l'espace dans une perspective humaine — son attention se porte sur la question des relations qui se tissent entre les éléments de l'emplacement —, les réflexions qu'il élabore à deux reprises sur ce sujet ouvrent des pistes de recherche très intéressantes et fécondes. D'abord, selon le philosophe français, si l'espace contemporain en est un qui se construit autour des relations de voisinage entre points ou éléments, alors et par conséquent la manière dont le mode spatial de l'emplacement se décline à l'égard des humains est de l'ordre de la gestion des ressources, matérielles et immatérielles, et de l'aménagement de l'espace — c'est une question politique au sens large :

[d]'une manière encore plus concrète, le problème de la place ou de l'emplacement se pose pour les hommes en termes de démographie; [...] c'est aussi le problème de savoir quelles relations de voisinage, quel type de stockage, de circulation, de repérage, de

53 Galileo Galilei, *L'Essayeur de Galilée*, Paris, Les Belles Lettres, 1979, p. 141.

classement des éléments humains doivent être retenus de préférence dans telle ou telle situation pour venir à telle ou telle fin⁵⁴.

Si cette « gouvernementalité » de l'espace contemporain — qui sera au centre de la réflexion foucauldienne suivante — est présentée par Foucault comme une des conséquences de la nouvelle structuration spatiale, un court passage qui se trouve un peu plus loin dans le texte nous donne une indication précieuse quoique abrupte sur les causes à l'origine de ce changement de paradigme spatial :

[L]'œuvre — immense — de Bachelard, les descriptions des phénoménologues nous ont appris que nous ne vivons pas dans un espace homogène et vide, mais, au contraire, dans un espace qui est tout chargé de qualités, un espace qui est peut-être aussi hanté de fantasme ; l'espace de notre perception première, celui de nos rêveries, celui de nos passions détiennent en eux-mêmes des qualités qui sont comme intrinsèques⁵⁵.

L'apport spécifique des phénoménologues et de Bachelard, selon les mots de Foucault, réside en deux mouvements complémentaires : d'une part, refuser la conception physique d'un espace vide et homogène régi par les lois de la géométrie et de la mathématique en faveur d'un espace « chargé de qualités » et, d'autre part, mettre au cœur de cette nouvelle perspective l'être humain, avec ses perceptions, ses rêveries et ses passions. Pour le dire autrement, le nouvel espace contemporain se distingue fondamentalement de celui des autres époques non seulement parce qu'il est organisé autour des relations entre ses éléments, mais aussi et surtout parce que ces dernières ont un caractère *sensible*, comme nous l'a montré la phénoménologie, et se déploient à

54 Michel Foucault, « Des espaces autres », *op. cit.*, p. 753-754. Bien que le caractère politique de l'espace contemporain ne soit pas au cœur de nos analyses, nous aurons l'occasion d'en discuter quelques aspects lors de la discussion de l'œuvre de Lefebvre et lorsque nous nous occuperons d'étudier les impacts du numérique sur la notion d'espace.

55 *Ibidem*, p. 754.

l'échelle humaine⁵⁶. Si ces réflexions nous ont permis de montrer en quoi, selon nous, il y a une coupure qualitative entre emplacement d'un côté et localisation et étendue de l'autre, les questions soulevées plus haut — qui produit l'espace ? Comment un espace se produit-il ? — demeurent ouvertes : bien que l'analyse de Foucault nous ait montré l'importance d'une reconsidération du rôle des êtres humains dans l'organisation de l'espace, elle ne nous en dit pas davantage⁵⁷. Au-delà de ses limites, l'argumentation foucauldienne a le mérite d'identifier, de conceptualiser et d'exposer très clairement l'espace dans son historicité, les caractéristiques principales de ses déclinaisons et d'en saisir les enjeux sociétaux au sens large, surtout lorsqu'il parle de la contemporanéité⁵⁸ : lorsque le philosophe français caractérisait son temps comme « l'époque de l'espace », il était, sans le savoir, en train de donner une clé de lecture qui allait marquer profondément la vision de l'espace, contribuant de façon décisive à la naissance d'un

56 Cela ne veut pas dire que dans cet espace seuls les êtres humains ont une influence sur sa structuration ou, encore, que les individus sont les seules parties prenantes de sa production. Des superstructures telles que le pouvoir politique, l'économie ou l'urbanisme — qui dépassent le niveau de l'individu — jouent également un rôle dans ce processus, comme nous aurons occasion de montrer, mais elles ne sont plus soumises à un principe de reproduction d'un ordre ontologique, métaphysique ou scientifique qui leur est supérieur.

57 Comme mentionné plus haut, l'approche foucauldienne se focalise, dans ce texte, sur l'analyse d'un type particulier de relations spatiales — celles qui donnent lieu aux utopies et aux hétérotopies. En plus, si Foucault ouvre à une vision qualitative de l'espace, il est néanmoins vrai qu'il la referme tout de suite dans le for intérieur de l'individu en lui soustrayant le potentiel productif : « ces analyses [celles de Bachelard et des phénoménologues], bien que fondamentales pour la réflexion contemporaine, concernent surtout l'espace du dedans », *ibidem*.

58 « La grande hantise qui a obsédé le XIXe siècle a été, on le sait, l'histoire : thèmes du développement et de l'arrêt, thèmes de la crise et du cycle, thèmes de l'accumulation du passé, grande surcharge de morts, refroidissement menaçant du monde. [...] L'époque actuelle serait peut-être plutôt l'époque de l'espace. Nous sommes à l'époque du simultané, nous sommes à l'époque de la juxtaposition, à l'époque du proche et du lointain, du côte à côte, du dispersé. Nous sommes à un moment où le monde s'éprouve, je crois, moins comme une grande vie qui se développerait à travers le temps que comme un réseau qui relie des points et qui entrecroise son écheveau. Peut-être pourrait-on dire que certains des conflits qui idéologiques qui animent les polémiques d'aujourd'hui se déroulent entre les pieux descendants du temps et les habitants acharnés de l'espace. Le structuralisme, ou du moins ce qu'on groupe sous ce nom un petit peu général, c'est l'effort pour établir, entre des éléments qui peuvent avoir été repartis à travers le temps, un ensemble de relations qui les fait apparaître comme juxtaposés, opposés, impliqués l'un par l'autre, bref, qui les fait apparaître comme une sorte de configuration ; et à vrai dire, il ne s'agit pas par là de nier le temps ; c'est une certaine manière de traiter ce qu'on appelle le temps et ce qu'on appelle l'histoire », *ibidem*, p. 752.

ample mouvement théorique que l'on appellera par la suite le *tournant spatial*.

1.3 Le tournant spatial

Après avoir discuté du texte de Foucault dans la première section de ce chapitre et montré, en s'appuyant sur le concept de dominante de Jakobson, en quoi, l'époque contemporaine se distingue des autres en ce qui concerne la production de l'espace, nous voulons maintenant voir de plus près comment cette époque — celle du tournant spatial — conçoit l'espace et sa production. Avant de nous lancer dans une telle réflexion, il nous semble nécessaire faire un pas de côté pour préciser certaines caractéristiques de ce mouvement théorique. Lorsqu'on aborde la notion de tournant spatial, en effet, on se retrouve confronté à plusieurs problématiques structurelles inhérentes à ce courant — problématiques que nous allons maintenant analyser très brièvement pour mieux contextualiser notre démarche. Pour ce faire, nous regrouperons nos remarques en deux thèmes spécifiques : la définition et l'origine de l'expression « tournant spatial ».

Si parler de l'origine du tournant spatial s'avère être un discours assez complexe et stratifié — nous le verrons plus loin —, la question de sa définition est relativement plus abordable, malgré la persistance d'un certain nombre de difficultés. Étant donné l'ampleur de ce mouvement théorique recouvrant, du moins nominalement, l'ensemble des sciences humaines et sociales, il n'y a pas de définition précise et univoque⁵⁹. Si chaque domaine envisage différemment les

59 D'ailleurs, il faut également tenir compte d'une difficulté supplémentaire lorsque l'on essaie de définir le tournant spatial : il n'y a pas d'ouvrage de référence sur ce phénomène qui l'aborde dans sa totalité et sa complexité, qui en fait le bilan général, en explore les composantes, les origines ou la chronologie. Si dans le monde anglophone les recueils de Mike Crang et Nigel Thrift — Mike Crang et Nigel Thrift (dir.), *Thinking Space*, Londres-New York, Routledge, 2000. — et de Barney Warf et Santa Arias — Barney Warf et Santa Arias (dir.), *op. cit.* — ont le mérite d'en donner une vue d'ensemble en rassemblant les contributions de chercheur·se·s venant de plusieurs disciplines, la communauté des chercheur·se·s francophones privilégie

thématiques et les enjeux liés à l'espace, ainsi que le sens à donner au mot « espace » comme le soulignent Mike Crang et Nigel Thrift — « different disciplines do space differently. For example, in literary theory, space is often a kind of textual operator, used to shift registers. [...] And in all disciplines, space is a representational strategy⁶⁰ » —, les chercheur·se·s ont cependant trouvé un terrain d'entente autour d'une définition très large, qui ne varie pas beaucoup d'un·e auteur·rice à l'autre. Ainsi le tournant spatial serait-il un « mouvement transdisciplinaire portant une attention plus grande à l'espace dans l'étude des phénomènes sociaux et humains⁶¹ », « l'émergence d'un paradigme spatial dans les sciences sociales qui a mis en évidence des phénomènes, des dynamiques, des répartitions échappant à d'autres types d'appréhension⁶² » ou encore un changement de paradigme « much more substantive, involving a reworking of the very notion and significance of spatiality to offer a perspective in which space is every bit as important as time in the unfolding of human affairs⁶³ ». Si ces définitions générales ont pour but de bâtir un cadre assez large pour pouvoir englober des pratiques et des disciplines différentes à l'intérieur d'un domaine commun en voie de constitution — celui des études spatiales —, l'on trouve également des auteur·rice·s qui en donnent d'autres déclinaisons poursuivant des objectifs différents, très souvent liés aux besoins spécifiques de ces

une approche plus spécifique à la question, analysant les conséquences du tournant spatial au sein d'un milieu particulier : nous avons ainsi, à titre d'exemple, des réflexions sur l'impact de celui-ci sur la géographie — Jacques Lévy, *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*, Paris, Belin, 1999 —, sur la cartographie — Jacques Lévy (dir.), *A Cartographic Turn. Mapping and the Spatial Challenge in Social Sciences*, Lausanne, EPFL Press, 2015 — ou sur les études historiques — Julien Puget, « Une brève histoire d'un tournant spatial dans les études historiques », *Jeunes Chercheurs TELEMME*, 2015, en ligne : <https://jjctelemme.hypotheses.org/738>, consulté le 01/07/2019.

60 Mike Crang et Nigel Thrift (dir.), *Thinking Space*, *op. cit.*, p. 1.

61 Julien Puget, « Une brève histoire d'un tournant spatial... », *op. cit.*

62 Christian Jacob, *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, *op. cit.*

63 Barney Warf et Santa Arias (dir.), *The Spatial Turn*, *op. cit.*, p. 1.

chercheur·e·s de se démarquer ou de se revendiquer d'une tradition de pensée. Ainsi avons-nous des chercheurs comme Denis Cosgrove qui proposent, en faisant écho aux réflexions de Foucault, d'inscrire de façon explicite le tournant spatial dans une filiation post-structuraliste :

[a] widely acknowledged “spatial turn” across arts and sciences corresponds to post-structuralist agnosticism about both naturalistic and universal explanations and about single-voiced historical narratives, and to the concomitant recognition that position and context are centrally and inescapably implicated in all constructions of knowledge⁶⁴.

David Harvey essaie de situer quant à lui le tournant spatial dans le contexte plus large de la théorie critique et sociale d'influence marxiste en affirmant que « the geographical imagination is far too pervasive and important a facet of intellectual life to be left alone to geographers⁶⁵ ». Quel que soit l'angle de lecture envisagé, les éléments communs autour desquels est pensée une définition du tournant spatial se résument, à notre avis, à deux composantes, à savoir le caractère constitutivement multidisciplinaire du tournant et une prise en compte de l'espace en tant qu'acteur fondamental des processus humains et sociaux à part entière — et non seulement géographiques⁶⁶.

64 Denis Cosgrove (dir.), *Mappings*, Londres, Reaktion Books, 1999, p. 7.

65 David Harvey, « Evaluation : Geographical Knowledge in the Eye of Power: Reflections on Derek Gregory's Geographical Imaginations », *Annals of the Association of American Geographers*, Vol. 85 / 1, 1995, p. 161.

66 L'étendue de la diffusion de cette nouvelle manière de traiter l'espace — changement qui touche, idéalement, l'ensemble des sciences humaines et sociales — ainsi que l'importance que celui-ci acquiert dans le déroulement des affaires du monde — l'espace comme prisme épistémique du savoir — contribuent de façon décisive à la structuration d'un imaginaire de la globalité sous-jacent à l'idée même de « tournant ». Voir : Jo Guldi, « What Is the Spatial Turn? », *Scholars' Lab*, <http://spatial.scholarslab.org/spatial-turn/what-is-the-spatial-turn/>, consulté le 19/08/2019.

Il ne s'agit pas d'un changement mineur dans telle ou telle autre branche du savoir, d'une modification de perspective ou d'un autre élément périphérique, mais bel et bien d'un fait qui touche à la totalité du savoir lui-même — de la production d'un nouveau paradigme ou épistémè, pour utiliser les terminologies, respectivement de Thomas Kuhn et de Michel Foucault. Cf. Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972 et Michel Foucault, *Les mots et les choses*, *op. cit.*

Nous retrouvons le même consensus généralisé — ainsi que le même degré d'indétermination — autour de la définition du tournant spatial lorsqu'il s'agit d'aborder le premier volet de la question de l'origine de ce phénomène, à savoir sa dimension chronologique. Établir la naissance — qu'elle soit liée à une année, à un penseur ou à une œuvre — du tournant spatial s'avère particulièrement difficile, voire impossible. Non seulement ce courant oppose une résistance à toute tentative d'uniformisation en s'appuyant moins sur une autorité singulière que sur ce que les chercheurs ont défini comme un « processus de convergence⁶⁷ » de plusieurs langages, méthodologies, figures, etc., mais, en plus, la nature foncièrement hétéroclite des approches individuelles de ses représentants — ainsi que le fait qu'ils ne partagent pas forcément la même formation ni les mêmes horizons théoriques — contribue à la difficulté de circonscrire une origine ponctuelle du mouvement. Ainsi le tournant spatial n'a-t-il pas les mêmes sources d'inspiration, les mêmes trajectoires ou les mêmes références pour les historiens et les littéraires, les géographes et les économistes. Même si les réflexions et les pratiques des chercheur·se·s qui en ont influencé la naissance peuvent être retracées jusqu'à la fin du XIXe siècle⁶⁸, il est couramment admis que le tournant spatial à proprement parler a eu lieu dans les années 1960 et 1970, au moment de la diffusion des analyses sur l'espace d'un ensemble d'auteurs parmi lesquels nous retrouvons Michel Foucault, Louis Marin, Gaston Bachelard, Henri Lefebvre, Paul Virilio et Michel de Certeau. Si dans les travaux de ces auteurs, l'on ne trouve aucune référence explicite à un changement majeur de paradigme ou une formulation quelconque exprimant la conscience d'une reconfiguration en train de se faire dans le savoir contemporain — à

67 Jo Guldi, « What Is the Spatial Turn? », *op. cit.*

68 *Ibidem.*

l'exception peut-être du texte *Des espaces autres* de Michel Foucault dont nous avons parlé au début de ce chapitre —, la variété et l'accumulation des réflexions développées au sein de ce milieu contribuent de façon déterminante à l'ouverture d'une nouvelle manière de concevoir, de regarder et d'interpréter l'espace dans l'ensemble des sciences humaines et sociales.

La deuxième ligne de tension chronologique dans l'histoire du tournant spatial se creuse autour de la fin des années 1970 et le début des années 1980 et produit, assez ironiquement d'ailleurs, une fracture géographique dans les études spatiales. Les idées et les intuitions développées par la première génération — française — du tournant spatial traversent l'océan Atlantique dans un mouvement de récupération et d'adaptation au milieu culturel américain imprégné de postmodernisme. Ce phénomène connu sous le nom de *French Theory*⁶⁹ a aussi porté sur le rapport à l'espace. Au-delà des difficultés et des polémiques liées à cette migration de la pensée française des années 1960 et 1970 aux États-Unis ainsi qu'à son appropriation par les intellectuels, les conséquences du voyage transatlantique du tournant spatial peuvent se résumer en deux points : d'un côté, sa légitimation et, de l'autre, sa subordination au postmodernisme critique américain. Si les auteurs français de la première vague avaient jeté les bases du tournant spatial sans avoir pour autant développé une véritable vision globale et collective du phénomène, ce sont les chercheurs — Américains de naissance, de formation ou d'inspiration intellectuelle — de la deuxième vague qui vont promouvoir l'idée d'un changement de paradigme à part entière. Des auteurs comme Edward W. Soja, Fredric Jameson et David Harvey (né en Angleterre, mais enseignant aux États-Unis), chefs de file du mouvement critique américain des années 1980,

69 François Cusset, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze, & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2003.

reprennent les analyses des auteurs français, notamment Henri Lefebvre⁷⁰, en les croisant avec une théorie globale de la société — le marxisme critique post-moderniste du *New Criticism* —, afin de développer leurs propres perspectives sur l'espace en tant qu'objet social. Ce faisant, d'une part ils nivellent les différences entre les approches, les méthodologies et les objets, d'autre part ils contribuent à la création d'un corpus de référence et à la prise de conscience de la nouveauté paradigmatique ou épocale représentée par ce nouveau mode de concevoir et d'étudier l'espace. L'établissement d'un canon pour le tournant spatial par les chercheurs américains permet certes de revendiquer l'institutionnalisation académique du tournant spatial, et même sa véritable naissance, mais il soulève également des problématiques communes à tout acte fondateur de la sorte : choix d'auteurs arbitraire ou partial, répondant à des besoins d'ordre non-scientifique, suivant des critères personnels, etc.

Dans l'économie de la première partie de notre thèse, visant à problématiser et à réfléchir au rôle de la littérature au sein du tournant spatial et, plus globalement, dans la production de l'espace, nous allons maintenant focaliser notre attention sur une de ces problématiques théoriques liées à l'institutionnalisation du tournant spatial dans la version américaine : l'arrière-plan marxiste généralement partagé par les représentants de cette deuxième génération. Nous aurons l'occasion de traiter de manière plus approfondie cette question lors de notre analyse de l'œuvre d'Henri Lefebvre ; pour le moment, il nous suffit de mettre en évidence ce fait qu'en prolongeant les réflexions sur l'espace entamées par le philosophe français et en les croisant avec le courant post-moderniste, les chercheurs américains adoptent une approche à l'espace qui en fait moins un

70 Claire Revol, « Le succès de Lefebvre dans les urban studies anglo-saxonnes et les conditions de sa redécouverte en France », *L'Homme la Société*, N 185-186, 2012, p. 105-118.

sujet à part entière qu'un élément de passage vers une théorie générale de l'époque post-moderne. Si, d'un côté, le développement des études spatiales américaines a comme conséquence la prise de conscience d'un nouveau paradigme dans le savoir et la naissance des démarches spatiales critiques (géographie critique, cartographie critique, etc.⁷¹); de l'autre, il contribue à creuser un écart avec la tradition instaurée par les penseurs français de la première génération qui, eux, considéraient l'espace comme une problématique à part entière — même s'il est rarement au cœur de leur réflexion⁷².

Une autre ligne de tension opérant au sein du tournant spatial et qui en influence la réception et l'évolution se forme en Amérique du Nord pour des raisons historiques avant de s'élargir à l'ensemble de la communauté savante : cette ligne place la naissance du tournant spatial sous deux perspectives fort différentes. D'une part, nous avons une lignée franco-américaine qui voit ce changement de paradigme comme l'effet de l'émergence et la reconfiguration d'un nouvel ensemble d'enjeux sociétaux, politiques et culturels au sens large ; d'autre part, l'invention et le développement du GIS, *Geographic Information System*, et de l'informatisation de la pratique géographique sont vues comme une véritable révolution dans la manière de concevoir et étudier l'espace, comme le soutiennent David J. Bodenhamer, John Corrigan et Trevor M. Harris : « GIS lies at the heart of this so-called spatial turn⁷³ ».

71 « It was the injection of social theory — specifically Marxism, initially via the works of David Harvey — that formed the centerpiece for a critical re-evaluation of space and spatiality in social thought. Social theory repositioned the understanding of space from given to produced, calling attention to its role in the construction and transformation of social life », Barney Warf et Santa Arias (dir.), *The Spatial Turn, op. cit.*, p. 3.

72 Écart géographique qui persiste encore, comme souligné par Rob Kitchin dans son introduction au livre de Jacques Lévy, *A Cartographic Turn*. Cf. Rob Kitchin, « Foreword » dans Jacques Lévy (dir.), *A Cartographic Turn, op. cit.*

73 David J. Bodenhamer, John Corrigan et Trevor M. Harris, « Introduction » dans David J. Bodenhamer, John

La dichotomie culture-technologie, si l'on veut utiliser ces deux termes pour rendre compte de la diversité des approches, au lieu de s'estomper au fil du temps et de l'intégration des outils et des technologies numériques dans les pratiques savantes et dans les usages quotidiens, se trouve revigorée à l'époque contemporaine. La relation entre technologie et espace est devenue de plus en plus complexe : géolocalisation, traçage, données massives liées aux déplacements, urbanisme numérique, etc⁷⁴. Si, au début, la question du rôle des technologies dans le façonnement de l'espace demeurait secondaire, notamment chez les auteurs de la première génération, à l'exception notable de Paul Virilio, aujourd'hui la situation est différente au point qu'un géographe social comme Michel Lussault ressent le besoin de mettre en garde contre une utilisation massive et acritique des technologies numériques lorsqu'il affirme qu'il « ne faudrait pas que, sortant peu à peu de leur fascination pour la carte, les géographes tombent dans une autre sidération : celle de l'imagerie numérique des SIG⁷⁵ ».

On voit vite se dessiner quelques tensions inhérentes au tournant spatial. Parmi celles-ci, par exemple : définition, origine, multidisciplinarité, marxisme spatial postmoderne et dualité technologie-culture. Plus spécifiquement, les deux dernières s'avèrent problématiques lorsque nous sommes confrontés à l'étude de ce mouvement d'un point de vue littéraire — ce que nous aborderons par la suite dans ce chapitre, dans le suivant et dans le troisième qui seront respectivement consacrés à la discussion de la perspective marxiste à l'égard du tournant spatial

Corrigan et Trevor M. Harris (dir.), *The Spatial Humanities*, Bloomington, Indiana University Press, 2010, p. vii.

74 Nous allons nous occuper davantage de ces thématiques dans le troisième chapitre de notre thèse, consacré à la discussion de l'impact du numérique et des nouvelles technologies sur l'espace.

75 Michel Lussault, *L'Homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil, 2007, p. 71.

et ses conséquences théoriques, à l'analyse du rapport entre littérature et espace et à l'étude du lien entre espace et technologies numériques.

Cela dit, nous allons maintenant nous intéresser de plus près à la perspective marxiste dans ce contexte en raison de l'hypothèse heuristique que son impact sur la naissance et sur les développements du tournant spatial n'est pas comparable à celui des autres approches qui y ont été mobilisées par les chercheur·se·s, du moins d'un point de vue historique. De plus, dans la partie suivante, nous essaierons de montrer plus spécifiquement comment cette approche entraîne des conséquences majeures dans le rapport entre littérature et études spatiales. En effet, parler de la contribution de l'approche marxiste à l'étude de l'espace dans les décennies 1960-1980 équivaut non seulement à parler d'une perspective très féconde qui a essayé d'aborder les questions spatiales avec un système théorique plus ou moins cohérent et unitaire, mais aussi d'une perspective qui a, peu ou prou, initié le tournant spatial lui-même et donné le ton aux études spatiales subséquentes. Parmi les travaux des auteurs français de la première génération, nous porterons notre attention sur la réflexion entamée par Henri Lefebvre, philosophe français de formation marxiste, dans les années 1960-1970 et atteignant son sommet avec la publication de l'ouvrage *La production de l'espace* en 1974 et qui a contribué de façon fondamentale au développement des nouvelles manières de concevoir et étudier l'espace en tant que sujet social à part entière⁷⁶.

76 Voir à ce propos Claire Revol, « Le succès de Lefebvre... », *op. cit.* et Grégory Busquet et Jean-Pierre Garnier, « Un pensamiento urbano todavía contemporáneo. Las vicisitudes de la herencia lefebvrana », *Urban*, Vol. 2, 2011, p. 41-57.

1.4 Henri Lefebvre. Pour une pensée concrète de l'espace.

Penseur extrêmement prolifique et aux intérêts et approches multiples — de la sociologie à la philosophie, de l'urbanisme à l'histoire, de la politique à la littérature —, militant politique dans le Parti communiste et inspirateur de Mai 1968, Henri Lefebvre, né en 1901 et mort en 1991, a traversé le vingtième siècle en faisant évoluer sa pensée sous l'impulsion des mouvements intellectuels, sociaux et politiques qui ont caractérisé cette période historique.

Diplômé en philosophie à la Sorbonne, c'est lors de ses études universitaires qu'il rencontre l'activisme politique et la pensée marxiste, qui structurera et accompagnera l'ensemble de son évolution intellectuelle. Si, dans sa carrière, il se confronte avec des disciplines et des sujets d'étude fort variés, le cadre méthodologique reste solidement ancré dans la tradition marxiste, qui lui fournit les outils critiques et théoriques. Après une première phase — commencée avec la publication en 1934 du livre *Morceaux choisis de Karl Marx*, écrit avec Norbert Guterman et consacré à la confrontation avec les classiques de la philosophie et avec ceux de la pensée marxiste —, c'est en 1947 que la réflexion de Lefebvre entame un virage méthodologique et thématique vers ce que le philosophe français appelle la « sociologie de la vie quotidienne⁷⁷ ». Cette ouverture à un autre domaine, qui sera partie intégrante de sa future production, comme en témoignent les nombreux livres consacrés à ce sujet⁷⁸, a ses racines dans la conviction, partagée par les intellectuels marxistes de l'époque, que « la révolution prolétarienne devait s'accompagner d'une réforme agraire, d'une mécanisation du travail agricole et d'une

77 Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, I, Paris, Grasset, 1947.

78 Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne. Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, II, Paris, L'Arche, 1961, *La Vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1968 et *Critique de la vie quotidienne. De la modernité au modernisme (Pour une métaphilosophie du quotidien)*, Paris, L'Arche, 1981.

collectivisation des terres⁷⁹ » et par conséquent que le mouvement marxiste se doit de regarder de plus près les conditions de vie concrètes des individus auxquels il s'adresse. Ainsi le besoin de tester le marxisme sur le terrain conduit Lefebvre à l'étude empirique des phénomènes sociaux, notamment dans les régions rurales françaises, comme les Pyrénées, et étrangères. C'est à l'intérieur de ce cadre informé par les problématiques classiques de la théorie marxiste, orienté vers une analyse sociologique et attentif aux processus sociaux que le philosophe français commence à prendre conscience de l'émergence d'une question plus vaste, à savoir l'urbanisation généralisée de la société — ou la « révolution urbaine », pour citer le titre d'un de ses ouvrages⁸⁰. L'interrogation sur la ville, en tant que réalité politique, sociale, économique et urbanistique, occupe une place centrale dans la pensée de Lefebvre dans les années 1960, période s'ouvrant avec la publication d'un livre, *Le droit à la ville*⁸¹, qui inspirera plusieurs thèses de Mai 1968 et le consacrera comme l'un des plus importants maîtres à penser de l'urbanisme de la deuxième moitié du vingtième siècle, en France et à l'international, en particulier aux États-Unis⁸². « [S]orte de “manifeste” annonçant le programme de H. Lefebvre sur le terrain de l'urbain⁸³ », cet ouvrage tire profit des réflexions développées par Lefebvre dans les décennies précédentes et en propose une synthèse appliquée à un nouveau domaine. C'est dans la confrontation entre l'urbanisme et les pratiques d'aménagement que ce mouvement intellectuel

79 Thierry Paquot, « Redécouvrir Henri Lefebvre », *Rue Descartes*, n. 63, avril 2009, p. 8-16.

80 Henri Lefebvre, *La révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970.

81 Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968.

82 Thierry Paquot, « Henri Lefebvre, penseur de l'urbain », dans Thierry Paquot et Chris Younes (dir.), *Le territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée du vingtième siècle*, Paris, La Découverte, 2009.

83 Remi Hess, « Henri Lefebvre et la pensée de l'espace », dans *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, p. xi.

révèle sa portée : en appliquant la terminologie et l’outillage critique marxiste, Lefebvre dénonce le caractère idéologique des pratiques urbanistiques courantes, s’adressant tout particulièrement à « l’urbanisme comme doctrine, c’est-à-dire comme idéologie, interprétant les connaissances partielles, justifiant les applications, les élevant (par extrapolation) à une totalité mal fondée ou mal légitimée⁸⁴ » et qui « formule tous les problèmes de la société en questions d’espace et transpose en termes spatiaux tout ce qui vient de l’histoire, de la conscience⁸⁵ ».

L’approche de l’urbanisme formulée dans *Le droit à la ville*, que Lefebvre approfondira par la suite dans plusieurs livres, aura une influence importante non seulement sur les théoriciens de la ville, mais aussi sur les praticiens, tous milieux confondus. Dans ce contexte, ce qui retient notre attention et notre intérêt, ce sont le cadre théorique et les réflexions autour de l’espace que Lefebvre commence à développer et qu’il parachèvera dans *La production de l’espace*. Avant de nous plonger dans l’analyse de l’espace dans *Le droit à la ville*, il nous semble nécessaire de contextualiser davantage l’émergence de cette thématique pour ainsi préciser notre approche et notre perspective de lecture.

D’abord, en guise de point d’entrée méthodologique, il faut remarquer que, dans le livre de 1968, il n’est pas question de l’espace en soi, ni de l’espace urbain, mais plutôt de l’*urbain* — et des questions liées à la ville, au rural, au rapport rural-urbain, à l’urbanisme, etc. —, comme l’explique l’auteur lui-même lorsqu’il affirme que « [p]eut-être devrions-nous ici introduire une distinction entre *la ville*, réalité présente, immédiate, donnée pratico-sensible, architecturale — et d’autre part *l’urbain*, réalité sociale composée de rapports à concevoir, à construire ou

84 Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, *op. cit.*, p. 39.

85 *Ibidem*, p. 41.

reconstruire par la pensée⁸⁶ ». Tenant compte de ce cadre théorique, il est néanmoins possible de repérer dans l'argumentation lefebvrienne des indications ponctuelles sur sa manière de concevoir certaines caractéristiques générales de l'espace urbain, au-delà de la problématique spécifique à laquelle le philosophe français se livre au fur et à mesure de ses analyses. Ces réflexions préliminaires, qui seront par la suite retravaillées, élargies et systématisées dans *La production de l'espace*, non seulement nous offrent l'opportunité de voir la naissance de la pensée spatiale de Lefebvre, mais elles nous permettent aussi de tracer son évolution, notamment dans le passage de l'approche sociopolitique engagée du début à l'approche philosophique de son aboutissement conceptuel. Suivant ces considérations, nous sommes maintenant en mesure d'aborder la thématique de l'espace dans *Le droit à la ville* en la divisant en trois parties majeures — que nous détaillerons brièvement pour ensuite les discuter — : forme, philosophie et esthétique de l'espace.

1.4.1 La forme relationnelle de l'espace (urbain)

Réfléchissant à la manière dont la ville se structure et à ses rapports avec les autres niveaux sociaux, Lefebvre propose une vision qui rejoint les intuitions, plus générales, de Foucault à l'égard de la forme de l'espace contemporain, intrinsèquement relationnel. Empruntant une voie différente par rapport à la conception de l'espace de Foucault, qui est le résultat d'un travail d'analyse philosophique basé sur l'étude de l'histoire des idées, Lefebvre arrive toutefois à des conclusions similaires. La confluence de ses inspirations marxistes, penchant du côté de la théorie, dans une méthodologie axée sur une sociologie de proximité, plus orientée vers la

86 *Ibidem*, p. 46-47.

pratique, rend Lefebvre particulièrement sensible au double risque que l'on court souvent lorsque l'on analyse le milieu urbain : le faire disparaître face à des superstructures agissant à l'échelle planétaire (risque lié à l'approche marxiste) ou bien ne regarder que l'objet-ville en oubliant le contexte général (l'excès sociologique). Ainsi, dans la perspective sociopolitique propre à Lefebvre

[s]i la ville apparaît comme un *niveau spécifique* de la réalité sociale, les processus généraux ne se déroulèrent pas au-dessus de cette médiation spécifique. D'autre part, le niveau des relations immédiates, personnelles et interpersonnelles ne se sépare pas de la réalité urbaine que par une abstraction⁸⁷.

La relationnalité, c'est-à-dire le caractère éminemment relationnel, intrinsèque à la ville ne se déploie pas uniquement de manière « verticale » entre les différents niveaux, allant du plus général (ou global) au plus spécifique (ou local), mais elle touche également à l'organisation horizontale des éléments agissant sur le même plan : « [l]a ville se transforme non seulement en raison de “processus globaux” relativement continus mais en fonction de modifications profondes dans le mode de production, dans les relations “ville-campagne”, dans les rapports de classe et de propriété⁸⁸ ».

1.4.2 Philosophie de la ville

Cette configuration relationnelle de l'urbain que dessine Lefebvre est le résultat du croisement théorico-pratique du marxisme et de la sociologie, elle est également le reflet d'une philosophie de la ville qui voit celle-ci comme une « médiation spécifique », pour citer une expression du

87 *Ibidem*, p. 50.

88 *Ibidem*, p. 51.

philosophe français. On pourrait dire, anticipant ici certaines thèses explicitées et discutées dans *La production de l'espace* — thèses sur lesquelles nous reviendrons plus loin —, que la ville se présente comme médiation spécifique parce qu'elle est un lieu qui rend manifeste le double mouvement typique de la production de tout espace : espace *produit* par des actions, certes, mais également espace *produisant* des actions. C'est que la ville, à même ses fondations, est le théâtre de la confrontation entre deux ordres d'existence humaine, elle « se situe dans un entre-deux⁸⁹ » : d'une part la société au sens large (l'ordre lointain), d'autre part les relations quotidiennes entre les personnes et les groupes sociaux (l'ordre proche).

Cet ordre lointain se projette dans la réalité pratico-sensible. Il devient visible en s'y écrivant. Dans l'ordre proche et par cet ordre, il persuade, ce qui complète son pouvoir contraignant. Il se rend évident par et dans l'immédiateté. La ville, c'est une *médiation* parmi les médiations. Contenant l'ordre proche, elle le maintient ; elle entretient les rapports de production et de propriété ; elle est le lieu de leur reproduction. Contenue dans l'ordre lointain, elle le soutient ; elle l'incarne ; elle le projette sur un terrain (le site) et sur un plan, celui de la vie immédiate ; elle l'inscrit, elle le prescrit, elle *l'écrit*, texte dans un contexte plus vaste et insaisissable comme tel sinon à la réflexion⁹⁰.

N'appartenant pas entièrement à l'ordre proche ni au lointain, la ville participe toutefois à leur interaction de manière active en les mettant en relation, en informant les négociations entre eux et en influençant les modalités d'agencement. Elle agit comme milieu⁹¹, ou comme opérateur spatial, pour reprendre l'heureuse expression de Michel Lussault⁹², qui dégrade les processus

89 *Ibidem*, p. 44.

90 *Ibidem*.

91 Nous utilisons ici le mot *milieu* en jouant sur sa polysémie.

92 « [U]n *opérateur spatial* : c'est-à-dire une entité qui possède une capacité à agir avec "performance" dans l'espace géographique des sociétés concernées », Michel Lussault, *L'homme spatial*, *op. cit.*, p. 19.

globaux, en les faisant passer d'une échelle générale, presque abstraite, à une concrète (les comportements des individus et des groupes sociaux), et qui sublime les pratiques individuelles qui, regroupées dans des régularités ou des *patterns* urbains, deviennent des schémas sociaux⁹³.

Cette capacité d'action qu'a la ville dépend certes de ses caractéristiques spécifiques — l'analyse desquelles dépasserait le but de ce travail —, mais aussi de certains éléments structurels et formels que Lefebvre nomme *dimensions*.

La ville a une dimension symbolique ; les monuments mais aussi les vides, places et avenues, symbolisent le cosmos, le monde, la société ou simplement l'État. Elle a une dimension *paradigmatique* ; elle implique et montre des oppositions, le dedans et le dehors, le centre et la périphérie, l'intégré à la société urbaine et le non-intégré. Enfin, elle possède aussi la dimension *syntagmatique* : liaison des éléments, articulation des isotopies et des hétérotopies⁹⁴.

1.4.3 La dimension symbolique de la ville entre œuvre et appropriation

Alors que les dimensions paradigmatique et syntagmatique relèvent des domaines de la sociologie, de la politique et de l'aménagement urbain — dans son acception de gestion technique de l'espace et de la circulation des flux (hommes, informations, marchandises, etc.) —, la réflexion développée par Lefebvre autour de la dimension symbolique de la ville — ou de tout espace, comme nous le verrons plus loin — ouvre une nouvelle manière de regarder l'espace

93 On comprend alors l'ampleur du projet politique urbain de Lefebvre, lorsqu'il affirme que « [l]e droit à la ville ne peut se concevoir comme un simple droit de visite ou de retour vers les villes traditionnelles. Il ne peut se formuler comme droit à la vie urbaine, transformée, renouvelée ». Moduler autrement l'agencement urbain devient la clé de voûte d'un projet sociétal plus large, visant le changement radical de l'action politique et de la négociation entre individus et processus sociaux. Pour la citation de Lefebvre, Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, *op. cit.*, p. 108

94 *Ibidem*, p. 63.

(urbain) à travers l'art⁹⁵.

D'entrée de jeu située dans une tension identitaire entre œuvre (d'art) et produit (économique)⁹⁶, la ville lefebvrienne se donne à lire différemment selon le camp que l'on choisit. Lorsqu'on se situe du côté du produit, la ville est le résultat de l'industrialisation, du déploiement des forces productives, du capitalisme et de l'urbanisme idéologique que Lefebvre critique durement dans son livre. À l'inverse,

[s]i l'on considère la ville comme *œuvre* de certains "agents" historiques et sociaux, cela conduit à bien distinguer l'action et le résultat, le groupe et leur "produit". Sans pour autant les séparer. Pas d'œuvres sans une succession réglée d'actes et d'actions, de décisions et de conduites, sans messages et sans codes. Pas d'œuvre non plus sans choses, sans une matière à modeler, sans une réalité pratico-sensible⁹⁷.

Déstructurer la ville-œuvre en deux axes (résultat-action et groupe-produit) permet à Lefebvre de passer directement au point central de la question de l'appropriation de la ville, manière de reconnaître certes le rôle des agents historiques et sociaux — au sein desquels l'on pourrait bien compter les processus globaux — dans la production de la ville, mais sans que ceux-ci éclipsent les actions menues des individus (la réalité pratico-sensible) :

l'analyse peut maintenant percevoir pourquoi et comment des processus globaux (économiques, sociaux, politiques, culturels) ont façonné l'espace urbain et modelé la ville, sans que l'action créatrice découle immédiatement et déductivement de ces

95 Dans le cadre de cette thèse, bien évidemment, nous nous intéresserons notamment aux rapports entre espace et littérature.

96 « [Les villes] sont des centres de vie sociale et politique où s'accumulent non seulement les richesses mais les connaissances, les techniques et les œuvres. Cette ville est elle-même *œuvre*, et ce caractère contraste avec l'orientation irréversible vers l'argent, vers le commerce, vers les échanges, vers les *produits* », *ibidem*, p. 2.

97 *Ibidem*, p. 46.

processus. En effet, s'ils ont influencé les temps et les espaces urbains, c'est en permettant à des groupes de s'y introduire, de les prendre en charge, de les *appropriier* ; et cela en inventant, en sculptant l'espace, en se donnant des rythmes. [...] La ville fut à la fois le lieu et le milieu, le théâtre et l'enjeu de ces interactions complexes⁹⁸.

Il est peut-être vrai que le militantisme engagé de Lefebvre surestime le rôle des appropriations opérées par les individus et les groupes dans la production de l'espace urbain, cette perspective analytique opère toutefois un changement d'orientation vis-à-vis de l'espace. Alors qu'il n'y a aucun doute sur le poids que l'architecture, l'urbanisme et la gestion politique ont sur la production et le façonnement de l'espace — il suffit de penser au baron Haussmann et à la transformation de Paris —, les considérations de Lefebvre nous incitent à prendre en compte la place des gestes appropriants qui se déploient à l'échelle locale⁹⁹, car :

[l]es possibilités [urbaines] relèvent d'un double examen : *scientifique* et *imaginaire*. Pourquoi l'imaginaire entraînerait-il seulement hors du réel au lieu de féconder la réalité ? Lorsqu'il y a perte de la pensée dans et par l'imaginaire, c'est que cet imaginaire est manipulé. L'imaginaire est aussi un fait social¹⁰⁰.

L'appropriation, telle que présentée par Lefebvre, a un véritable rôle actif — une agentivité — dans le façonnement de l'espace non seulement en tant que pratique de résistance, critique ou alternative — ce qui la mettrait automatiquement dans une position subalterne vis-à-vis d'autres pratiques plus « productives¹⁰¹ » — mais parce qu'elle est la modalité à travers laquelle cet

98 *Ibidem*, p. 50.

99 Pour le sens de notre utilisation de « local » dans ce contexte, voir la section précédente *La forme relationnelle de l'espace (urbain)*.

100 *Ibidem*, p. 117.

101 « Nécessaire comme la science, non suffisant, *l'art* apporte à la réalisation de la société urbaine sa longue méditation sur la vie comme drame et jouissance. De plus et surtout, l'art restitue le sens de l'œuvre ; il donne de multiples figures de temps et d'espaces *appropriés* : non subis, non acceptés par une résignation

imaginaire peut se déployer, se rendre présent et féconder la réalité sans que cela devienne une stratégie parmi d'autres de colonisation de la ville : « [m]ettre l'art au service de l'urbain, cela ne signifie pas du tout enjoliver l'espace urbain avec des objets d'art. [...] Cela veut dire que les temps-espaces deviennent œuvre d'art et que l'art passé se reconsidère comme source et — modèle *d'appropriation* de l'espace et du temps¹⁰² ».

1.4.4 Du droit à la ville à La production de l'espace

Ce bref historique des caractéristiques structurelles de la ville nous donne l'occasion d'esquisser, en filigrane, une considération globale sur la vision de l'espace dans cette première phase de la pensée spatiale de Lefebvre, pensée qui, nous le rappelons, se développe dans un cadre théorico-méthodologique précis — un mélange de marxisme et de sociologie de proximité — et a un but spécifique : la lutte contre l'urbanisme technocratique contemporain et la libération de la vie urbaine, notamment dans sa dimension créative. Cependant, au-delà du contexte d'analyse propre à cet ouvrage, l'on peut dégager de la réflexion lefebvrienne des éléments qui donnent des indications sur la manière dont Lefebvre conçoit l'espace en général.

Comme nous l'avons vu plus haut, la ville ou même l'espace lefebvriens se caractérisent moins par une identité basée sur un contenu quelconque — la présence d'un élément spécifique comme la place, l'agora, etc. — que par une identité structurelle et formelle basée sur le concept de relationnalité. Façonnée par les relations horizontales et verticales qui la parcourent et qui la traversent, la ville, et plus en général l'espace, ne leur préexiste pas et n'en est pas séparable —

passive, métamorphosés en œuvre », *ibidem*, p. 106.

102 *Ibidem*, p. 124.

sinon par abstraction. De plus, cet agencement des relations spatiales n'est pas à sens unique ; l'espace où ces relations se tissent ne leur est pas étranger : il est certes produit par ces relations, mais, par ses qualités spécifiques, il les façonne à son tour, ayant un impact sur leurs conditions de possibilité et leurs modalités d'existence. Parmi les éléments, les instances et les relations qui modifient l'espace et qui sont par lui modifiées, il y a l'imaginaire auquel Lefebvre consacre, dans *Le droit à la ville*, une grosse partie de ses réflexions. Ce dernier terme se configure tantôt comme ensemble des arts — y compris la littérature — tantôt comme pratique d'appropriation des espaces, suivant le principe de la relation dialectique lefebvrerie entre l'échelle générale et les applications concrètes. Quoi qu'il en soit du point de vue que l'on choisit pour décrire l'imaginaire, celui-ci occupe une place fondamentale dans la première partie de la pensée spatiale lefebvrerie : dépassant la pure abstraction, il est une instance façonnant l'espace (urbain) à part entière — tout comme les autres pratiques urbaines. Qu'un philosophe venant du marxisme et rompu à la sociologie de terrain donne cette marque de confiance à un domaine historiquement accusé de produire des faussetés et des mensonges¹⁰³ peut paraître étonnant. Il ne faut toutefois pas oublier que l'imaginaire lefebvrerie a une fonction politique, pratique, résistante et critique d'investissement et d'appropriation des lieux et des espaces urbains. À cet égard, c'est le penseur français lui-même qui introduit une différenciation de qualité et de but au sein de l'imaginaire même, différenciation qui prendra davantage d'ampleur dans la production lefebvrerie sur l'espace, lorsqu'il met en opposition, engendrant ainsi un jugement de valeur, un imaginaire « qui permet la fuite et l'évasion, qui véhicule des idéologies » et un autre « qui

103 Voir notamment le livre X de *La République* de Platon.

s'investit dans *l'appropriation*¹⁰⁴ ». Ce jugement de valeur porté sur l'imaginaire sur la base de son utilité stratégique dans le processus d'appropriation de la ville permet de dégager une deuxième lecture possible de l'intérêt lefebvrien pour l'espace, c'est-à-dire une lecture qui embrasse l'évolution de la pensée spatiale du philosophe français sur la longue durée.

Suivant les réflexions de Remi Hess qui essaie de faire le point sur le parcours intellectuel de Lefebvre menant à l'écriture de *La production de l'espace*, nous pouvons affirmer que le véritable enjeu de la pensée spatiale de Lefebvre est de montrer

que l'espace est politique, que [...] [l']urbain est un enjeu politique. Cet enjeu se travaille conceptuellement au niveau théorique. [...] Une stratégie de connaissance doit s'élaborer pour confronter de manière incessante la théorie avec l'expérience, pour déboucher sur une praxis globale : celle de la société urbaine. Celle-ci est à conquérir comme une appropriation par l'être humain du temps et de l'espace, modalité supérieure de la liberté¹⁰⁵.

Cette perspective analytique axée sur l'angle politique contribue à clarifier et à préciser l'attention que Lefebvre porte à l'espace, ainsi que son rapport ambigu à l'imaginaire spatial. Si la question de l'espace est spécifiquement politique, ce qui appelle à une confrontation entre théorie et expérience ayant pour but de formuler une praxis d'appropriation, alors tout élément, instance ou niveau spatial est assujéti à cette dynamique, même l'imaginaire.

Or, remarque, H. Lefebvre, l'espace est politique. Il est stratégique. Il faut retrouver les traces de ces stratégies anciennes qui ont constitué l'espace. [...] la production de l'espace peut se comparer à la production de n'importe quelle marchandise. Mais il y a une dialectique entre la production des marchandises et celle de l'espace. Produit de

104 *Ibidem*, p. 104.

105 Remi Hess, « Henri Lefebvre et la pensée de l'espace », *op. cit.*, p. xii.

l'Histoire, l'espace est le lieu de rencontre de la planification matérielle, de la planification financière et de la planification spatio-temporelle¹⁰⁶.

Pris dans la dialectique entre production de marchandise et production de l'espace, l'imaginaire devient une ressource et une stratégie comme les autres, dont la valeur et les caractéristiques sont évaluées selon le degré d'inscription dans un cadre politico-pragmatique, qui légitime une hiérarchisation fonctionnelle, et non selon ses propres structures. Dès lors, sans qu'on le considère comme un élément en soi, le « bon » imaginaire est celui qui participe à la politisation de l'espace et contribue à la démarche d'appropriation de ce dernier. Si *Le droit à la ville* met en scène l'ambiguïté lefebvrienne à l'égard de l'imaginaire, tirillé entre le libre cours de ses potentialités créatrices et la soumission à un impératif politique, dans *La production de l'espace* le philosophe français résout cette opposition en subordonnant complètement l'imaginaire à la politique.

1.4.5 *La production de l'espace*. Une révolution épistémologique de l'espace.

Publié en 1974, à la fin de ce que l'on pourrait appeler la phase spatiale de la pensée lefebvrienne, *La production de l'espace*, par son approche philosophique et systématique de l'espace et son influence sur les penseur·se·s subséquent·e·s, peut être considéré comme le livre qui s'approche le plus du concept d'œuvre fondatrice du tournant spatial. L'originalité de l'approche développée par Lefebvre ainsi que sa fécondité reposent sur l'élaboration d'une démarche consistant à dépasser les limites des conceptions absolues, abstraites et philosophiques de l'espace, pour aller vers un concept d'espace considéré non comme un milieu vide,

106 *Ibidem*, p. xi.

mathématique ou idéal, mais comme partie intégrante d'un processus complexe de production, poursuivant ainsi la réflexion entamée dans *Le droit à la ville*. Si le livre de 1974 s'inscrit dans le sillage ouvert par celui de 1968, le premier se démarque du second en de nombreux aspects : d'abord, le cadre méthodologique est différent — *La production de l'espace* se caractérise comme un traité philosophique sur l'espace. Dans cet ouvrage, Lefebvre s'éloigne ensuite de son engagement politique vis-à-vis de la ville pour se livrer à une réflexion systématique de plus grande envergure sur l'espace dans sa globalité. Finalement — et c'est le point qui nous intéresse le plus dans ce contexte —, le philosophe français adopte une perspective qui réduit les potentialités créatrices et productives de l'imaginaire au profit d'une conception de l'espace en tant que produit, comme il l'affirme explicitement dans sa préface à la troisième édition de l'ouvrage, en 1985 : « [i]mpossible de penser la ville et l'urbain modernes, en tant qu'œuvres (au sens large et fort de l'œuvre d'art qui transforme ses matériaux) sans *d'abord* les concevoir comme produits¹⁰⁷ ».

Le trait d'union qui lie la réflexion spatiale développée par Lefebvre dans *Le droit à la ville* et celle présentée dans *La production de l'espace*, qui donnera le ton à l'ensemble des questionnements ouverts par le tournant spatial, peut être résumé dans la question suivante : comment penser l'espace, ainsi que les relations sociales qui s'y déroulent et qui le composent, dans sa concrétude sans le rendre abstrait ? Pour répondre de manière exhaustive à cette problématique extrêmement complexe, le penseur français mobilise les trois approches et méthodologies qui ont informé son parcours intellectuel : la sociologie, le marxisme et, surtout, la philosophie. C'est d'ailleurs en se confrontant avec cette dernière discipline qu'il pose le cadre

107 Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 2000, p. xx. Nous soulignons.

historique et thématique de sa pensée : en prenant comme point de départ le constat que « [v]oici peu d'années, ce terme [l'espace] n'évoquait rien d'autre qu'un concept géométrique, celui d'un milieu vide¹⁰⁸ », c'est vers la réflexion philosophique spatiale de Descartes qu'il se tourne pour retracer les étapes qui ont amené à l'abstraction de l'espace.

Descartes passait pour l'étape décisive de l'élaboration du concept d'espace et de son émancipation. Il avait mis fin [...] à la tradition aristotélicienne selon laquelle l'espace et le temps font partie des *catégories* : de sorte qu'ils permettent de nommer et de classer les faits sensibles, mais que leur statut reste indécis. [...] Avec la raison cartésienne, l'espace entre dans l'absolu¹⁰⁹.

Si Lefebvre rejoint certaines des réflexions de Foucault à propos des typologies historiques de l'espace — spécifiquement : un premier espace historique typiquement aristotélicien et le suivant, résultant de la première révolution scientifique —, l'auteur de *La production de l'espace* voit dans la pensée cartésienne — et non dans celle de Galilée — l'élément décisif qui met fin à une vision de l'espace pour en ouvrir une autre. Cette différence de posture et de regard trouve une explication dans les différentes disciplines structurant l'espace auxquelles ces deux penseurs se confrontent, et aux différents enjeux que cette confrontation soulève. C'est la physique qui permet à Foucault d'envisager l'espace en termes de relation (le rapport tripartite entre corps, position et mouvement) ; tandis que ce sont les mathématiques qui représentent pour Lefebvre une étape dans l'abstraction de l'espace et dont le langage, « [t]rès général et très spécialisé, [...] discerne et classe avec précision ces innombrables espaces [...] De ce fait, l'espace devint ou plutôt redevint ce qu'une tradition philosophique, celle du platonisme, avait opposé à la doctrine

108 *Ibidem*, p. 7.

109 *Ibidem*.

des catégories : une “chose mentale”¹¹⁰ ». Ainsi, la question à laquelle l’œuvre de Lefebvre essaie de répondre devient : « [c]omment passer des espaces mathématiques, c’est-à-dire des capacités mentales de l’espace humain, de la logique, à la nature, d’abord, à la pratique ensuite et à la théorie de la vie sociale qui se déroule aussi dans l’espace ?¹¹¹ »

La réponse que Lefebvre donne à cette question tout au long de l’ouvrage découle d’un déplacement de posture fondamental qui aura un impact considérable sur le tournant spatial : si l’espace aristotélien se configure comme une catégorie de la matière et l’espace cartésien est un espace absolu et mathématique, l’espace contemporain est un produit — plus particulièrement, un produit social. Pour le dire avec les mots utilisés par Lefebvre, dans la préface de 1985, ce changement de perspective s’est fait

[e]n considérant l’espace (social) ainsi que le temps (social) non plus comme des faits de “nature” plus ou moins modifiés, et non pas comme de simples faits de “culture” — mais comme des produits. Ce qui entraînait une modification dans l’emploi et le sens de ce dernier terme. [...] Ne désignant pas un “produit” quelconque, chose ou objet, mais un ensemble de relations, ce concept exigeait un approfondissement des notions de production, de produit, de leurs rapports¹¹².

Prolongeant ainsi les intuitions développées à partir de *Le droit à la ville*, notamment en ce qui concerne la vision de l’espace en tant que produit-producteur et en tant que composé intrinsèquement de rapports sociaux¹¹³, les réflexions lefebvriennes sur le processus de

110 *Ibidem*, p. 8-9.

111 *Ibidem*, p. 9.

112 *Ibidem*, p. xix-xx.

113 Nombreux sont les passages qui rappellent les idées du *Droit à la ville* à cet égard : « [e]n tant que produit, par interaction ou rétroaction, l’espace intervient dans la production elle-même. [...] Son concept ne peut donc s’isoler et rester statique. Il se dialectise : produit-producteur, support des rapports économiques et

production de l'espace ouvrent plusieurs perspectives d'analyse : historicité de l'espace à travers ses modes de production, gestion politique de la production de l'espace, économie de l'espace, etc. Le passage du *Droit à la ville* à *La production de l'espace* entraîne plusieurs changements dans l'approche de la question spatiale : en ce qui concerne la méthodologie, notamment, on assiste au passage de l'engagement politique à la réflexion philosophique ; sur le plan de la pratique spatiale de référence, on remarque une attention majeure portée à la production plutôt qu'à l'appropriation ; sur le niveau du modèle de la forme spatiale, on change de l'espace-œuvre à l'espace-produit ; et surtout à propos de l'échelle d'analyse : de la typologie horizontale des actions spatiales dans la ville aux éléments structuraux produisant l'espace. Si ces transitions ne se font pas sans problèmes théoriques et méthodologiques¹¹⁴, la nouvelle manière de concevoir

sociaux. N'entre-t-il pas aussi dans la reproduction, celle de l'appareil productif [...] ? », *ibidem*, p. xx-xxi.

« Cet espace serait-il abstrait ? Oui, mais il est aussi "réel", comme la marchandise et l'argent, ces abstractions concrètes. Serait-il concret ? Oui, mais pas de la même façon qu'un objet, un produit quelconque. Est-il instrumental ? Certes, mais, comme la connaissance, il déborde l'instrumentalité. Se réduirait-il à une projection — à une "objectivation" d'un savoir ? Oui et non : le savoir objectivé dans un produit ne coïncide plus avec la connaissance théorique. L'espace contient des rapports sociaux », *ibidem*, p. 35-36.

Ou encore, « Considérons un espace quelconque, un "intervalle", à condition qu'il ne soit pas vide. Cet espace contient des choses et pourtant ce n'est pas une chose, un "objet" matériel. Serait-ce un "milieu" flottant, une abstraction simple, une "pure" forme ? Non. Il a un contenu. De cet espace, on dut dire qu'il implique, contient et dissimule des *rapports sociaux*. Bien que ce ne soit pas une chose, mais un ensemble de relations entre les choses (objets et produits) », *ibidem*, p. 99-100.

- 114 Alors que le choix de l'analyse philosophique de l'espace se motive par la volonté lefebvrienne de se livrer à une réflexion plus systématique et globale sur le sujet — qui légitime également le changement d'échelle : « cependant le danger du "ponctuel", [dans les recherches sur l'espace social] valorisé à ce titre parce que contrôlable, parfois mesurable, c'est qui "s'articule". Il accepte donc ou entérine la fragmentation. Ce qui mène vers des pratiques excessives de déconcentration, de décentralisation, qui disloquent les réseaux, les liens et rapports dans l'espace, donc l'espace social lui-même [sic], en faisant disparaître la production », *ibidem*, p. xxv. —, la caractérisation de l'espace contemporain en tant que produit s'avère être un point problématique, sinon le point problématique, dans *La production de l'espace*. Alors que les réflexions sur les conséquences — politiques, économiques, sociales, philosophiques, etc. — y abondent, les indications sur le processus qui mène Lefebvre à la conception de l'espace en tant que produit ne sont pas explicitées par le philosophe français. Dans le premier chapitre au ton de manifeste, pour reprendre l'expression de Rémi Hess, de l'ouvrage, intitulé *Dessein de l'ouvrage*, Lefebvre amène la nécessité théorique et critique de penser l'espace à l'aune de la production par l'intermédiaire d'une argumentation par négation : le structuralisme,

l'espace qu'elles dessinent aura un impact considérable sur le développement du tournant spatial. Parmi ces transitions, dans le cadre de notre travail, nous allons nous intéresser de plus près à l'échelle de l'analyse lefebvrienne et à ses impacts sur ce que nous appellerons l'ontologie de la production de l'espace, c'est-à-dire à la manière dont Lefebvre présente et discute des instances, des modalités et des acteurs qui participent à la production de l'espace, avec une attention particulière au rôle de l'imaginaire dans ce processus. Il nous semble, en fait, que c'est à ce niveau de l'analyse que les réflexions de Lefebvre produisent un véritable changement épistémologique dans les études spatiales : au-delà de l'influence que chaque espace particulier a sur ses composantes — le côté producteur de l'espace —, si l'espace est un produit social et non un fait de nature ou de culture, il en découle que ce sont les sociétés, les groupes sociaux et, finalement, les individus qui produisent cet espace, et non Dieu ou un principe métaphysique quelconque. L'espace ainsi conçu par Lefebvre n'est pas quelque chose de déjà donné, de déjà là, mais il est produit à chaque nouvel agencement des rapports sociaux à travers un processus qui voit, en plus, les êtres humains devenir actifs, à la fois en tant qu'objets particuliers qui sont agencés et en tant qu'instances agençant d'autres réalités¹¹⁵. Aussi, selon les termes employés par Lefebvre, c'est seulement à cette étape de la pensée humaine que l'on peut véritablement parler de *production* de l'espace : « *[p]roduire l'espace*. Cet accouplement de mots n'avait aucun sens lorsque les philosophes régnaient sur les concepts. L'espace des philosophes, seul Dieu peut le créer comme sa première œuvre, le dieu des cartésiens (Descartes, Malebranche, Spinoza,

les théories linguistiques de Noam Chomsky, le surréalisme, Descartes, Hegel, etc. sont convoqués avec le seul but de montrer les failles de leurs théorisations spatiales sans donner plus de précisions par rapport aux fondations de la pensée spatiale lefebvrienne.

115 Cette attention portée au pouvoir d'action — agentivité — des individus, des groupes sociaux et des sociétés sur le façonnement de l'espace ne doit toutefois pas faire oublier que l'espace lui-même a une agentivité allant dans l'autre sens, pouvant donc influencer et façonner les identités individuelles, sociales et sociétales :

Leibniz), ou l'Absolu des post-kantiens (Schelling, Fichte, Hegel)¹¹⁶ ».

Suivant l'idée selon laquelle, pour comprendre l'espace contemporain, il faut « passer des *produits* à la *production*¹¹⁷ », Lefebvre propose d'étudier cette dernière notion en tant que processus complexe mettant en scène différentes instances qui participent à la production de l'espace — qu'il s'agisse d'un espace général ou d'un spécifique. Lefebvre regroupe cette pluralité d'instances sous trois catégories structurelles qu'il définit de la manière suivante :

a) *La pratique spatiale*, qui englobe production et reproduction, lieux spécifiés et ensemble spatiaux propres à chaque formation sociale, qui assure la continuité dans une relative cohésion. Cette cohésion implique pour ce qui concerne l'espace social et le rapport à son espace de chaque membre de telle société, à la fois une *compétence* certaine et une certaine *performance*. b) *Les représentations de l'espace*, liées aux rapports de production, à l'"ordre" qu'ils imposent et par là, à des connaissances, à des signes, à des codes, à des relations "frontales". c) *Les espaces de représentation*, présentant (avec ou sans codage) des symbolismes complexes, liés au côté clandestin et souterrain de la vie sociale, mais aussi à l'art, qui pourrait éventuellement se définir non pas comme code l'espace mais comme code des espaces de représentation¹¹⁸.

Et plus loin :

a) *La pratique spatiale* d'une société secrète son espace ; elle le pose et le suppose, dans une interaction dialectique : elle le produit lentement et sûrement en le dominant et en se l'appropriant. À l'analyse, la pratique spatiale d'une société se découvre en déchiffrant

« [o]r, l'espace (social) n'est pas une chose parmi les choses, un produit quelconque parmi les produits ; il enveloppe les choses produites, il comprend leurs relations dans leur coexistence et leur simultanéité : ordre (relatif) et/ou désordre (relatif). [...] Effet d'actions passées, il permet des actions, en suggère ou en interdit », *ibidem*, p. 88-89.

116 *Ibidem*, p. 89.

117 *Ibidem*, p. 35.

118 *Ibidem*, p. 42 — 43.

son espace. [...] b) *Les représentations de l'espace*, c'est-à-dire l'espace *conçu*, celui des savants, des planificateurs, des urbanistes, des technocrates "découpeurs" et "agenceurs", de certains artistes proches de la scientificité, identifiant le vécu et le perçu au conçu. [...] c) *Les espaces de représentations*, c'est-à-dire l'espace *vécu* à travers les images et symboles qui l'accompagnent, donc espace des "habitants", des "usagers", mais aussi de certains artistes et peut-être de ceux qui *décrivent* et croient seulement décrire : les écrivains, les philosophes. C'est l'espace dominé, donc subi, que tente de modifier et d'approprier l'imagination. Il recouvre l'espace physique en utilisant symboliquement ses objets¹¹⁹.

Échafaudage théorique qui régit l'analyse spatiale lefebvrienne de *La production de l'espace*, cette triade, plus prise par acquise que décrite et détaillée par le philosophe¹²⁰, voit parmi ses

119 *Ibidem*, p. 48-49.

120 Outre les deux passages que nous avons cités, Lefebvre ne donne pas de définition plus précise de ce qu'il entend par ces trois éléments, le lecteur de *La production de l'espace* doit synthétiser et composer les différentes occurrences d'un terme ou de l'autre qui apparaissent à travers l'ouvrage. En plus, Lefebvre ne donne que peu d'exemples d'application pratique et historique de son schéma spatial, lorsqu'il discute le cas de Rome dans l'antiquité ou celui du Moyen Âge : « a) *La pratique spatiale*, double. La Route, civile et militaire, relie l'Urbs aux campagnes dominées. La route romaine permet à l'Urbs, peuple et sénat, d'affirmer la centralité politique, au milieu de l'"orbis terrarum". La Porte, passage de la route impériale, allant de l'Urbs vers l'Orbs, sépare l'enceinte sacrée du territoire soumis, permet l'entrée et la sortie. À l'autre pôle, celui de la vie "privée" qui se constitue juridiquement au sein de la société "politique" et selon les mêmes principes, ceux de la propriété, la Maison romaine correspond à des besoins déterminés. b) *La représentation de l'espace*, double : l'Orbs et l'Urbs, circulaires, avec leurs ouvertures et leurs implications (l'arc et la voûte) et le camp militaire, sévèrement quadrillé, avec ses deux axes perpendiculaires, le cadour et le decumenus, espace clos, retranché, fortifié. c) *L'espace de représentation*, double : le principe masculin, militaire, autoritaire, juridique, dominant ; le principe féminin, non pas nié mais intégré, "abîmé" dans la terre, lieu des semences et des morts, "monde" », *ibidem*, p. 283-284.

« Au moyen-âge, la pratique spatiale comprenait et les réseaux de chemins au voisinage des communautés paysannes, des monastères et châteaux, et les routes reliant les villes, les grandes voies de pèlerinages et croisades. Quant aux représentations de l'espace, elles s'empruntaient aux conceptions d'Aristote et de Ptolémée, modifiées par le christianisme : la terre, le "monde" souterrain, et le Cosmos lumineux, ciel des justes et des anges, habité par Dieu-le-père, son Fils et l'Esprit. Une sphère fixe, dans un espace fini, coupée diamétralement par la surface terrestre, au-dessous de laquelle se situent les enfers, au-dessus de laquelle, partie supérieure de la sphère, se trouvent le Firmament, la coupole portant les étoiles fixes, les cercles des planètes, espace traversé par les messages et messagers divins, rempli par la Gloire lumineuse de la trinité, telle fut la conception de l'espace chez Saint-Thomas et dans *La Divine Comédie*. Quant aux espaces de représentation, ils mettaient au centre du voisinage l'église villageoise, le cimetière, la mairie et les champs. [...] Ces espaces de représentation interprétaient parfois merveilleusement les représentations cosmologiques. [...] Le corps, bien entendu, entrait dans le jeu de représentations concernant l'espace », *ibidem*, p. 56.

fonctions fondamentales celle d'escamoter la réduction de la question spatiale à la « stricte tradition marxiste ». Selon celle-ci, « l'espace social pouvait se considérer comme une superstructure[,] [c]omme résultat et des forces productives et des structures, des rapports de propriété entre autres¹²¹ », ce qui aurait eu comme conséquences principales la surdétermination de l'espace social, la soumission du social à l'économique et la perte de toute autonomie et de toute agentivité de l'espace (social) — espace qui, quant à lui, est beaucoup plus complexe que la chaîne base-structure-superstructure¹²². Le refus de la « stricte tradition marxiste » n'entraîne pas pour autant, chez Lefebvre, un rejet de l'analyse et de l'orientation marxistes, mais plutôt la nécessité d'une mise à jour de l'outillage et un approfondissement théorique. Voici le but déclaré de ce livre qui « suppose que l'espace apparaît, se forme, intervient tantôt à l'un des “niveaux”, tantôt à l'autre. Tantôt dans le travail et les rapports de domination (de propriété), tantôt dans le fonctionnement des superstructures (institutions)¹²³ ». Cette mise à jour visant la sauvegarde de l'indépendance, la réalité et le statut de l'espace (social) dans la structuration de la société déplace cependant le problème ontologique à un autre niveau : celui de la hiérarchisation axiologique des instances produisant l'espace. À cet égard, l'on peut remarquer dans l'argumentation de Lefebvre une différence de traitement réservée aux trois macro-catégories censées contribuer de façon égale à la production de l'espace, qui nous semble compromettre la portée de l'approche lefebvrienne ; le préjugé négatif hérité de la tradition marxiste envers les

121 *Ibidem*, p. xxi.

122 « Or l'espace entre dans les forces productives, dans la division du travail ; il a des rapports avec la propriété, c'est clair. Avec les échanges, avec les institutions, la culture, le savoir. Il se vend, s'achète ; il a valeur d'échange et valeur d'usage. Donc il ne se situe pas à tel ou tel des “niveaux”, des “plans”. [...] Le concept de l'espace (social) et l'espace lui-même échappent donc au classement “base-structure-superstructure” », *ibidem*.

123 *Ibidem*, p. xxi-xxii.

pratiques symbolico-imaginatives produit un cloisonnement qui ne diffère pas de celui de la réflexion philosophique sur l'espace abstrait, que Lefebvre voulait dépasser afin de réorienter la théorie vers les pratiques spatiales concrètes.

La pratique spatiale, notamment, occupe une véritable place d'honneur dans l'écosystème analytique lefebvrien, héritant, pour ainsi dire, des caractéristiques et des rôles de la structure marxiste. Ainsi, tout espace lefebvrien serait d'abord et avant tout un espace foncièrement *social*, c'est-à-dire le réflexe sociopolitique des pratiques de production et de reproduction, qu'il s'agisse de lieux spécifiques (tels que les temples, les marchés, les églises), d'ensembles spatiaux plus complexes (comme la ville italienne du XIIe siècle ou la polis de la Grèce antique) ou encore de paradigmes spatiaux métaphoriques comme la nouvelle « vision du monde » apportée par l'invention de la perspective linéaire¹²⁴. Si la pratique spatiale est au cœur de la démarche intellectuelle lefebvrienne ce n'est pas seulement parce qu'elle est certes l'origine du pouvoir politique et économique¹²⁵ ainsi que de l'espace social tout court¹²⁶, mais surtout parce

124 Si la perspective telle que définie pendant la Renaissance a toujours eu une place d'exception dans les archéologies de la pensée occidentale contemporaine, à partir notamment des études d'Erwin Panofsky, l'analyse lefebvrienne à cet égard montre de façon paradigmatique la primauté de la pratique dans l'approche spatiale lorsqu'il affirme que cette vision de monde naît « [p]as seulement en peinture (école de Sienne) mais d'abord dans la pratique, dans la production. La campagne change : passe du domaine féodal au métayage. [...] La ville change, avec des implications architecturales. [...] Cette production d'un nouvel espace, le perspectif, ne se sépare pas d'une transformation économique. [...] Mais ce qui s'est effectivement passé n'a pas la simplicité d'un enchaînement causal ». En plus, l'exemple de la perspective rend explicite l'ordre hiérarchique des instances, car dans ce cas-ci « [l]a représentation de l'espace domina et se subordonna l'espace de représentation (d'origine religieuse) réduit à des figures symboliques, le ciel et l'enfer, le diable et les anges. Peintres, architectes, théoriciens toscans ont alors élaboré une représentation de l'espace, la perspective à partir d'une pratique sociale, elle-même résultat, comme on le verra, d'un changement historique modifiant le rapport "ville-campagne" ». Bref, les artistes « découvrent, ils théorisent la perspective parce qu'un espace en perspective leur est offert : parce que cet espace a été produit ». Pour les citations, respectivement, *ibidem*, p. xxii-xxiii, *ibidem*, p. 51 et *ibidem*, p. 95.

125 « L'espace dominé réalise sur le terrain des dispositifs et des "modèles" militaires et politiques (stratégiques). Mais il y a plus : par l'action du pouvoir, l'espace pratique porte en soi des normes et des contraintes », *ibidem*, p. 413.

126 « De la pratique sociale (spatiale) on sait maintenant qu'elle a d'abord saisi intuitivement (dans un intuitus

qu'elle est le lieu ultime de la légitimité de tout espace — ou, pour utiliser la terminologie lefebvrienne, de sa *vérité* : « la *vérité* de l'espace le rattache à la pratique sociale d'une part, de l'autre à des concepts élaborés et enchaînés théoriquement par la philosophie, mais la dépassant comme telle, précisément par la connexion avec la pratique. L'espace social relève d'une théorie de la production, qui établit sa vérité¹²⁷ ».

Au-delà de la pratique, l'espace est aussi façonné par des représentations qui, malgré l'ambiguïté sémantique, ne sont pas le résultat de pratiques artistiques ou littéraires. Lefebvre se réfère plutôt à des domaines que nous caractérisons comme techniques tels que l'urbanisme, l'aménagement de la ville ou l'architecture, c'est-à-dire à des pratiques qui contribuent à la production de l'espace en lui donnant une forme et non pas une image ou, dans ses mots :

[o]n peut escompter que les représentations de l'espace auraient ainsi une portée considérable et une influence spécifique dans la production de l'espace. Comment ? par la construction, c'est-à-dire par l'architecture, conçue non pas comme l'édification de tel "immeuble" isolé, palais, monument, mais comme un projet s'insérant dans un contexte spatial et une texture, ce qui exige des "représentations" qui ne se perdent pas dans le symbolique ou l'imaginaire¹²⁸.

Instrumentales aux pratiques spatiales, les représentations de l'espace regroupent une série de connaissances et de domaines orientés vers une construction pragmatique de l'espace. Relevant

initial, immédiat et porche de l'immédiateté naturelle) une part de la nature. [...] La pratique a produit des espaces diversifiés selon un "intuitus" changé en "habitus" puis en "intellectus". [...] Ainsi émergea de la terre l'espace social, érigé selon une "intellectualisation" obstinément poursuivie, jusqu'à la construction de l'espace abstrait (géométrique, visuel, phallique) qui outrepassa la spatialité en devenant production d'un "milieu" politique homogène et pathogène, aberrant et normé, coercitif et rationalisé : le "milieu" de l'État, du pouvoir, de la stratégie », *ibidem*, p. 434.

127 *Ibidem*, p. 459.

128 *Ibidem*, p. 52-53.

de la technique et de la science, et donc moins fondamentales que les pratiques spatiales, elles trouvent toutefois une place claire et non ambiguë dans le système lefebvrien en tant que support pour le déroulement de celles-ci¹²⁹. Si les représentations de l'espace sont jugées de manière somme toute positive, se définissant par un poids ontologique moindre, mais une utilité instrumentale élevée dans la production de l'espace telle que conçue par Lefebvre, les espaces de représentation — troisième macro-catégorie — non seulement occupent la dernière place dans la hiérarchie étant donné leur caractère foncièrement « imaginaire », mais le jugement porté à leur regard est fondamentalement négatif.

Nous arrivons ici à un premier point fondamental de notre thèse, comme nous l'avons annoncé dans l'introduction du chapitre : la pertinence ou la non-pertinence de l'imaginaire dans la production de l'espace. Placés sous le chapeau de l'art, de l'imaginaire, du symbolique — bref sous le signe de l'immatériel —, les espaces de représentations héritent des préjugés typiques de la tradition marxiste envers tout élément faisant partie de la superstructure. Assimilés à l'espace vécu, qui est individuel, personnel, partiel, sensible, non-scientifique et donc en opposition au concept, à l'universel, au social et à la théorie¹³⁰, les éléments typiques des espaces de représentations ne peuvent produire un véritable espace parce que pas assez concrets et « pratiques », au sens lefebvrien. Les espaces de représentations engagent un « espace dominé,

129 Que le statut ontologique et axiologique des représentations de l'espace dans la production de celui-ci soit clair et pas ambigu ne veut pas pour autant dire qu'il n'y ait pas de « mauvaises » représentations de l'espace dans la réflexion lefebvrienne : comme nous l'avons vu dans *Le droit à la ville*, il y a un urbanisme, une architecture et un aménagement de l'espace technocratiques qui sont jugés comme négatifs — c'est juste que ce jugement de valeur procède d'une perspective *politique*.

130 « Un des plus profonds conflits immanents à l'espace, c'est que cet espace "vécu" interdit d'exprimer les conflits. Pour les dire, il faut les percevoir, sans tomber dans les représentations de l'espace, tel qu'il est généralement conçu. Une *théorie* est nécessaire, qui dépasse à la fois l'espace de représentation et la représentation de l'espace, en formulant les contradictions », *ibidem*, p. 421.

donc subi, que tente de modifier et d'approprier l'imagination. Il recouvre l'espace physique en utilisant symboliquement ses objets¹³¹ » ou parce que relevant d'une dimension présociale et prépolitique, presque enfantine de l'espace :

[q]uand il y a seulement marquage, symbolisation, peut-on parler d'une production de l'espace ? Pas encore, bien que les corps vivants, mobiles et actifs, étendent ainsi leur perception et occupation spatiales, comme une araignée sa toile. [...] Or cette action (localisation par des marques, jalonnement et balisage) ne caractérise que les débuts de la société organisée. [...] Pendant ces périodes, les espaces naturels sont simplement parcourus. Le travail social les modifie peu. Plus tard encore, le marquage et la symbolisation se changent en procédés individuels ou ludiques : un enfant marque son coin ; il s'amuse à laisser une trace de son passage¹³².

Ce point de vue sur l'espace symbolique et imaginaire, plus nuancé dans le cadre des pratiques artistiques visuelles comme la peinture¹³³, est particulièrement marqué dans les réflexions de Lefebvre à l'égard du rapport entre espace et littérature. À partir d'une confrontation avec les théories linguistiques de Noam Chomsky, Lefebvre instaure un clivage entre langage, discours, textes et espace que seule une mauvaise connaissance de l'espace social empêcherait de reconnaître ; ce serait alors à ce moment-là que l'« on transfère au discours, au langage comme tel, c'est-à-dire à l'espace mental, une bonne part des attributions et “propriétés” de l'espace social¹³⁴ ». Si nécessité d'un clivage il y a, c'est parce que brouiller les frontières entre langage et espace entraîne une perte d'agentivité dans le rapport humain à l'espace, en remplaçant l'action

131 *Ibidem*, p. 49.

132 *Ibidem*, p. 166.

133 Voir la première partie du premier chapitre de l'ouvrage.

134 *Ibidem*, p. 14.

et la pratique par la lecture :

[s]i l'on applique à des espaces (urbains, par exemple) des codes élaborés à partir de textes littéraires, une telle application reste descriptive ; il n'est pas difficile de le montrer. Que l'on s'efforce de construire ainsi un codage — une procédure décryptant l'espace social — ne risque-t-on pas de réduire celui-ci à un message, et sa fréquentation à une *lecture*¹³⁵.

Écartées de la production de l'espace, les pratiques discursives et littéraires n'offrent au mieux que des perspectives sur des espaces intimes, absolus, personnels, qui sont considérés par Lefebvre, nous l'avons vu, comme mineurs¹³⁶. De plus, le glissement de certaines pratiques spatiales concrètes dans le domaine de l'imaginaire a pour conséquence leur dégradation ontologique au point que l'existence même d'un espace qui est à la fois symbolique et pratique n'est pas concevable par Lefebvre : « [y] a-t-il des mythes et symboles en dehors d'un espace mythique et symbolique, déterminé *aussi* comme pratique ? sans doute pas¹³⁷ ».

Au-delà du jugement de valeur que Lefebvre porte aux espaces de représentation et au domaine de l'imaginaire, notamment dans sa déclinaison littéraire, dont nous parlerons plus loin, *La production de l'espace* se caractérise comme un ouvrage fondamental pour l'évolution de la pensée spatiale. Si les autres penseurs de l'espace du vingtième siècle, notamment Foucault, ont reconnu qu'un changement de paradigme avait eu lieu et tenté de le conceptualiser, de l'étudier et d'en mesurer la portée, aucun d'eux n'a su le faire avec la précision, la profondeur et la

135 *Ibidem*.

136 Si Foucault voyait dans l'œuvre de Bachelard un point de rupture dans la conception de l'espace et le passage à l'époque spatiale contemporaine, Lefebvre quant à lui, cohérent avec sa posture théorique, en rétrécit la portée : « [l]a Poétique de l'Espace de Bachelard, et sa "topophilie" rattachent les *espaces de représentation*, qu'il parcourt en rêvant (et qu'il distingue des représentations de l'espace, élaborées par la connaissance scientifique) à cet espace intime et absolu », *ibidem*, p. 143.

137 *Ibidem*, p. 140.

rigueur ainsi que le caractère novateur dont fait preuve la réflexion lefebvrienne. Les deux intuitions cruciales qui sont à la base de la révolution opérée par Lefebvre dans notre manière de voir, de concevoir et d'analyser l'espace — l'espace est fondamentalement *social* et il est un *produit* social — ont une influence décisive dans le développement du tournant spatial, notamment dans sa deuxième vague, américaine.

1.4.6 L'héritage lefebvrien : le tournant spatial américain.

Même s'il s'inspire largement des travaux des penseurs français de la première vague, le tournant spatial américain naît et se développe dans un contexte plus large que celui que l'on appelle la *French theory* et qui voit ses contours se définir à partir des années 1960. Alors qu'en France le courant post-structuraliste bat son plein, prenant le devant de la vie intellectuelle, reléguant ainsi le marxisme quelque peu en arrière-plan, aux États-Unis, la fondation de la *New Left Review* en 1960 marque le début d'une période culturelle centrée sur la discussion de l'héritage marxiste dans les sciences humaines et sociales. Des personnalités venant de milieux fort différents comme Terry Eagleton, Charles Taylor et Alasdair McIntyre entreprennent de renouveler les outils théoriques et critiques de l'intelligentsia états-unienne par l'intermédiaire de la confrontation avec le marxisme. C'est dans ce milieu foisonnant que certains géographes, dont la figure la plus représentative est sans doute celle de David Harvey, commencent à réfléchir aux limites d'une géographie sociale, celle incarnée notamment par l'École de Chicago, accusée de négliger les rapports de domination spatiale et l'importance du pouvoir spatial dans l'organisation et la gestion des conflits sociaux. C'est ainsi qu'en 1973 David Harvey fait paraître un livre, *Social Justice and the City*¹³⁸, qui non seulement signe la naissance de la

¹³⁸ David Harvey, *Social Justice and the City*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1973.

géographie critique — qui représente un des courants les plus importants du tournant spatial —, mais aussi l'arrivée de la pensée spatiale de Lefebvre aux États-Unis. L'arrière-plan marxiste du penseur français, connu aux États-Unis surtout pour ses textes sur le marxisme, ce qui a sans conteste facilité la pénétration de ses écrits dans un milieu qui en partageait les questionnements, a également influencé la réception des analyses spatiales qui, dans la tradition américaine, demeurent liées à cette pensée. Alors que l'intégration des réflexions lefebvriennes dans la géographie critique américaine se fait tout naturellement — par le partage des méthodes, des théories et des sujets d'étude —, la rencontre la plus féconde se fait avec deux penseurs éclectiques qui inscrivent leurs analyses au croisement du marxisme, de la géographie et du postmodernisme et qui sont parmi les chefs de file du tournant spatial de deuxième génération : Edward W. Soja et Fredric Jameson, figures de proue de ce courant.

Démêler les innombrables relations — intellectuelles, chronologiques et thématiques — qui unissent les deux penseurs avec Lefebvre et les manières dont ils se sont influencés à tour de rôle serait une entreprise démesurée dans le cadre de ce travail. Dans cette dernière partie, nous allons dessiner un parcours thématique assez général pour rendre compte de l'influence que Lefebvre a eue sur ces deux auteurs, notamment au niveau de leur posture marxiste dans la lecture des phénomènes spatiaux, et cela afin de montrer une certaine continuité méthodologique à l'égard de l'imaginaire et de la dimension symbolique de l'espace.

Parmi les représentants les plus importants du tournant spatial américain, Edward W. Soja est sans doute celui qui a le plus influencé le milieu des études géographiques, en le renouvelant et en l'ouvrant à d'autres approches et méthodologies autres que celles typiques de la géographie américaine des années 1950 et 1960, qui privilégiait les analyses quantitatives¹³⁹. Dans ses

¹³⁹ Pour une reconstruction de l'évolution intellectuelle de Soja au sein de la géographie américaine, nous

nombreux ouvrages, dont *Postmodern Geographies* paru en 1989 et sans doute le plus connu, le géographe américain tire profit des analyses lefebvriennes sur l'espace et sa production pour réfléchir aux modalités par lesquelles l'espace est influencé et structuré par les rapports sociaux, politiques et économiques. Si le but principal des analyses de Lefebvre était de rendre évidente la concrétude de l'espace en le soustrayant aux approches absolutistes ou réductionnistes, Soja, quant à lui, s'engage dans une démarche plus spécifique : nous rendre « aware of how space can be made to hide consequences from us, how relations of power and discipline are inscribed into the apparently innocent spatiality of social life, how human geographies become filled with politics and ideology¹⁴⁰ ». De là, le géographe américain bâtit sa démarche sur trois niveaux différents, mais interreliés. Au niveau philosophique, le plus structurel, il s'agit de repenser l'histoire et les structures chrono-centriques de la pensée occidentale en développant une ontologie spatiale pouvant montrer l'imbrication des spatialités à même la vie mentale et pratique des individus. Dans le domaine géographique, il faut réorienter la discipline vers une étude plus attentive aux phénomènes sociopolitiques qui se déroulent dans l'espace et par l'espace :

two persistent illusions have so dominated Western ways of seeing space that they have blocked from critical interrogation a third interpretative geography, one which recognizes spatiality as simultaneously (there's that word again) a social product (or outcome) and a shaping force (or medium) in social life¹⁴¹.

renvoyons au récit que le géographe en fait lui-même, dans Edward W. Soja, « Taking Space Personally ». *op. cit.*, p. 11-35.

140 Edward W. Soja, *Postmodern Geographies. The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Verso, Londres-New York, 1989, p. 6.

141 *Ibidem*, p. 7.

Dernièrement, et comme conséquence directe des deux niveaux précédents, il faut également développer de nouvelles méthodes d'analyse, ainsi que de nouveaux concepts, de nouveaux outils et, non moins important, de nouveaux objets d'études plus cohérents avec la vision postmoderne de la géographie. D'où l'intérêt porté par Soja à des sujets et des œuvres qui ne font pas partie du corpus typique du géographe — littérature, livres, nouvelles, centres commerciaux, maisons, etc. — suivant ainsi une tradition d'études culturelles enracinée aux États-Unis depuis un des ouvrages les plus connus du postmodernisme, *Learning from Las Vegas*.

Le projet intellectuel de Soja, largement influencé par l'approche marxiste et critique de David Harvey qui pourrait être résumé par la phrase « [t]he geographical imagination is far too pervasive and important a fact of intellectual life to be left alone to geographers¹⁴² », est aussi influencé par les œuvres de Lefebvre et par les réflexions de Jameson. Ce projet se construit à l'intérieur d'un champ balisé par trois axes théoriques : géographie/urbanisme, post-modernisme et marxisme. Si cette dernière approche représente le trait d'union entre Lefebvre et le tournant spatial américain, elle constitue également la limite de ce courant, limite qui informe aussi le dessein de Soja. Se focalisant sur les pratiques et sur les conflits sociaux et en considérant l'espace comme intrinsèquement social, le discours de Soja reproduit la même hiérarchisation des instances produisant l'espace qui était mise en place dans les réflexions lefebvriennes. Alors que le géographe américain fait de l'analyse des espaces de représentation, au sens lefebvien du terme, une partie importante de sa démarche, ces espaces sont convoqués en tant que prismes conceptuels permettant la saisie d'une réalité sociale de l'espace qui est cachée en dessous de formes symboliques et non pas comme pratiques spatiales à part entière. L'espace symbolique et

142 David Harvey, « Evaluation... » *op. cit.*

imaginaire est, comme chez Lefebvre, cantonné dans un rôle secondaire et mineur : « [a]s socially produced space, spatiality can be distinguished from the physical space of material nature and the mental space of cognition and representation, each of which is used and incorporated into the social construction of spatiality but cannot be conceptualized as its equivalent¹⁴³ ».

Cette même subordination de l'imaginaire et du symbolique aux pratiques sociopolitiques, nous la retrouvons chez Fredric Jameson. En 1984, il publie un article dans la *New Left Review* qui marque un tournant dans la vie intellectuelle aux États-Unis : *Postmodernism, Or the Cultural Logic of Late Capitalism*¹⁴⁴. Il reprendra d'ailleurs ce titre pour un de ses livres les plus connus. Dans cet article, Jameson s'inspire des réflexions sur la société contemporaine livrées par Jean-François Lyotard dans *La condition postmoderne*¹⁴⁵, devenu instantanément un des ouvrages les plus importants de l'époque¹⁴⁶, pour analyser l'évolution de la culture de masse après les années 1960, l'émergence d'une nouvelle manière de penser et les liens avec le développement d'un nouveau type de capitalisme, le post-fordisme ou, dans les mots de Jameson, tardif. Parmi les idées présentées par Jameson dans cet article et approfondies dans le livre, il y a l'hypothèse que « le spatial est désormais prédominant dans l'ère postmoderne, et le temps et l'histoire, qui étaient les objets privilégiés du structuralisme, sont absorbés par l'espace¹⁴⁷ ». Inspiré par les

143 Edward W. Soja, *Postmodern Geographies*, *op. cit.*, p. 120.

144 Fredric Jameson, « Postmodernism, Or the Cultural Logic of Late Capitalism », *New Left Review*, 1984, p. 53-92.

145 Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les éditions de Minuit, 1979.

146 Lionel Ruffel se livre, dans *Brouhaha. Les mondes du contemporain* à une analyse assez originale de l'importance — et des limites — de ce livre pour la pensée occidentale ainsi que des rapports entre Jameson et Lyotard. Voir Lionel Ruffel, *Brouhaha*, *op. cit.*

147 Claire Revol, « Le succès de Lefebvre... », *op. cit.*

réflexions lefebvriennes sur l'espace et sur ses rapports avec la production du social, Jameson intègre l'intérêt pour l'espace dans sa théorisation du postmodernisme¹⁴⁸ en le considérant plus comme un outil critique de mise en perspective qu'un sujet à part entière. Ainsi, ses analyses de l'espace, poursuivies dans plusieurs œuvres¹⁴⁹, n'arrivent pas à obtenir un caractère autonome, mais sont mises au service de l'approche marxiste — ou néo-marxiste — explicitement mise de l'avance par l'auteur et visant une critique radicale de la société postmoderne. Cette mise au service de la théorie critique est particulièrement évidente dans le développement du concept de *cognitive mapping*, que l'on peut traduire par cartographie cognitive, inventé par le géographe américain Kevin Lynch¹⁵⁰ et que Jameson a rendu célèbre. Cette notion, très difficile à circonscrire puisque Jameson lui-même n'en a jamais donné une définition précise, est la clé de voûte de la pensée du chercheur américain, selon Colin MacCabe, le préfacier d'une des œuvres de Jameson, *The Geopolitical Aesthetic*. Dans cette préface, MacCabe essaie de résumer le *cognitive mapping* à travers les œuvres de Jameson :

Cognitive mapping is the least articulated but also the most crucial of the Jamesonian categories. [...] For Jameson, cognitive mapping is a way of understanding how the

148 Une hypothèse que nous proposons, sans pouvoir l'explorer davantage dans ce contexte, concerne le fait que le tournant spatial américain serait celui qui développe une véritable conscience d'une révolution spatiale en train de se faire grâce à ce lien entre espace et postmodernisme — lien auquel Lefebvre ne croyait pas vraiment. En d'autres termes, plus que les contenus des réflexions spatiales menées par les postmodernistes Américains — contenus qui ne s'éloignent pas beaucoup de ceux développés par les penseurs français —, serait le fait de lier une nouvelle conception de l'espace à la conviction d'être entré·e·s dans une nouvelle époque humaine — l'époque postmoderne — qui a contribué à la prise de conscience d'un tournant spatial à part entière.

149 Outre le déjà cité *Postmodernism, Or the Cultural Logic of Late Capitalism*, Jameson aborde des thématiques liées à l'espace dans nombreux ouvrages, notamment dans *Signatures of the Visible*, Londres-New York, Routledge, 1990, *The Geopolitical Aesthetics. Cinema and Space in the World System*, Bloomington-Londres, Indiana University Press — British Film Institute, 1992 et Fredric *The Cultural Turn. Selected Writings on the Postmodern 1983-1998*, Londres-New York, Verso, 1998.

150 Kevin Lynch, *The Image of the City*, Cambridge, Mass.-London, MIT Press, 1960.

individual's representation of his or her social world can escape the traditional critique of representation because the mapping is intimately related to space. [...] The point is to make sure that the information (which will always be limited) is nonetheless sufficient to produce a map which will overlap at certain points with other grids of interpretation and which will produce the terms for further political and economic analysis¹⁵¹.

Relevant de la théorie critique, le *cognitive mapping* à la Jameson prend comme point de départ la mutation de l'espace telle qu'effectuée par le postmodernisme dans la conviction que celle-ci entraîne un sentiment de perte, de confusion et de désorientation chez l'individu. Une des tâches du *cognitive mapping* serait alors de pallier ce sentiment de déprise à travers la construction critique d'un sens que l'on croyait perdu, montrant « how the local items of the present and the here-and-now can be made to express and to designate the absent, unrepresentable totality; how individuals can add up to more than their sum; what a global or world system might look like after the end of cosmology¹⁵² ». Si l'espace, dans sa déclinaison jamesonienne, est une fenêtre à travers laquelle lire la complexité du monde et les rapports sociopolitiques et en donner une signification, la perspective dans laquelle ces processus se font demeure foncièrement marxiste dans leurs modalités ; en ce sens, les analyses jamesoniennes s'appuyant sur les spatialités culturelles — architecture, cinéma, art, etc. — nous montrent que ces dernières peuvent mettre en scène le jeu sociopolitique contemporain et nous donner des indications à son égard, mais, ultimement, la capacité de signification n'appartient qu'au spatial politique et pratique, dans l'acception lefebvrienne. La condition post-moderne, et par conséquent l'espace caractérisant cette époque, est une situation où l'art a épuisé ses fonctions productives, son agentivité, car c'est

151 Colin MacCabe, « Preface », dans Fredric Jameson, *The Geopolitical Aesthetic. op. cit.*, p. xiv-xv.

152 Fredric Jameson, *Postmodernism, op. cit.*, p. 43.

une

situation in which the truth of our social life as a whole—in Lukacs’s terms, as a totality—is increasingly irreconcilable with the possibilities of aesthetic expression or articulation available to us; a situation about which it can be asserted that if we can make a work of art from our experience, if we can give experience the form of a story that can be told, then it is no longer true, even as individual experience; and if we can grasp the truth about our world as a totality, then we may find it some purely conceptual expression but we will no longer be able to maintain an imaginative relationship to it¹⁵³.

153 Fredric Jameson, *op. cit.*, p. 54.

Conclusion

Nous avons ouvert ce premier chapitre de notre thèse sur une discussion de la typologie généalogique des formes spatiales telle qu'esquissée par Michel Foucault dans *Des espaces autres*. Cela nous a permis de mieux comprendre et conceptualiser les spécificités d'une époque, celle que l'on identifiera ici par l'époque du tournant spatial, dans laquelle l'espace se pose au centre des réflexions et des approches philosophiques remplaçant ainsi le temps. Ensuite, la confrontation avec le texte du philosophe français nous a donné une première occasion de préciser notre démarche et notre perspective sur l'espace contemporain : si chaque époque spatiale se définit, toujours selon Foucault, par une forme spatiale dominante, nous avons formulé une première hypothèse méthodologique de travail nous permettant d'identifier la caractéristique à notre avis dominante de la troisième époque, à savoir la production de l'espace.

En ce sens, comme nous l'avons discuté dans la première et dans la deuxième section de ce chapitre, la conception spatiale développée au cours du vingtième siècle, notamment dans sa deuxième moitié, se démarque des autres à travers le fait de concevoir l'espace non plus comme quelque chose de toujours-déjà-là — créé par un Dieu, modelé par un Démonstrateur ou découlant des lois physiques et mathématiques de la nature —, mais bien comme un produit : résultat d'un processus de production complexe dans lequel les relations humaines, politiques, sociales,

culturelles, etc., ont un rôle important à jouer. Cette fracture historique fondamentale qui a décloisonné l'étude de l'espace, autrefois réservée aux sciences dites dures ou à la géographie, a vu l'ensemble des sciences humaines et sociales s'intéresser à l'espace, empruntant les méthodologies, les outils et les concepts à la géographie ou encore investissant les objets qu'elles étaient habituées à étudier d'un regard différent, plus attentif aux modulations et configurations spatiales les touchant.

Ainsi, cet engouement pour l'espace dans tout état a été d'une telle envergure que l'on a commencé à parler d'un véritable changement de paradigme dans le savoir : le tournant spatial. Contextualisé dans sa naissance et son développement, le tournant spatial a été analysé dans la troisième partie du chapitre, avec une attention particulière à quelques lignes de tension qui le parcourent : première/deuxième génération, France/États-Unis, technologie/culture — que l'on développera dans le troisième chapitre.

Même si la première génération, française, se caractérise par le manque d'une théorisation unitaire et systématique ainsi que de la prise de conscience d'une révolution en train de se faire, c'est dans ses rangs que l'on trouve le penseur le plus influent du tournant spatial, Henri Lefebvre. Ses réflexions sur l'espace, décrites dans notre quatrième partie, ont non seulement déclenché le tournant spatial et établi son vocabulaire — production de l'espace, espace social, etc. — mais inspiré d'autres penseurs, notamment les Américains de la deuxième vague. Notre analyse de la pensée lefebvrienne nous a amenés à préciser les caractéristiques du nouvel espace contemporain : l'espace a un rôle et un statut de milieu, il est intrinsèquement relationnel, il participe lui-même au processus de production en tant qu'instance ayant une agentivité propre et, finalement, il est un produit au double sens de chose produite et d'œuvre. À partir de cette

ambiguïté, entre produit et œuvre, qui fait surface à partir du *Droit à la ville*, nous avons abordé le livre le plus connu et le plus important de l'auteur français, *La production de l'espace*.

Dans cet ouvrage, Lefebvre développe une nouvelle approche de l'espace en problématisant la question de sa production. Étant un produit social comme les autres, l'espace doit être envisagé comme tel et non pas comme une chose vide, abstraite, idéale, etc. à la manière des philosophes et des mathématiciens. À partir de cette considération, Lefebvre propose de se concentrer sur les manières concrètes de produire un espace social, sur sa production, à l'aide d'une mise à jour des outils et des concepts du marxisme. La production de l'espace, dans la perspective lefebvrienne, est un processus complexe axé sur différentes instances structurelles. Les macro-catégories dans lesquelles Lefebvre regroupe la pluralité des instances sont : les pratiques spatiales, les représentations de l'espace et les espaces de représentation. Bien que présentées de façon a-systématique par Lefebvre, nous avons pu voir que les trois macro-catégories n'ont pas le même statut, le même rôle et la même agentivité spatiale — entendant par là, la capacité à agir avec « performance » dans la production de l'espace. Héritant de la tradition marxiste, qui réservait un jugement fort négatif à tout ce qui pouvait être regroupé sous le chapeau de l'imaginaire ou du symbolique, marqué comme idéologie, Lefebvre hiérarchise ses instances produisant l'espace en faveur de la pratique spatiale — qui se révèle être le véritable moteur de la production d'espaces — et en réservant une place infime, voire inexistante, aux espaces de représentations, c'est-à-dire aux arts.

Cette conception de l'art et des pratiques liées à l'imaginaire ne change guère avec l'évolution du tournant spatial qui a lieu de l'autre côté de l'Atlantique. Influencés par les œuvres de Lefebvre et par la pensée marxiste, les penseurs américains de la deuxième génération du tournant spatial

reproduisent la même hiérarchisation des instances produisant l'espace, réservant la primauté aux pratiques sociopolitiques. Même lorsqu'ils thématisent les rapports spatiaux à travers l'analyse d'objets et de pratiques artistiques au sens large, Fredric Jameson et Edward W. Soja ne dépassent pas la dichotomie structurelle qui oppose les pratiques réputées concrètes et les pratiques issues de l'imaginaire et du symbolique.

Alors que le parcours que nous avons fait dans l'espace au vingtième siècle, des hétérotopies foucaaldiennes au tournant spatial en passant par les écrits de Lefebvre, nous a donné de premières indications sur la forme de notre espace d'aujourd'hui, il nous laisse également avec deux questions fondamentales sur lesquelles nous nous concentrerons dans les deux prochains chapitres : est-il possible d'imaginer une production de l'espace qui ne marginalise pas l'imaginaire et le symbolique ? Est-il possible d'imaginer une production de l'espace qui est non seulement « pratique », mais aussi discursive ? Et encore, en faisant écho à la typologie des espaces proposée par Foucault, que se passe-t-il, dans l'espace, lorsque les nouvelles technologies prennent de plus en plus de place, bouleversant tous les aspects de notre vie, espace compris ? Est-ce que la géolocalisation, après la localisation dont parlait Foucault, serait moins une technologie qu'une nouvelle forme, voire un nouveau paradigme de l'espace à part entière ?

2. L'espace, autrement. Discours, imaginaire et symbolique de la production de l'espace.

« L'imaginaire est ce qui tend à devenir réel ».

André Breton, *Le Revolver à cheveux blancs*, 1932.

Introduction. Penser l'imaginaire spatial.

Contrepoint et prolongement du chapitre précédent, ce deuxième chapitre reprend le fil de la discussion sur le tournant spatial tout en essayant de répondre à quelques-unes des questions que nous avons soulevées, notamment celles concernant la possibilité de penser à une production de l'espace qui n'exclut pas l'imaginaire. Cette possibilité est explorée à travers la reprise et la réadaptation de la méthodologie double que nous avons adoptée dans le premier chapitre. Ainsi, l'approche épistémologique qui nous a permis de cibler le sujet de notre argumentation, à savoir la production de l'espace contemporain, sera maintenant mobilisée afin de délimiter l'objet sur lequel nous nous concentrerons dans la suite : l'imaginaire (spatial). Définir clairement et exhaustivement ce qu'est l'imaginaire est une tâche ardue, voire impossible : de la phénoménologie d'Edmond Husserl aux recherches de Gaston Bachelard en passant par Jean-Paul Sartre, bon nombre de philosophes et penseur·se·s ont réfléchi à ce sujet en fournissant une panoplie de traces à suivre. De notre côté, nous allons circonscrire la question en nous appuyant encore une fois, et a contrario, sur les intuitions d'Henri Lefebvre. Dans *La production de l'espace*, avons-nous vu, le philosophe français établit une macro-catégorie d'instances produisant l'espace qu'il appelle les *espaces de représentation* et qu'il définit des manières

suivantes :

Les espaces de représentation, présentant (avec ou sans codage) des symbolismes complexes, liés au côté clandestin et souterrain de la vie sociale, mais aussi à l'art, qui pourrait éventuellement se définir non pas comme code de l'espace mais comme code des espaces de représentation¹⁵⁴.

Pour ensuite intégrer, plus loin :

Les espaces de représentation, c'est-à-dire l'espace vécu à travers les images et symboles qui l'accompagnent, donc espace des "habitants", des "usagers", mais aussi de certains artistes et peut-être de ceux qui *décrivent* et croient seulement décrire : les écrivains, les philosophes. C'est l'espace dominé, donc subi, que tente de modifier et d'approprier l'imagination. Il recouvre l'espace physique en utilisant symboliquement ses objets¹⁵⁵.

Au-delà du point de vue fondamentalement dévalorisant à l'égard des espaces de représentation, comme nous avons pu le discuter dans le chapitre précédent, le philosophe français a le mérite d'indiquer et de thématiser clairement l'existence d'un domaine participant à la production de l'espace¹⁵⁶ à travers l'art, le symbolisme, le discours, etc. Or, c'est précisément ce domaine, ouvert par Lefebvre, que nous viserons lorsque nous utiliserons les termes « imaginaire » et « symbolique ». Il s'agira donc, suivant Lefebvre, de faire référence à un ensemble de pratiques que l'on pourrait qualifier d'artistiques, au sens très large, ou esthétiques, dans la signification que ce mot a prise à partir d'Alexander Baumgarten¹⁵⁷ et Immanuel Kant¹⁵⁸, et qui contribuent à

154 Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, *op. cit.*, p. 43.

155 *Ibidem*, p. 49.

156 Même si pour Lefebvre cet espace produit par les pratiques imaginaires et symboliques n'est pas un espace considéré « réel » ou ontologiquement solide.

157 Alexander Gottlieb Baumgarten, *L'invention de l'esthétique : Méditations philosophiques sur quelques sujets se rapportant au poème*, 1735, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017.

158 Immanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Flammarion, 2000.

la production de l'espace par l'intermédiaire du discours, de la peinture, de l'art, de la performance, des mots, des narrations, etc.

Ensuite, l'approche historico-comparatiste vient appuyer notre clé de lecture qui se déploie à travers l'analyse d'œuvres venant d'un ensemble de penseur·se·s qui ne font pas partie du tournant spatial proprement dit, mais qui ont traité de l'espace dans leur pensée et cela de manière autre, en l'abordant sous l'angle de l'imaginaire, du symbolique, des arts, des pratiques esthétiques, etc. Cette approche sera guidée par les considérations sur la structure de la production de l'espace développées par Lefebvre. Nous prendrons les caractéristiques de la pratique spatiale lefebvrienne — concrétude ; dimension sociale ; relationnalité ; multiplicité — comme autant de critères formels à travers lesquels analyser la contribution et du rôle de l'imaginaire : étant donné que ces caractéristiques structurelles de la pratique spatiale en font une instance de production de l'espace, si l'imaginaire présente les mêmes traits, peut-on le réévaluer et considérer comme ontologiquement sur le même niveau que la pratique spatiale ?

2.1 Au-delà du tournant spatial. Perspectives sur la production discursive de l'espace.

L'approche marxiste qui a caractérisé le tournant spatial depuis son tout début a eu le mérite incontestable de nous livrer une nouvelle manière de concevoir l'espace. L'attention que ce courant de pensée a traditionnellement portée aux rapports productifs, sociaux et politiques a été l'élément qui a permis de soustraire l'espace aux conceptions abstraites des philosophes et mathématicien·ne·s, des hommes et des femmes de sciences et des géographes quantitatif·ve·s et ainsi déceler les dynamiques concrètes qui façonnent, structurent et produisent les espaces que

nous habitons, comme nous l'avons vu notamment dans le cas de Lefebvre. Cependant, cette même posture théorique, car elle tend à négliger ou juger négativement le domaine de l'imaginaire et du symbolique — perçu comme idéologique ou porteur d'une fausse conscience —, a également entraîné une substantielle oblitération du rôle de l'imaginaire dans le modèle épistémologique de l'espace que les chercheur·e·s du tournant spatial ont contribué à bâtir. Très souvent perçu comme partiel, subjectif et inconstant, l'imaginaire a été expulsé des sciences sociales et confiné, avec mépris, dans le domaine des arts, seule place où il pouvait vanter ses mérites. Pourtant, c'est au nom d'une meilleure représentation de l'espace vécu, d'une revendication à une ville plus appropriée pas les habitants — à l'échelle humaine, dit-on — ou à une ville « créative¹⁵⁹ » que très souvent ces caractéristiques sont mises en avant dans les approches visant à déjouer une conception homogène et aplatissante de l'espace géométrique, approche ouvertement revendiquée par Lefebvre lui-même. Domaine refoulé, caché, oublié, l'imaginaire est pourtant un des éléments fondateurs du tournant spatial, au même titre que l'économie, la politique, le système productif, etc., comme nous le rappelle encore une fois Foucault lorsqu'il affirme que « l'œuvre — immense — de Bachelard, les descriptions des phénoménologiques nous ont appris que nous ne vivons pas dans un espace homogène et vide, mais, au contraire, dans un espace qui est tout chargé de qualités¹⁶⁰ ».

Nombreux·ses penseur·se·s se sont inscrit·e·s dans le sillage ouvert par Gaston Bachelard et les phénoménologues et ont refusé d'adhérer à une conception qui voit l'imaginaire comme vide, abstrait ou idéologique pour, au contraire, en souligner les potentialités créatrices et productrices.

159 Elsa Vivant, *Qu'est-ce que la ville créative ?*, Paris, PUF, 2009.

160 Michel Foucault, « Des espaces autres », *op. cit.*, p. 754.

Ces personnalités venant de milieux hétéroclites, aux intérêts variés et très souvent pas aisément reductibles dans les rangs du tournant spatial ou même des études spatiales tout court ont apporté des perspectives autres que celle marxiste permettant ainsi d'explorer d'autres manières de concevoir l'espace sans écarter a priori la contribution de l'imaginaire à la production de l'espace, contribuant ainsi à élargir l'éventail des approches, des thèmes, des sujets et des méthodologies qui ont façonné les études spatiales dans la deuxième moitié du vingtième siècle et les premières années du vingt et unième. Dans ce chapitre, nous allons nous confronter avec de différentes manières d'aborder la thématique de l'imaginaire ainsi que ses rapports avec l'espace afin de comprendre ses caractéristiques et ses manières de façonner l'espace.

2.1.1 La topophilie de Gaston Bachelard. Plaidoyer pour l'imaginaire spatial.

La première perspective, et non seulement d'un point de vue historique, sur l'espace qui en valorise les composantes symboliques que nous allons aborder est celle développée par Gaston Bachelard dans son livre *La poétique de l'espace*, paru en 1957 — une dizaine d'années avant les réflexions lefebvriennes sur la ville. Si l'œuvre de Bachelard n'est pas la première à avoir abordé la thématique de l'espace sous l'angle de la sensibilité ou avec une approche phénoménologique — bien avant lui, Martin Heidegger¹⁶¹ et Maurice Merleau-Ponty¹⁶² ont traité le sujet de cette manière — son caractère novateur consiste dans le fait d'avoir lié étroitement imaginaire, espace et littérature¹⁶³ et cela sous l'angle de la production de la réalité :

161 Outre les réflexions sur l'espace présentes dans *Être et temps*, le philosophe allemand a consacré plusieurs travaux à ce sujet, notamment dans *Chemins qui mènent nulle part* (« L'époque des conceptions du monde » et « L'origine de l'œuvre d'art ») et la conférence « Bâtir habiter penser ».

162 Notamment dans *La phénoménologie de l'espace*, *Le visible et l'invisible* et *L'œil et l'esprit*.

163 La parution, deux ans plus tôt, du livre *L'espace littéraire* de Maurice Blanchot ne change pas notre

« l'imagination augmente les valeurs de la réalité¹⁶⁴ ». Loin de considérer ce qui relève du symbolique en tant que producteur d'une fausse conscience, comme le font Lefebvre et les penseurs américains de la deuxième génération, Bachelard bâtit un espace modelé sur le concept de « topophilie », c'est-à-dire sur les sensations, les émotions et les potentialités créatrices générées par les espaces que les êtres humains habitent au quotidien. Ses réflexions

visent à déterminer la valeur humaine des espaces de possession, des espaces défendus contre des forces adverses, des espaces aimés. Pour des raisons souvent très diverses et avec les différences que comportent les nuances poétiques, ce sont des espaces louangés. À leur valeur de protections qui peut être positive, s'attachent aussi des valeurs imaginées, et ces valeurs sont bientôt des valeurs dominantes. L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. Et il est vécu non pas dans sa positivité, mais avec toutes les partialités de l'imagination¹⁶⁵.

L'espace de Bachelard, construit à travers l'investissement poétique des espaces concrets et quotidiens comme la maison, les pièces, les endroits de la mémoire et de l'enfance comme les tiroirs, etc., se configure comme un espace chargé de qualités qui lui sont données par l'imagination, vue comme un « acte augmentant [qui] dépasse la réalité. Ici l'imagination opère, non seulement sur les dimensions géométriques, mais encore sur des forces, des vitesses¹⁶⁶ ». Si Bachelard partage avec Lefebvre la nécessité de sortir d'une vision géométrico-mathématique de l'espace — neutre, quadrillé, mesurable, calculable —, la manière d'accéder à une autre forme

affirmation, étant donné que le sujet de ce livre ne touche pas à l'espace en tant que tel, mais à la création littéraire — qu'un théoricien de la littérature fasse référence à l'espace pour parler de l'écriture reste quand même une preuve du fait que l'on est à une époque où l'espace remplace le temps au centre de la pensée.

164 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p. 23.

165 *Ibidem*, p. 17.

166 *Ibidem*, p. 110.

spatiale suit deux chemins fort différents. Selon l’auteur de la tétralogie des éléments, en fait, l’accès à un espace plein ne peut se faire que par l’intermédiaire de la poésie, au sens large, de la métaphore et de l’imaginaire¹⁶⁷. Plus radicalement encore, ce type d’espace dans l’optique bachelardienne ne peut exister que grâce à une intervention poétique — c’est-à-dire une intervention visant la signification affective¹⁶⁸ des lieux — car bien avant l’urbaniste ou l’architecte, c’est le poète qui

a doté l’espace de multiples courbures. Voilà bien l’espace courbe riemannien de la fantaisie ! Car tout univers s’enferme dans des courbes ; tout univers se concentre en un noyau, en un germe, en un centre dynamisé. Et ce centre est puissant puisque c’est un centre imaginé¹⁶⁹.

De cette conception de l’espace découle que les pratiques symboliques et littéraires, au lieu de juste recouvrir le réel — comme c’était le cas chez Lefebvre — ou de servir comme prismes de lecture et d’analyse d’un niveau de réalité plus concret, participent à la production du réel même en lui donnant ses traits saillants, signifiants et significatifs créant un espace habité, vécu et chargé de qualités. Les productions littéraires et symboliques deviennent alors comme « des réalités de l’imagination, comme le pur produit de l’imagination. Car pourquoi les actes de l’imagination ne seraient-ils pas aussi réels que les actes de la perception ?¹⁷⁰ ».

167 Ces thèmes parcourent notamment la deuxième phase de la pensée de Bachelard qui, après un premier moment centré sur la confrontation avec l’épistémologie et la philosophie des sciences, se concentre sur l’étude de la poétique, de la métaphore et de l’imaginaire comme éléments fondateurs de la réalité.

168 Nous utilisons ici le mot « affective » dans le sens que lui donne la théorie des affects telle que développée à partir de Spinoza, passant par, notamment, Deleuze et qui a en Brian Massumi un des plus importants théoriciens aujourd’hui. Pour ces auteurs, les affects se distinguent des pures émotions, car capables d’agir sur le monde et sur les individus, au-delà de la seule sphère intime, à savoir par leur potentialité d’affecter la réalité — leur agentivité, si l’on veut reprendre un terme que nous avons utilisé dans le premier chapitre.

169 *Ibidem*, p. 148.

170 *Ibidem*.

Si la perspective bachelardienne ne semble pas être à l’abri de la critique formulée à son égard par Lefebvre — « [l]a Poétique de l’espace de Bachelard, et sa “topophilie” rattachent les *espaces de représentation*, qu’il parcourt en rêvant (et qu’il distingue des représentations de l’espace, élaborées par la connaissance scientifique) à cet espace intime et absolu¹⁷¹ » — dans laquelle le penseur de l’urbain souligne le confinement de l’imagination bachelardienne dans un espace fondamentalement personnel et individuel, dépourvu de toute dimension sociopolitique, toujours est-il que l’œuvre de Bachelard ouvre de façon claire et nette à une façon différente de concevoir l’imaginaire et le symbolique dans leurs rapports à l’espace et aux modalités dans lesquelles les hommes construisent et habitent leurs environnements quotidiens. Ainsi, est-ce dans *La poétique de l’espace* que l’on commence à avoir une tout autre vision de l’imaginaire et de ses rapports avec l’espace, vision qui en montre, bien qu’encore à l’état brut et intuitif, toutes les potentialités dans la construction de la réalité.

2.1.2 Pour un imaginaire spatial social. Les situationnistes et la psychogéographie.

La critique que Lefebvre adressait au projet bachelardien à l’égard du manque de portée sociopolitique dans sa conception de l’imaginaire spatial met en évidence un point problématique dans ce type d’approche à la dimension symbolique de l’espace. En effet, souvent, les auteur·rice·s qui centrent leurs démarches ou leurs réflexions sur ce que l’on appelle l’espace vécu — que Lefebvre rangeait du côté des espaces de représentation — ont tendance à privilégier un discours qui se meut sur le plan de l’intimité, de l’individu et de la perspective

171 Henri Lefebvre, *La production de l’espace*, *op. cit.*, p. 143.

personnelle. Toutefois, l'équivalence établie par Lefebvre — ainsi que le jugement négatif sous-jacent — par Lefebvre entre espace vécu et a-socialité découle d'un point de vue idéologique à son tour et qui part de l'assomption, entre autres, que l'espace vécu et l'individualité ne sont pas des sujets sociaux et politiques à part entière.

Même si, sans doute, la perspective développée par Lefebvre autour de la production de l'espace social est une des plus importantes, ayant fort contribué à la constitution du tournant spatial, elle n'est cependant pas la seule : d'autres penseur·se·s et d'autres écrivain·e·s se sont penché·e·s sur le rapport entre imaginaire et espace en explorant d'autres manières de penser l'apport des pratiques symboliques dans la construction d'une réalité partagée et non-individuelle. Parmi eux·lles, les réflexions et les pratiques artistiques portées par Guy Debord et, plus généralement, les situationnistes ont eu un impact non négligeable dans nos modalités d'habiter l'espace urbain et de se l'approprier : leur influence, même en dehors de la question de l'espace en elle-même, est témoignée par l'intérêt que ce mouvement suscite encore aujourd'hui.

L'action militante prônée par Debord et les situationnistes, qui a sa déclinaison spatiale la plus célèbre dans la pratique de la dérive — définie comme « une technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Le concept de dérive est indissolublement lié à la reconnaissance d'effets de nature psychogéographique, et à l'affirmation d'un comportement ludico-constructif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade¹⁷² » —, s'insère dans un cadre plus large de critique et renouvellement de la culture de l'époque¹⁷³. Ce mouvement

172 Guy Debord, « Théorie de la dérive », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 251.

173 D'ailleurs, les réflexions situationnistes sur la crise de la culture urbaine ont été largement influencées par la critique de la vie quotidienne telle que formulée par Lefebvre dans plusieurs ouvrages. Voir Henri Lefebvre et Kristin Ross, « Sur les situationnistes. Entretien inédit d'Henri Lefebvre avec Kristin Ross Période », *Période*, 2014.

français des années 1950 et 1960 s’ancre dans l’espace contemporain par sa volonté de repenser l’urbanisme, au sens large, comme moyen de changer la société dans son entièreté — et cela plus d’un point de vue pratique que strictement artistique : « [c]es œuvres en marche sont seulement des recherches pour une action directe dans la vie quotidienne¹⁷⁴ ». D’entrée de jeu inscrits dans une démarche visant le social, les situationnistes visent à brouiller les frontières établies par Lefebvre entre, d’un côté, économique et politique — la pratique spatiale — et, de l’autre, urbanisme et aménagement — les représentations de l’espace — à travers le refus de la hiérarchisation des instances produisant l’espace. Le militantisme situationniste visant une réévaluation du rôle des pratiques urbanistiques ne se limite pas à celles-ci mais ouvre à une pareille reconsidération du pouvoir créatif des arts et de l’imaginaire. Cette vision s’exprime notamment dans le programme politico-social du développement d’une théorie de l’urbanisme unitaire, comme affirmé par Debord lui-même. L’urbanisme unitaire¹⁷⁵ qui est à la base de la pratique spatiale situationniste prêche une conception de la ville plus large que celle courante, basée sur une vision utilitaire de l’espace urbain : « [a]ujourd’hui, le principal problème que doit résoudre l’urbanisme est celui de la bonne circulation d’une quantité rapidement croissante de véhicules automobiles. Il n’est pas interdit de penser qu’un urbanisme à venir s’appliquera à des constructions utilitaires, tenant le plus large compte des possibilités psychogéographiques¹⁷⁶ ».

174 Guy Debord, « Manifeste pour une construction de situations », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 108.

175 Debord définit de la manière suivante l’urbanisme unitaire, en mettant de l’avant le côté actif de celui-ci : « nos perspectives d’action sur le décor aboutissent, dans leur dernier développement, à la conception d’un urbanisme unitaire. L’urbanisme unitaire se définit premièrement par l’emploi de l’ensemble des arts et des techniques, comme moyens concourant à une composition intégrale du milieu », Guy Debord, « Rapport sur la construction des situations et sur les tendances de l’organisation et de l’action de la tendance situationniste internationale », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 322.

176 Guy Debord, « Introduction à une critique de la géographie urbaine », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 205.

Cette forme d'urbanisme s'appuie notamment sur l'apport que l'espace vécu et les arts ont dans la production de l'espace, sans pour autant nier la place des autres pratiques, et dans le façonnement d'une ambiance urbaine — autre mot-clé du lexique spatial situationniste — qui donne lieu à une nouvelle

conception de l'ameublement, de l'espace et de la décoration pour chaque pièce. Une nouvelle utilisation des sensations thermiques, des odeurs, du silence et de la stéréophonie [...] contribuant à créer un climat, ou un heurt de plusieurs climats. Parvenant alors à l'utilisation des autres arts, pris à n'importe lequel de leurs stades passés comme objets pratiques d'*accompagnement*, l'architecture redeviendra cette synthèse directrice des arts qui marquait les grandes époques de l'Esthétique¹⁷⁷.

L'espace tel que conçu par les situationnistes se révèle donc un espace façonné certes par l'architecture et l'urbanisme, au sens habituel que ces termes ont, mais également par des éléments spatiaux différents et inhabituels qui participent au façonnement des environnements humains au même titre. S'inspirant des recherches ethnologiques et sociologiques menées sur l'agglomération urbaine parisienne par Paul-Henry Chombart de Lauwe qui montrent qu'un « quartier urbain n'est pas déterminé seulement par les facteurs géographiques et économiques mais par la représentation que ses habitants et ceux des autres quartiers en ont¹⁷⁸ », Guy Debord et les situationnistes proposent des lectures affectives des espaces habités par les êtres humains. Dans cette perspective, les émotions, les sensations, les affects et les imaginaires font partie du décor et du paysage urbain et façonnent les quartiers et les environnements donnant lieu à des ambiances, à travers lesquelles les individus se déplacent et qui constituent les unités spatiales

177 Guy Debord, « Manifeste pour une construction de situations », *op. cit.*, p. 109.

178 Guy Debord, « Théorie de la dérive », *op. cit.*, p. 252.

que les habitants vivent véritablement au quotidien. Cette typologie d'espace, qui échappe tout naturellement à une géographie qui « rend compte de l'action déterminante de forces naturelles générales, comme la composition des sols ou les régimes climatiques, sur les formations économiques d'une société et, par là, sur la conception qu'elle peut se faire du monde¹⁷⁹ », ne peut être appréhendée et saisie que par l'entremise d'une nouvelle approche spatiale : la psychogéographie. Plus qu'une méthode exacte, la psychogéographie situationniste est un outil permettant d'abord une meilleure compréhension des enjeux liés aux espaces vécus, imaginaires et symboliques qui peuplent les villes contemporaines et ensuite la proposition de pratiques et d'actions visant le changement de ces espaces. Partant du constat que l'environnement dans lequel les humains évoluent a un impact sur eux-mêmes, la psychogéographie refuse de se situer du côté abstrait : elle « ne sort pas de la perspective matérialiste du conditionnement de la vie et de la pensée par la nature objective [...] [et] se proposerait l'étude des lois exactes et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus¹⁸⁰ ». La psychogéographie n'est pas non plus une pratique qui se cantonne dans une fonction seulement critique, au contraire ; selon les intentions de Debord et des situationnistes, elle est une démarche qui implique un degré élevé d'agentivité spatiale ayant un impact non seulement sur les affectes des individus mais aussi sur la construction de l'environnement spatial :

[n]otre idée centrale est celle de la construction de situations c'est-à-dire la construction concrète d'ambiances momentanées de la vie, et leur transformation en une qualité passionnelle supérieure. Nous devons mettre au point une intervention ordonnée sur les

179 Guy Debord, « Introduction à une critique de la géographie urbaine », *op. cit.*, p. 204.

180 *Ibidem.*

facteurs complexes de deux grandes composantes en perpétuelle interaction : le décor matériel de la vie ; les comportements qu'il entraîne et qui le bouleversent¹⁸¹.

L'espace situationniste tel qu'il se dessine à travers les écrits de Debord se présente donc comme un espace structuré par des instances variées — économie et politique, certes, mais aussi arts, imaginaire, affects, symbolique, etc. — qui ont toutes le même degré de consistance, allant ainsi à l'encontre des réflexions proposées par Lefebvre et reprises par Jameson et Soja. De ce point de vue, la théorie de l'urbanisme unitaire notamment s'oppose frontalement à la trialectique¹⁸² spatiale lefebvrienne : si le sociologue français ordonnait les instances produisant l'espace en donnant à la pratique spatiale une place d'excellence, les situationnistes refusent cette compartimentation axiologique. Leur intégration des affects et des loisirs — dans la perspective situationniste moins des divertissements et des attractions que des modalités d'habiter l'espace d'une manière non utilitaire¹⁸³ — ouvre en fait la voie non seulement à une réévaluation du rôle

181 Guy Debord, « Rapport sur la construction des situations », *op. cit.*, p. 322.

182 Pour la notion de trialectique spatiale appliquée à Lefebvre, voir Edward W. Soja, *Postmodern Geographies*, *op. cit.*

183 Cette conception des loisirs est particulièrement évidente lors de la confrontation que Debord entame avec l'écologie urbaine développée par l'École socio-urbaine de Chicago : « [l]'écologie, qui se préoccupe de l'habitat, veut faire sa place dans un complexe urbain à un espace social pour les loisirs. Mais l'écologie n'entre jamais dans des considérations sur les loisirs, les renouvellements et leur sens. L'écologie considère les loisirs comme hétérogènes par rapport à l'urbanisme. [...] Les centres d'attraction, pour l'écologie, se définissent simplement par les besoins utilitaires (magasins) ou par l'exercice des loisirs dominants. Les centres d'attraction spécifique de la psychogéographie sont des réalités subconscientes qui apparaissent dans l'urbanisme lui-même », Guy Debord, « Écologie, psychogéographie et transformation du milieu urbain », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 458-460.

Cette vision anti-utilitaire et productive des loisirs spatiaux trouve son expression concrète dans une pratique rendue célèbre par le situationnisme, notamment dans le milieu littéraire et artistique, à savoir le détournement, voir Guy Debord et Gil J. Wolman, « Mode d'emploi du détournement », dans Guy Debord, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006. C'est d'ailleurs Henri Lefebvre lui-même qui soulignait la portée du détournement spatial en tant que pratique d'appropriation de l'espace : « Du détournement on sait déjà qu'il doit s'étudier comme pratique intermédiaire entre la domination et l'appropriation, entre l'échange et l'usage. L'opposer à la production ou l'en dissocier, c'est méconnaître son sens. Il mène vers la production d'un espace celui qui sait le comprendre » Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, *op. cit.*, p. 425

productif et de la concrétude de l'imaginaire spatial, ce que l'on trouvait déjà dans la pensée bachelardienne, mais aussi, et surtout, à une dimension sociale de l'action de l'imaginaire. Le projet psychogéographique tel que conçu par les situationnistes, basé sur la reconnaissance et la construction des ambiances — constitutives des espaces vécus par les individus —, permet de penser la transition des affects et des symboliques de la sphère intime et personnelle au social et au politique et ainsi d'inclure l'imaginaire dans la production d'un espace partagé.

2.1.3 Pour un imaginaire spatial. La ville relationnelle de Kevin Lynch

Dans les années 1960 — et dans une atmosphère de critique culturelle plus large —, les situationnistes développaient donc un projet de refonte intégrale de l'urbanisme contemporain. Or ces démarches, axées sur la réévaluation du pouvoir de l'imaginaire et des arts dans la production de l'espace, sont contemporaines des travaux de Kevin Lynch. En effet, c'est en 1960 que cet architecte et théoricien de l'aménagement publiait un ouvrage fondamental pour les études spatiales, *The Image of the City*.

Dans ce livre, issu d'un travail d'enquête sociologique sur le terrain — plus précisément dans les villes de Boston, Los Angeles et Jersey City — étalée sur cinq ans, Lynch analyse les manières dans lesquelles les habitant·e·s d'une ville vivent au quotidien leurs environnements urbains — quartier de résidence, zones de travail, déplacements, etc. —, organisent visuellement et mentalement les endroits où ils·elles évoluent et donnent une signification aux espaces qu'ils·elles traversent. Les réflexions de Lynch, formulées à travers l'observation des pratiques urbaines quotidiennes des individus, offrent une perspective fort intéressante sur la participation des espaces vécus et de l'imagination à la production de l'espace, s'inscrivant ainsi dans le

sillage ouvert par les situationnistes que Lynch reprend par le biais d'une approche moins militante, moins artistique et plus rigoureuse, selon les codes épistémologiques typiques des sciences humaines et sociales.

Lorsque Lynch aborde la question de l'espace urbain, il part d'un constat assez simple, mais ayant une portée fondamentale : dans l'expérience réelle de ses habitants, une chose telle que *la* ville n'existe pas. Étant donné les caractéristiques des villes modernes — étendue, division fonctionnelle des quartiers, étalement urbain, etc. —, les citoyen·e·s ne peuvent pas avoir une véritable appréhension de la ville dans sa totalité et son entièreté, mais plutôt ils·elles en saisissent les caractères spécifiques à travers la recomposition mentale des fragments, des pans et des parties de la ville qu'ils·elles ont effectivement parcouru·e·s, habité·e·s et vécu·e·s. D'après Lynch, ce processus de recomposition s'appuie sur et est rendu possible par une conception foncièrement relationnelle et multiple des éléments qui façonnent l'identité de la ville ; identité qui serait alors le résultat de l'interaction, toujours changeante, de ces éléments se démarquant ainsi de la vision centripète de l'espace urbain proposée par Lefebvre lorsqu'il affirmait que « qui dit "spatialité urbaine", dit aussi centre et centralité¹⁸⁴ ». Lynch regroupe les éléments constituant l'identité d'une ville en cinq macro-catégories :

1. *Paths*. Paths are channels along which the observer customarily, occasionally, or potentially moves. They may be streets, walkways, transit lines, canals, railroads. For many people, these are the predominant element in their image. People observe the city while moving through it, and along these paths the other environmental elements are arranged and related.

184 *Ibidem*, p. 121.

2. *Edges*. Edges are the linear elements not used or considered as paths by the observer. They are the boundaries between two phases, linear breaks in continuity: shores, railroad cuts, edges of development, walls. They are lateral references rather than coordinate axes. Such edges may be barriers, more or less penetrable, which close one region off from another; or they may be seams, lines along which two regions are related and joined together. [...]
3. *Districts*. Districts are the medium-to-large sections of the city, conceived of as having two-dimensional extent, which are recognizable as having some common, identifying character. Always identifiable from the inside, they are also used for exterior reference if visible from the outside. [...]
4. *Nodes*. Nodes are points, the strategic spots in a city into which an observer can enter, and which are the intensive foci to and from he is travelling. They may be primarily junctions, places of break in transportation, a crossing or convergence of paths, moments of shift from one structure to another. Or the nodes may be simply concentrations, which gain their importance from being the condensation of some use or physical character. [...] They may be called cores. Many nodes, of course, partake of the nature of both junctions and concentrations. The concept of node is related to the concept of path, since junctions are typically the convergence of paths, events on the journey. [...]
5. *Landmarks*. Landmarks are another type of point-reference, but in this case the observer does not enter within them, they are external. They are usually a rather simply defined physical object. [...] These are the innumerable signs, store fronts, trees, doorknobs, and other urban detail, which fill in the image of most observers. They are frequently used clues of identity and even of structure¹⁸⁵.

Le jeu et les rapports entre ces éléments créent un environnement perceptif, visuel et habitable dans lequel l'individu se meut en l'organisant, en lui donnant une forme et une signification à partir de ses schémas mentaux, que Lynch appelle images mentales ou images

185 Kevin Lynch, *The Image of the City*, op. cit., p. 47-48.

environnementales¹⁸⁶. La formation d'une image mentale de l'espace est un processus qui implique au même niveau la ville, avec son urbanisme et son architecture, et les individus, habitants ou touristes, chacun avec ses modalités spécifiques de participation : « [e]nvironmental images are the result of a two-way process between the observer and his environment. The environment suggests distinctions and relations, and the observer — with great adaptability and in the light of his own purposes — selects, organizes, and endows with meaning what he sees¹⁸⁷ ». Selon Lynch, les villes jouent un rôle que l'on pourrait définir primaire d'un point de vue phénoménologique : elles donnent à lire¹⁸⁸ et à interpréter des environnements aux

186 À la base du concept de « cognitive mapping », que Jameson lui emprunte, Lynch donne la définition suivante d'image environnementale : « [a]n environmental image may be analyzed into three components: identity, structure, and meaning. It is useful to abstract these for analysis, if it is remembered that in reality they always appear together. A workable image requires first the identification of an object, which implies its distinction from other things, its recognition as a separable entity. This is called identity, not in the sense of equality with something else, but with the meaning of individuality or oneness. Second, the image must include the spatial or pattern relation of the object to the observer and to other objects. Finally, this object must have some meaning for the observer, whether practical or emotional », *ibidem*, p. 8.

187 *Ibidem*, p. 6.

188 La question de la lisibilité de la ville est un aspect fondamental de cet ouvrage de Lynch : ce livre « will concentrate especially on one particular visual quality : the apparent clarity or “legibility” of the cityscape. By this we mean the ease with which its parts can be recognized and can be organized into a coherent pattern », *ibidem*, p. 2-3, ou encore : « [t]his study will look for physical qualities which relate to the attributes of identity and structure in the mental image. This leads to the definition of what might be called *imageability*: that quality in a physical object which gives it a high probability of evoking a strong image in any given observer. [...] It might also be called *legibility*, or perhaps *visibility* in a heightened sense », *ibidem*, p. 9.

La lisibilité, ou visibilité ou imagibilité, se situe du côté objectal, par opposition au sujet perceptif, des images mentales d'une ville et représente l'influence qu'un environnement a sur la structuration de l'identité spatiale. Cette perspective qui fait de la ville un texte et donc ouvre à des approches littéraires à la question a été critiquée notamment par Lefebvre dans *La production de l'espace*— « [s]i l'on applique à des espaces (urbains, par exemple) des codes élaborés à partir de textes littéraires, une telle application reste descriptive ; il n'est pas difficile de le montrer. Que l'on s'efforce de construire ainsi un codage — une procédure décryptant l'espace social — ne risque-t-on pas de réduire celui-ci à un message, et sa fréquentation à une lecture », Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, *op. cit.*, p. 14. — alors que dans *Le droit à la ville* sa position était beaucoup plus nuancée : « [i]l y a la *parole* de la ville : ce qui passe et se passe dans la rue, sur les places, dans les vides, ce qui s'y dit. Il y a la *langue* de la ville : les particularités propres à telle ville qui s'expriment dans les discours. [...] Il y a le *langage urbain*, que l'on peut considérer comme langage de connotations, système secondaire dérivé à l'intérieur du système dénotatif. [...] Enfin, il y a l'*écriture de la*

individus ; cette priorité n'est pourtant pas une primauté ontologique, dans la perspective du chercheur américain, car « [t]hese elements are simply the raw material of the environmental image at the city scale. They must be patterned together to provide a satisfying form¹⁸⁹ ». L'on pourrait même pousser la réflexion plus loin et affirmer que la place privilégiée en matière d'agentivité, c'est-à-dire en matière de capacité à avoir un impact sur la production de l'espace, lorsque l'on parle des images mentales revient principalement à l'individu. Si l'on considère la pratique de la ville, en fait, les individus s'y orientent et s'y déplacent grâce aux images mentales qu'ils·elles sont capables de former et dans ce processus de

way-finding, the strategic link is the environmental image, the generalized mental picture of the exterior physical world that is held by an individual. This image is the product both of immediate sensation and of the memory of past experience, and it is used to interpret information and to guide action. The need to recognize and pattern our surroundings is so crucial, and has such long roots in the past, that this image has wide practical and emotional importance to the individual¹⁹⁰.

La production d'une image mentale de l'espace, selon Lynch, n'engage pas seulement des facultés que l'on pourrait considérer pragmatiques, utilitaristes ou pratiques, dans le sens lefebvrien du terme, mais également d'autres que l'on considère habituellement comme moins prégnantes lorsque l'on pense à la production d'un espace. Dans ce sens, mémoires, sensations et émotions rentrent dans une dynamique de formation de signification de l'espace, ce qui modifie non seulement la perception de celui-ci chez l'individu, mais également la façon dont il·elle

ville ce qui s'inscrit et se prescrit sur ses murs, dans la disposition des lieux et leur enchaînement », Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, op. cit., p. 62.

189 Kevin Lynch, *The Image of the City*, op. cit., p. 83.

190 *Ibidem*, p. 4.

l'habite :

The image is valuable not only in this immediate sense in which it acts as a map for the direction of movement; in a broader sense it can serve as a general frame of reference within which the individual can act, or to which he can attach his knowledge. In this way it is like a body of belief, or a set of social customs; it is an organizer of facts and possibilities. [...] The environmental image can go further, and act as an organizer of activity¹⁹¹.

Loin de n'être qu'un élément confiné dans la tête et dans l'esprit des êtres humains, l'image mentale affecte l'espace extérieur et social par la capacité d'ouvrir des possibilités d'action concrète à l'individu. Pouvant agir de la même manière qu'un ensemble de croyances ou d'usages sociaux et ainsi produire un cadre et façonner les actions des personnes, les images mentales dépassent le niveau purement physique de l'espace et intègrent des éléments appartenant à l'imaginaire, tout en demeurant orientées vers le côté social. Les images mentales des individus, lorsque produites à partir d'un environnement qui « furnish the raw material for the symbols and collective memories of group communication¹⁹² », deviennent des perspectives partagées et partageables sur la ville et ainsi entrent dans le social.

Un exemple particulièrement significatif de ces formes d'images mentales partagées, selon Lynch, est ce que le chercheur américain appelle l'image publique de la ville, « the common mental pictures carried by large numbers of a city's inhabitants: areas of agreement which might be expected to appear in the interaction of a single physical reality, a common culture, and a

191 *Ibidem*, p. 125-126.

192 *Ibidem*, p. 4.

basic physiological nature¹⁹³ ». Tenant compte des réflexions de Lynch à l'égard de l'existence d'une ville, que nous avons abordées au début de cette section, nous sommes en mesure d'affirmer qu'une véritable expérience de la ville comme totalité ne peut que passer par la reconnaissance du rôle fondamental joué par l'idée de culture commune dans le façonnement de l'image publique. Alors que chaque habitant·e ou touriste ne peut véritablement appréhender qu'une partie de la ville — celle qu'il·elle habite au quotidien —, la conscience de l'identité globale de la ville est saisie par l'intermédiaire d'un ensemble d'éléments communs parmi lesquels l'imaginaire et les pratiques symboliques et culturelles ont une place fondamentale. Ce rôle de l'imaginaire, dans la perspective de Lynch, dépasse le niveau de la ville pour se situer et opérer dans le plan ontologique spatial lui-même ; tout espace, quelles que soit sa taille ou son échelle, pour avoir une véritable existence allant au-delà d'une présence purement physique, nécessite l'intervention signifiante des êtres humains : « [a]bove all, if the environment is visibly organized and sharply identified, then the citizen can inform it with his own meaning and connections. Then it will become a true *place*¹⁹⁴ ». Les analyses de Lynch sur l'intégration de l'imaginaire à même la production de sens d'un lieu en tant qu'élément décisif pour son identité, individuelle et sociale, et sur l'image mentale spatiale auront une forte influence non seulement sur le développement de la pratique du *cognitive mapping*, dont Lynch est un des pionniers, mais aussi sur la manière de concevoir l'espace et de l'étudier. C'est notamment le cas pour le domaine de la géographie, où la primauté de l'approche quantitative a été mise en crise par la naissance et la diffusion de perspectives basées sur une vision qualitative de l'espace comme la

193 *Ibidem*, p. 7.

194 *Ibidem*, p. 92.

géographie sociale ou la géographie culturelle. Guy Di Méo, un des représentants les plus importants de ces courants¹⁹⁵, témoigne de l'influence des recherches lynchiennes dès le tout début de son livre-manifeste, *L'homme, la société, l'espace*, lorsqu'il déclare que

[t]oute recherche sur la construction du lien socio-spatial nous renvoie à une interrogation sur le sens et sur la fonction des configurations géographiques qu'il produit. Elle requiert ensuite une analyse des facteurs géographiques, économiques et politiques qui s'immiscent dans la genèse des formes et des rapports spatiaux. Elle nous invite aussi, et c'est plus neuf, à explorer la sphère complexe des idéologies territoriales, à déceler, jusqu'au plus secret de leurs origines, les représentations mentales, individuelles et collectives, qui façonnent notre connaissance du monde et régissent nos pratiques¹⁹⁶.

S'inscrivant dans le sillage ouvert par Lynch, les réflexions et les recherches menées par les penseur·se·s de la géographie culturelle et sociale, parmi lequel·le·s on trouve des personnalités comme Thierry Paquot, Michel Lussault et Jacques Lévy, ont permis de mieux comprendre l'impact des processus sociaux sur le façonnement de l'espace et de l'imaginaire sur sa production, contribuant ainsi à renouveler les études spatiales après le tournant des années 1960 et 1970.

La dernière caractéristique de l'image mentale telle que proposée par Lynch, point qui ouvre des questionnements que nous allons traiter davantage dans la prochaine section de ce chapitre, concerne l'identité foncièrement multiple et plurielle de l'espace — urbain et non. Rappelons un moment le point de départ de l'argumentation lynchienne : la ville, en tant qu'objet unique et

195 Voir notamment Guy Di Méo, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 1998, *L'espace social. Lecture géographique des sociétés*, Paris, Armand Colin, 2005 et Guy Di Méo, *Introduction à la géographie sociale*, Paris, Armand Colin, 2014.

196 Guy Di Méo, *L'homme, la société, l'espace*, Paris, Anthropos, 1991, p. 1.

monolithique, n'existe pas sinon à travers ce que l'urbaniste américain appelle image publique. Cette image publique, dans sa perspective, se produit en tant que résultat de la négociation — Lynch utilise le terme « overlap », à savoir chevauchement, ou recoupement — entre elles des images mentales d'un ensemble d'individus ou, de manière encore plus orientée vers une approche plurielle à l'espace, « perhaps there is a series of public images, each held by some significant number of citizens¹⁹⁷ ». Alors que Lefebvre lui-même ouvrait à la possibilité d'une conception multiple de l'espace, lorsqu'il affirmait que

[L]es lieux ne se juxtaposent pas seulement dans l'espace social, en contraste avec ceux de l'espace-nature. Ils s'interposent ; ils se composent ; ils se superposent, et parfois se heurtent. [...] Des flux multiples traversent ces espaces. L'espace social commence à apparaître dans son hypercomplexité : unités individuelles et particularités, fixités relatives¹⁹⁸,

Lynch intègre à la pluralité spatiale historiciste — différents espaces coexistent et se modifient au fil du temps sans nécessairement disparaître — et monodimensionnelle — les espaces singuliers qui participent véritablement à la multiplicité sont tous de la même typologie hiérarchique, à savoir sociale — de Lefebvre une perspective ontologique plus générale, allant

197 Kevin Lynch, *The Image of the City*, *op. cit.*, p. 46.

198 Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, *op. cit.*, p. 105-106. Cette ouverture à la pluralité des espaces, qui pourrait laisser entrevoir un différent rôle pour l'imaginaire dans la conception lefebvrine de l'espace, est réabsorbée, et finalement neutralisée, en raison du positionnement axiologique de Lefebvre qui reconduit la multiplicité sur le plan pratico-social selon la hiérarchie que l'on connaît. Au lieu de parler d'une pluralité ontologique des espaces — à savoir une coexistence paritaire des espaces économiques, des espaces sociaux, des espaces imaginaires, etc. —, le philosophe français n'envisage qu'une pluralité des espaces sociaux : « [a]ucun espace ne disparaît, au cours de la croissance et du développement [...] L'implication des espaces sociaux est une loi. Pris isolément, chacun n'est qu'une abstraction. Abstractions concrètes, ils existent "réellement" par des réseaux et filières, des gerbes ou faisceaux de relations. Par exemple, les réseaux des communications à l'échelle mondiale, des échanges, des informations. Réseaux récents, ces derniers ne rejettent pas dans le néant social les anciens réseaux, superposés au cours des siècles », *ibidem*, p. 103 — 104.

ainsi au-delà de l'interrelation des seuls espaces sociaux. En effet, la multiplicité de l'espace lynchien se manifeste certes par la coexistence et l'agencement de plusieurs images mentales produites par l'interaction entre espace physique et individus mais également par la valorisation de tous les points de vue individuels ainsi que de tous les niveaux constituant un espace, y compris bien évidemment l'imaginaire. L'attention portée par Lynch au rôle que l'attribution d'une signification à l'espace, l'image mentale et le *cognitive mapping* des habitants, joue dans la production de celui-ci ainsi que le constat du caractère multiple des images mentales nous permettent de mettre en évidence la dernière caractéristique des espaces imaginaires et symboliques : la pluralité intrinsèque des spatialités symboliques et imaginaires.

2.1.4 Les arts de faire et les savoirs situés. Perspectives pour des espaces multiples.

Être élevé au sommet du World Trade Center, c'est être enlevé à l'emprise de la ville. Le corps n'est plus enlacé par les rues qui le tournent et le retournent selon une loi anonyme. [...] Celui qui monte là-haut sort de la masse qui emporte et brasse en elle-même toute identité d'auteurs ou de spectateurs. Icare au-dessus de ces eaux, il peut ignorer les ruses de Dédale en des labyrinthes mobiles et sans fin. Son élévation le transfigure en voyeur. Elle le met à distance. Elle mue en un texte qu'on a devant soi, sous les yeux. [...] Elle permet de le lire, d'être un Œil solaire, un regard de dieu. Exaltation d'une pulsion scopique et gnostique. N'être que ce point voyant, c'est la fiction du savoir¹⁹⁹.

La dialectique entre les individus — pluriels — et la ville — unitaire — que nous avons vue se dessiner en filigrane dans les recherches de Lynch prend toute son ampleur dans le premier tome de l'ouvrage *L'invention du quotidien : arts de faire* de Michel de Certeau, d'où la citation qui

199 Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Gallimard, Paris, 1990, p. 140.

ouvre cette partie de notre thèse est tirée, de Michel de Certeau. Auteur qui n'a pas consacré une réflexion organique sur l'espace et donc quelque peu en marge du véritable tournant spatial, Certeau a tout de même formulé des considérations fort intéressantes sur la vie quotidienne, dialoguant à distance avec Lefebvre, dont une partie touche à l'espace. Intéressé à la culture populaire et aux pratiques concrètes des individus, se situant ainsi dans le sillage ouvert par Lynch, Di Méo et la géographie socio-culturelle, c'est dans *L'invention du quotidien* que l'on trouve l'application spatiale de ses perspectives théoriques générales. Ce livre, dense, profond et touchant à nombreux domaines, dont la littérature et l'espace, est centré sur la nécessité de repenser la subordination « [d]es *opérations des usagers*, supposés voués à la passivité et à la discipline²⁰⁰ » face à la primauté des grands systèmes théoriques et sociaux.

Cette tentative s'articule, dans la réflexion de Certeau, située à mi-chemin entre sociologie et anthropologie, autour de la dialectique pragmatique entre les notions de *stratégie*²⁰¹ et de *tactique*²⁰². Plus que par une définition liée à une conception axiologique ou politique des instances culturelles au sens large, ces deux notions sont en fait présentées par Certeau sous la perspective de l'ensemble d'actions qu'elles rendent possibles dans un espace quelconque²⁰³ —

200 *Ibidem*, p. xxxv.

201 « J'appelle *stratégie* le calcul (ou la manipulation) des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir est isolable. Elle postule *un lieu* susceptible d'être circonscrit comme *un propre* et d'être la base d'où gérer les relations avec *une extériorité* de cibles ou de menaces », *ibidem*, p. 59.

202 « [J]'appelle *tactique* l'action calculée que détermine l'absence d'un propre. Alors aucune délimitation de l'extériorité ne lui fournit la condition d'une autonomie. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Aussi doit-elle jouer avec le terrain qui lui est imposé tel que l'organise la loi d'une force étrangère », *ibidem*, p. 60.

203 De Certeau n'est pas généreux en matière d'exemple de stratégies et de tactiques. Pour expliquer concrètement la dialectique entre stratégies et tactiques lorsqu'on se situe dans l'espace, on pourrait prendre le cas du parkour, « Parkour », *Wikipédia*, septembre 2020, en ligne : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Parkour&oldid=174741892>, consulté le 28/09/2020. Cette pratique consiste à se déplacer *tactiquement* dans un espace construit de manière *stratégique* : alors que l'urbanisme et l'architecture établissent des parcours prédéterminés, suivant certaines règles (on marche sur les trottoirs, on traverse la rue aux passages

qu'il soit métaphorique, comme l'espace textuel, ou réel, comme l'espace urbain — ou, pour utiliser les mots du sociologue français, « ce qui distingue les unes des autres [les stratégies des tactiques], ce sont des *types d'opération* en ces espaces que les stratégies sont capables de produire, quadriller et imposer, alors que les tactiques peuvent seulement les utiliser, manipuler et détourner²⁰⁴ ». D'un point de vue structurel, les « manières — ou arts — de faire », que Certeau a également les tactiques, se caractérisent en tant que pratiques « secondaires », ne se déployant qu'après la création d'un espace effectuée par les stratégies, qui seules peuvent « produire » et « imposer » alors que la stratégie « n'a donc pas la possibilité de se donner un projet global ni de totaliser l'adversaire dans un espace distinct, visible et objectivable. Elle fait du coup par coup. Elle profite des “occasions” et en dépend²⁰⁵ ». La dépendance structurelle des tactiques face aux stratégies n'implique toutefois pas leur subordination ontologique et, par conséquent, la perte d'opérativité ou d'agentivité, mais tout simplement un fonctionnement différent²⁰⁶ et d'autres typologies d'actions mises en place :

Ces styles d'action interviennent dans un champ qui les régule à un premier niveau, mais ils y introduisent une façon d'en tirer parti qui obéit à d'autres règles et qui constitue comme un second niveau imbriqué dans le premier. Assimilables à des *modes d'emploi*, ces “manières de faire” créent du jeu par une stratification de fonctionnements différents et interférents. [...] [D]ans ces “usages”, il s'agit précisément de reconnaître des

piétons, etc.), les traceur·se·s (nom de la personne qui pratique le parkour) jouent avec et détournent ces contraintes spatiales pour se frayer des chemins autres.

204 Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, op. cit.*, p. 51.

205 *Ibidem*, p. 61.

206 « [À] une production rationalisée, expansionniste, centralisée, spectaculaire et bruyante, fait face une production d'un type tout différent, qualifiée de “consommation”, qui a pour caractéristiques ses ruses, son effritement au gré des occasions, ses braconnages, sa clandestinité, son murmure inlassable, en somme une quasi-invisibilité puisqu'elle ne se signale guère par des produits propres mais par un art d'utiliser ceux qui lui sont imposés », *ibidem*, p. 53

“actions” qui ont leur formalité et leur inventivité propres et qui organisent en sourdine le travail fourmilier de la consommation²⁰⁷.

Parmi les contextes mettant en lumière les dynamiques de la relation dialectique qui a lieu entre stratégies et tactiques, selon de Certeau, l’espace et notamment sa déclinaison urbaine sont des exemples particulièrement riches d’indications. La dualité culturelle exprimée par stratégies et tactiques s’incarne au niveau de la ville dans l’opposition entre la masse fourmillante qui parcourt les rues chaque jour et ce que le penseur français appelle la « pulsion scopique », découlant de la prétention du savoir théorique de se situer au-dessus de la ville elle-même et d’être un pur point voyant — déclinaison urbaine du vieux fantasme de la visibilité totale dont Foucault a montré les caractéristiques²⁰⁸. En faisant écho aux intuitions lynchiennes, selon de Certeau *la ville n’a pas une véritable existence, mais elle se configure plutôt comme « un simulacre “théorique”, en somme un tableau, qui a pour condition de possibilité un oubli et une méconnaissance des pratiques²⁰⁹ »* concrètes et quotidiennes qui sont les véritables composantes de l’expérience urbaine²¹⁰. En s’inspirant des analyses foucaaldiennes sur les retombées qu’entraîne l’organisation sociopolitique selon le régime de visibilité²¹¹, Michel de Certeau

207 *Ibidem*, p. 51-52.

208 Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

209 Michel de Certeau, *L’invention du quotidien, op. cit.*, p. 141.

210 Il ne s’agit pas ici de renverser la hiérarchie entre pratique et théorie en affirmant que les pratiques ordinaires dont de Certeau parle donneraient lieu à la *vraie* ville ou au *vrai* espace alors que la théorie — au sens large — produirait un espace et une ville « fantasme ». Lorsque nous parlons de « véritable expérience » de la ville, nous mettons tout simplement l’accent sur le côté phénoménologique de ce mode d’appréhender la ville dans lequel le concept se construit, formellement, en un second moment, après son expérience sensible — sans que cela implique, encore une fois, une différenciation ontologique des deux.

211 Nous verrons, dans le prochain chapitre de notre thèse, que la thématique de l’organisation selon le principe panoptique de visibilité a des impacts sociopolitiques qui touchent également à la question de l’arrivée des technologies numériques dans notre manière de concevoir et produire l’espace contemporain.

propose une approche différente²¹² à la question urbaine afin de repenser les modalités de construction et production des espaces que nous habitons :

je voudrais repérer des pratiques étrangères à l'espace "géométrique" ou "géographique" des constructions visuelles, panoptiques ou théoriques. Ces pratiques de l'espace renvoient à une forme spécifique d'*opérations* (des "manières de faire"), à "une autre spatialité" (une expérience "anthropologique", poétique et mythique de l'espace), et à une mouvance *opaque et aveugle* de la ville habitée. Une ville *transhumante*, ou métaphorique, s'insinue ainsi dans le texte clair de la ville planifiée et lisible²¹³.

Contre le projet scopique tendant à l'uniformisation à travers la création d'un sujet universel répondant au nom de ville et qui cache et oblitère les manières autres de concevoir et produire l'espace, de Certeau prône un urbanisme multiple — « planifier la ville, c'est à la fois *penser la pluralité* même du réel et *donner effectivité* à cette pensée du pluriel ; c'est savoir et pouvoir articuler²¹⁴ » — qui s'articule autour de la différence, d'ordre pragmatique, entre espace et lieu²¹⁵. Si l'espace est un élément topologique produit par la rationalité organisationnelle découlant du régime de visibilité, le lieu se caractérise comme étant le résultat, non préorganisé, de l'appropriation des individus de l'espace neutre, par le biais d'un ensemble hétéroclite de pratiques singulières.

212 « C'est "en bas" au contraire, à partir des seuils où cesse la visibilité, que vivent les pratiquants ordinaires de la ville. Forme élémentaire de cette expérience, ils sont des marcheurs, dont le corps obéit aux pleins et aux déliés d'un "texte" urbain qu'ils écrivent sans pouvoir le lire », *ibidem*.

213 *Ibidem*, p. 142.

214 *Ibidem*, p. 143.

215 « [E]ntre espace et lieu, je pose une distinction qui délimitera un champ. Est un *lieu* l'ordre (quel qu'il soit) selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence. S'y trouve donc exclue la possibilité, pour deux choses, d'être à la même place. La loi du "propre" y règne : les éléments considérés sont les uns à *côté* des autres, chacun situé en un endroit "propre" et distinct qu'il définit. [...] Il y a *espace* dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable de temps. L'espace est un croisement de mobiles. Il est en quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient. [...] En somme, *l'espace est un lieu pratiqué* », *ibidem*, p. 172-173.

Parmi les pratiques qui contribuent à créer une expérience concrète de la ville, la marche recouvre une place centrale dans la pensée de Certeau. Analysé dans une perspective pragmatique et performative²¹⁶ plus que sociale ou politique,

[I]’acte de marcher est au système urbain ce que l’énonciation (le *speech act*) est à la langue ou aux énoncés proférés. Au niveau le plus élémentaire, il a en effet une triple fonction "énonciative" : c’est un procès d’*appropriation* du système topographique par le piéton ; c’est une *réalisation* spatiale du lieu ; enfin il implique des *relations* entre des positions différenciées²¹⁷.

Si la conception de l’espace du point de vue du piéton, unité minimale de signification urbaine d’après de Certeau, confirme les caractéristiques de notre modèle spatial — appropriation, avec les situationnistes et le *Droit à la ville* de Lefebvre ; réalisation, avec Kevin Lynch et Gaston Bachelard ; relationnalité, avec Foucault —, les réflexions du sociologue français nous permettent de préciser le rôle agentif et productif de la multiplicité et de l’imaginaire. Selon de Certeau, l’urbanisme au sens large est certes l’instance qui aménage, ordonne et établit l’ensemble de l’espace urbain dans son entièreté, mais cette entièreté n’en est une qu’en puissance²¹⁸ : c’est l’individu qui s’y déplace, qui crée des parcours, des chemins, des voies de circulation et de passage et, ce faisant, qui donne à cet espace une consistance réelle, chaque fois

216 Plus que de performativité, terme à notre avis problématique à cause de la panoplie de significations possibles dépendantes du point de vue et de sa stratification historique (voir à ce propos : Nicholas Cotton, « Du performatif à la performance », *Sens Public*, octobre 2016, <http://www.sens-public.org/article1216.html>, consulté le 07/10/2016), nous préférons parler d’agentivité de la marche et du marcheur ou de la marcheuse, dans le sens que nous lui avons attribué dès le premier chapitre de notre thèse suivant les indications de Michel Lussault : capacité d’un élément à agir dans l’espace, le produire, le modifier et l’affecter.

217 Michel de Certeau, *L’invention du quotidien*, op. cit., p. 148.

218 La caractérisation du rapport marcheur·se-espace proposée par de Certeau résonne avec les réflexions développées par Gilles Deleuze dans *Différence et répétition* à propos de la relation entre virtuel et actuel. Nous nous pencherons davantage sur cette dynamique, ainsi que sur les rapports entre spatialité et virtualité, dans le prochain chapitre.

renouvelée et différente selon chaque personne. Alors que les instances spatiales générales — tels que la politique, l'économie, l'urbanisme, l'aménagement, etc. — établissent des structures et des systèmes qui forment le cadre de l'expérience de l'espace, les usagers²¹⁹, avec leurs pratiques quotidiennes, donnent une consistance à leur environnement, produisent des lieux, bâtissent un espace véritablement habité, vécu et concret et ont aussi une influence fondamentale dans l'existence des espaces produits par les super-instances :

D'abord, s'il est vrai qu'un ordre spatial organise un ensemble de possibilités et d'interdictions, le marcheur actualise certaines d'entre elles. Par là, il les fait être autant que paraître. Mais aussi il les déplace et il en invente d'autres puisque les traverses, dérives ou improvisations de la marche, privilégient, muent ou délaissent des éléments spatiaux. [...] De même, le marcheur transforme en autre chose chaque signifiant spatial. [...] Il crée ainsi du discontinu, soit en opérant des tris dans les signifiants de la "langue" spatiale, soit en les décalant par l'usage qu'il en fait. Il voue certains lieux à l'inertie ou à l'évanouissement et, avec d'autres, il compose des "tournures" spatiales "rares", "accidentelles" ou "illégitimes"²²⁰.

L'agentivité caractéristique du marcheur urbain ainsi que son pouvoir d'interférence dans les cadres prédéfinis ne découlent pas, dans la pensée de Certeau, d'un engagement sociopolitique particulier ou d'une vision sociétale spécifique, comme c'était le cas notamment pour les situationnistes, mais de l'analogie que le penseur français établit entre espace et discours littéraire :

219 Le mot « usager » a, dans la vision de Certeau, une acception positive : il est l'individu qui fait un usage quelconque de l'espace, déjà politique et social en lui-même à partir de son interaction avec les éléments urbains.

220 *Ibidem*, p. 149.

[c]omme en littérature on différencie des “styles” ou manières d’écrire, on peut distinguer des “manières de faire”. [...] Ces styles d’action interviennent dans un champ qui les régule à un premier niveau, mais ils y introduisent une façon d’en tirer parti qui obéit à d’autres règles et qui constitue comme un second niveau imbriqué dans le premier. Assimilables à des *modes d’emploi*, ces “manières de faire” créent du jeu par une stratification de fonctionnements différents et interférents²²¹.

Élément central de l’appropriation individuelle de l’espace, les manières — ou arts — de faire, dont les caractéristiques découlent des réflexions de Certeau à propos de l’opposition entre langage poétique et langage ordinaire contenues dans *L’invention du quotidien*, constituent les pratiques à travers lesquelles les individus opèrent et agissent au quotidien ainsi que les fondations pragmatiques de leur agentivité spatiale. L’agentivité spatiale telle que dessinée par de Certeau s’appuie également sur un autre mécanisme que le sociologue emprunte à la littérature et qui ancre dans l’imaginaire les opérations spatiales des êtres humains : la métaphorisation de l’espace. Selon de Certeau, en fait, les figures de style, ou tropes, que la rhétorique a colligées, classées et étudiées depuis sa naissance ainsi que les théories qu’elle a développées autour du pouvoir du discours sur les êtres humains peuvent être mobilisées en tant que

modèles et [...] hypothèses [pour] l’analyse des façons de s’approprier les lieux. Deux postulats, me semble-t-il, conditionnent la validité de cette application : 1) on suppose que les pratiques de l’espace correspondent, elles aussi, à des manipulations sur les éléments de base d’un ordre bâti ; 2) on suppose qu’elles sont, comme les tropes de la rhétorique, des écarts relatifs à une sorte de “sens littéral”²²².

Le sens littéral ou propre, comme de Certeau l’appelle également, que les manières de faire

221 *Ibidem*, p. 51.

222 *Ibidem*, p. 151.

cherchent toujours à escamoter, défaire et détourner, prend la forme spatiale de l'espace géométrique, quadrillé et mathématique, tel que prôné par les architectes, les urbanistes et les techniciens au sens large. Cet espace, déjà critiqué par un bon nombre de penseur·se·s du tournant spatial — prenons notamment les thèses lefebvriennes contenues dans *Le droit à la ville* —, est comparé par de Certeau au « sens propre » de la langue et de la grammaire étant donné sa structure organisationnelle et normative : comme la grammaire institue un sens de référence « en vue de disposer d'un niveau normal et normatif auquel référer les dérives du “figuré”²²³ », la ville des planificateurs remplit la même fonction au niveau spatial. Fournissant le modèle urbain, et cela à tous les niveaux : ontologique, axiologique, social et politique, cet espace « propre » partage les usages, les comportements, les modes d'habiter, etc. en « bons » et « mauvais », en « vrais » et « faux », entre « symboliques » et « concrets ». Cependant, ce que les réflexions de Certeau, orientées par la rhétorique et appliquées à l'espace, nous montrent que « ce “propre” reste introuvable dans l'usage courant, verbal ou piétonnier ; il est seulement la fiction produite par un usage lui aussi particulier, celui, métalinguistique, de la science²²⁴ » et donc, par conséquent, il n'y a pas d'usage qui soit plus « authentique » que les autres²²⁵. Partant de ce constat, de Certeau consacre ses analyses à la discussion des arts et des usages alternatifs, en se focalisant particulièrement sur les manières de faire symboliques et imaginaires qui participent à la production et au façonnement de l'espace.

223 *Ibidem*, p. 152.

224 *Ibidem*.

225 Cette conclusion de Certeau ne va pas seulement à l'encontre du technocentrisme et technocratisme de l'aménagement urbain et spatial tel qu'on le connaît et dont la critique est partagée dans le tournant spatial, mais elle s'adresse également à ces conceptions de l'espace, par exemple celle de Lefebvre, qui reproduisent des hiérarchies entre les usages, les instances ou les composantes de l'espace.

Manière de voyager dans le temps et dans l'espace sans se déplacer, le récit joue un rôle fondamental dans l'appropriation urbaine du marcheur ainsi que dans la production de l'espace tout court. Dessinant une relation spécifique à l'espace, le récit refuse le fonctionnalisme du trajet menant du point A au point B le plus rapidement possible²²⁶ et le scopisme de la carte géographique : « là où la carte découpe, le récit traverse. Il est "diégèse", dit le grec pour désigner la narration ; il instaure une marche et il passe à travers. L'espace d'opérations qu'il foule est fait de mouvements : il est *topologique*, relatif aux déformations de figures, et non *topique*, définisseur de lieux²²⁷ ». L'espace engendré par le récit, caractérisé par sa valeur pragmatique de détournement et d'écart des modèles dominants, n'a pas pour but ni pour mode de fonctionnement de se substituer ou de se superposer aux autres spatialités impliquées dans le processus de production, mais plutôt de complexifier ce processus même en y intégrant l'imaginaire, la poésie et l'altérité. Dans cette perspective, loin d'être un simple recouvrement symbolique de l'espace construit par les pratiques spatiales lefebvriennes ou encore une simple description de l'espace²²⁸, le récit participe activement à la production de l'espace, à travers ses structures spécifiques ; certes, le récit

226 Les récits, lorsqu'ils agissent « avec performance » dans l'espace, n'engendrent pas nécessairement une opposition à l'organisation des déplacements ou à la nécessité de s'orienter dans l'environnement ; ils proposent plutôt des rapports différents à ces principes de structuration de notre rapport à l'espace, basés sur d'autres considérations que l'utilité pratique immédiate, comme nous l'avons pu constater à travers la confrontation avec les thèses de Kevin Lynch. Pour une perspective moins sociologique et plus spécifiquement littéraire sur les structures organisatrices du récit vis-à-vis de l'espace, voir Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, Paris, Le livre de poche, 1991, Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones sensibles, 2011 et les travaux de Bertrand Gervais sur le sujet, notamment « Géopoétique des lignes brisées : musements, chants de pistes et labyrinthes hypermédiatiques », *Formes poétiques contemporaines*, 2014, p. 31-48 et « De lignes en lignes. Poétique de l'écrivain-flâneur », *Captures*, Vol. 2 / 2, 2017.

227 Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, op. cit., p. 189.

228 Voir la section « *La production de l'espace*. Une révolution épistémologique de l'espace » dans le premier chapitre.

“décrit”. Mais “toute description est plus qu’une fixation”, c’est “un acte culturellement créateur”. Elle a même pouvoir distributif et force performative (elle fait ce qu’elle dit) quand un ensemble de circonstances se trouve réuni. Alors elle est fondatrice d’espaces. Réciproquement, là où les récits disparaissent, il y a perte d’espace²²⁹.

Soutenus par les éléments et les structures sémiotiques de l’espace urbain, incluant non seulement les macro-catégories identifiées par Kevin Lynch, mais également les panneaux, les pancartes, les noms des rues et la signalétique routière²³⁰, les récits créent des espaces par leur pouvoir d’agencement signifiant des parcours et des cheminements : « chaque jour, ils traversent et ils organisent des lieux ; ils les sélectionnent et les relient ensemble ; ils en font des phrases et des itinéraires. Ce sont de parcours d’espaces. À cet égard, les structures narratives ont valeur de syntaxes spatiales²³¹ ».

Les intuitions que de Certeau formule à partir de considérations littéraires et poétiques sur le caractère pluriel de l’espace ont été reprises et systématisées par Donna Haraway dans un article qui aborde le rapport entre points de vue singuliers et totalité dans la construction du savoir scientifique avec une perspective plus spécifiquement épistémologique et théorique. Paru en 1988, « Situated Knowledge. The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial

229 *Ibidem*, p. 181-182.

230 Éléments assurant la lisibilité et la visibilité de l’environnement urbain et donc son organisation structurelle, comme chez Lynch, dans la perspective de Certeau ces balises urbaines ont également la fonction de façonner l’espace urbain dans la forme d’un texte ayant une valeur poétique — supplément qui s’ajoute à celle d’usage et d’orientation : « [I]lant gestes et pas, frayant sens et directions, ces mots [les noms des rues, places, etc.] opèrent au titre même d’un évidement et d’une usure de leur affectation première. Ils en deviennent des espaces libérés, occupables. Une riche indétermination leur vaut, moyennant une raréfaction sémantique, la fonction d’articuler une géographie seconde, poétique, sur la géographie du sens littéral, interdit ou permis. Ils insinuent d’autres voyages dans l’ordre fonctionnaliste et historique de la circulation », *ibidem*, p. 157-158.

231 *Ibidem*, p. 170.

Perspective », dans la revue *Feminist studies*, cet article, qui ne traite pas explicitement de la question de l'espace, présente des réflexions valorisant le rôle structurel des singularités dans la production d'un sens collectif et partageable qui peuvent être transposées dans l'analyse des dynamiques de construction spatiale, faisant ainsi écho aux idées de Certeau. Prenant comme point de départ la critique de la prétendue objectivité scientifique, que Haraway caractérise comme une construction sociale découlant plus d'un positionnement de pouvoir que de savoir, et de ses effets d'uniformisation et de normalisation au nom de la résistance opposée par l'altérité féminine et féministe, fondamentalement plurielle²³², la théoricienne de la science aborde, entre autres, deux enjeux sur lesquels nous nous concentrerons par la suite : le rapport entre relativisme, constructivisme et savoirs situés et le perspectivisme signifiant des points de vue.

Contre la prétention de totalité de ce que Haraway appelle la « science hostile²³³ », le premier mouvement critique adopté par la penseuse féministe c'est d'en démasquer les fondations idéologiques et d'en rappeler le caractère historique et contextuel, ouvrant ainsi la voie à la « contestability, of every layer of the onion of scientific and technological constructions²³⁴ ». Ce type de stratégie critique, cependant, ouvre la porte à une contre-critique dénonçant le risque de relativisme absolu qu'elle peut déclencher allant jusqu'à un constructivisme radical selon lequel si rien n'est absolument vrai et l'objectivité de la science n'est plus, alors rien ne peut être

232 C'est d'ailleurs au sein du mouvement féministe que naît la pensée intersectionnelle, visant l'analyse et la thématization des différences intrinsèques des sujets féministes ; voir à ce sujet Kimberle Crenshaw, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, Vol. 1989 / 1, 1989, p. 139-167.

233 C'est-à-dire de la science qui ne tient pas compte des spécificités individuelles, celle dont les structures épistémologiques sont construites sur le modèle de l'omniscience divine.

234 Donna Haraway, « Situated Knowledge. The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, Vol. 14 / 3, p. 578.

vérifiable et les êtres humains n'ont plus aucun moyen d'établir avec certitude des visions du monde partageables. Consciente de ce risque, Haraway pose d'entrée de jeu la nécessité de trouver des manières alternatives de construction de la réalité comme l'enjeu principal, politique et moral à la fois, de son propos :

So, I think my problem, and “our” problem, is how to have *simultaneously* an account of radical historical contingency for all knowledge claims and knowing subjects, a critical practice for recognizing our own “semiotic technologies” for making meanings, and a non-nonsense commitment to faithful accounts of a “real” world, one that can be partially shared and that is friendly to earthwide projects of finite freedom, adequate material abundance, modest meaning in suffering, and limited happiness²³⁵.

Pour ce faire, selon Haraway, il faut repenser le paradigme visuel qui a accompagné l'établissement de l'objectivité scientifique : non pas concevoir le savoir comme une vision désincarnée, celle de l'« Œil solaire, regard de dieu » dont parlait de Certeau, mais plutôt comme celle propre à l'individualité, c'est-à-dire le point de vue, ou vision incarnée²³⁶. Si la conception classique de la vision trouve sa légitimité dans le nivellement et dans la sublimation des partialités au nom du pouvoir²³⁷, le programme épistémologique de Haraway prend la direction opposée et valorise toute connaissance inscrivant sa trajectoire dans un enracinement relatif et positionnel, ce que la chercheuse appelle *situated knowledges* ou « savoirs situés ». Contre l'absolutisme de la raison, mais contre le relativisme radical du constructivisme également, c'est

235 *Ibidem*, p. 579.

236 Nous traduisons avec « incarné. e » le mot anglais *embodied* qui n'a pas en français une traduction unique pouvant exprimer toute sa complexité sémantique.

237 « The eyes have been used to signify a perverse capacity honed to perfection in the history of science tied to militarism, capitalism, colonialism, and male supremacy to distance the knowing subject from everybody and everything in the interests of unfettered power », *ibidem*, p. 581.

seulement à partir de la reconnaissance et de la prise de conscience de la partialité de notre point de vue, et de la responsabilité épistémologique qui vient avec, qu'est possible de construire un savoir — et un monde — *réellement* partagé et partageable :

We need to learn in our bodies, endowed with primate color and stereoscopic vision, how to attach the objective to our theoretical and political scanners in order to name where we are and are not, in dimensions of mental and physical space we hardly know how to name. So, not so perversely, objectivity turns out to be about particular and specific embodiment and definitely not about the false vision promising transcendence of all limits and responsibility. The moral is simple: only partial perspective promises objective vision. All Western cultural narratives about objectivity are allegories of the ideologies governing the relations of what we call mind and body, distance and responsibility. Feminist objectivity is about limited location and situated knowledge, not about transcendence and splitting of subject and object. It allows us to become answerable for what we learn how to see²³⁸.

Dans un contexte où le savoir se fonde sur les perspectives situées et partielles, il devient central, dès lors, de tisser des liens, des connexions et des réseaux entre les connaissances individuelles afin d'obtenir des images collectives — le mot, qui fait écho aux idées de Lynch, est utilisé par Haraway elle-même — résultat du partage entre les êtres humains :

We seek those ruled by partial sight and limited voice-not partiality for its own sake but, rather, for the sake of the connections and unexpected openings situated knowledges make possible. Situated knowledges are about communities, not about isolated individuals. The only way to find a larger vision is to be somewhere in particular. The science question in feminism is about objectivity as positioned rationality. Its images are not the products of escape and transcendence of limits (the view from above) but the joining of partial views and halting voices into a collective subject position that promises

238 *Ibidem*, p. 582 — 583.

a vision of the means of ongoing finite embodiment, of living within limits and contradictions of views from somewhere²³⁹.

Lorsque l'on essaie de transposer les réflexions de Haraway sur la science au domaine spatial, en les croisant avec les intuitions de Certeau ainsi qu'avec les réflexions de Lynch, nous pouvons avoir une meilleure perspective sur la manière dont les arts de faire contribuent à la production de l'espace. Se caractérisant comme des perspectives situées et partielles sur l'espace, les chemins signifiants — ou les images environnementales — créés par les individus se posent vis-à-vis de l'identité globale de la ville comme des manières différentes de façonner l'espace, axées sur la valorisation des points de vue, des sensations et des vécus. Loin d'être des éléments n'ayant aucune projection sociale et collective de l'espace, ce que nous avons appelé l'agentivité des acteurs spatiaux, Haraway nous montre que c'est seulement à partir de ce type de production spatiale que l'on peut véritablement bâtir une image à la fois objective et concrète de la ville, sans que cette image tombe dans sous l'emprise de la fiction du savoir, selon l'expression de Certeau, ou dans l'abstraction d'une identité urbaine unique, comme le soulignait Lynch. Déjouer la fausse opposition entre constructivisme radical — selon lequel il n'y aurait point d'identité de la ville, mais seulement une multitude de points de vue qui n'interagissent pas entre eux — et objectivisme totalisant, qu'il soit centré sur les techniques d'aménagement de la ville ou sur les pratiques sociopolitiques lefebvriennes, en se basant sur la richesse des perspectives individuelles, nous permet non seulement de mettre en évidence et de valoriser la pluralité spatiale, mais également de déplacer ce raisonnement à un niveau plus ontologique. Consubstantielle à la production de l'espace, la multiplicité en caractérise également ses

239 *Ibidem*, p. 590.

structures profondes : il n’y a point d’espace qui n’est pas le résultat d’un ensemble hétéroclite d’éléments dont le politique et l’économique sont certes fondamentaux, mais ils ne sont pas les seuls — comme nous avons argumenté tout au long de cette première partie du chapitre. Si les pratiques urbanistiques, avec leurs actions qui modifient physiquement l’environnement urbain comme construire des bâtiments, des routes, etc., et les pratiques socio-économiques, ayant des effets considérés concrets, ont un impact que l’on peut saisir plus au moins directement, les pratiques liées à l’imaginaire ont elles aussi un degré de consistance spécifique. De l’inscription à même l’environnement urbain dont parlait déjà de Certeau²⁴⁰ — pancartes, noms de rue, etc. — aux narrations, d’ailleurs très souvent centrées sur le monde de la culture, participant à l’identité à la fois locale et globale d’un quartier — il suffit de penser au pouvoir d’attraction que des quartiers comme Camden Town à Londres, le Mile End à Montréal, Montmartre à Paris, Kreuzberg à Berlin, Brooklyn à New York, etc. —, l’imaginaire regroupe un ensemble bariolé de pratiques et de modalités d’investissement, appropriation et création de l’espace dont le caractère agentif et productif est très souvent négligé, en raison de la présumée immatérialité de ces actions. Cependant, comme l’affirme Daniel Chartier, chercheur montréalais travaillant sur l’imaginaire des lieux, cette immatérialité est loin d’être irréaliste ou ineffective, car

le lieu [...] existe d’abord et avant tout comme un réseau discursif, donc comme une série et une accumulation de discours, qui en détermine et façonne les limites, les

240 À ce propos, outre aux réflexions de Lynch et de Certeau que nous avons déjà discutées, nous renvoyons aux travaux exceptionnels de Shannon Mattern et Nicole Starosielski qui s’inscrivent dans le courant de l’archéologie des médias telle que conçue notamment par Jussi Parikka en adoptant les outils et les méthodologies pour analyser l’espace et la ville. Voir notamment Shannon Mattern, *Code and Clay, Data and Dirt: 5000 Years of Urban Media*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017, *Deep Mapping the Media City*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2015, Shannon Mattern et « Words in Space », *Words in Space*, <http://wordsinspace.net/shannon/>, Lisa Parks et Nicole Starosielski (dir.), *Signal Traffic. Critical Studies of Media Infrastructures*, Champaign, IL, University of Illinois Press, 2015 et Nicole Starosielski, Braxton Soderman et Cris Cheek (dir.), « Amodern 2: Network Archaeology », *Amodern*, 2013.

constituantes, l'histoire, les paramètres, etc. [...] l'existence discursive du lieu accompagne son existence réelle [...] soit sa matérialité, l'expérience vécue de ceux qui l'habitent ou le visitent, etc. Pour tout lieu, on constaterait ainsi une double existence : discursive (ce qu'on en dit) et phénoménologique (ce qu'on en sait par l'expérience) [...] Il n'y a pas, a priori, l'une de ces existences qui soit plus importante que l'autre : le lieu existe à la fois par sa matérialité et par son discours. Il n'y a même pas d'antériorité de l'une sur l'autre²⁴¹.

2.2 Modéliser l'espace autrement. De la trialectique spatiale d'Henri Lefebvre à la quadrilogie de Carl Schmitt.

Le premier chapitre de notre thèse, consacré à la confrontation avec les penseurs les plus importants du tournant spatial, nous a permis de comprendre la nouvelle conception de l'espace que ce mouvement théorique a fortement contribué à développer à travers la construction d'un modèle spatial spécifique. Nous avons également vu, à la fin du chapitre, que ce modèle, certes basé sur la critique du caractère abstrait de l'espace — qu'il s'agisse de l'abstraction des mathématiques ou des philosophes — et sur la valorisation de la concrétude de l'espace, laisse toutefois en dehors de la production de l'espace le domaine de l'imaginaire, qui s'avère ainsi être son côté impensé et refoulé — d'où les questions qui closent le chapitre en guise à la fois de question et d'hypothèse de recherche : est-il possible d'imaginer une production de l'espace qui ne marginalise pas l'imaginaire et le symbolique ? Est-il possible d'imaginer une production de l'espace qui est non seulement « pratique », mais aussi discursive ? Guidés par ces questionnements, nous avons analysé dans la première partie du deuxième chapitre quelques

241 Daniel Chartier, « Introduction. Penser le lieu comme discours », dans Daniel Chartier, Marie Parent, Stéphanie Vallières (dir.), *L'idée du lieu*, Montréal, Figura. Observatoire de l'imaginaire contemporain, 2013, p. 16.

perspectives dessinant un rapport différent entre espace et imaginaire, structuré autour de trois axes principaux : la consistance concrète de l'imaginaire spatial, sa capacité à se projeter dans la sphère sociopolitique et, finalement, son agentivité et sa multiplicité intrinsèques. La discussion de ces caractéristiques de l'imaginaire nous a permis de répondre aux critiques formulées notamment par Lefebvre à son égard : si le sociologue français, dans son modèle spatial, posait l'imaginaire en dehors des pratiques qui véritablement contribuent à produire l'espace en raison de sa partialité, de son manque de caractère politique et de concrétude, les auteur·rice·s abordé·e·s jusqu'ici, montrent une réalité autre, une manière différente de concevoir l'imaginaire. Cependant, la portée générale des réponses ponctuelles que nous avons données à l'argumentation de Lefebvre, organisées selon les trois ordres de sa critique, demeure quelque peu vague et épisodique si nous ne prenons en compte un dernier enjeu : alors que l'imaginaire n'est pas une instance vide et impuissante, comment contribue-t-il à la production de l'espace ? Autrement dit, comment peut-il s'insérer dans un modèle spatial se situant épistémologiquement à l'opposé de celui, pourtant cohérent et fonctionnel, de Lefebvre ?

Afin de répondre à ces questions, nous nous appuyerons sur une œuvre mineure de Carl Schmitt, juriste, théoricien du droit et du politique : *Terre et Mer. Un point de vue sur l'histoire globale*²⁴², œuvre relativement méconnue hors du champ des études géopolitiques et parue en allemand en 1942, une vingtaine d'années avant le tournant spatial²⁴³. Dans cet ouvrage, Carl Schmitt poursuit l'intention de refonder la géopolitique de son époque sur la base des changements historiques et

242 Carl Schmitt, *Terre et mer : un point de vue sur l'histoire mondiale*, Éditions du Labyrinthe, Paris, 1985.

243 Les réflexions à propos du modèle spatial dessiné par Schmitt qui suivent ont été d'abord présentées sous une forme abrégée dans notre article « Les structures spatiales de l'éditorialisation », *Sens Public*, mars 2017. En ligne : <http://www.sens-public.org/article1238.html>, consulté le 10/03/2017.

politiques de la première moitié du XXe siècle ; à cet effet, il bâtit une véritable théorie générale et organique de l'espace, dans laquelle l'imaginaire joue un rôle fondamental. Structuré autour de quatre ordres de discours situés sur le même niveau ontologique, le modèle schmittien de l'espace répond ainsi, dans notre parcours méthodologique à la trialectique spatiale hiérarchisée de Lefebvre.

Figure controversée en raison de sa participation au troisième Reich²⁴⁴, sa pensée a largement influencé non seulement le domaine du droit, mais aussi la science politique et la philosophie sociale, et inspiré nombreux·ses penseur·se·s à droite comme à gauche²⁴⁵. Penseur aux intérêts variés — il était un fin connaisseur de la littérature classique et de la musique —, formé par l'étude des grands maîtres conservateurs du droit occidental, tels que Donoso Cortés ou Joseph de Maistre, et des partisans de l'absolutisme politique, comme Machiavel ou Hobbes, ce sont les

244 Alors que la participation de Schmitt au nazisme a longtemps été minimisée voire évacuée — nous pensons notamment au mouvement critico-théorique qui l'a repris dans les années 1985 en Italie pour repenser la politique et le droit d'une perspective radicalement de gauche et qui a dans le philosophe Massimo Cacciari son chef de file —, il est indéniable, aujourd'hui, que le juriste allemand a eu un rôle crucial dans l'élaboration de quelques théories politiques, juridiques et constitutionnelles mais également de plusieurs lois — à cet égard voir l'article d'Olivier Beaud, « Carl Schmitt, juriste nazi ou juriste qui fut nazi. Tentative de réexamen critique », paru dans *Droits*, 2, n. 40, 2004, p. 207-218, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-droits-2004-2-page-207.htm>, consulté le 30/12/2020.

Inutile donc de nier les problèmes inhérents à la philosophie de fond qui anime la pensée schmittienne ou de les contrer maladroitement en disant que *Terre et mer* est écrit en 1942, moment où, dit-on, Schmitt commence à s'éloigner du nazisme ou, encore, qu'ici le juriste ne traite pas des questions juridiques ou politiques — dans lesquelles sa proximité intellectuelle avec le nazisme est évidente. Passer sous silence la contribution schmittienne à l'histoire de la pensée nous ne semble pas une bonne solution non plus : comme nous l'avons dit dans l'introduction, notre approche cherche un compromis difficile certes, mais nécessaire, croyons-nous, entre les deux choix. Ainsi, même si nous lisons *Terre et mer* d'un point de vue de modélisation et théorisation spatiale — la véridicité historique ou la portée politico-juridique ne nous intéressent pas : *Terre et mer* est une réécriture soutenue et formalisée des histoires que Schmitt racontait à sa fille pour l'endormir —, il s'agit de reconnaître les éléments problématiques que ce livre contient. Sans aucun doute, la perspective de Schmitt est foncièrement eurocentrique et antiaméricaine en raison du présupposé fondamental de sa pensée : la vraie, et peut-être la seule, civilisation, juridique et politique, est celle européenne, construite sur le droit des gens ou *Jus Publicum Europæum*.

245 Pour une vision d'ensemble de la réception de la pensée schmittienne ainsi que des controverses qu'elle a suscitées, nous renvoyons au livre de Jean-François Kervégan, *Que faire de Carl Schmitt ?*, Paris, Gallimard, 2011.

structures formelles du pouvoir, qu'il soit étatique ou ecclésiastique, leur évolution et leurs changements qui sont au centre de la réflexion critique de Schmitt. Suivant un parcours évolutif du micro au macro, la philosophie du droit schmittienne s'élabore en partant de la relation ami/ennemi, fondatrice de la politique même selon le penseur allemand, pour arriver à la thématique du droit international, développée dans son œuvre probablement la plus connue, *Le Nomos de la terre*²⁴⁶. Dans cette dernière phase de sa pensée, Schmitt, partisan de la primauté du pouvoir politique sur toute autre instance façonnant la société, développe une théorie de la fondation spatiale de toute organisation politique de la société basée sur les réflexions embryonnaires contenues dans *Terre et mer*.

Issu d'un contexte historique particulier, celui de l'entre-deux-guerres, *Terre et mer* analyse l'impact que l'apparition des États-Unis sur l'échiquier politique et leur montée en puissance a sur l'ordre global, fondé sur le droit international instauré par les États-nations européens au cours de plusieurs siècles. Pour ce faire, Schmitt adopte une perspective fort intéressante et très féconde pour notre démarche : s'appuyant sur la conviction qu'il existe une étroite relation entre pouvoir (économique, politique et juridique) et espace — tout pouvoir organise à sa manière l'espace dans lequel il s'exerce, et chaque forme spatiale engendre un type de pouvoir différent —, il analyse leur évolution mutuelle au fil du temps et montre que le rôle prééminent des États-Unis se fonde sur le déplacement de l'ancrage spatial du pouvoir de la terre — typique du droit international européen — à la mer. Ce bouleversement radical de l'enracinement du droit international, qui légitimait en même temps un ordre global spécifique, donne l'occasion à Schmitt de réfléchir, entre autres, à la manière dans laquelle les sociétés humaines passent d'une

246 Carl Schmitt, *Le Nomos de la terre*, PUF, Paris, 2012.

forme d'organisation politique à l'autre et d'une forme spatiale à l'autre. Le modèle dressé par Schmitt, basé sur quatre instances majeures : l'espace en tant que milieu agentif, le pouvoir, la technique et les technologies et, finalement, l'imaginaire — auquel nous consacrerons une analyse plus approfondie —, nous permettra de mieux comprendre non seulement comment les espaces se produisent concrètement, mais aussi, et surtout, comment l'imaginaire se greffe à la production de l'espace en y participant activement, et ainsi combler un vide théorique du courant spatial.

2.2.1 L'espace comme milieu agentif.

D'entrée de jeu considérée comme élément fondamental de l'existence humaine, la terre et donc l'espace sont, dans l'économie de l'analyse schmittienne, « [...] le lieu où il [l'homme] vit, se meut, se déplace. Elle est son sol et son milieu. C'est elle qui fonde ses perspectives, détermine ses impressions, façonne le regard qu'il porte sur le monde²⁴⁷ ». L'espace pour Schmitt n'est pas un objet, un contenant vide ou une abstraction : il est un milieu, où l'homme se meut, vit et se fait. Ainsi, il influence les êtres humains, leurs perspectives, impressions et regards : il n'est pas un élément neutre ou indifférent, il est partie prenante du processus d'« hominisation²⁴⁸ ». En retour, les êtres humains ne sont pas tout simplement influencés par l'espace dans lesquels ils agissent, mais ils ont aussi la capacité de le façonner à leur tour, d'en faire l'objet de leurs actions et pratiques, car « [...] l'homme n'est pas un être entièrement agi par son milieu. Il a le pouvoir

247 Carl Schmitt, *Terre et mer*, *op. cit.*, p. 17.

248 Pour une discussion du concept d'hominisation, nous renvoyons à Pierre Lévy, *Qu'est-ce que le virtuel ?*, La Découverte, Paris, 1995.

de conquérir, par l’histoire, son existence et sa conscience²⁴⁹ ». Rejoignant ainsi la conception dynamique et relationnelle de l’espace partagée par les autres penseur·se·s du tournant spatial que nous avons abordé·e·s, l’espace schmittien est caractérisé par une relation à l’agentivité qui se structure sur la forme d’une boucle récursive. Non seulement cet espace est à la fois influencé par les actions et il les influence à son tour, mais il partage avec elles le même plan d’existence ontologique²⁵⁰ — ou pour le dire avec les mots de Schmitt lui-même :

[c]haque fois qu’une nouvelle percée de forces historiques, qu’une explosion d’énergies nouvelles fait entrer de nouveaux pays et de nouvelles mers dans le champ visuel de la conscience humaine, les espaces de l’existence historique se déplacent également. [...] Ce redéploiement peut être si profond et si subit qu’il modifie non seulement les dimensions et les échelles, l’horizon extérieur de l’homme, mais également la structure même de la notion d’espace. Et c’est là que l’on peut parler de “révolution spatiale”. Or toute transformation historique implique le plus souvent une nouvelle perception de l’espace. Là se trouve le véritable noyau de la mutation globale, politique, économique et culturelle qui s’effectue alors²⁵¹.

2.2.2 Le pouvoir et/de l’espace.

Sans conteste élément central de la réflexion de Schmitt, le pouvoir²⁵² a tout naturellement une place importante dans le modèle spatial développé dans *Terre et mer*. Sa perspective sur la

249 Carl Schmitt, *Terre et mer*, *op. cit.*, p. 22.

250 Cette dynamique d’emboîtement de l’espace et des actions est à la base de la réflexion, axée spécifiquement sur la production de l’espace social, développée par Michel Lussault, qui à son tour s’inspire de la philosophie de Peter Sloterdijk, dans le premier chapitre de son livre *L’homme spatial*. Michel Lussault, *op. cit.*

251 Carl Schmitt, *Terre et mer*, *op. cit.*, p. 52.

252 Bien que le pouvoir, dans la pensée schmittienne, relève fondamentalement du domaine de la politique — et plus spécifiquement de la question : qui décide ? —, il peut également se manifester à travers le droit et l’économie, dépendamment du contexte.

relation entre pouvoir et espace s'inscrit dans une tradition de philosophie politique qui voit dans l'ancrage spatial une des caractéristiques fondamentales de l'identité d'un pouvoir donné — il suffit de penser à l'importance de l'unité territoriale pour la naissance et la formation des États-nations européens — et qui peut être résumée par la célèbre phrase du philosophe Jean-Jacques Rousseau : « [l]e premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile²⁵³ ». Structuré autour du concept de *nomos*²⁵⁴, que Schmitt introduit dans sa pensée avec cet ouvrage et auquel il consacra un livre entier, le rapport entre espace et pouvoir a une portée structurelle comparable à celle que Lefebvre assignait aux pratiques spatiales :

[t]out ordre fondamental est un ordre spatial. Parler de la constitution d'un pays ou d'un continent, c'est parler de son ordre fondamental, de son *nomos*. Or, l'ordre fondamental, le vrai, l'authentique, repose essentiellement sur certaines limites spatiales, il suppose une délimitation, une dimension, une certaine répartition de la terre. L'acte inaugural de toute grande époque est une appropriation territoriale²⁵⁵.

La relation dynamique entre espace et pouvoir n'impacte pas seulement les moments de changement de paradigme, même si c'est en ces occasions qu'elle prend toute sa magnitude, mais elle façonne également le déroulement de l'activité politique ordinaire, notamment dans sa déclinaison militaire²⁵⁶, comme le montrent les exemples paradigmatiques choisis par Schmitt, la

253 Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Chicoutimi, Qc, Les Échos du Maquis, 2011, p. 44.

254 Désignant à l'origine la place réservée au pâturage, le terme *nomos*, du grec νόμος, s'est progressivement mis à signifier « partage », « division impliquant une idée d'ordre » et, enfin, « usage », « coutume ayant force de loi » ainsi que la loi elle-même, d'où le mot « norme ».

255 Carl Schmitt, *Terre et mer*, *op. cit.*, p. 62-63.

256 Considérée comme cas limite où voir l'essence même du politique, pour Schmitt, tout comme pour Clausewitz, la guerre est la continuation de la politique avec d'autres moyens.

rivalité entre Athènes et Sparte dans la Grèce Antique, la République marine de Venise et l'Angleterre du dix-huitième siècle. La dimension spatiale spécifique dans laquelle chacune de ces réalités historiques s'est ancrée a certes influencé la structuration du pouvoir et de l'économie, mais également leur évolution et leur sort politique. Si Venise, dans la perspective de Schmitt, ne put assurer la continuation de son influence politique à cause de son ancrage dans le bassin relativement restreint de la mer Méditerranée, l'ouverture de l'Angleterre à l'océan Atlantique lui permit de déplacer le fondement de son empire de la terre à la mer, accomplissant ainsi la transition à une existence îlienne et la conséquente domination globale qu'elle assura au cours du dix-huitième siècle :

[l]’Angleterre est une île. Mais pour mériter d’être appelée “île” au sens que l’on donne à ce terme lorsqu’on dit que “l’Angleterre est une île”, il fallut que ce pays devînt le vecteur et le moteur du passage élémentaire du continent à la haute mer. [...] Et ce n’est qu’en devenant “île” en un sens nouveau, inconnu jusque-là, qu’il put parachever la conquête britannique des océans et remporter la première manche de la révolution spatiale planétaire²⁵⁷.

2.2.3 La boussole, le bateau et la voile. *Techné* et espace.

Le modèle spatial de Schmitt, dont les volets concernant le statut de l'espace et le rôle de l'autorité sont fondamentalement en résonance avec les idées développées à cet égard par les penseur·se·s du tournant spatial que nous avons rencontré·e·s, se démarque des autres de par la manière de considérer le rôle de la technique et des technologies sur la production de l'espace ainsi que par l'attention que porte le penseur allemand aux les modalités concrètes avec

257 *Ibidem*, p. 77.

lesquelles les technologies affectent ce processus. Motivés par le souci fondamental de repenser l'espace à la lumière de son caractère social et politique, Lefebvre, Jameson et Soja cantonnent tout ce qui relève du domaine technique et technologique au sens large²⁵⁸ dans un rôle majoritairement instrumental et utilitariste : le cas de l'aménagement et de l'urbanisme, notamment, nous montre les deux clés de lecture possibles. Soit, l'aménagement et l'urbanisme se soumettent à la dure loi de la rationalité et du pouvoir capitalistes avec leur organisation fonctionnelle à la domination de l'espace sous les formes de la banlieue, des habitats pavillonnaires, des HLM ou des gratte-ciels scintillants des entreprises ; soit, ils acquièrent une dimension émancipatrice en se faisant les outils d'un projet sociopolitique plus vaste qu'eux — dans les deux cas, le degré d'agentivité propre à la technique est considérablement réduit. Chez les penseur·e·s liminaires, les choses ne changent guère : à l'exception des réflexions de Haraway, dont l'objectif est précisément de refonder les structures de validation scientifique pour qu'elles se fassent réceptives et porteuses de la pluralité des points de vue, celles de Bachelard, Debord et de Certeau se concentrent presque exclusivement sur les pratiques imaginaires, laissant à côté le questionnement sur la technique²⁵⁹.

Au contraire, dans l'argumentation schmittienne, la question de la technique et de la technologie occupe une place centrale, bien que l'auteur ne lui consacre pas une partie de son œuvre bien cernée et délimitée — suivant plusieurs fils thématiques, finement tissés, le cardage du discours schmittien ne permet qu'une lecture en filigrane. Pour contourner cette caractéristique de

258 Dans le contexte de ce livre, Schmitt ne différencie pas particulièrement les deux termes : nous suivrons son point de vue aux fins de notre analyse.

259 Le cas de Guy Debord s'éloigne quelque peu des autres : la pratique situationniste s'ancre dans l'urbanisme pour mettre en œuvre un projet sociopolitique, selon la même dynamique que l'on retrouve chez Lefebvre.

l'analyse schmittienne et comprendre le rôle de la technique dans son modèle spatial, nous irons donc nous concentrer sur la manière dont Schmitt parle de trois cas concrets particulièrement significatifs : la boussole, le bateau et la voile.

Au croisement de plusieurs pratiques humaines telles que guerre, commerce, voyage, exploration, etc., l'invention ou l'évolution de ces trois objets rendent manifeste l'impact de la technique et de la technologie dans la restructuration de l'espace. Le développement de nouveaux types de bateaux et de voiles en Europe, notamment, permit la découverte de l'Amérique et le premier tour du monde par voie maritime. La découverte de l'Amérique, pouvant être considérée comme un cas limite en raison de sa magnitude²⁶⁰, témoigne d'un aspect assez simple et linéaire de la dynamique qui a lieu entre technique et espace : la reconfiguration de l'espace engendrée par une innovation technique. L'impact de la technologie, cependant, ne se borne pas aux changements épiques, que Schmitt appelle révolutions spatiales²⁶¹, mais entraîne également des modifications dans la manière d'habiter et concevoir l'espace à une échelle plus petite. Lorsque l'on considère, par exemple, la guerre menée sur la mer, l'on se rend vite compte de l'importance de la technique pour le déroulement des actions humaines et de son impact sur la gestion de l'espace militaire. L'utilisation de la passerelle²⁶² pour aborder les navires ennemis par

260 Nous préférons utiliser l'expression « de par sa magnitude » plutôt qu'« exceptionnalité », qui pourrait paraître plus pertinente, car cette dernière ne saurait rendre justice à la longue histoire d'événements techniques reconfigurant l'espace. De la domestication du cheval, permettant de parcourir de longues distances à une vitesse incomparable à celle de la marche, à l'invention d'Internet en passant par celle du train et de l'avion, l'histoire de l'humanité est également une histoire des technologies et des techniques de gestion de la distance et de l'espace.

261 Le concept de révolution, lorsqu'appliqué aux reconfigurations spatiales, présente des problèmes épistémologiques que nous analyserons dans le troisième chapitre.

262 D'après Schmitt, cette innovation dans l'art de la guerre eut lieu dans la bataille de Mylae, en 260 av. J.-C., qui opposa Rome à Carthage, puissance maritime et navale de l'époque.

l'armée romaine, empire fondamentalement terrien selon Schmitt, et ainsi transformer le combat naval en un combat corps à corps suivant les mêmes règles que l'affrontement sur terre permit aux Romains de prendre le dessus sur l'espace en neutralisant la contrainte marine. La transformation des batailles navales en affrontements terrestres sur mer demeure la principale manière de mener la guerre maritime jusqu'au quinzième siècle — le dernier combat de ce type fut la bataille de Lépante, en 1571 — période historique caractérisée par une grande évolution technique liée à la navigation. C'est à ce moment, en fait, qu'on voit apparaître une nouvelle voile²⁶³ et un nouveau navire de guerre, plus léger et manœuvrable, qui inaugure un âge nouveau de la guerre sur l'eau et un nouveau rapport à l'espace (marin) : « ce type de combat transforme l'affrontement naval en duel d'artillerie à longue distance, livré avec un art extrêmement poussé de la manœuvre à la voile. On peut alors, et alors seulement, parler de batailles navales²⁶⁴ ». Le cas de la voile, exemple de l'impact de la technique sur la gestion micrologique de l'espace, nous montre également l'effet de l'ancrage spatial sur l'évolution technologique. Alors que la République vénitienne, dans l'analyse de Schmitt, resta limitée dans ses avancées, parce que spatialement limitée, la plupart des inventions liées à la navigation et à la mer fut l'apanage des Hollandais, « [l]es premiers héros d'une existence tournée vers la mer²⁶⁵ », qui surent profiter des possibilités spatiales offertes par le grand large avant les britanniques. Finalement, l'évolution mutuelle du rapport entre technologie et espace entraîne avec elle la modification des êtres

263 Inventée en 1595 à Hoorn, ville portuaire des Pays-Bas, la flûte, navire de charge à trois mats équipés de voiles carrées, est, selon Schmitt, l'élément embrayeur de la révolution de la navigation : « [c]ontrairement à l'ancienne voile, ce navire ne se déplaçait pas par vent arrière mais longeait le vent en utilisant celui-ci tout autrement que la voile traditionnelle. [...] Là réside le grand tournant de l'histoire des rapports entre la terre et la mer », *ibidem*, p. 38.

264 *Ibidem*.

265 *Ibidem*, p. 32.

humains eux-mêmes :

si la guerre de Crimée [1854-1856] fut encore menée avec des voiliers, la guerre de Sécession [1861-1863] vit apparaître le navire à vapeur cuirassé. Elle inaugura la guerre moderne, industrielle et économique. [...] Cette époque marqua une nouvelle étape des rapports élémentaires entre la terre et la mer. Désormais, le Léviathan, jusqu'alors poisson, devenait machine. Métamorphose extraordinaire. La machine bouleversait le rapport de l'homme à la mer. [...] Les performances maritimes audacieuses des voiliers, l'art raffiné de la manœuvre, la sélection impitoyable d'un certain type d'homme, tout cela fut éclipsé par l'assurance d'un trafic maritime moderne et technicisé. Certes, la mer demeura une grande formatrice d'hommes ; mais l'impact durable qui avait transformé un peuple de bergers en pirates faiblit peu à peu et finit par s'estomper. Une machine vint s'intercaler entre l'élément marin et l'existence humaine²⁶⁶.

Le prochain, et dernier, élément de la réflexion de Schmitt à propos de la relation dynamique entre espace et technique nous permet de convoquer une thématique que nous analyserons en détail dans la prochaine section. À la différence des autres penseur·se·s du tournant spatial que nous avons mentionné·e·s, les considérations de Schmitt ouvrent à une manière de concevoir la technique non seulement comme essentiellement pragmatique et utilitariste, mais aussi comme une instance pourvue d'une dimension symbolique en elle-même, ayant une portée et des retombées culturelles plus larges. Dans cette perspective, la boussole s'avère être une réalisation remarquable : d'un côté, elle permit un tout autre rapport à la navigation, comme l'affirme le géographe allemand Ernst Kapp cité par Schmitt, car elle « “donna au navire une dimension spirituelle grâce à laquelle l'homme établit avec lui un lien d'affinité et de parenté”²⁶⁷ » ; de l'autre — et il s'agit là de son véritable impact —, elle changea la conscience planétaire des êtres

266 *Ibidem*, p. 83.

267 *Ibidem*, p. 30.

humains : « désormais, les terres océaniques les plus lointaines pouvaient être atteintes et la planète s'ouvrait à l'homme²⁶⁸ ». L'on pourrait même argumenter que c'est dans l'ouverture de nouvelles dimensions spatiales, physiques ou métaphoriques, dans l'espace propre à chaque configuration historique particulière que réside la contribution spécifique de la technique, et de l'imaginaire aussi comme nous le verrons dans la suite, à la production de l'espace. L'apparition de l'avion, par exemple, permettant aux êtres humains d'habiter pour la première fois un espace autrefois complètement autre, le ciel,

marqua la conquête d'une troisième dimension après celle de la terre et de la mer. L'homme s'élevait au-dessus de la surface de la terre et des flots et se dotait en même temps d'un moyen de communication entièrement nouveau — et d'une arme non moins nouvelle. Ce fut un nouveau bouleversement des échelles de référence et des critères [spatiaux]²⁶⁹.

Au début de l'époque contemporaine, caractérisée par la conquête du ciel grâce à l'avion et au missile intercontinental, celle de l'espace grâce aux satellites et par une nouvelle gestion des distances grâce aux nouveaux moyens de télécommunication — notamment Internet, dont il sera question dans le chapitre suivant —, ce n'est pas seulement l'espace qui se trouve modifié de fond en comble, mais aussi notre rapport à lui. Si encore au seizième et dix-huitième siècle, l'humanité pouvait encore se représenter son propre monde comme existant dans un espace vide, « [a]ujourd'hui, l'espace n'est plus pour nous une simple "profondeur" vide de tout contenu "pensable" ; l'espace est devenu le champ de forces de l'énergie, de l'activité, de la création

268 *Ibidem*.

269 *Ibidem*, p. 87.

humaine. [...] Ce n'est pas le monde qui est dans l'espace, c'est l'espace qui est dans le monde²⁷⁰ ».

2.2.4 L'espace et l'imaginaire.

Dernier élément du modèle spatial dessiné par Schmitt — après l'espace lui-même, le pouvoir et la technique —, l'imaginaire, qui n'a pas une influence aussi tangible et directe que les autres instances, joue toutefois un rôle fondamental dans la production de l'espace à travers plusieurs modalités dont la plus importante est, à notre avis, l'ouverture de nouvelles dimensions spatiales. Suivant la structuration générale de l'argumentation schmittienne, l'impact de l'imaginaire est abordé dans les différentes déclinaisons qu'engendre l'étroite relation qui se tisse entre tous les éléments façonnant l'espace.

La première de ces modalités de façonnement que l'imaginaire possède se situe à un niveau non-ontologique que l'on pourrait qualifier de symbolique. Alors qu'Henri Lefebvre caractérisait cette dynamique comme un simple recouvrement poétique ou artistique d'une réalité concrète donnée²⁷¹, dans la perspective schmittienne, que nous trouvons plus adéquate, il s'agit plutôt d'un processus de symbolisation, ou représentation, des phénomènes à travers un effet d'après-coup. Se greffant à une situation déterminée en premier lieu par d'autres instances, d'où la raison du préfixe après, l'imaginaire rajoute une strate ayant une rétroaction qui en change l'identité en

270 *Ibidem*, p. 88-89.

271 Nous rappelons l'affirmation de Lefebvre à ce propos : « [I] es espaces de représentations, c'est-à-dire l'espace vécu à travers les images et symboles qui l'accompagnent, donc espace des "habitants", des "usagers", mais aussi de certains artistes et peut-être de ceux qui *décrivent* et croient seulement décrire : les écrivains, les philosophes. C'est l'espace dominé, donc subi, que tente de modifier et d'approprier l'imagination. Il recouvre l'espace physique en utilisant symboliquement ses objets », Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, *op. cit.*, p. 49.

profondeur donnant lieu à une nouvelle entité. Paradigmatique dans ce sens, le cas de la République maritime de Venise illustre bien l'apport symbolique de l'imaginaire : alors que la domination des mers instaurée par la puissance italienne se fondait principalement sur des éléments politico-économiques tels que

la grande richesse, la supériorité diplomatique par laquelle la puissance maritime exploitait les rivalités entre puissances continentales et faisait mener ses guerres par d'autres, l'aristocratie qui semblait avoir résolu le problème de l'ordre politique intérieur, la tolérance religieuse et philosophique, l'asile donné aux idées libérales et à l'émigration politique[,]²⁷²

l'hégémonie vénitienne ne peut pas se concevoir sans prendre également en compte la fascination qu'elle a exercée et exerce encore aujourd'hui, résultat de ses pratiques culturelles²⁷³, son carnaval et ses fêtes. Parmi ces fêtes, « les légendaires “noces avec la mer”, le *sposalizio del mare*²⁷⁴ » revêtent une importance particulière, notamment dans l'économie d'un imaginaire lié à l'espace. Cérémonie qui met en œuvre le renouvellement du pacte scellé entre les Vénitiens et la mer, les épousailles témoignent, du point de vue symbolique, de la relation étroite qui lie Venise à l'élément marin, autrefois perçu comme hostile : elles

supposent une distinction, voire une opposition radicale entre l'auteur du sacrifice et la divinité à laquelle il sacrifie. Ce type de sacrifice vise à se concilier un élément étranger. [...] Se contenter de pratiquer la navigation maritime et de fonder une culture en exploitant une situation côtière favorable est une chose très différente de l'acte qui

272 Carl Schmitt, *Terre et mer*, op. cit., p. 26.

273 Le politologue de renommée globale Joseph Nye a consacré un des livres les plus influents dans la science politique contemporaine, *Bound to Lead*, au rôle que les pratiques culturelles, les idéologies et l'économie — ce qu'il appelle *soft power* par opposition au *hard power* typiquement militaire — ont dans la construction d'une hégémonie politique.

274 *Ibidem*.

consiste à déplacer de la terre vers la mer, en tant qu'élément autre, toute l'existence collective et historique d'un peuple²⁷⁵.

Alors que la représentation reconfigure l'espace à un niveau non-ontologique, mais pas secondaire pour autant²⁷⁶, l'imaginaire agit de manière plus conséquente à travers la perception spatiale qui consiste dans le processus d'ancrer les êtres humains dans un espace défini, spécifique et particulier à partir duquel ils structurent leur existence spatiale. Liée au fait d'habiter plus que de restructurer un espace propre, la perception spatiale c'est la manière dont les êtres humains organisent les données spatiales brutes de leur environnement et les transforment, par l'intermédiaire de l'action de signification, en un milieu, pour utiliser une terminologie issue de la réflexion de Kevin Lynch qui se rapproche sur ce point à celle de Schmitt. Les êtres humains qui habitent un espace, en effet, ne se limitent pas à s'y installer ou à le traverser de manière neutre, mais ils tissent avec lui un rapport plus profond qui prend également de formes relevant de l'imaginaire. Pour comprendre le fonctionnement propre à la perception spatiale, l'opposition dialectique que Schmitt pose entre terre et mer se révèle particulièrement adéquate. Si l'on prend le point de vue d'un individu ayant évolué sur la terre, donc percevant le monde de manière terrestre, Schmitt remarque qu'il

a du mal à comprendre que l'espace continental puisse être perçu d'un œil purement maritime, selon une logique découlant tout droit de la mer. [C'est parce que] [l]e langage quotidien forme tout naturellement ses désignations à partir de notre expérience terrestre.

275 *Ibidem*, p. 29.

276 Il suffit de penser au rôle que les mythes, les légendes ou encore certaines œuvres littéraires ont eu dans l'impulsion à l'exploration et par là au façonnement de l'espace : des récits mythiques sur l'abondance d'Eldorado ayant poussé des milliers d'Européens à envahir l'Amérique du Sud à l'épopée du Far West nord-américain, d'Atlantide au pays de cocagne, sans oublier le rôle fondamental que les récits d'Homère ont eu pour la découverte d'Heinrich Schliemann du site archéologique de Troie.

[...] Notre planète, et la représentation que nous nous faisons, nous l'appelons tout simplement notre "terre", oubliant que l'on pourrait aussi l'appeler notre "mer". Parlant des communications maritimes, nous parlons de "routes maritimes" alors qu'en réalité il n'y a que des lignes, non des "routes" comme sur le continent²⁷⁷.

À l'inverse, dans une perspective, « strictement maritime, le continent n'est qu'une côte, une plage, avec son "arrière-pays"²⁷⁸ ». Cet exemple, centré autour de la différente perception de l'espace découlant de deux points de vue opposés, montre que l'imaginaire loin d'être un ornement symbolique d'un environnement est un élément fondateur de l'identité spatiale — ici par l'intermédiaire du langage, ailleurs à travers l'art²⁷⁹. Suivant l'adage wittgensteinien selon lequel « les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde²⁸⁰ », l'imaginaire organise la perception des données spatiales particulières en une configuration — Lynch aurait dit : en une image environnementale — qui devient un schéma interprétatif pouvant être appliqué à toute réalité. Le pouvoir de l'imaginaire de structurer en une perception spatiale unitaire et cohérente les données éparses agit à un niveau ontologique tellement profond qu'il influence non seulement la manière dont nous donnons une signification aux éléments spatiaux, mais aussi aux objets ou phénomènes qui ne les sont pas au départ. À ces propos, les réflexions menées sur le cyberspace — sur lesquelles nous reviendrons dans le troisième chapitre — par la chercheuse

277 *Ibidem*, p. 79.

278 *Ibidem*.

279 « En ces siècles de "tournant" [XVIe et XVIIe], l'humanité européenne a imposé, simultanément dans tous les domaines de la création, une nouvelle notion d'espace. La peinture de la Renaissance rompt avec l'espace de la peinture gothique du Moyen Âge. [...] Les hommes et les choses sont placés et se meuvent *dans* un espace. [...] L'architecture de la Renaissance crée des édifices à composition classique et géométrique. La plastique de la Renaissance pose les statues humaines librement dans l'espace. [...] Le baroque, à son tour, pousse au mouvement dynamique », *ibidem*, p. 61.

280 Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 2001, édition numérique non paginée.

Kristin Veel, spécialiste de l'impact des technologies de l'information et de la communication sur l'imaginaire culturel contemporain, nous montrent la contribution de l'imaginaire dans le développement d'une perception spatiale produisant une réalité nouvelle en s'appuyant sur les recherches des cognitivistes sémantiques George Lakoff, Mark Turner et Mark Johnson²⁸¹. Dans sa lecture des ouvrages des trois chercheurs, elle affirme que

all our experiences, knowledge, and thinking derive from small temporal and spatial stories that are not culturally determined but universally linked to the human body. Our consciousness conceives of everything that goes on around us as spatial stories, which are comprehended in correlation with the experience of our own body. Through the so-called image schemas, it becomes possible to comprehend nonspatial objects through spatial modes of expression. For instance, an "image schema" such as the "source-path-goal schema" derives from the experience that every time we move anywhere, there is a place we start from and a place we end up, the path being the journey in between which is determined by a direction. This leads to a metaphorical valuation in which achieving a purpose is understood in terms of passing along a path from a starting point to an end point. [...] According to the cognitive semantics these schemas constitute the foundation of our ability to understand and describe the world metaphorically. New metaphorical constellations are constructed by bringing together meaning from a so-called source space and a target space, which are not related beforehand. The expression "it has gone down the drain," for example, brings together information from a source space concerning drains and sewers and a target space concerning the notion of wasting something. When these two different realms are brought together in the expression that "something has gone down the drain," a new meaning is created which was not present in either the source or the target space²⁸².

281 Voir notamment : George Lakoff et Mark Johnson, *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press, 1980 et Mark Turner, *The Literary Mind. The Origins of Thought and Language*, Oxford, Oxford University Press, 1998

282 Kristin Veel, « The Irreducibility of Space: Labyrinths, Cities, Cyberspace », *Diacritics*, Vol. 33 / 3/4, 2003, p. 153.

La métaphorisation ou symbolisation apportée par l’imaginaire au rapport à un espace qu’on appréhendait auparavant par le biais de la seule expérience phénoménologique²⁸³ apportée, comme affirmé par Veil, une nouvelle signification à l’espace en question qui n’était pas présente au départ et donc produit un espace ayant des nouvelles caractéristiques et une nouvelle identité. Cette dynamique, lorsqu’elle agit localement et non globalement, à savoir quand elle intéresse un espace particulier et non l’espace en général, influence également notre manière de comprendre l’espace et de le décrire, c’est-à-dire notre conscience de l’habiter, comme dans le cas schmittien de l’observateur qui vit ses espaces à la fois physiquement et symboliquement dans une perspective terrienne. L’exemple proposé par Schmitt nous montre également une dernière caractéristique de la perception spatiale : sa multiplicité. Étant donné que la perception spatiale se greffe à un espace particulier²⁸⁴, ayant des traits précis et une structure unique, et qu’à chaque époque plusieurs types d’espaces locaux coexistent, nous avons autant de perceptions spatiales, qui ont la même légitimité d’un point de vue ontologique, que types d’espaces : « [à] la multiplicité des formes d’existence correspondent des espaces également pluriels. Même à une époque donnée, la pluralité des professions induit, dans les actes de la vie quotidienne de chacun, un environnement différent²⁸⁵ ».

Lorsque le rayon d’action de l’imaginaire dépasse l’échelle locale de la perception spatiale dans la médiation entre les êtres humains et l’espace en général, nous qualifierons le résultat de cette action avec l’expression conscience spatiale. Si l’imaginaire lié à la conscience spatiale se situe

283 Bien évidemment, une appréhension purement phénoménologique de l’espace n’existe qu’en tant qu’hypothèse heuristique.

284 L’on pourrait dire, avec la terminologie de Haraway, que la perception spatiale est située.

285 Carl Schmitt, *Terre et mer*, *op. cit.*, p. 51.

également à un niveau ontologique dans la production de l'espace, tout comme pour la perception spatiale, son fonctionnement procède de manière différente par rapport à cette dernière : moins perceptible dans les espaces quotidiens, c'est à l'occasion des grands changements spatiaux — ou révolutions selon la terminologie de Schmitt — que la conscience spatiale montre toute sa portée. Nous allons donc déterminer le rôle de la conscience spatiale en analysant les profonds bouleversements spatiaux survenus dans la période qui va du XVe au XVIIe siècle afin : c'est en fait à cette époque, définie par le penseur allemand comme un tournant, qu'on : « vit naître la conscience non seulement de la plénitude du temps, mais également du comblement de l'espace du globe et de l'horizon planétaire²⁸⁶ ». Parmi ces changements spatiaux, la découverte de l'Amérique, notamment, advenue en 1492, dont nous avons déjà analysé le lien avec la technique, fut un événement épocal non seulement parce qu'elle fit connaître aux Européens l'existence d'un continent entier, mais aussi parce qu'elle « oblitéra totalement les conceptions traditionnelles, antiques et médiévales [du monde] ; elle transforma, dans la conscience générale des hommes, l'image même de notre planète²⁸⁷ ». Dans la perspective de Schmitt, en effet, plus que la reconfiguration de l'espace physique global, pour énorme qu'elle eusse été due à l'apparition d'un nouveau continent, il est question ici du changement de l'image de la planète, de la perception du monde en tant que totalité de l'espace dans lequel l'existence humaine se déroule : il s'agit donc de la naissance

d'un "nouveau monde", au sens le plus audacieux du terme. La conscience globale des peuples d'Europe centrale et occidentale, puis de toute l'humanité, est bouleversée de

286 *Ibidem*, p. 55.

287 *Ibidem*, p. 58.

fond en comble. Il s'agit, au sens plein, de la première révolution authentique de l'espace, c'est-à-dire à l'échelle planétaire²⁸⁸.

Or, ce que Lynch affirmait à propos de l'impossibilité pour les citoyen·e·s d'avoir une expérience physique ou phénoménologique de leur ville en tant que totalité, à cause de l'étalement et des proportions qu'elle a pris·e·s à l'époque contemporaine, est également valide lorsque transposé à l'échelle mondiale : les êtres humains n'appréhendent pas la planète « directement », par le biais de leur sens ou de leur perception spatiale, qui est propre à un espace spécifique, mais plutôt à travers l'abstraction ou symbolisation d'un espace perçu et vécu comme global — ce que signifie l'expression « image du monde » chez Schmitt et qui correspond à ce que nous avons appelé « conscience spatiale ». Résultat de l'action ontologique fondamentale de l'imaginaire, la conscience spatiale est ce qui nous permet de saisir l'espace général en son entièreté, de lui donner une véritable identité et le sentiment de l'habiter au sens propre et non seulement figuré. Dans ce cas, l'imaginaire renverse les rapports que nous avons vus à l'œuvre dans la perception spatiale, car c'est à travers son action qui se produit le plan fondamental sur lequel se greffe une multiplicité d'instances — économie, pouvoir, technique, etc. — pour définir l'identité spécifique à chaque espace général, qui ne dépend pas principalement de l'espace physique : « [u]ne révolution spatiale exige davantage qu'un débarquement sur une terre inconnue : elle suppose une transformation de la notion d'espace à tous les niveaux et dans tous les domaines de l'existence humaine²⁸⁹ ». Le rôle ontologique fondamental de la conscience spatiale dans le développement de l'idée d'un espace général et dans sa production concrète est également

288 *Ibidem*.

289 *Ibidem*, p. 61.

démontré, chez Schmitt, par la dynamique ayant contribué à la conception de l'espace cosmique. Si la théorie héliocentrique de Copernic donna lieu à une révolution dans notre manière de concevoir le rapport entre notre planète et le cosmos, selon le penseur allemand, celle-là « ne fut pas la transformation la plus profonde : ce qui fut déterminant, ce fut l'apparition d'une dimension cosmique, l'idée d'un espace vide infini²⁹⁰ » c'est-à-dire d'une symbolisation de cette nouvelle dimension spatiale. En effet, plus que la théorie copernicienne — qui appartient dans l'économie schmittienne à la macro-catégorie de la technique, cet effet de symbolisation est à attribuer à la réflexion philosophique de Giordano Bruno, qui permit pour la première fois dans l'histoire des conceptions spatiales de donner corps et existence au vide. Si Copernic

transforma notre système solaire, il en resta à l'idée que l'espace, ou le cosmos, était un champ limité. Le monde, au sens cosmique, et donc la notion d'espace, n'en furent pas transformés. Quelques décennies plus tard, les frontières tombèrent : dans le système philosophique de Giordano Bruno, le système solaire [...] n'est qu'un des nombreux systèmes solaires au sein d'un firmament infini. [...] L'homme pouvait désormais se représenter un espace vide²⁹¹.

Le modèle spatial esquissé par Carl Schmitt, que nous avons systématisé, permet de déjouer les relations ontologiques et axiologiques que la trialectique lefebvrienne pose entre les différentes instances produisant l'espace. En effet, si d'un côté les propositions lefebvriennes à propos de la production de l'espace sont présentes dans la pensée schmittienne, de l'autre la relation entre imaginaire et espace est modifiée de fond en comble. À travers les trois modalités d'action de l'imaginaire — rappelons-les : représentation spatiale, perception spatiale et conscience spatiale

290 *Ibidem*, p. 58.

291 *Ibidem*, p. 59.

—, nous avons pu thématiser autrement l'apport de ce domaine. Le cas de la conscience spatiale, en particulier, nous montre la capacité de l'imaginaire de donner à voir, à penser, à vivre même un espace, global et général, que nous ne pouvons pas appréhender par le seul biais de notre expérience phénoménologique : l'idée de monde, l'image de planète n'existent que grâce à l'action signifiante de l'imaginaire, tout en étant bel et bien réelles. Alors que Lefebvre ne prenait en considération que la représentation spatiale, à laquelle il donnait tout de même une interprétation négative en raison de sa formation marxiste, l'imaginaire opère dans le quotidien aussi grâce à la perception spatiale. Schmitt nous le montre avec nombre d'exemples concrets : quand les êtres humains n'ont pas de perception spatiale de leur environnement, ils ne leur donnent pas une signification, à savoir ils ne l'habitent pas vraiment²⁹².

292 La nécessité de donner une signification à l'environnement pour l'habiter et ainsi le rendre un milieu n'est pas une caractéristique relevant uniquement de l'humain. Comme le montre l'éthologue Jakob von Uexküll à travers le concept de *Umwelt*, développé dans *Milieu humain et milieu animal*, cela fait partie des stratégies d'appropriation de l'espace de tout être vivant, cf. Jakob von Uexküll, *Milieu animal et Milieu humain*, Paris, Payot et Rivages, 2010.

Conclusion. Des espaces de représentation au placetelling : vers un imaginaire spatial performatif.

Le parcours théorique que nous avons esquissé en nous appuyant sur des perspectives spatiales autres par rapport au tournant spatial proprement dit et qui s'est terminé avec l'analyse d'un modèle épistémologique cohérent et unitaire nous a montré que l'imaginaire, à la différence de ce que Lefebvre affirmait, prend part à la production de l'espace, à travers des stratégies, des modalités et des pratiques qui lui sont propres. Ainsi, nous sommes déjà en mesure de répondre à la question qui ouvrait ce chapitre : il y a effectivement la possibilité de concevoir une production de l'espace qui n'exclut pas l'imaginaire. Avant de mettre à l'épreuve cette hypothèse dans le dernier chapitre en analysant des exemples concrets, il nous reste, afin de clore le volet théorique, de synthétiser notre proposition.

Au-delà des espaces de représentation lefebvriens, une tout autre conception de l'imaginaire se dessine à travers les écrits des auteur·rice·s que nous avons analysé·e·s. L'imaginaire spatial que nous proposons présente les mêmes caractéristiques structurelles que Lefebvre attribuait à la pratique spatiale, véritable force productrice de l'espace, c'est-à-dire : concrétude, dimension sociale, relationnalité et multiplicité. L'espace produit par l'imaginaire est donc ontologiquement

solide et sur le même plan de réalité que celui produit par l'économie ou la politique. Cependant, il est évident que ces instances ne le produisent pas de la même façon, chacune adoptant ses propres modalités. Ainsi, nous proposons de qualifier le mode de production de l'espace spécifique à l'imaginaire avec le néologisme *placetelling*, crase de *storytelling* et *placemaking*.

Plus que dans le sens commercial et marketing, dominant aujourd'hui, ainsi que dans la signification, trop spécifique, que la théorie narratologique, notamment numérique, lui attribue²⁹³, nous entendons par *storytelling* la pratique de présenter — au sens de rendre présent, assurer la présence — par l'intermédiaire de la mise en récit et de la narration. Ainsi l'imaginaire ne produit pas des espaces grâce à sa capacité à construire, brique sur brique, des bâtiments, des villes, des logis, etc. ; il ne les produit pas non plus par le biais de l'organisation de la force-travail comme dans le cas du rapport économique qui façonne la relation entre ville et campagne ; il ne les produit pas non plus en assignant à un endroit une fonction politique ou religieuse ; l'imaginaire produit des espaces en les mettant au centre d'une narration signifiante : « [a]bove all, if the environment is visibly organized and sharply identified, then the citizen can inform it with his own meaning and connections. Then it will become a true *place*²⁹⁴ ».

Le *placemaking*, quant à lui, non seulement permet d'enraciner dans l'espace le *storytelling*, concept qui risquerait autrement d'être trop flou et générique, mais, et il s'agit là de l'intérêt principal de cette pratique d'aménagement, exprime un rapport à la production de l'espace qui

293 Voir aussi les travaux de Marie-Laure Ryan : *Narrative as Virtual Reality: Immersion and Interactivity in Literature and Electronic Media*, Baltimore, Md., Johns Hopkins Univ. Press, 2001, *Narrative across Media: The Languages of Storytelling*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2004, Marina Grishakova et Marie-Laure Ryan (dir.), *Intermediality and Storytelling*, Berlin-New York, De Gruyter, 2010 et « Le Transmedia Storytelling comme pratique narrative », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, Vol. 10, 2017.

294 Kevin Lynch, *The Image of the City*, op. cit., p. 92.

est en diapason avec nos considérations sur l'imaginaire. Inventé par l'urbaniste Fred Kent dans le cadre d'une initiative, le *Project for Public Spaces*, vouée à repenser le rôle des espaces publics et communs dans l'urbanisme contemporain²⁹⁵, le *placemaking* prône une approche plurielle, communautaire, participative et sociopolitique (et non utilitariste ou économique) à l'aménagement de l'espace. Cette vision, qui n'est pas sans rappeler certains propos tenus par Lefebvre lui-même dans *Le droit à la ville*, repose sur une croyance fondamentale : toute modification d'un espace vécu et habité ne peut pas avoir lieu sans la participation de ceux et celles qui vivent et habitent cet espace même. Dans le *placemaking*, il s'agit moins d'aménager un espace que d'aménager un milieu à savoir de donner une signification, au sens lynchien, à un espace : « [l]e moteur d'un processus de placemaking c'est le désir de matérialiser les identités sociales, culturelles et physiques d'un milieu par les gens qui l'habitent²⁹⁶ ». Ainsi, dans notre perspective, le *placemaking* c'est la traduction pratico-spatiale des caractéristiques que nous avons reconnues être constitutives de l'imaginaire spatial : pluralité, agentivité, concrétude, socialité.

Finalement, le concept de *placetelling*, que nous pouvons définir comme le processus de production à travers la signification d'un espace relationnel, collectif, pluriel, social, culturel et narratif, nous permet de résumer en un mot les considérations que nous avons développées dans notre parcours thématique sur l'imaginaire spatial : ses caractéristiques, ses modes de

295 « Placemaking », *Wikipédia*, avril 2020. En ligne : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Placemaking&oldid=169100455>, consulté le 29/09/2020.

296 Marie-Claude Plourde, « Aménager l'espace public : le futur projet de la Promenade Fleury », *HuffPost Québec*, 2016. En ligne : https://quebec.huffingtonpost.ca/marie-claude-plourde/projet-de-la-promenade-fleury_b_12527940.html, consulté le 29/09/2020.

fonctionnement, son impact dans la production de l'espace, qui en est une éminemment narrative²⁹⁷. Ainsi, à la fin de ce chapitre, qui reproduit la structure formelle du précédent, il nous reste un dernier aspect du *placetelling* à discuter : qu'en est-il de ce concept, inventé dans les années 1970, à l'époque du numérique ? Pour répondre à cette question, dans le dernier chapitre de notre thèse, nous allons maintenant analyser de plus près les mutations spatiales engendrées par le numérique lui-même afin de comprendre comment se structure l'espace aujourd'hui.

297 À travers l'expression « production narrative », nous visons à escamoter la vision (ou plutôt l'excès) sémiotique selon laquelle tout est discours. Il y a en effet d'autres modes narratifs de produire un espace qui ne convoquent pas la parole, écrite ou parlée, notamment dans le cas de la représentation. À ce propos, Suzanne Paquet, dans son texte *Voyages des images. Photographies, imaginaires géographiques et production paysagère*, montre parfaitement comment la photographie touristique contribue non seulement à développer des imaginaires paysagers, mais voire à produire des espaces à part entière, Suzanne Paquet, « Voyages des images. Photographies, imaginaires géographiques et production paysagère », dans Suzanne Paquet et Guy Mercier (dir.), *Le paysage, entre art et politique*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2013, p. 105-126.

3. L'époque de la géolocalisation. Espace numérique, espace physique, espace hybride

« La localisation décrit une situation, pas un lieu ».

Karl Kalnins

Introduction. La géolocalisation : vers une nouvelle époque spatiale ?

Lorsque Henri Lefebvre portait son regard sur les pratiques d'aménagement proposées par l'urbanisme des « hommes de bonne volonté » — visant les architectes et les écrivains en général, mais aussi, sans le nommer explicitement Le Corbusier et ses idées développées dans les années 1930 autour de l'habitat collectif —, il remarquait un phénomène à son avis très dangereux pour la vie citadine. Phénomène qui se manifestait, au moment où Lefebvre écrivait, dans un écart grandissant entre la conception des êtres humains portée par le discours commercial et marketing, dirait-on aujourd'hui des opérateurs urbains, et les besoins réels des habitants pris dans les systèmes pavillonnaires et dans les banlieues :

On veut construire immeubles et villes “à l'échelle humaine”, “à sa mesure”, sans concevoir que dans le monde moderne “l'homme” a changé d'échelle et que la mesure d'autrefois (village, cité) se transforme en démesure. Au mieux, cette tradition aboutit à un *formalisme* (adoption de modèles qui n'ont ni contenu ni sens), ou à un *esthétisme* (adoption de modèles anciens pour leur beauté, que l'on jette en pâture aux appétits des consommateurs)²⁹⁸.

Les considérations de Lefebvre, qui mettait le doigt sur un problème dont on perçoit les effets et les retombées encore aujourd'hui, s'appliquent aisément à la énième transformation que nos

298 Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, *op. cit.*, p. 21.

viles sont en train de vivre avec le passage à une société de l'information et avec la transformation numérique d'une partie de leurs infrastructures, ensemble de phénomènes que l'on désigne par l'expression *smart cities* ou villes intelligentes. Ses réflexions peuvent aussi constituer le point de départ de la problématisation de l'évolution numérique des villes à la lumière du rapport plus général qui se tisse entre espace et technologie numérique : est-ce seulement l'espace urbain qui a changé d'échelle dans la contemporanéité²⁹⁹ ou est-ce l'espace dans son entièreté ? Et si oui, cette nouvelle configuration spatiale dessinée par l'avènement et la diffusion du numérique peut-elle être qualifiée d'époque spatiale, dans le sens foucaldien du terme ?

Répondre à ces deux questions centrales dans l'économie de notre thèse nous amènera à penser au rôle et à l'impact que les technologies numériques ont dans le façonnement d'une nouvelle conception de l'espace, c'est-à-dire à nous interroger sur ce que l'espace devient à l'ère du numérique. Cela requiert que nous problématisions davantage ce qu'est l'époque du numérique : pourquoi parler en effet d'une époque du numérique plutôt que de continuer à utiliser la formule consacrée « les technologies numériques » ? Est-ce que le numérique peut être abordé à l'aune du concept de « tournant » tout comme cela a été le cas pour l'espace³⁰⁰ ? Voilà une question à

299 Sans que nous en ayons problématisé l'utilisation dans le premier et deuxième chapitre, car il n'y en avait pas nécessité à ce moment, une précision vis-à-vis de l'emploi du terme contemporanéité s'impose maintenant, étant donné le parcours que notre argumentation prendra dans ce chapitre. Au-delà de son caractère essentiellement et intrinsèquement ambigu, multiple et instable, que Lionel Ruffel dissèque en profondeur dans *Brouhaha* nous donnons à l'expression « contemporanéité », outre sa signification courante de période suivante la modernité, une autre signification, qui a l'air d'une variation sur le même thème. Du point de vue de l'espace, la troisième époque spatiale foucaldienne, celle de l'emplacement, a certes lieu dans une certaine contemporanéité — on parle des années 1960, somme toute — qui pourtant n'est pas la même contemporanéité dans laquelle nous vivons : celle qui voit un espace fortement changé par les technologies numériques, de l'information et de la communication. Il y aurait donc, faute de mieux et faute de recul historique, deux contemporanéités spatiales : le tournant spatial et le tournant numérique de l'espace.

300 Cf. le premier chapitre.

laquelle une thèse comme la nôtre, dont la deuxième partie vise à réfléchir au rapport entre numérique et espace, ne peut échapper. Ainsi structurons-nous l'argumentation du présent chapitre en deux parties : dans un premier temps, nous allons nous interroger sur la possibilité de penser le développement et la diffusion des technologies numériques au-delà de leur caractère purement technique, par conséquent comme un phénomène culturel au sens large, un tournant épocal à part entière. Cette analyse, qui ne sera pas exhaustive, mais plutôt orientée vers les aspects du tournant numérique qui touchent au rapport avec l'espace, nous permettra de passer à la deuxième partie de ce chapitre où il sera question de voir comment le numérique impacte, influence et façonne notre perception de l'espace, les manières de le concevoir et de le produire, et cela à plusieurs niveaux : sur le plan phénoménologique, certes, mais aussi sur les plans culturel, politique et symbolique, reprenant ainsi la structure argumentative que nous avons adoptée lors du deuxième chapitre.

3.1 Le tournant numérique. Entre technologie et culture : perspectives théoriques et critiques.

Les difficultés que nous avons rencontrées lors de la définition du tournant spatial, ainsi que l'établissement d'une ligne temporelle claire à l'égard de sa naissance et de son développement se présentent de manière encore plus forte avec l'identification du tournant numérique, et cela pour plusieurs raisons³⁰¹. Tout d'abord, le problème majeur auquel on se heurte dès que l'on fait nos premiers pas dans le domaine, c'est le manque de consensus autour du mot « numérique ».

301 Pour un panorama rapide de ces enjeux, voir François Heinderyckx, « Le tournant numérique », *Hermès, La Revue*, n. 71, C.N.R.S. Éditions, juin 2015, p. 87-91.

Selon les perspectives, les domaines, les périodes historiques et même les pays que l'on choisit de prendre comme référence, le mot « numérique » n'a pas la même signification, la même ampleur et, parfois, le terme n'est même pas employé pour qualifier l'impact des nouvelles technologies sur un domaine du savoir³⁰².

À ce premier problème, s'en ajoute un autre à savoir que la bannière « numérique », sous laquelle on regroupe l'ensemble des phénomènes technologiques contemporains, n'est que la plus récente d'une longue série de tentatives de désignation d'une « mutation globale³⁰³ » qui continue à nous échapper d'évolution en évolution. Ainsi, d'informatique en cybernétique, de nouvelles technologies à nouveaux médias, de réalité virtuelle à réalité augmentée, de virtuel à numérique, nous n'avons pas encore été capables de trouver une manière relativement stable et univoque d'arrêter le flux numérique et de le conceptualiser³⁰⁴. Troisièmement, l'établissement d'une date ou d'une période de référence pour désigner la naissance ou l'origine du tournant numérique s'avère être une tâche éminemment compliquée, en raison notamment du manque de

302 Pour ne se limiter à donner qu'un exemple de ce dernier problème, relatif au domaine que l'on appelle dans le monde anglophone « digital humanities », l'on peut noter que la traduction de l'expression anglaise peut varier considérablement : on choisira alors « humanités numériques », « humanités digitales » ou encore « humanités computationnelles », comme le fait Jean-Guy Meunier dans « Humanités numériques ou computationnelles », *Sens public*, 2014, en ligne : <http://sens-public.org/articles/1121/>, consulté le 26/05/2020. Dans la communauté italienne on parle plutôt d'*informatica umanistica*, c'est-à-dire d'informatique humanistique.

303 Milad Doueïhi, *Qu'est-ce que le numérique ?*, Paris, PUF, 2013, p. 2.

304 Vertige nominaliste qui n'a été égalisé que par la production intellectuelle sur la question, déclinée différemment selon les moments historiques : « qu'est-ce que le numérique ? ». Nous renvoyons pour un approfondissement de ce sujet, tout en nous limitant au monde francophone pour ne pas nous faire prendre dans le même vertige, aux travaux de Milad Doueïhi (*La grande conversion numérique*, Paris, Seuil, 2008, *Pour un humanisme numérique*, Paris, Seuil, 2011 et *Qu'est-ce que le numérique*, *op. cit.*), de Pierre Lévy (*Qu'est-ce que le virtuel ?*, *op. cit.*) et de Marcello Vitali-Rosati (« Réflexions pour une resémantisation du concept de virtuel », dans *Pourquoi des théories ?*, Besançon, Solitaires intempestifs, 2009, p. 31-55, *S'orienter dans le virtuel*, Paris, Hermann, 2012 et « Pour une définition du "numérique" », dans Michael E. Sinatra et Marcello Vitali-Rosati (dir.), *Pratiques de l'édition numérique*, Montréal, Presses Université de Montréal, 2014, p. 63-75).

clarté par rapport à la définition du terme même : le numérique commence-t-il avec l'invention de l'ordinateur ? Du traitement informatique des documents ? D'Internet ? Du Web ? Des dispositifs mobiles qui représentent aujourd'hui le moyen le plus utilisé pour se connecter à Internet ? Il ne s'agit pas juste d'un problème lié à la définition du numérique, ce qui est le premier point problématique, ou du phénomène technologique à choisir, deuxième point problématique, mais c'est aussi, et peut-être surtout, une question de posture théorique que l'on adopte pour décrire un ensemble très vaste de transformations technologiques et sociétales. Dans cette optique, le choix, apparemment simple, de déterminer l'origine du numérique en fonction de l'invention d'une technologie quelconque, Internet ou le Web par exemple³⁰⁵, s'avère plus problématique que l'on pourrait croire. Premièrement, d'un point de vue pragmatique, les technologies numériques sont très souvent le résultat d'un travail collectif et stratifié dans le temps³⁰⁶ qui engage une pluralité d'acteurs et d'instances ayant joué un rôle fondamental, mais dont aucun ne peut revendiquer une paternité exclusive des technologies employées. Ensuite, et

305 Synonymes dans l'usage courant et grand public, Internet et le Web sont au contraire deux entités fort différentes. Sans trop s'attarder sur la question, Internet est un réseau de réseaux, c'est-à-dire l'ensemble des réseaux publics et privés connectés entre eux, visant l'échange de l'information sous forme de paquets de données, échange réglé par un protocole de transmission de données, le protocole TCP/IP. Également formé de l'ensemble des câbles, des ordinateurs, des serveurs et des machines physiques, Internet est l'infrastructure matérielle sur laquelle se greffent plusieurs applications et services informatiques, comme les services de messagerie instantanée, le courrier électronique et l'échange de fichiers en pair à pair (P2P), et dont le (World Wide) Web — système de partage de documents hypertexte à travers la technologie de l'hyperlien — fait partie. Pour un approfondissement de la question, nous renvoyons à « Internet », *Wikipédia*, juin 2020, en ligne : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Internet&oldid=171692660>, consulté le 17/06/2020, et « World Wide Web », *Wikipédia*, juin 2020, en ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=World_Wide_Web&oldid=171668745, consulté le 17/06/2020.

306 Nous pourrions dire qu'Internet, pour ne prendre qu'un exemple paradigmatique, tel que nous le connaissons aujourd'hui est passé par de nombreuses étapes, que l'on pourrait considérer autant de naissances, ayant contribué de manière fondamentale à son développement : la création d'ARPANET en 1963 et le premier paquet de données transité par ce réseau en 1969, la première publication du protocole de transmission des données TCP en 1974, la formalisation et la standardisation du protocole TCP/IP en 1982, le protocole de nommage de sites Internet DNS en 1983, etc. Pour une vision d'ensemble de l'histoire d'Internet, nous renvoyons à « Histoire d'Internet », *Wikipédia*, mai 2020, en ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Histoire_d%27Internet&oldid=171334334, consulté le 26/05/2020.

il s'agit là, à notre avis, du point le plus important, réduire la complexité engendrée par le numérique est un choix que l'on pourrait qualifier d'idéologique. Cette approche masque et surdétermine les autres perspectives sur le numérique et impose une vision unique sur un phénomène bien plus large, selon une dynamique mise en lumière par Michel Foucault dans ses travaux sur les régimes de vérité, de pouvoir et de discours³⁰⁷. Un régime discursif, dans la réflexion foucauldienne, est un ensemble de discours imbriqués les uns dans les autres qui soutiennent et reproduisent, à travers des procédés de définition et d'exclusion (le rôle du pouvoir), d'intelligibilité et de légitimation (le rôle du savoir), un ensemble particulier de conditions sociospatiales, dont les composantes opèrent afin de promouvoir son message et de le transformer en sens commun. Pour résumer, un discours est un récit ou une narration qui façonne la manière dont une idée, une politique, une technologie ou un fait social total sont reçus, et qui en influence la réception, la compréhension ainsi que le maniement.

Dans ce contexte, la primauté du discours technocentré — technophobe ou technophile qu'il soit — a eu comme conséquence que, pendant une bonne partie de l'histoire du numérique, on a négligé ou même passé sous silence certains enjeux qu'aujourd'hui on considère centraux, notamment : l'impact environnemental des technologies numériques³⁰⁸, le bouleversement d'un

307 Bien que la première occurrence de l'expression « régime de vérité » se trouve dans le premier chapitre de *Surveiller et punir*, *op. cit.*, l'investigation des modalités de production, diffusion et légitimation du pouvoir, de la vérité et du sens parcourt l'entièreté de l'œuvre foucauldienne, notamment dans *Les mots et les choses*, *op. cit.*, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969 et « Les intellectuels et le pouvoir. Entretien avec Gilles Deleuze », *L'arc*, 2e trimestre, 1972, p. 3-10.

308 Voir à ce propos : Jussi Parikka, *Medianatures : The Materiality of Information Technology and Electronic Waste*, Open Humanities Press, 2011, en ligne : <http://www.livingbooksaboutlife.org/books/Medianatures>, consulté le 24/09/2020, et Raynold Wonder Alorse, « The Digital Economy's Environmental Footprint Is Threatening the Planet », *The Conversation*, 2019, en ligne : <http://theconversation.com/the-digital-economys-environmental-footprint-is-threatening-the-planet-126636>, consulté le 28/05/2020.

des piliers des démocraties occidentales, à savoir le respect de la vie privée³⁰⁹, le rapport entre pouvoir politique public et pouvoir économique privé, le déséquilibre économique que provoque le numérique entre pays développés et pays en voie de développement ou entre riches et pauvres dans les pays développés, etc. Tout cela nous amène à poser une hypothèse de travail selon laquelle le caractère éminemment technologique du numérique n'est pas la seule clé de lecture possible pour aborder ce phénomène. Au contraire, l'approche technocentrée n'est que le produit d'un ensemble de discours visant l'établissement d'une « vérité technologique » propre au numérique où les questionnements éthiques, politiques ou sociologiques sont oblitérés en faveur des impératifs typiques de la technique : maniabilité, simplicité d'utilisation, efficacité, innovation, vitesse³¹⁰, etc. Au lieu d'accepter le jeu du discours technocentré sur le numérique, se présentant comme le seul récit — un Grand récit, pour utiliser la terminologie propre à Jean-François Lyotard³¹¹ —, nous dirions qu'il y a autant de discours possibles, de petits récits, que d'angles d'interprétation. Ainsi pourrions-nous considérer le numérique comme fait sociologique, comme fait politique, comme fait artistique, comme fait sexuel, comme fait ludique, comme fait spatial — et nous regarderons quelles en sont les conséquences dans la

309 Un des scandales parmi les plus éclatants, nommé *Cambridge Analytica* du nom de la société de publication stratégique impliquée, a touché le réseau social Facebook en 2018, accusé d'avoir partagé les données des usagers·ères avec le comité électoral pour la présidence des États-Unis de Donald Trump et les groupes de pression favorables à la sortie du Royaume-Uni de l'Union européenne (Brexit) afin de permettre à ceux-ci de développer des messages promotionnels ciblés. Les révélations faites par un ancien employé de la société, Christopher Wylie, ont permis de dévoiler les pratiques criminelles de l'entreprise et les violations de la politique de confidentialité de Facebook et engendré un débat global sur les dangers d'une législation lacunaire ou trop permissive face à des entreprises numériques (GAFAM, par Google-Amazon-Facebook-Apple-Microsoft) et leur gestion des données des individus.

310 Pour une analyse du rapport intrinsèque entre vitesse et technique, nous renvoyons à Paul Virilio, *Vitesse et politique. Essai de dromologie*, Paris, Galilée, 1977.

311 Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne, op. cit.*

deuxième partie de ce chapitre —, comme fait culturel et ainsi de suite³¹². Nous affirmons également que toute perspective possible sur le numérique ne peut pas, à elle seule, l'expliquer de fond en comble, en donner une vérité unique ou encore en épuiser l'entièreté des problématiques. Ce sont la composition et la négociation des points de vue singuliers sur le numérique qui pourrait, idéalement, permettre de rendre compte de ce phénomène complexe et stratifié. Cela n'entraîne pas pour autant la conséquence qu'à défaut d'avoir une vision exhaustive du numérique toute perspective portant sur une facette spécifique est automatiquement fallacieuse ou invalide, mais seulement qu'elle est partielle et située, selon le sens que Donna Haraway donne à ces mots³¹³, ce qui permet également de déjouer la perspective technocentrée qui se voudrait neutre, transparente et rationnelle.

Dans le cadre du présent chapitre, qui interroge et analyse les rapports entre espace et numérique en vue de comprendre si ce dernier entraîne un changement de perception spatiale tel que l'on peut affirmer être en présence d'un changement d'époque spatiale, à la Foucault, la nécessité d'échapper à une perspective technocentrée sur l'espace à l'ère du numérique est devenue pressante. Avant de nous consacrer à l'analyse de ce que nous avons appelé l'époque spatiale de

312 L'on pourrait affirmer, finalement, que dans le cas du numérique, envisagé comme tournant épocal, le vieux principe philosophique de la raison suffisante (ou déterminante) ne fonctionne pas. Ce principe, formalisé par Leibniz dans sa *Théodicée*, affirme que « jamais rien n'arrive, sans qu'il y ail une cause ou du moins une raison déterminante, c'est-à-dire quelque chose qui puisse servir à rendre *a priori*, pourquoi cela est existant plutôt [sic] que de toute autre façon », Gottfried Wilhelm Leibniz, *Essais de Théodicée*, Paris, Félix Alcan, 1900. Cela nous amène également à formuler une hypothèse supplémentaire, plus générale, selon laquelle c'est peut-être cette impossibilité de trouver *a priori* une raison ou une cause, et *une seule*, pouvant expliquer l'ensemble d'un phénomène qui fait de celui-ci, en creux, un tournant. Sans que nous puissions explorer cette thèse davantage, car elle nous amènerait bien loin de notre questionnement spatial, nous renvoyons, pour une introduction à la discussion contemporaine, articulée autour de différentes perspectives, autour de la définition de paradigmes ainsi qu'à leur changement et évolution à Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, op. cit., Hans Blumenberg, *La légitimité des temps modernes*, Paris, Gallimard, 1999 et Michel Foucault, *Les mots et les choses*, op. cit.

313 Voir chapitre 2, section « Les arts de faire et les savoirs situés. Perspectives pour des espaces multiples ».

la géolocalisation, nous nous confronterons à des pensées qui ont thématiqué les retombées culturelles des technologies numériques et travaillé au développement d'une approche philosophique, au sens large, du numérique, qui ne refuse pas le côté technique de ce dernier, sans en faire pour autant l'alpha et l'oméga de toute réflexion.

3.1.1 La virtualisation est une hominisation. Pour un regard culturaliste sur le numérique.

Parmi les représentants de l'approche culturaliste, Pierre Lévy est sans doute une des figures les plus importantes, car il est un des premiers à l'avoir adoptée dans les années 1990, avec deux œuvres fondamentales pour le développement de la culture numérique³¹⁴, *l'intelligence collective : Pour une anthropologie du cyberspace*³¹⁵ et *Qu'est-ce que le virtuel ?*³¹⁶. Alors que le premier essai se présente plus comme un manifeste futurologiste, prêchant pour les possibles voies ouvertes à l'humanité par les nouvelles technologies, *Qu'est-ce que le virtuel ?* se conçoit comme une (première) tentative de penser, à travers une réflexion anthropo-philosophique, l'ensemble des développements techniques comme un fait culturel au sens large, à la lumière du concept d'hominisation.

Pour ce faire, le premier point qu'aborde Lévy dans son ouvrage est la signification, complexe et stratifiée, des termes virtuel et virtualisation. Loin de relever d'un souci exclusivement

314 Appartenant à son temps, le début de la réflexion de Pierre Lévy n'utilise pas le mot « numérique » pour qualifier le phénomène culturel général mais plutôt deux termes qui, dans les années 1990, avaient la même fonction mais pas le même référent, à savoir « virtuel » et « cyberspace ». Nous parlerons du premier dans la suite de cette section et du deuxième dans la deuxième moitié du chapitre.

315 Pierre Lévy, *L'intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte, 1994.

316 Pierre Lévy, *Qu'est-ce que le virtuel ?*, op. cit.

étymologique, la discussion sur cette question est au contraire fondamentale pour contrer une des composantes structurelles du discours technocentré sur le numérique, à savoir l'équivalence établie entre numérique ou virtuel d'un côté et les nombreuses déclinaisons possibles de l'irréalité de l'autre : illusion, fausseté, immatérialité, etc³¹⁷. À ce propos, Lévy remarque que « le virtuel, rigoureusement défini, n'a que peu d'affinité avec le faux, l'illusoire ou l'imaginaire. Le virtuel n'est pas du tout l'opposé du réel³¹⁸ », mais plutôt de l'actuel³¹⁹. Ce changement de perspective ontologique proposé par Lévy permet, notamment, de répondre à l'une des critiques les plus convoquées à l'égard du numérique, qui veut que la virtualisation soit un processus de déréalisation du monde, entraînant la disparition de celui-ci, comme soutenu, entre autres, par Jean Baudrillard et Paul Virilio³²⁰. Leurs réflexions, très influentes au sein de la théorie critique sur les nouvelles technologies, s'inscrivent dans le sillage d'une longue tradition de pensée qui voit dans chaque innovation technologique un bond en avant dans le processus d'aliénation des

317 Qu'en 2012, c'est-à-dire presque vingt ans après la publication de l'ouvrage de Pierre Lévy, Marcello Vitali-Rosati consacre un livre entier, *S'orienter dans le virtuel*, à la discussion du mot virtuel en dit beaucoup sur la persistance et l'enracinement de cette vision autour du numérique.

318 Pierre Lévy, *Qu'est-ce que le virtuel*, *op. cit.*, version numérique non paginée.

319 Pour un approfondissement du rapport entre virtuel et actuel au-delà de la perspective de Pierre Lévy, nous renvoyons également à Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968 et Marcello Vitali-Rosati, *S'orienter dans le virtuel*, *op. cit.*

320 À propos de Paul Virilio et la critique des nouvelles technologies, nous renvoyons notamment à Paul Virilio, *Vitesse et politique*, *op. cit.* Jean Baudrillard, quant à lui, a traité le thème de l'aliénation de la réalité opérée par les nouvelles technologies dans plusieurs ouvrages ; parmi les plus significatives nous signalons *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981 et *Le crime parfait*, Paris, Galilée, 1995

êtres humains³²¹ et dans la technique en général un élément antagoniste et dangereux³²². Alors que pour des penseurs comme Baudrillard et Virilio, liés au paradigme de la mimesis et de la représentation où la vérité est une question de correspondance à un modèle originaire³²³, le virtuel entraîne effectivement la disparition de la réalité³²⁴, Lévy affirme que

321 Cette perspective négative de la technique, que l'on pourrait qualifier de technophobe pour la différencier des critiques non idéologiques de la technique, plonge ses racines dans les débuts mêmes de la réflexion humaine comme témoigné notamment par le *Phèdre* de Platon, où il accuse l'écriture de donner accès au savoir aux gens qui ne le savent pas maîtriser. L'argumentation platonicienne montre, également, en filigrane que très souvent la critique radicale de la technologie est fonctionnelle à d'autres objectifs qu'on essaie d'atteindre de manière indirecte : dans le cas du dialogue de Platon, la critique principale à l'écriture, de donner un faux aide à la mémorisation du savoir, laisse transparaitre une préoccupation sociopolitique visant le maintien du rôle et du statut du maître face à la démocratisation du savoir opérée par les sophistes.

322 Le discours anti-technique a connu et connaît une diffusion et un enracinement importants grâce aussi à une énorme production culturelle, tous médiums confondus, soutenant ce point de vue, notamment dans le milieu de la science-fiction : il suffit de penser à l'influence qu'ont eue, entre autres, les films de Cronenberg ou la trilogie *Matrix* des sœurs Wachowski, les romans de Georges Orwell, Philip K. Dick ou de William Gibson.

323 Comme l'affirme Jean Baudrillard, de façon programmatique, dans l'introduction de *Simulacres et simulation*, en reprenant un thème central dans *L'échange symbolique et la mort*, à savoir la nouvelle de Borges sur la carte et le territoire : « [a]ujourd'hui l'abstraction n'est plus celle de la carte, du double, du miroir ou du concept. La simulation n'est plus celle d'un territoire, d'un être référentiel, d'une substance. Elle est la génération par les modèles d'un réel sans origine ni réalité : hyperréel. [...] Cet imaginaire de la représentation, qui culmine et à la fois s'abîme dans le projet fou des cartographes d'une coextensivité idéale de la carte et du territoire, disparaît dans la simulation — dont l'opération est nucléaire et génétique, plus du tout spéculaire et discursive. C'est toute la métaphysique qui s'en va. Plus de miroir de l'être et des apparences, du réel et de son concept. [...] Le réel est produit à partir de cellules miniaturisées, de matrices et de mémoires, de modèles de commandement — et il peut être reproduit un nombre indéfini de fois à partir de là. Il n'a plus à être rationnel, puisqu'il ne se mesure plus à quelque instance, idéale ou négative. Il n'est plus qu'opérationnel. En fait, ce n'est plus du réel, puisqu'aucun imaginaire ne l'enveloppe plus. C'est un hyperréel, produit de synthèse irradiant de modes combinatoires dans un hyperspace sans atmosphère », Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, op. cit., p. 10-11.

324 Étroitement liée à la question de la virtualité, l'immatérialité du numérique a été souvent l'objet de ce type de discours critique. Il s'agit, à notre avis, d'une critique très contradictoire dans ses présupposés, et cela pour deux raisons majeures. D'une part, le jugement d'irréalité n'est pas appliqué au numérique avec les mêmes critères qu'aux autres « immatériaux » qui nous entourent depuis toujours tels que l'amitié, les dieux ou l'amour — qui selon Dante « meut le Soleil et les autres étoiles ». D'autre part, ces attaques oublient trop souvent que le numérique est profondément matériel : nos ordinateurs sont matériels, les câbles à travers lesquels passent les données sont matériels et, si l'on voulait pousser le discours à ses limites, bien avant d'être une question de 0 et de 1, le numérique est une question de particules électriques. Réduire le numérique à l'immatériel, c'est aussi une manière étonnante de s'aveugler par rapport aux enjeux géopolitiques liés à des problèmes très matériels : l'emplacement des fermes de serveurs et la pollution due au stockage des déchets numériques, comme nous l'avons déjà remarqué.

[l]a virtualisation n'est pas une déréalisation, mais une mutation d'identité, un déplacement du centre de gravité ontologique de l'objet considéré : au lieu de se définir principalement par son actualité, l'entité trouve désormais sa consistance essentielle dans un champ problématique³²⁵.

Autrement dit, le virtuel ne s'oppose pas au réel, mais il en est un de ses modes d'existence. D'ailleurs, le mode d'existence que l'on qualifie de virtuel n'est pas, comme le montre Lévy, un phénomène commençant avec le numérique, car « l'imagination, la mémoire, la connaissance, la religion sont des vecteurs de virtualisation qui nous ont fait quitter le "là" bien avant l'informatisation et les réseaux numériques³²⁶ ». Et encore, celle engendrée par le numérique n'est pas la première forme de virtualisation résultante d'une technologie : dans la perspective de Lévy, en fait, l'écriture elle-même est un vecteur de virtualisation ayant le pouvoir de « désynchroniser et délocaliser. Elle a fait surgir un dispositif de communication dans lequel les messages sont bien souvent séparés dans le temps et dans l'espace de leur source d'émission, et donc reçus hors contexte³²⁷ ».

Au-delà des considérations spécifiques portant sur la nature du virtuel et de la virtualisation, qui restent bien évidemment ancrées dans un contexte historique précis ayant changé considérablement au cours de trente dernières années, l'intérêt principal de la réflexion développée par Lévy, dans l'économie de notre propre argumentation, réside dans l'ouverture d'un champ épistémologique inédit : l'étude culturelle du numérique. La démarche méthodologique et heuristique de Lévy, consistant dans une remise en perspective historico-

325 Pierre Lévy, *Qu'est-ce que le virtuel*, *op. cit.*, version numérique non paginée.

326 *Ibidem.*, version numérique non paginée.

327 *Ibidem.*

ontologique de la catégorie du virtuel, a tracé une voie pour les chercheur·se·s qui s'intéressent au numérique dans les sciences humaines, recalibrant le poids de la composante culturelle dans l'ensemble des discours qui ont façonné le numérique. En effet, monopolisée par le discours commercial et technocentré, la narration courante que l'on fait du numérique néglige souvent le rôle que les enjeux culturels³²⁸ ou sociaux³²⁹ au sens large ont eu dans le développement des technologies. Proposant une autre manière d'étudier et d'analyser le numérique, Pierre Lévy a ouvert la voie à toute une génération de chercheur.se. s qui ont par la suite poursuivi et approfondi la perspective que nous avons qualifiée de culturaliste. Parmi eux et elles, la pensée philosophique du numérique développée par l'historien des religions Milad Doueihi au milieu

328 Voir notamment toute l'analyse que fait Dominique Cardon, dans *La démocratie Internet*, de l'impact qu'a eu le mouvement libertaire des années 1960 aux États-Unis dans l'idéation, la conception et le développement d'Internet.

329 Un exemple particulièrement emblématique de ce phénomène concerne celle qui est peut-être la technologie numérique par excellence, étant à la base du développement du Web, c'est-à-dire l'hyperlien. Bien qu'officiellement inventé par Ted Nelson en 1965 — pour l'histoire de l'hyperlien, voir « Hyperlien », *Wikipédia*, avril 2020, en ligne : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Hyperlien&oldid=169802210>, consulté le 17/06/2020 —, c'est le chercheur américain Vannevar Bush qui a imaginé le premier, dans un article programmatiquement intitulé « As We May Think », la technique de stockage et d'organisation de l'information qui est à la base de l'hyperlien et cela en partant d'un contexte assez précis, l'après Seconde Guerre mondiale. Cet événement a vu une large implication de la part de chercheurs d'horizons différents, ce qui a entraîné le développement de nouveaux outils et nouvelles technologies pouvant élargir les capacités humaines d'une façon sans précédent : miniaturisation des documents, des photos, nouvelles formes de partage des connaissances, etc. Or, cela a également posé un problème cognitif majeur : « [it] seems to be [...] that publication has been extended far beyond our present ability to make real use of the record » et que les méthodes « of transmitting and reviewing the results of research are generations old and by now are totally inadequate for their purpose », Vannevar Bush, « As We May Think », *The Atlantic*, juillet 1945, en ligne : <http://www.theatlantic.com/magazine/archive/1945/07/as-we-may-think/303881/>, consulté le 02/10/2016. Partant, il propose d'utiliser les mêmes avancées techniques qui ont produit le surplus d'information pour développer un dispositif, appelé *Memex*, constitué d'un système de miniaturisation et de visualisation de microfilms, de leviers pour relier les documents et d'un système de création d'annotations et liens personnalisés — le fonctionnement du *Memex* a été reconstruit, en animation, par Dynamic Diagrams et il est visible à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=c539cK58ees&t>, consulté le 17/06/2020 —, permettant de mécaniser la sélection des documents pertinents grâce à l'adéquation de son principe de fonctionnement, l'indexation, à celui qui régit le cerveau humain : l'association cognitive. Cachées par le discours technocentré, l'exemple de Vannevar Bush et du *Memex* nous montre qu'à la base de toute avancée technique il y a également un contexte socio-historique la déterminant à part entière. Nous verrons, dans le prochain chapitre, que le discours technocentré fondé sur l'hyperlien joue un rôle très important même au sein du domaine de la littérature numérique, qui est censé, en théorie, privilégier d'autres typologies de discours.

des années 2000 avec l'ouvrage *La grande conversion numérique* a représenté, du moins dans le monde francophone, un tournant dans l'étude des nouvelles technologies, aidant grandement l'institutionnalisation et la diffusion d'une perspective culturelle.

3.1.2 *La grande conversion numérique. Pour un paradigme de la continuité du numérique.*

Paru en 2008, ce livre de Milad Doueihi, son premier ouvrage consacré au numérique³³⁰, contient *in nuce* l'essentiel de l'approche innovante de Doueihi. Utilisant les outils, les concepts et les méthodologies développées dans la confrontation avec la philosophie et la religion, le chercheur américain pose l'hypothèse que ce tournant technologique est plutôt un fait social total, c'est-à-dire touchant la société sous tous les aspects : les changements apportés par le numérique « ont induit des pratiques de masse, qui instaurent vite de nouvelles normes culturelles, et celles-ci remettent en cause des conventions et traditions établies³³¹ ». Comment penser l'impact sociétal du numérique en essayant le plus possible de ne pas tomber dans le discours technocentré et de tenir le cap axé sur le côté culturel ? La proposition théorique avancée par Doueihi part du constat que « [d]ans la période actuelle, la culture numérique est, de fait, la *seule* rivale de la

330 Après *La grande conversion numérique*, Doueihi se concentrera de plus en plus dans l'étude du numérique sous différents points de vue : du rapport entre êtres humains et numérique, dans Milad Doueihi, *Pour un humanisme numérique*, *op. cit.*, à la discussion d'un matérialisme numérique, dans l'ouvrage homonyme résultant d'un travail de recherche mené à l'occasion d'un séminaire au Collège des Bernardins à Paris : Milad Doueihi et Frédéric Louzeau, *Du matérialisme numérique*, Paris, Hermann-Collèges des Bernardins, 2017, en passant par une conceptualisation terminologique qui fait le bilan des études numériques sur une période de quelques années Milad Doueihi, *Qu'est-ce que le numérique ?*, *op. cit.* Nous avons choisi de nous concentrer sur son premier ouvrage non seulement parce que c'est là que l'approche de Doueihi se veut plus innovante, mais également parce que c'est le livre qui a en quelque sorte inauguré ce que l'on appelle dans le monde francophone « les cultures numériques », mettant ainsi d'emblée l'accent sur le côté culturel de ce tournant épocal.

331 Milad Doueihi, *La grande conversion numérique*, *op. cit.*, p. 11.

religion en tant que présence universelle³³² » et se base sur l'intuition d'une certaine ressemblance entre le virage numérique de la société occidentale et la figure religieuse de la conversion, profitant de la polysémie de ce mot pour se situer d'entrée de jeu en équilibre entre l'analyse des caractéristiques technologiques du numérique et celle des traits plus culturels.

La fracture entre les disciplines intellectuelles historiques traditionnelles et les réalités culturelles des sociétés du savoir et de la technologie avancée n'implique pas nécessairement la disparition du facteur humain ou de l'identité dans la nouvelle réalité numérique. Elle nous invite plutôt à réfléchir aux relations dynamiques entre culture et technologie, et à penser sérieusement, avec les outils de l'histoire culturelle, les innovations technologiques d'aujourd'hui et les pratiques sociales qu'elles rendent possibles³³³.

Partageant les mêmes bases théoriques que Pierre Lévy, avec sa vision historicisante de la virtualisation en tant que poursuite du processus d'hominisation, Doueïhi propose, quant à lui, de regarder le numérique et la numérisation de la société occidentale contemporaine comme un processus civilisateur parmi d'autres. En s'éloignant des conceptions technophiles ou technophobes, millénaristes ou apocalyptiques du numérique, Doueïhi non seulement se positionne à l'intérieure de l'approche que nous avons définie comme culturaliste, mais aussi, et peut-être surtout, il a le mérite fondamental d'avoir soustrait le débat sur le numérique de la tendance, bien enracinée chez les êtres humains, de penser chaque événement, chaque changement de paradigme, chaque bouleversement majeur en tant que révolution, nouveauté absolue ou du-jamais-vu. Cette dernière approche, que nous appellerons « de la rupture », n'implique pas nécessairement un jugement péjoratif ou négatif sur la nature du numérique : on y

332 *Ibidem*, p. 23.

333 *Ibidem*, p. 15.

retrouve tant les critiques comme Baudrillard et Virilio — pour lesquels le numérique coïncide avec la disparition de la réalité — que les enthousiastes qui voient dans ce phénomène la possibilité d'une réinvention de l'humanité, de la démocratie, de la culture, etc. Quoiqu'il en soit à l'égard du jugement qualitatif émis à propos du numérique, ceux qui appartiennent au paradigme de la rupture voient dans ce dernier une nouveauté radicale qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire de l'humanité. À l'opposé, les penseur·se·s qui situent le tournant numérique dans une continuité historique — d'où notre volonté de traiter cette approche de paradigme « de la continuité » — focalisent leur attention sur les modifications, les changements et les reconfigurations que le numérique opère sur les structures culturelles dans une longue durée, mais également les idées³³⁴ et les technologies³³⁵ du passé qui ont inspiré le façonnement du numérique sans oublier, comme nous l'avons montré à propos de l'hyperlien, le rôle que jouent des considérations non-techniques dans le développement, les caractéristiques et l'identité des technologies qui « apporte [nt] avec [elles] de nouvelles possibilités mais aussi des effets secondaires imprévisibles et parfois inquiétants, voire dangereux³³⁶ ».

Partant de ce cadre théorique, que Doueihi a contribué de façon très importante à bâtir avec *La grande conversion numérique* qui est un des premiers ouvrages francophones à développer cette perspective, la démarche méthodologique de l'auteur américain consiste fondamentalement à regarder le numérique³³⁷ non pas comme un ensemble de technologies plus ou moins stratifiées

334 Marcello Vitali-Rosati, « Le train est l'ancêtre d'Internet », *Institut national audiovisuel*, 2012.

335 Ingrid Burrington, « How Railroad History Shaped Internet History », *The Atlantic*, 2015. En ligne : <https://www.theatlantic.com/technology/archive/2015/11/how-railroad-history-shaped-internet-history/417414/>, consulté le 26/06/2020.

336 Milad Doueihi, *La grande conversion numérique*, op. cit., p. 22.

337 Milad Doueihi n'utilise pas à proprement parler le mot « numérique » dans sa forme substantivée, mais il parle plutôt d'« environnement numérique », défini comme « l'ensemble constitué par les technologies et

ou innovantes, mais plutôt comme une culture à part entière, c'est-à-dire comme « un ensemble de pratiques discursives, qui ont leurs propres normes et conventions³³⁸ ». Prôner cette conception de la culture numérique implique bien évidemment de devoir nuancer davantage les jugements que l'on peut porter sur les composantes de ce nouveau paradigme, ainsi que de les observer de plus près, évitant tout jugement global et monolithique sur un phénomène extrêmement complexe — surtout lorsque les pratiques discursives numériques affectent et déstabilisent les catégories et les valeurs établies et impliquent « une redéfinition de concepts cruciaux qui sont par essence d'ordre culturel et ont été liés, dans des contextes différents, à des formulations politiques et juridiques différentes³³⁹ ». Il s'agit là, en fait, d'une thématique centrale dans la querelle entre rupture et continuité³⁴⁰. Au lieu de concevoir le numérique comme la nouveauté absolue, le paradigme de la continuité se fait un devoir de retracer, analyser et problématiser l'histoire des technologies, des idées, des changements, des innovations caractérisant la culture numérique pour saisir l'évolution, la modification et la reconfiguration à tous les niveaux de la société, en ayant conscience que, si le numérique

est en train de définir de nouvelles réalités socio-économiques, [il est en train] aussi d'apporter des modifications cruciales, et même fondamentales, à un ensemble

instruments numériques, par les usages et pratiques qu'ils rendent possibles et par le cadre juridique qui est censé les régir », *ibidem*, p. 40.

338 *Ibidem*, p. 26.

339 *Ibidem*, p. 84.

340 Les différentes approches proposées par les deux paradigmes ne se confrontent pas que sur le plan épistémique, mais également sur ceux politique, social, philosophique, etc. Même si nous ne nous intéressons ici qu'au plan épistémique en raison de l'objectif de notre argumentation, nous n'oublions pas pour autant que le différend entre les deux points de vue a une portée bien plus large, touchant même à un enjeu fondamental, c'est-à-dire à la possibilité même de considérer le numérique comme une culture à part entière : « [s]i la culture numérique est porteuse de nouveaux paradigmes du savoir et de l'identité, elle est aussi le lieu d'un affrontement conflictuel de paradigmes de la crédibilité et de la légitimité », *ibidem*, p. 29.

d'abstractions et de concepts opératoires sur nos horizons sociaux, culturels et politiques généraux³⁴¹.

En partie bâti sur les réflexions de Milad Doueïhi, le paradigme de la continuité permet donc de penser les structures de longue durée, les influences et les retombées de la culture numérique qui est, de manière générale, « faite de modes de communication et d'échange d'informations qui déplacent, redéfinissent et remodelent le savoir dans des formes et formats nouveaux, et de méthodes pour l'acquérir et le transmettre³⁴² ». En plus, cette approche contribue, de façon nette, à l'autonomisation du tournant numérique du seul discours technologique, en lui reconnaissant certes le rôle qu'il a, mais en n'en faisant pas l'alpha et l'oméga, car le numérique

véhicule un imaginaire social qui met en jeu non seulement la dimension virtuelle des technologies nouvelles, mais aussi certains postulats et préjugés religieux, historiques et politiques : ceux-ci façonnent la nouvelle culture avec autant de force et d'influence, voire plus, que le simple fait de l'accès à la même technologie³⁴³.

Les réflexions générales sur la numérisation contemporaine de la société développées dans *La grande conversion numérique* ont eu une forte influence sur les chercheur·se·s qui dans les années suivantes ont travaillé à analyser, comprendre et préciser les différentes facettes du phénomène numérique, chacun·e selon son approche et son domaine d'intérêt, tout en approfondissant les recherches embryonnaires de Doueïhi³⁴⁴. En fait, plus que par un contenu

341 *Ibidem*, p. 14.

342 *Ibidem*, p. 37.

343 *Ibidem*, p. 14.

344 Le livre de Doueïhi ne se limite pas à poser les fondations théoriques pour le développement du paradigme de la continuité, mais il propose également des modèles et des modes d'analyse continuiste à l'égard de plusieurs thématiques — nous reprendrons la discussion de quelques-unes de ces thématiques plus loin, notamment celles concernant l'autorité et le pouvoir dans le monde numérique, le statut de l'auteur et, bien évidemment, l'espace à l'ère du numérique.

particulier ou une méthodologie spécifique, l'appartenance d'un·e chercheur·se à ce courant de pensée se manifeste par un critère minimal, qui est le partage du postulat heuristique que le tournant numérique est une reconfiguration globale des pratiques, des savoirs, des entités culturelles, etc., et non l'épiphanie d'un nouveau monde. Autrement dit, et pour paraphraser la loi de la conservation de la masse formulée en 1789 par Antoine Lavoisier, avec le numérique rien ne disparaît, rien ne se crée, mais tout se transforme³⁴⁵. Déclinés selon les spécificités propres à chaque domaine et à chaque perspective, les avantages du paradigme de la continuité dans l'étude des phénomènes numériques nous semblent revenir essentiellement à deux points méthodologiques : premièrement, en adoptant une posture axiologiquement neutre vis-à-vis du numérique, nous sommes en mesure d'éviter les excès qui caractérisent à la fois les regards apocalyptiques ou enthousiastes pour arriver à une analyse pondérée et rationnelle des technologies numériques ainsi que de leurs défauts et leurs qualités. Secondement, l'adoption de cette démarche nous semble fondamentale pour une compréhension adéquate des changements qui sont en train de bouleverser les structures établies de l'époque pré-numérique : certes, les enjeux contemporains demandent une mise à jour des outils analytiques, des théories, des idées et des méthodologies développées au cours de l'histoire de la pensée, mais il ne s'agit pas de faire tabula rasa de celles-ci sous prétexte que le numérique instaure un nouveau monde qui a coupé tous les liens avec l'ancien, surtout si l'on considère que les innovations technologiques ou les idées ayant façonné le développement numérique sont nées dans un cadre historique

345 La loi de la conservation de la masse de Lavoisier, connue dans la formulation abrégée « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », affirme, plus précisément, que « rien ne se crée, ni dans les opérations de l'art, ni dans celles de la nature, et l'on peut poser en principe que, dans toute opération, il y a une égale quantité de matière avant et après l'opération ; que la qualité et la quantité des principes est la même, et qu'il n'y a que des changements, des modifications », Antoine Lavoisier, *Traité élémentaire de chimie*, Paris, Cuchet, 1789, p. 140-141.

précis, structuré à son tour par d'autres idées, d'autres technologies, etc.

S'inscrivant dans ce sillage, dans les trente dernières années, de nombreux·ses chercheur·se·s ont entrepris de mettre en dialogue les outillages théoriques pré-numériques et les enjeux numériques afin d'améliorer la compréhension de notre époque contemporaine. Ainsi, a-t-on assisté dans tous les domaines du savoir non seulement à une mise à jour généralisée des théories, mais aussi à une considérable fabrication de nouveaux concepts, pour reprendre l'heureuse formulation de Deleuze et Guattari³⁴⁶, visant l'individuation, l'analyse et l'explication des phénomènes produits par le numérique. De prime abord orientés vers la discussion d'objets et de processus numériques particuliers, les outils conceptuels développés par les penseur·se·s ont petit à petit contribué à bâtir des modèles épistémiques généraux, voire de véritables théories du fait numérique dans son entièreté³⁴⁷. Parmi les approches qui ont emprunté le chemin épistémologique menant du

346 Deleuze et Guattari utilisent cette expression, « fabriquer des concepts », en s'inspirant de Nietzsche, pour définir la tâche de la philosophie et, ultimement, l'essence de la philosophie elle-même dans l'ouvrage *Qu'est-ce que la philosophie ?*. D'ailleurs, dans cet ouvrage, extrêmement dense, l'on pourrait trouver en filigrane une méta-théorie de la continuité conceptuelle dans la rupture temporelle et vice-versa. Sans pouvoir, hélas, nous attarder sur cette thématique, nous nous contenterons de reporter ce passage qui explique bien ce que nous entendons par paradigme de la continuité lorsque nous parlons de reconfiguration d'anciens phénomènes opérée par le numérique : « nous disons de tout concept qu'il a toujours une *histoire*, bien que cette histoire soit en zigzag, qu'elle passe au besoin par d'autres problèmes ou sur des plans divers. Dans un concept, il y a le plus souvent des morceaux ou des composantes venus d'autres concepts, qui répondaient à d'autres problèmes et supposaient d'autres plans. C'est forcé parce que chaque concept opère un nouveau découpage, prend de nouveaux contours, doit être réactivé ou retaillé. Mais d'autre part un concept a un *devenir* qui concerne cette fois son rapport avec des concepts situés sur le même plan. Ici, les concepts se raccordent les uns avec les autres, se recourent les uns les autres, coordonnent leurs contours, composent leurs problèmes respectifs, appartiennent à la même philosophie, même s'ils ont des histoires différentes. En effet, tout concept, ayant un nombre fini de composantes, bifurquera sur d'autres concepts, autrement composés, mais qui constituent d'autres régions du même plan, qui répondent à des problèmes connectables, participent d'une co-création. Un concept n'exige pas seulement un problème sous lequel il remanie ou remplace des concepts précédents, mais un carrefour de problèmes où il s'allie à d'autres concepts coexistants », Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Les éditions de Minuit, Paris, 1991, version numérique non paginée.

347 Par ailleurs, c'est précisément cette dynamique de généralisation qui a inspiré ce chapitre lorsque nous nous sommes posé la question de savoir si la géolocalisation, une technologie comme une autre à la base, pouvait caractériser une nouvelle époque spatiale et en permettre la compréhension.

particulier au général, de l'analyse à la théorisation, nous trouvons que l'ensemble des recherches menées sous le chapeau du concept d'éditorialisation³⁴⁸ offrent un cadre théorico-critique particulièrement intéressant et riche pour l'étude du fait numérique.

3.1.3 L'éditorialisation. Pour une théorie globale du numérique.

Anglicisme provenant du verbe *to editorialize*, c'est-à-dire exprimer une opinion lorsqu'on devrait plutôt rapporter un fait³⁴⁹ ou encore écrire un éditorial³⁵⁰, le terme éditorialiser conserve ces significations dans la langue française courante. Partant de cette transposition lexicale, plusieurs chercheur·se·s francophones, issu·e·s principalement du domaine des technologies de l'information et de la communication (TIC), ont employé ce mot pour réfléchir aux modalités de production, diffusion et légitimation du savoir et, de manière générale, d'un contenu quelconque dans le monde de l'information numérique. Ainsi, en 2004, le terme éditorialisation a fait sa première apparition académique dans la version préliminaire d'un article de Brigitte Guyot — qu'elle a ensuite retiré de la version définitive par manque de clarté³⁵¹ — où la chercheuse déclare que « dès qu'un dispositif de médiation s'intercale dans la relation première entre l'information et celui qui l'exploite, un ordre organisationnel intervient. Il y a une construction,

348 Afin d'alléger et simplifier l'écriture et la lecture du présent chapitre, nous allons par la suite utiliser le terme « éditorialisation » en tant que synecdoque par « l'ensemble des recherches menées dans le cadre de l'éditorialisation » ou « les chercheur.se.s appartenant au courant de l'éditorialisation ».

349 « EDITORIALIZE | Definition in the Cambridge English Dictionary », en ligne : <https://dictionary.cambridge.org/us/dictionary/english/editorialize>, consulté le 06/07/2020, notre traduction.

350 « Definition of EDITORIALIZE », en ligne : <https://www.merriam-webster.com/dictionary/editorialize>, consulté le 06/07/2020, notre traduction.

351 C'est Marcello Vitali-Rosati, un des plus important·e·s penseur·se·s de l'éditorialisation, qui fait remarquer la modification entre la première version et la seconde dans son article Marcello Vitali-Rosati, « Qu'est-ce que l'éditorialisation ? », *Sens Public*, mars 2016, en ligne : <http://www.sens-public.org/article1184.html>, consulté le 15/09/2016. D'ailleurs, ce texte est une des sources les plus importantes pour retracer l'histoire de l'éditorialisation et en faire un bilan de son évolution sur une période d'une dizaine d'années.

une “éditorialisation”, qui introduit une médiation³⁵² ».

C’est en 2007, avec le texte de Bruno Bachimont « Nouvelles tendances applicatives : de l’indexation à l’éditorialisation » paru dans le livre *L’indexation multimédia*, que le terme d’éditorialisation entre officiellement dans le langage académique pour caractériser un processus de traitement de l’information assez spécifique et propre au texte numérique :

l’indexation fine du contenu rendue possible pour le numérique introduit un rapport nouveau au contenu et au document. Alors que selon l’indexation traditionnelle l’enjeu est de retrouver le ou les documents contenant l’information recherchée, l’indexation fine du contenu permet de ne retrouver que les segments concernés par la recherche d’information et de paramétrer l’usage de ces segments. Si le document demeure présent dans les résultats de la recherche dans une indexation et recherche traditionnelles, il n’en est pas de même dans une recherche profitant de l’indexation fine du contenu, dans la mesure où les segments peuvent se désolidariser du contenu dont ils sont issus, perdant ainsi leur origine et nature documentaires. Devenant des ressources, ces segments sont remobilisés pour la production d’autres contenus dont ils constituent les composants. La finalité n’est plus de retrouver des documents, mais d’en produire de nouveaux, à l’aide des ressources retrouvées. On passe ainsi de l’indexation pour la recherche à l’indexation pour la publication. Comme cette dernière s’effectue selon des règles et des normes, on parlera plutôt d’éditorialisation, pour souligner le fait que les segments indexés sont enrôlés dans des processus éditoriaux en vue de nouvelles publications³⁵³.

Comme l’explique de manière très détaillée et très minutieuse Marcello Vitali-Rosati, l’éditorialisation, cette spécificité technologique du texte numérique, même si de prime abord elle peut apparaître comme étant un trait exclusivement technique, a une portée bien plus vaste.

352 Brigitte Guyot, « Sciences de l’information et activité professionnelle », *Hermès, La Revue*, N 38, C.N.R.S. Éditions, 2004, p. 38-45.

353 Bruno Bachimont, « Nouvelles Tendances Applicatives : de l’indexation à l’éditorialisation », dans *L’indexation multimédia*, Lavoisier, Paris, 2007. p. 16-17.

L'éditorialisation, dans ses mots,

c'était une notion capable d'éclairer le processus de production du savoir à l'ère du numérique. Cet élargissement du sens du terme coïncide avec les implications culturelles du mot « numérique ». Si « le numérique » ne concerne pas que des outils mais se réfère à tout un environnement culturel, [...] alors l'éditorialisation — la façon de produire des contenus dans des environnements numériques — doit aussi avoir une dimension culturelle³⁵⁴.

C'est à partir de cette hypothèse interprétative qu'un groupe de chercheur·se·s se sont rassemblé·e·s principalement autour de la revue scientifique *Sens public*, fondée par Gérard Wormser, et du séminaire *Écritures numériques et éditorialisation*, créée en 2008 par Wormser lui-même, Nicolas Sauret, Anne-Laure Brisac et Marcello Vitali-Rosati — auquel·le·s se sont ajouté·e·s d'autres penseur·se·s au fil des années, comme Louise Merzeau et Jérôme Valluy. Ces chercheur·se·s ont contribué à faire des études sur l'éditorialisation un courant d'envergure internationale et académiquement institutionnalisé.

Marcello Vitali-Rosati, dans son article-bilan *Qu'est-ce que l'éditorialisation ?*, présente trois définitions d'éditorialisation qui sont à la base d'autant de perspectives théorico-analytiques sur l'ensemble des questionnements soulevés par ce concept³⁵⁵. La première, que Vitali-Rosati qualifie de restreinte,

désigne l'ensemble des appareils techniques (le réseau, les serveurs, les plateformes, les CMS, les algorithmes des moteurs de recherche), des structures (l'hypertexte, le multimédia, les métadonnées) et des pratiques (l'annotation, les commentaires, les recommandations via les réseaux sociaux) permettant de produire et d'organiser un

354 Marcello Vitali-Rosati, « Qu'est-ce que l'éditorialisation ? », *op. cit.*

355 *Ibidem.*

contenu sur le web. En d'autres termes, l'éditorialisation est une instance de mise en forme et de structuration d'un contenu dans un environnement³⁵⁶.

Selon le chercheur italo-canadien, même si cette façon de concevoir l'éditorialisation a le mérite d'élargir l'étude du simple processus éditorial numérique — que l'on qualifierait alors de *curation éditoriale* — au côté culturel de celui-ci, en tenant compte par exemple de l'impact plus vaste que les pratiques éditoriales ont sur les textes numériques, l'éditorialisation restreinte réintroduit à nouveau une fracture que les approches continuistes et culturalistes visent à réabsorber, celle entre le monde numérique et le monde non-numérique. Ce type d'éditorialisation « considère l'environnement numérique comme un espace séparé. Il s'agit d'une définition centrée sur le web, qui ne prend pas en considération l'hybridation entre l'espace numérique et l'espace prénumérique³⁵⁷ ».

À l'autre extrémité du spectre des possibles déclinaisons de l'éditorialisation, l'on trouve, toujours selon Vitali-Rosati, une deuxième acception qui, afin de pallier les problèmes de la première, tombe dans l'erreur opposée : effacer toute distinction entre ce qui est de l'éditorialisation et ce qui ne l'est pas. Selon cette version « l'espace numérique implique une superposition et finalement, une fusion entre discours et réalité. [...] [D]ans un monde numérique connecté, exister signifie être éditorialisé³⁵⁸ ». Prônant une conception selon laquelle l'hybridation du non-numérique et du numérique³⁵⁹ équivaut à une numérisation totale de tout

356 *Ibidem*.

357 *Ibidem*.

358 *Ibidem*.

359 Le terme « hybridation » pour décrire le processus d'enchevêtrement entre espace numérique et espace physique a été employé pour la première fois par Sabine Breitsameter en 2003, dans un article intitulé « Acoustic ecology and the new electroacoustic space of digital net-works » paru dans *Soundscape Journal of Acoustic Ecology*, Vol. 4 / 2, 2003, p. 24-30.

acte humain, l'éditorialisation adopte une posture totale, voire totalisante, vis-à-vis de la réalité, au point que l'on pourrait soutenir qu'

éditorialiser ne signifie pas seulement produire des contenus, mais aussi produire la réalité elle-même. [...] En d'autres termes, l'éditorialisation est l'ensemble de nos pratiques sociales qui nous permet de comprendre, d'organiser et d'interpréter le monde. Le fait que nous vivons dans un espace de plus en plus numérique suggère que toutes ces pratiques ont lieu elles aussi dans l'espace numérique — ce qui signifie, en somme, que toute pratique visant à comprendre, à organiser ou à interpréter le monde, est un acte d'éditorialisation³⁶⁰.

Partant de ces considérations, Vitali-Rosati propose une troisième approche médiane qui non seulement vise l'élaboration d'une synthèse des deux définitions précédentes mais aussi ancre la théorie de l'éditorialisation dans une dimension éminemment spatiale³⁶¹ :

On peut prendre en compte toutes les actions de production de contenus en ligne — sur le web ou sur d'autres formes d'environnement connectés (comme les applications mobiles) — en les comprenant comme des fonctions de structuration du réel. En ce sens, on peut définir l'éditorialisation comme un ensemble d'actions collectives et individuelles, qui ont lieu dans un environnement numérique en ligne, et qui ont pour objectif de structurer notre façon de comprendre, d'organiser et d'interpréter le monde. Ces actions sont façonnées par l'environnement numérique dans lequel elles se réalisent : l'éditorialisation, comme souligné par la première définition, ne prend pas seulement en compte ce que les usagers font, mais aussi comment leurs actions sont déterminées et orientées par un environnement particulier. Il est important de souligner que si nous

360 Marcello Vitali-Rosati, « Qu'est-ce que l'éditorialisation ? », *op. cit.*

361 La relation entre éditorialisation et espace est particulièrement mise de l'avant et analysée par Vitali-Rosati dans son ouvrage *On Editorialization*, paru en 2018. D'ailleurs, nous voudrions profiter de la mention de l'ancrage spatial pour préciser nos choix lexicaux pour la suite de ce chapitre : lorsque nous utilisons le terme environnement numérique, nous faisons référence à un lieu numérique spécifique et particulier — une plateforme, un réseau social, une application, un système intégré technologique comme la maison numérique, etc. — alors qu'« espace numérique » est employé comme concept général.

comprenons le mot “numérique” dans un sens culturel, l’espace numérique est notre espace principal, l’espace dans lequel nous vivons, et pas seulement l’espace du web ou des objets en ligne. Cela nous permet de faire la distinction entre différents environnements numériques — comme le web ou d’autres environnements connectés — et l’espace numérique, qui est le résultat de l’hybridation de ces environnements avec la totalité de notre monde. Ces considérations nous permettent de modifier notre définition pour arriver à une formulation finale : l’éditorialisation désigne l’ensemble des dynamiques qui produisent et structurent l’espace numérique. Ces dynamiques sont les interactions des actions individuelles et collectives avec un environnement numérique particulier³⁶².

L’approche développée par Vitali-Rosati, basée sur la définition médiane que nous venons de voir, considère l’éditorialisation comme une théorie du fait numérique structurée en trois parties principales, technologie, culture et pratique, respectant ainsi la philosophie typique des perspectives continuistes et culturalistes selon laquelle la technique à elle seule ne peut pas expliquer l’impact et les retombées du numérique, car il faut prendre en compte le côté culturel de toute technologie ainsi que les pratiques et les usages des êtres humains qui conçoivent, développent et utilisent les outils et les technologies numériques. Si l’éditorialisation s’inscrit dans le sillage des perspectives continuistes et culturalistes que nous avons analysées dans ce chapitre, dans la version de Marcello Vitali-Rosati, elle se distingue des autres par sa portée globale et philosophique assumée et revendiquée qui se déploie à travers cinq caractéristiques principales : sa nature processuelle, performative, ontologique, multiple et collective³⁶³.

Ouverte dans le temps, grâce à la structure spécifique de l’espace numérique, l’éditorialisation ne peut pas se définir comme un fait accompli mais plutôt comme un processus ouvert.

362 Marcello Vitali-Rosati, « Qu’est-ce que l’éditorialisation ? », *op. cit.*

363 *Ibidem.*

L'éditorialisation est une série d'actions en mouvement qui n'ont ni un commencement, ni une fin bien définis. Tout processus d'éditorialisation est toujours en cours ; il est toujours dans une dynamique de mouvement. La nature processuelle de l'éditorialisation rend très difficiles l'identification et l'isolement d'un acte d'éditorialisation unique et particulier : chaque processus d'éditorialisation est lié d'une certaine façon à d'autres, et il est impossible de délimiter exactement une chaîne précise d'actions³⁶⁴.

Résultant en partie de cette nature processuelle et ouverte, la performativité est un autre trait fondamental de l'éditorialisation³⁶⁵, trait qui se décline de deux manières. Premièrement, l'éditorialisation est performative parce que, comme nous l'avons vu, « il s'agit d'un processus qui ne suit aucun schéma prédéfini³⁶⁶ », il est ouvert. Cela a pour conséquence majeure que, pour l'éditorialisation, l'on ne peut pas prévoir un protocole préétabli, mais

les différentes étapes du processus sont décidées au fur et à mesure. En même temps, un processus particulier d'éditorialisation peut devenir normatif, lorsqu'il sert à son tour de modèle pour d'autres processus. L'éditorialisation crée ses propres normes de façon performative³⁶⁷.

364 *Ibidem*.

365 Concept on ne peut plus complexe et culturellement stratifié, la notion de performativité connaît une panoplie de significations fort différentes selon le domaine d'étude dans lequel on se situe. Marcello Vitali-Rosati, aux fins de son article, en donne une définition minimale fonctionnelle à son analyse — que nous reprenons ici pour la discussion de son approche : « comme l'aspect normatif de chaque action. Toute action peut être observée ou bien à partir de son aspect déterminé (son contexte, ses contraintes, etc.) ou bien en se concentrant sur son élément d'indécision (en quelle mesure elle est inédite, en quelle mesure elle produit quelque chose qui n'était pas prédéterminé ou prévisible). L'idée de performativité se réfère au fait qu'une action particulière produit quelque chose qui n'était pas prévu — qui n'était pas prévisible — avant ladite action. En ce sens, la notion de performativité dénote une approche non essentialiste de la notion de réel, tout en rejetant le paradigme de la représentation », Marcello Vitali-Rosati, « Qu'est-ce que l'éditorialisation ? », *op. cit.* Pour une discussion historique et critique de la notion de performativité, nous renvoyons à l'excellent article de Nicholas Cotton, « Du performatif à la performance », *op. cit.* et à la thèse de Giuseppe Cavallari, qui vise une adaptation de la notion de performance à l'environnement numérique, *Performativité de l'être en ligne. Pour une phénoménologie de la présence numérique*, thèse de doctorat, UTC — Université de Montréal, 2018.

366 Marcello Vitali-Rosati, « Qu'est-ce que l'éditorialisation ? », *op. cit.*

367 *Ibidem*.

Ensuite, l'éditorialisation est performative, car elle « produit du réel bien plus qu'[elle] ne le représente³⁶⁸ », à savoir elle est opérationnelle :

Nous lisons et nous écrivons dans l'espace numérique — et en particulier sur le web — mais la majeure partie de nos lectures et de notre écriture s'effectue à des fins opérationnelles précises. Lorsque nous organisons un voyage et que nous achetons des billets d'avion sur Expedia, par exemple, nous écrivons du contenu — le nom de la ville de départ et d'arrivée, l'horaire du voyage, nos préférences — à des fins opérationnelles, soit réaliser ce voyage. La page écrite que nous venons de créer sur Expedia — l'itinéraire proposé, toutes les informations sur le voyage — a clairement une valeur performative : le document lui-même produit le voyage³⁶⁹.

La performativité, typique du monde numérique³⁷⁰, et la non-pertinence de la distinction entre monde réel et monde numérique ont comme conséquence fondamentale que l'éditorialisation est conçue comme un processus ontologique qui touche au réel, au cœur du monde et pas juste à sa représentation³⁷¹ ou, pour utiliser les mots de Baudrillard, à sa simulation. Plus que produire des simulacres qui précèdent le réel, l'éditorialisation, et le numérique en général, contribuent à la structuration du monde tout autant que les infrastructures non-numériques. Pour s'apercevoir de

368 *Ibidem.*

369 *Ibidem.*

370 La performativité comme opération sur et non représentation de la réalité ne se limite au seul monde numérique : nous avons vu dans le deuxième chapitre, dans la partie consacrée à l'analyse des théories de Bachelard sur l'espace, que l'imaginaire lui aussi ne se définit pas exclusivement en termes de représentation de la réalité, mais il peut avoir des fonctions opérationnelles sur cette dernière — plus spécifiquement, nous avons posé l'hypothèse que l'imaginaire a une fonction de signification de l'espace, entendu comme acte de donner une signification, un sens.

371 La lecture représentationnelle est à la base d'un des plus importants travaux de conceptualisation du fait numérique dans le monde anglophone : *Le langage des nouveaux médias*, de Lev Manovich, même si l'auteur, provenant plutôt des *media studies* n'emploie pas le terme « numérique ». Cette perspective, qui a eu une forte influence non seulement dans ce domaine mais également dans les études numériques, a été fortement critiquée par Alexander Galloway, dans son livre *The interface Effect*, Cambridge, UK-Malden, MA, Polity, 2012.

la consistance ontologique du numérique, il suffit de penser au mode d'existence des lieux d'aujourd'hui : sans une présence numérique, les lieux que l'on fréquente au quotidien — un musée, une ville, un restaurant, une université, etc. — n'auraient pas le même type d'existence³⁷².

Les dernières caractéristiques de l'éditorialisation de Vitali-Rosati sont : sa nature multiple et collective. Processus engageant de nombreuses instances différentes, chacune ayant ses propres structures, modes de fonctionnement et actions spécifiques — usagers, environnements, plateformes³⁷³, autorités³⁷⁴, etc. —, l'éditorialisation est foncièrement plurielle. Cette pluralité agit sur deux niveaux distincts et reliés : d'une part, chaque acte d'éditorialisation s'inscrit dans une dynamique collective dans laquelle chaque opérateur numérique, pour reprendre la définition

372 Au-delà de l'expérience quotidienne des interactions permises par le numérique, comme réserver une chambre d'hôtel, acheter un billet d'avion, se renseigner sur les horaires d'ouverture d'un commerce, un cinéma, etc., nous avons récemment pu faire l'expérience, certes extraordinaire et exceptionnelle, mais quand même révélatrice de la réalité du numérique pendant le confinement causé par l'écllosion de la pandémie de COVID-19. Pendant des mois entiers, les musées, pour ne faire qu'un seul exemple, ont continué à exister en tant que musées c'est-à-dire des lieux où l'on peut profiter de différentes formes d'art, seulement grâce aux visites virtuelles qui ont ouvert les portes de ces bâtiments au public, autrement pendant le confinement ils n'auraient pu être que cela : des bâtiments parmi d'autres. Cela nous permet également de soulever un point fondamental, très souvent utilisé, en mauvaise foi, par les critiques du numérique : dire que le numérique est aussi réel que la réalité physique, concrète, dure, etc. n'équivaut pas à dire que les deux sont la même chose exacte. Soutenir qu'une rencontre via une application, une plateforme ou un logiciel de visioconférence fait partie de la réalité ne veut pas dire pour autant qu'entre une rencontre virtuelle et une rencontre « réelle » il n'y aurait aucune différence : il y en a, mais pas sur le plan ontologique ou de réalité.

373 La manière dont les plateformes sont conçues ainsi que les actions qu'elles permettent, encouragent ou interdisent — ce que l'on appelle désormais l'*affordance* des plateformes, suites au travail de Donald A. Norman, *The Design of Everyday Things*, New York, Basic Books, 2002 — ont un impact fondamental dans le façonnement de tout environnement numérique et de l'espace numérique en général : il suffit de penser, minimalement, à comment la contrainte de brièveté imposée par Twitter avec ses 280 caractères, auparavant 140, change la manière dans laquelle nous nous exprimons au sein de cette plateforme.

374 La question de l'autorité dans le monde numérique, qui amène avec elle bien évidemment celle sur le pouvoir à l'ère du numérique, en est une centrale aujourd'hui, notamment lorsque l'on pense à la surveillance de masse, au profilage et aux données massives, sans oublier la géopolitique du cyberspace — à ce propos voir le dossier spécial de la revue *Hérodote*. Thème abordé dans la deuxième partie de l'article de Marcello Vitali-Rosati, *Qu'est-ce que l'éditorialisation ?*, il deviendra un sujet central dans le livre *On Editorialization* auquel nous renvoyons pour un approfondissement à cet égard, avec également Alexander R. Galloway, *Protocol. How Control Exists after Decentralization*, The MIT Press, Cambridge, Mass., 2004.

d'opérateur spatial de Michel Lussault³⁷⁵, participe et contribue à son déroulement. D'autre part, à la pluralité des instances à l'œuvre dans le numérique fait écho la multiplicité des plans de production performative de la réalité numérique. L'exemple donné par Vitali-Rosati, le profil en ligne et donc l'identité personnelle numérique, est à cet égard particulièrement pertinent :

si nous envisageons le profil en ligne non plus comme une forme de représentation, mais plutôt comme une forme de production identitaire, nous constatons qu'il peut exister de nombreuses identités distinctes pour une même personne : le profil Facebook, le profil Twitter, le profil de blogue, le profil construit sur une plateforme comme Amazon, le profil défini par un moteur de recherche et enfin, la personne elle-même, conçue comme un usager. Ces différentes formes créent toutes une conjoncture dynamique de circonstances qui constitue l'identité. La personne comprise comme un usager n'est que l'un des nombreux aspects de cette identité. [...] [I]l n'existe pas d'un côté un original, de l'autre une représentation. En effet, tous les actes qui produisent la réalité sont performatifs et tous sont des originaux³⁷⁶.

3.1.4 L'éditorialisation entre numérique et espace. Proposition pour une translation de domaine

L'éditorialisation telle que nous l'avons vue chez Vitali-Rosati a non seulement l'avantage de proposer une théorie générale, capable d'expliquer à la fois les phénomènes ponctuels et les changements plus globaux, mais elle permet aussi notamment, dans sa modélisation théorique, de jeter les bases pour un rapprochement du numérique et de l'espace³⁷⁷, notamment selon la

375 Dans l'espace numérique, tout comme dans l'espace non-numérique, il n'y a pas que les êtres humains ou les organisations d'êtres humains, comme les entreprises ou les gouvernements, qui ont une capacité d'agir : bots, algorithmes, intelligences artificielles, etc.

376 Marcello Vitali-Rosati, « Qu'est-ce que l'éditorialisation ? », *op. cit.*

377 La proposition théorique de Marcello Vitali-Rosati n'est pas la seule qui a suggéré un air de famille entre numérique et espace : certains travaux de Louise Merzeau, notamment « Le profil : une rhétorique

conception schmittienne que nous avons analysée dans le deuxième chapitre de notre thèse. En effet, le numérique de Vitali-Rosati et l'espace de Schmitt se caractérisent d'abord et avant tout par leur nature de milieu : tout comme l'espace est façonné par les actions et les pratiques des êtres humains et en retour il les façonne, le numérique tel que le définit Vitali-Rosati présente la même structuration en boucle récursive, dans laquelle les actions des usagers contribuent à structurer l'espace dans lequel elles se déroulent tout en étant influencées par lui, selon un mouvement processuel et performatif. Au sein du numérique ainsi que dans l'espace schmittien, les actes et les processus qui s'y déroulent partagent la même consistance ontologique que leur milieu : parmi ces actes et ces processus, l'autorité et la technologie ont un rôle et un impact très grand dans la structuration et le façonnement de l'identité de l'espace et du numérique. Finalement, bien que la théorie de l'éditorialisation, telle que présentée dans « Qu'est-ce que l'éditorialisation ? », ne traite pas du rapport entre le numérique et l'imaginaire, nous verrons, dans le quatrième chapitre, que cette thématique est abordée et approfondie dans d'autres travaux de Marcello Vitali-Rosati ainsi que par les chercheur.se.s qui ont été influencé.e-s par ses perspectives de recherche ou qui ont travaillé dans son laboratoire de recherche, la Chaire de recherche du Canada sur les écritures numériques³⁷⁸ — notamment Servanne Monjour, qui a

dispositive », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, juin 2016, ont déployé des outils issus des études spatiales pour l'étude des thèmes propres au numérique, cependant le travail de longue haleine du chercheur italo-canadien est celui qui, à notre connaissance, creuse le plus ce rapport.

378 C'est dans ce contexte très riche et foisonnant que notre réflexion autour du rapport entre éditorialisation et espace a pris le départ. À partir de notre article, « Les structures spatiales de l'éditorialisation », *op. cit.*, paru chez *Sens Public* en 2016, à la participation au séminaire *Écritures numériques et éditorialisation*, le dialogue tissé avec les penseur.se.s de l'éditorialisation a nourri de manière fondamentale notre parcours intellectuel. Cette thèse est aussi le bilan de ce que nous pensons avoir apporté à l'évolution du concept d'éditorialisation à travers les présentations, les communications, les articles et, surtout, les discussions quotidiennes avec Marcello Vitali-Rosati, comme le témoigne la réflexion spatiale qu'il développe dans *On Editorialization* en mentionnant nos recherches. Cf. Marcello Vitali-Rosati, *On Editorialization*, *op. cit.*, p. 27-30.

centré ses recherches sur le rapport entre l'imaginaire photo-littéraire et le numérique³⁷⁹.

Ainsi, les similarités entre l'éditorialisation de Vitali-Rosati et la théorie spatiale de Schmitt que nous avons associées nous permettent-elles d'avancer une proposition heuristique et méthodologique : l'espace et le numérique présenteraient un homéomorphisme structurel³⁸⁰ allant au-delà du seul partage des caractéristiques formelles que nous avons présentées plus haut. Envisagé sous l'angle continuiste et culturaliste, ce phénomène permet en effet d'éclaircir chacun de ces objets à la lumière de l'autre. De telle manière, la spatialisation du numérique et la numérisation de l'espace peuvent être lues comme les deux faces d'un même processus sociétal plus général qui mobilise et croise les changements apportés par le tournant numérique et le tournant spatial, un processus que l'on pourrait appeler la géo-numérisation de la société contemporaine. Suivant les réflexions que nous avons développées lors de l'analyse de l'espace et du numérique, nous proposons donc d'utiliser l'éditorialisation comme un outil théorique pour comprendre l'impact du numérique sur l'espace et ainsi répondre aux questions que nous avons posées à la fin du premier chapitre : faisant écho à la typologie des espaces proposée par Foucault, que se passe-t-il, dans l'espace, lorsque les nouvelles technologies prennent de plus en plus de place, bouleversant tous les aspects de notre vie humaine, espace compris ? Est-ce que la géolocalisation, après la localisation dont parlait Foucault, serait moins une technologie qu'une nouvelle forme, voire un nouveau paradigme de l'espace à part entière ?

379 Servanne Monjour, *Mythologies postphotographiques. L'invention littéraire de l'image numérique*, Montréal, PUM, 2018.

380 Nous utilisons le terme homéomorphisme comme l'équivalent topologique de l'isomorphisme chimique, propriété qui désigne deux composés ayant la même structure chimique, mais de composants différents. Ainsi, deux entités sont homéomorphes lorsqu'elles présentent les mêmes structures formelles, mais possèdent des contenus différents comme dans le cas du numérique et de l'espace.

3.2 L'espace à l'ère du numérique.

3.2.1 Aux origines de l'espace numérique : le cyberspace.

Bien avant la naissance — ou plutôt la diffusion massive, comme nous le verrons plus loin — de la géolocalisation et de l'informatique ubiquitaire, dont les premières mentions à la fin des années 1980 parmi les spécialistes du domaine ont encore un ton prophétique et visionnaire, la pensée numérique de l'espace s'exprime par l'énorme succès du terme « cyberspace » qui a eu une influence telle qu'il a percé la plupart des domaines académiques et est entré dans la culture mondiale par l'entrée principale : la culture populaire et, plus précisément, la littérature.

Déjà en 1968, dans *Le droit à la ville*, Henri Lefebvre, d'habitude peu enclin aux compliments envers la littérature, reconnaissait à celle-ci le caractère avant-gardiste de son imagination spatiale en affirmant qu'« [a]ujourd'hui, si l'on veut une représentation de la ville "idéale" et de ses rapports avec l'univers. [...] Ce sont les auteurs de science-fiction qui l'apportent. Dans les romans de science-fiction, toutes les variantes possibles et impossibles de la future réalité urbaine ont été envisagées³⁸¹ ». Cette capacité de l'imaginaire de se frayer un chemin pour l'impensé spatial trouve sa confirmation ainsi que son apogée dans l'œuvre de science-fiction du romancier américain William Gibson, notamment dans son roman le plus connu *Neuromancer*³⁸². C'est dans cet ouvrage de 1984³⁸³, que l'écrivain rend populaire le terme « cyberspace », qu'il

381 Henri Lefebvre, *op. cit.*

382 William Gibson, *Neuromancer*, New York, Ace, 1984.

383 De façon assez curieuse, 1984 c'est une année fondamentale en ce qui concerne l'établissement d'une culture populaire numérique à l'échelle mondiale. Premièrement, c'est l'année dans laquelle se déroule l'action narrée dans le roman homonyme de George Orwell, livre qui avait déjà façonné l'imaginaire des sociétés de surveillance qui est encore au cœur de la lecture du pouvoir numérique bien que, comme l'affirment Deleuze et Foucault dans leur conversation « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », dans *Pourparlers 1972-*

avait inventé deux ans plus tôt dans sa nouvelle *Burning Chrome*³⁸⁴, et qu'il le grave dans l'imaginaire culturel de masse à un point tel qu'il influence la manière dont les sociétés occidentales pensent et se représentent le numérique en tant que fait spatial. Suivant l'adage de Deleuze et Guattari selon lequel « [é]crire n'a rien à voir avec signifier, mais avec arpenter, cartographier, même des contrées à venir³⁸⁵ », l'intérêt principal du livre de Gibson réside dans le fait d'avoir pensé pour la première fois l'impact et les retombées des technologies informatiques, à l'époque identifiées à la cybernétique, au prisme de la spatialité permettant ainsi l'ouverture d'un nouveau domaine d'étude. Cet exploit a été rendu possible également par la manière, visionnaire, spécifique par laquelle le cyberspace est présenté par Gibson : un espace virtuel³⁸⁶, créé par une simulation technologique, parallèle à l'espace physique à partir duquel on y accède par connexion : « He'd [Case, le protagoniste du roman] operated on an almost permanent adrenaline high, a byproduct of youth and proficiency, jacked into a custom cyberspace deck that

1990, Paris, Les éditions de Minuit, 1990, celui-ci prend des formes différentes : ce type d'exercice de pouvoir n'est pas caractéristique du mode d'existence numérique — ce qui ne veut évidemment pas pour autant vouloir dire qu'à l'époque numérique la surveillance ait disparu. Dans le numérique, les structures du pouvoir ainsi que leurs enjeux sont différents. Au lieu de « concentrer ; répartir dans l'espace ; ordonner dans le temps [et] composer dans l'espace-temps une force productive dont l'effet doit être supérieur à la somme des forces élémentaires », objectifs des sociétés disciplinaires selon Deleuze, les sociétés de contrôle visent plutôt à *tenir l'espace*, à savoir à « garder la possibilité de surgir en n'importe quel point » et à connaître « à chaque instant la position d'un élément en milieu ouvert ». Ce qui explique aussi les différents effets des pouvoirs à l'œuvre dans les deux types de sociétés. Ainsi l'effet de la discipline est-il le *moulage* des pratiques, des collectifs et des individus, alors que le contrôle engendre une *modulation*, toujours changeante, qui s'adapte selon le contexte et la situation. Le livre d'Orwell, également, est la source d'inspiration d'un autre événement marquant l'année 1984 : le célèbre spot publicitaire 1984 réalisé par Ridley Scott pour le premier ordinateur Macintosh, Ridley Scott, « 1984 », Fairbanks, 1984. Considéré comme un des chefs-d'œuvre de la publicité, il a contribué de façon décisive à faire d'Apple l'une des instances les plus importantes dans le façonnement de l'imaginaire grand public entourant le numérique.

384 William Gibson, « Burning Chrome », *Omni*, Vol. 4 / 11, août 1982.

385 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille plateaux*, Les éditions de Minuit, Paris, 1980, p. 10.

386 William Gibson est également considéré comme un des précurseur·se·s de la réalité virtuelle ou augmentée.

projected his disembodied consciousness into the consensual hallucination that was the matrix³⁸⁷ ».

Pensé comme espace fictionnel de mise en abyme à des fins narratives très précises³⁸⁸, le cyberspace de Gibson, artificiel, hallucinatoire et désincarné — *disembodied consciousness* — et par conséquent détaché de l'espace physique³⁸⁹, autre, moins authentique et moins vrai, fournit cependant non seulement aux artistes³⁹⁰ mais aussi aux chercheur.se.s un modèle et un paradigme pour penser ce nouvel objet. Nous retrouvons la même structure épistémologique de l'espace numérique, du moins d'un point de vue général, dans le travail des géographes britanniques Martin Dodge et Rob Kitchin qui ont été parmi les premiers à interroger la spatialité du numérique de manière systématique en employant les outils théoriques issus des études géographiques. Publiés la même année, 2001, les livres *Mapping Cyberspace* et *Atlas of Cyberspace* abordent l'espace numérique sous deux angles différents — le premier traite de la spatialité du numérique d'un point de vue théorique et global, le deuxième est une analyse historique des représentations cartographiques du cyberspace —, tout en appliquant le même

387 William Gibson, *Neuromancer*, *op. cit.*, s.p.

388 À ce propos voir les sections « Temps réel et cyberspace » et « Virtuel et fiction » de Marcello Vitali-Rosati, *S'orienter dans le virtuel*, *op. cit.*, p. 105-120 et « Cyberspace » dans Marcello Vitali-Rosati, *On Editorialization*, *op. cit.*, p. 35-38.

389 Lorsque l'on analyse de vieux modèles spatiaux du numérique, comme celui du cyberspace gibsonien, il faut également tenir compte du contexte technologique à partir duquel les artistes et les théoricien-ne-s pensent l'espace numérique dont la technologie, comme nous l'avons vu, est une instance fondamentale de structuration. Ainsi, par exemple, le numérique des années 1980 se configure-t-il, phénoménologiquement parlant, comme un espace différent, à part auquel on accède à partir d'un ordinateur de bureau n'ayant presque aucun lien avec la vie quotidienne des êtres humains, à la différence, comme on le verra plus loin, du numérique d'aujourd'hui, basé fondamentalement sur des dispositifs mobiles que l'on a toujours avec et sur nous.

390 Considéré comme un des livres de science-fiction les plus importants du vingtième siècle, *The Neuromancer* a grandement influencé la production artistique suivante : du réalisateur de culte David Cronenberg, dont les premiers films mettent en scène un bon nombre d'idées de Gibson, aux sœurs Wachowski avec leur trilogie *The Matrix*.

cadre épistémique de lecture de ce phénomène :

space in cyberspace is purely relational. Cyberspace consists of many different media, all of which are constructions; that is, they are not natural but solely the production of their designers and, in many cases, users [...] and, indeed, many media — such as email — have severely limited spatial qualities. The inherent spaces that exist are often purely visual³⁹¹.

La vision prônée ici par les deux chercheurs³⁹² suit sur ce point le même type de syllogisme fautif à la base des conceptions mimétiques du numérique : l'espace numérique n'est qu'un espace visuel et représentationnel ; la représentation n'est pas sur le même niveau ontologique que la réalité, elle est fautive et dégradée, un simulacre ; *ergo*, l'espace numérique n'étant pas physique n'est pas non plus un véritable espace : « even those cyberspaces with an inherent spatial form, such as virtual reality simulations and visual MUDs, are *qualitatively* different to “geographic” space in a number of *fundamental* ways³⁹³ ». Ce jugement axiologique et ontologique négatif à l'égard du cyberspace, venant de la conviction que tout espace authentique doit se conformer au modèle paradigmatique de l'espace physique, nous semble problématique. D'autant plus si l'on considère que les deux auteurs reconnaissent l'existence d'une spatialité, voire de spatialités³⁹⁴, propre au cyberspace, comme la création d'un nouvel espace supranational et global qui œuvre,

391 Martin Dodge et Rob Kitchin, *Atlas of Cyberspace*, Londres, Pearson Education, 2001, p. 3.

392 Perspective qui changera de manière assez nette dans l'espace d'une décennie suivant les évolutions technologiques liées à l'espace numérique, comme nous le verrons plus loin.

393 Martin Dodge et Rob Kitchin, *Mapping Cyberspace*, Londres-New York, Routledge, 2001, p. 61, c'est nous qui soulignons.

394 À partir de l'affirmation selon laquelle le cyberspace est composé d'un ensemble de médias de différentes natures et typologies, par exemple le courriel ou les câbles sous-marins, les deux chercheurs analysent les caractéristiques des spatialités produites par chaque média dans les chapitres 3, « Geographies of Cyberspace », et 6, « Spatialising Cyberspace », de l'ouvrage *Mapping Cyberspace*.

plus ou moins volontairement, à la déconstruction des structures spatiales et géographiques qui ont façonné notre conception de l'espace³⁹⁵. Même si Kitchin et Dodge ne mettent pas en question la vérité du cyberspace — celui-ci n'est pas faux, il est simplement moins authentique que l'espace physique³⁹⁶ —, leur perspective, qui doit beaucoup au paradigme de la mimesis et de la représentation, a le désavantage de soutenir une conception déréalisant un des matériaux fondamentaux qui bâtit l'espace numérique : les données et l'information. Se rapprochant de la théorie des simulacres de Jean Baudrillard, notamment de l'analyse que fait le philosophe et sociologue français du rapport entre carte et territoire³⁹⁷, les chercheurs britanniques introduisent une opposition nette entre données informatiques et spatiales lorsqu'ils affirment que :

Here [in the cyberspace], there are no standards by which to judge factors such as accuracy, precision, verisimilitude, mimesis and fallacy. Indeed, when data and mapping become synonymous, how do issues of representation apply? In this latter case, cyberspace may become meaningless outside its own representation³⁹⁸.

Devant les réflexions innovantes et attentives de Dodge et Kitchin sur le cyberspace — décrit

395 C'est le cas, notamment, des cyberspatialités déifiant les concepts d'État territorial, autorité étatique, de confins politiques et, plus en général, l'ordre politico-juridique global moderne et contemporain basé sur les États-nations : « [t]he network technologies of cyberspace are forging connections and virtual groups that potentially subvert the primacy of national boundaries. These borders are relatively meaningless to logical connections and data flows that operate on a global scale », *ibidem*, p. 5. C'est d'ailleurs dans les domaines qui étudient ces phénomènes — comme le droit numérique international, la piraterie informatique, la cybersécurité et la géopolitique — que le terme cyberspace est encore employé pour parler d'un espace particulier : numérique, international et extraterritorial. À cet égard, voir le dossier spécial « Cyberspace : enjeux géopolitiques » de la revue *Hérodote*

396 « [L]'environnement numérique cartographie une nouvelle géographie, qui intègre la "géographie réelle" (cybercartographie) mais aussi une autre, dont elle fait l'espace d'une vie nouvelle. [...] Avec cette nouvelle géographie de l'environnement numérique, nous voyons monter ce que j'appellerai un souci d'"authenticité dans le virtuel" », Milad Doueïhi, *La grande conversion numérique*, *op. cit.*, p. 103.

397 Fasciné par la nouvelle brève *De la rigueur de la science* de Louis Borgès, dont il parle à travers plusieurs ouvrages, Jean Baudrillard en fait une des inspirations pour sa théorie des simulacres notamment dans *L'échange symbolique et la mort*, *op. cit.* et *Simulacres et simulation*, *op. cit.*

398 Martin Dodge et Rob Kitchin, *Atlas of Cyberspace*, *op. cit.*, p. 5-6.

comme un objet multiple et non monolithique³⁹⁹, ayant des spatialités plurielles, propres à chaque type de média impliqué dans sa structuration — qui questionnent le degré ontologique de réalité des données informatiques —, nous nous demandons si penser le numérique comme espace à part entière n'équivaut pas effectivement à faire fausse route. Peut-on considérer les données numériques, et de façon plus générale l'information, comme un authentique matériau de structuration de l'espace, aussi réel que l'asphalte l'est pour la ville ? Des penseurs comme Luciano Floridi⁴⁰⁰ ou Maurizio Ferraris⁴⁰¹ ont essayé de penser différemment la question de l'authenticité — et donc de la réalité — du numérique. Que ce soit par l'intermédiaire du concept d'infosphère⁴⁰² pour Floridi ou de documentalité⁴⁰³ pour Ferraris, l'enjeu central de ces deux penseurs est de développer une ontologie du numérique basée sur la réévaluation de la place de

399 Cette thèse développée par Kitchin et Dodge anticipe et prépare les travaux d'Evgeny Morozov, *To Save Everything, Click Here. The Folly of Technological Solutionism*, New York, PublicAffairs, 2013 et de Frédéric Martel, *Smart. Ces internets qui nous rendent intelligents*, Paris, Flammarion, 2015, qui ont été fondamentaux pour une meilleure compréhension de la pluralité intrinsèque au fait numérique et des conséquences de celle-ci. Nous en profitons ici pour remercier Christelle Proulx, avec laquelle nous avons beaucoup dialogué autour de ce sujet, en personne et sur papier, et qui nous a permis de nous pencher sur la question des Internets.

400 Luciano Floridi, *The Fourth Revolution: How the Infosphere Is Reshaping Human Reality*, New York-Oxford, Oxford University Press, 2014.

401 Maurizio Ferraris, *Âme et iPad*, Montréal, PUM, 2014.

402 « Minimally, the infosphere denotes the whole informational environment constituted by all informational entities, their properties, interactions, processes, and mutual relations. It is an environment comparable to, but different from, cyberspace, which is only one of its sub-regions since the infosphere also includes offline and analogous spaces of information. Maximally, the infosphere is a concept that can also be used synonymously with reality, once we interpret the latter informationally. In this sense, the suggestion is that what is real is informational and what is informational is real », Luciano Floridi, *The Fourth Revolution, op. cit.*, p. 41.

403 « Par “documentalité”, je désigne la théorie, que je considère alternative, selon laquelle la règle constitutive des objets sociaux est plutôt : “Objet = Acte inscrit”, c'est-à-dire que les objets sociaux sont le résultat des actes sociaux caractérisés par le fait d'être inscrits [sur un support quelconque] », Maurizio Ferraris, *Âme et iPad, op. cit.* Dans cette optique tout à fait particulière, les données numériques sont à considérer comme des objets sociaux : générées par des individus dans leurs interactions entre eux ou avec des plateformes et sites ; stockées selon à des fins socialement établies (les vendre, cibler des publicités, constituer des bases de données médicales, judiciaires, etc.) ; réglées, ou plus souvent non réglées, par des législations, etc., bref les données numériques, selon les réflexions de Ferraris, seraient des réalités sociales à part entière en raison de leur inscription à même la société, tout comme d'autres formes immatérielles de réalité.

l'information dans la construction de la réalité. Partageant la même perspective sur l'information dans l'environnement numérique, Kristin Veel, spécialiste des nouveaux médias que nous avons déjà rencontrée dans le deuxième chapitre, aborde cette question d'un point de vue éminemment spatial. Dans son article, programmatiquement intitulé « The Irreducibility of Space: Labyrinths, Cities, Cyberspace », la spécialiste des nouvelles technologies se positionne d'entrée de jeu dans le vaste domaine des études sur le cyberspace, en ayant un objectif très spécifique :

to create a coherent continuity in the study of information technology that aims at mapping out the way in which media are part of shaping our lives, our values, and the way we relate to the world. To provide a starting point for this approach, I shall examine the way in which we relate to and navigate the space that computer media conjure up through an investigation of the metaphors by which we conceptualize it, and thus aim at an anthropology of media that is able to define the qualities of what we call cyberspace⁴⁰⁴.

L'anthropologie des médias que Veel revendique lui permet, en se focalisant sur l'expérience concrète et sur la symbolisation que les usager·ère·s font du cyberspace, d'échapper non seulement au discours poststructuraliste, sa principale cible critique, « [which] regards cyberspace as a realm in which the hierarchical structures that construct our language and socially determined understanding of space could be broken down⁴⁰⁵ » mais surtout de proposer une clé de lecture que l'on pourrait qualifier de phénoménologique de l'espace numérique : « I shall argue that orientation and navigation in cyberspace is indeed governed by a highly physical and even geographical experience of space, of which we find evidence in the metaphors with which we conceptualize and talk about cyberspace⁴⁰⁶ »

404 Kristin Veel, « The Irreducibility of Space », *op. cit.*, p. 151.

405 *Ibidem*, p. 152.

406 *Ibidem*.

L'attention portée par Veil au rôle joué par la métaphorisation et la symbolisation dans la structuration de l'expérience correspond parfaitement à notre argumentation sur la place de l'imaginaire dans la construction de l'espace⁴⁰⁷. Mobiliser ces considérations pour l'étude de l'espace numérique nous donne ainsi une première piste de travail pour penser le numérique en tant qu'espace à part entière. D'autant plus, comme le fait remarquer la chercheuse de l'Université de Copenhague, que la spatialité du cyberspace n'est pas juste un supplément ajouté par l'interprétation critique, mais elle en est une caractéristique intrinsèque qui se reflète déjà à partir de la signification du mot cyberspace lui-même :

The world “cyber” derives from the Greek word *kybernan*, which means “coxswain” and which is present in the English “cybernetics,” meaning “control of information.” The word itself thus harbors a notion of a mass of information that needs steering and which is situated in a certain space that arises from the interaction between a user and a computer⁴⁰⁸.

Influencée par le paradigme de la présence, selon lequel seulement ce qui est physiquement devant nous en chair et os est réel⁴⁰⁹, la réception de la spatialité numérique a été assujettie à un jugement ontologique confus :

the word “cyberspace” indicates a paradoxical constellation of, on the one hand, “spatiality,” which traditionally implies a physical and bodily sensation and, on the other, “information,” which moves the spatiality to an abstract, conceptual realm. This duality

407 Nous voudrions ici mettre en évidence, en passant, une ressemblance structurelle dans les argumentations qui vise à invalider le statut ontologique des données et de l'imaginaire en misant sur la présupposée primauté et supériorité de l'existence physique — et ultimement de la présence — à l'égard des autres modes d'existence, voir la section « La topophilie de Gaston Bachelard. Plaidoyer pour l'imaginaire spatial » dans le deuxième chapitre.

408 *Ibidem*.

409 Pour une déconstruction du paradigme de la présence à l'ère du numérique, cf. Giuseppe Cavallari, *Performativité de l'être en ligne*, op. cit

often results in an imprecise way of talking about cyberspace that attempts to mediate between the abstract and the concrete, but ends up in ephemeral, almost mythic, vocabulary about an “other” space⁴¹⁰.

Au lieu de la concevoir comme une dualité, voire comme un dualisme, Veel propose d’approcher la double nature du cyberespace, espace physique/espace informationnel, à travers le concept de métaphore, entendu non pas comme une simple figure rhétorique mais plutôt comme une image-schéma au sens que Lakoff, Turner et Johnson lui donnent⁴¹¹. La réévaluation de l’ontologie de l’aspect symbolique et conceptuel dans le processus de métaphorisation spatiale porte Veel à envisager ce dernier comme un moment créatif à part entier, basé sur l’agencement des composantes : « [n]ew metaphorical constellations are constructed by bringing together meaning from a so-called source space and a target space, which are not related beforehand⁴¹² » ; de là, « it becomes possible to regard cyberspace as a metaphorical conceptual blend that is made up of a source space, that is, physical space, and a target space, that is, to handle information⁴¹³ ». Dans la perspective dessinée par Veel, le mot « cyberespace », inventé par l’écrivain William Gibson, nous permet de relier un objet que nous maîtrisons assez bien, l’espace physique, et un objet nouveau, un espace structuré autour de l’information, les zéros et les uns. Ainsi l’espace résultant de cette hybridation est-il un espace enchevêtré, dans lequel les deux composantes, physique et informationnelle, ne sont pas séparables : dans le cyberespace, l’information se spatialise et

410 Kristin Veel, « The Irreducibility of Space », *op. cit.*, p. 152.

411 « Our consciousness conceives of everything that goes on around us as spatial stories, which are comprehended in correlation with the experience of our own body. Through the so-called image schemas, it becomes possible to comprehend nonspatial objects through spatial modes of expression », *ibidem*, p. 153. Pour une discussion des *images-schéma*, voir deuxième chapitre, section « L’espace et l’imaginaire ».

412 *Ibidem*.

413 *Ibidem*.

l'espace s'informe.

3.2.2 Internet est un espace.

Le rapport entre métaphorisation, information et spatialité du numérique est également le point de départ de la réflexion que développe le géographe Boris Beaudé dans une des œuvres francophones les plus importantes des dernières années pour les études spatiales d'Internet⁴¹⁴, *Internet. Changer l'espace, changer la société*⁴¹⁵. Cet ouvrage, qui mobilise les outils et les théories de la géographie sociale pour comprendre la manière par laquelle le phénomène Internet change l'espace et par conséquent, selon les idées de la géographie sociale, la société elle-même, prend comme point de départ le fait que « [l]e vocabulaire associé à Internet est remarquablement spatial, tant il est empreint d'une connotation qui se réfère presque systématiquement à l'espace⁴¹⁶ ». De là, il s'agit, pour le chercheur français, d'analyser la typologie de l'espace qu'Internet produit, tout en passant, évidemment, par la discussion sur le degré de réalité d'un espace considéré comme immatériel. Intrinsèquement pluriel, comme nous avons pu le remarquer dans le déroulement de notre argumentation, l'espace selon Beaudé se structure de manière multiple à partir du plus petit espace concevable, celui que nous habitons qui un est cas particulier parmi d'autres : en fait « [n]ous pouvons distinguer l'espace comme concept, l'espace comme ordonnancement synchronique (en même temps) de la totalité du réel et

414 Dans son livre, Beaudé parle d'Internet même lorsqu'il discute des enjeux concernant le Web ou quand il analyse des objets appartenant à ce dernier phénomène. Pour des soucis de lisibilité, nous parlerons plutôt de numérique en général, en faisant la distinction entre Web et Internet lorsqu'il sera question d'aborder des thématiques spécifiques à ces deux réalités.

415 Boris Beaudé, *Internet. Changer l'espace, changer la société*, FYP, Limoges, 2012.

416 *Ibidem*, p. 42.

un espace comme un ordonnancement particulier⁴¹⁷ ». Conçu comme un milieu agentif⁴¹⁸, l'espace, même dans sa plus menue déclinaison, se structure à travers les relations qui se tissent entre lui-même, les actions humaines et, bien évidemment, les technologies, dont Internet fait partie. En tant que technologie de l'information par excellence de notre société contemporaine, Internet, depuis sa version cyberspatiale, œuvre à une intégration de l'information à même nos environnements non seulement dans le sens minimal selon lequel « les modalités de circulation de l'information constituent un cadre important de notre capacité à évaluer notre environnement et à agir conformément à nos attentes⁴¹⁹ », mais aussi de manière plus profonde. L'intégration de l'information dans la structuration du monde fait en sorte que l'information elle-même est à la base « de ce changement profond de la spatialité. Elle est dans le moindre mouvement, dans le moindre changement de notre environnement⁴²⁰ ». Partant du contexte contemporain dans lequel l'information est omniprésente, il semblerait que pour Beaudé le jugement anti-réaliste sur l'espace numérique dépend d'une mauvaise compréhension de la signification d'espace⁴²¹, d'un manque de littératie géographique de même que d'une mauvaise application de la notion de virtualité⁴²² :

417 *Ibidem*, p. 16.

418 Voir chapitre 2, « L'espace comme milieu agentif »

419 *Ibidem*, p. 26.

420 *Ibidem*, p. 21.

421 « La compréhension de notre environnement suppose donc de prendre la mesure de l'ordonnancement des réalités qui le constituent et des relations qui en initient le mouvement, la dynamique et le changement », *Ibidem*, p. 17

422 Voir à ce propos la critique portée à la lecture de Pierre Lévy de l'espace virtuel : « [L]es espaces virtuels sont réels, au même titre que les relations de coexistences qui s'y déploient, bien qu'ils soient une virtualité de l'espace, c'est-à-dire l'un de ses possibles devenirs. Ce que l'on peut contester, c'est que l'acception proposée par Pierre Lévy nie leur réalité comme actualité, c'est-à-dire comme espaces mobilisables directement dans l'action présente », *ibidem*, p. 44.

[q]ualifier Internet d'espace virtuel relève in fine d'un non-sens qui témoigne d'une confusion plus générale entre matériel et réel et entre matériel et physique. [...] C'est, autrement, d'une confusion entre espace et territoire qu'il s'agit. Le territoire est bien l'espace de la continuité, composé de réalités matérielles agencées selon des configurations particulières. [...] Mais si l'on admet que l'espace n'est pas matériel et qu'il n'est qu'agencement, il ne s'agit que d'un espace particulier parmi d'autres, plus réticulaires et plus immatériels⁴²³.

Une bonne pratique géographique consisterait alors à regarder de près le déroulement des vies spatiales des êtres humains ainsi que leur mode de fonctionnement et de reconnaître que « [l]a réalité qui s'impose, pourtant, est que notre vie est réelle, qu'elle s'exerce ou non sur Internet⁴²⁴ ». Internet et le numérique en général, s'ils ne façonnent pas le territoire — et encore, il ne faudrait pas négliger l'impact physique du développement d'Internet : activité d'extraction des matériaux, accès à l'eau, développement de l'infrastructure urbaine, etc. —, ils participent tout de même à la structuration de l'espace. Si de prime abord la distinction entre les deux termes peut paraître anodine, voire instrumentale, Beaudé donne en réalité une lecture fort intéressante et très convaincante de la différence structurelle qui sépare le territoire de l'espace propre à Internet⁴²⁵ :

Comprendre la spatialité d'Internet suppose dans un premier temps de distinguer les territoires et les réseaux. Les territoires sont des espaces qui se caractérisent par la continuité de leurs parties et par une métrique interne qui est celle de la contiguïté. Ce qui

423 *Ibidem*, p. 48.

424 *Ibidem*, p. 49.

425 Encore une fois, rappelons que si Internet se caractérise par le fait d'avoir une spatialité spécifique, celle du réseau connexe, cela ne veut pas dire pour autant qu'avant Internet ce type d'espace n'existait pas : « [u]ne ligne de chemin de fer à grande vitesse, une autoroute ou une ligne de métro son autant d'éléments de réseaux qui perturbent le territoire. Le territoire demeure, continu, mais il se complexifie de relations multiples. Créer du réseau, c'est renoncer à la continuité au profit de la discontinuité, c'est abandonner la contiguïté au profit de la connexité », *ibidem*, p. 52.

importe, au sein d'un territoire, c'est d'être contigu. Au contraire, les réseaux sont des espaces qui se caractérisent par la discontinuité et par une métrique interne qui relève de la connexité. Ce qui importe, au sein d'un réseau, c'est d'être connexes⁴²⁶.

Partant de cette différence fondamentale entre la structure de l'espace et du territoire, Beaudé entreprend d'analyser le mode de fonctionnement de l'espace numérique pour en déceler les caractéristiques primaires. Le trait spécifique de celui-ci, selon le chercheur français, consiste dans un processus de superposition et confusion, dans le sens de « (se) fondre avec », des espaces numériques et physiques qu'il appelle « synchorisation » :

Internet offre un potentiel d'action et de coordination inédit qui, peu à peu, se confond avec l'espace conventionnel de notre quotidien. La synchorisation résume ce processus décisif. Formé du grec *chôra* qui est l'espace existentiel par opposition au *topos* qui est l'espace positionnel. [...] La synchorisation est ce processus qui consiste à se donner un espace commun pour être et pour agir. La synchorisation constitue en cela le pendant spatial de la synchronisation⁴²⁷.

La notion de synchorisation, marque de l'activité spatiale du numérique et de sa consistance ontologique, nous permet de concevoir l'hybridation de l'espace contemporain : bien au-delà de la simple participation de l'information à l'espace sur le mode de la superposition — modalité d'interaction qui ne naît pas avec le numérique, il suffit de penser tout banalement aux noms de rues, aux panneaux signalétiques, etc. —, il s'agit ici d'un enchevêtrement plus profond dans lequel « les moyens de transport et les moyens de transmission affectent le territoire selon deux logiques d'hybridation opposées entre territoire et réseau : les territoires sont désormais réticulés

426 *Ibidem*, p. 51.

427 *Ibidem*, p. 67.

et les réseaux territorialisés⁴²⁸ ». Cela est dû à la nature de la médiation spécifique apportée par le numérique, « [c]ar il s’agit non seulement d’une médiation, mais aussi d’un espace, réel, où se déroule à chaque instant un nombre considérable d’événements qui, aussi insignifiants soient-ils, participent du Monde en devenir⁴²⁹ », c’est-à-dire que le numérique n’agit pas seulement comme une simple technologie de médiation, mais comme une technologie performative qui solidifie ontologiquement l’information, au sens large, et s’engage dans un mouvement de devenir-réel, comme le remarquait déjà Veel à propos du cyberspace. Notamment, les réflexions de Milad Doueïhi, selon lequel on fait face à une « transformation de l’environnement numérique en espace toujours plus complexe de création et d’écriture, et pas seulement de navigation et de lecture⁴³⁰ », et surtout celles de Marcello Vitali-Rosati, qui soutient que l’espace numérique est fondamentalement un espace scriptural⁴³¹, montrent que dans l’espace numérique les actions et les pratiques de ses acteurs·rice·s ne se limitent pas à une « lecture », c’est-à-dire à une observation passive, mais s’engagent de manière performative dans une écriture de cet espace et donc dans sa création même⁴³². D’après Beaudé, l’on retrouve cette performativité du numérique à l’œuvre dans la construction de l’espace lui-même, à la fois à un niveau primaire lorsque l’on

428 *Ibidem*, p. 212.

429 *Ibidem*, p. 9.

430 Milad Doueïhi, *La grande conversion numérique*, *op. cit.*, p. 133.

431 Outre que dans les déjà mentionnés Marcello Vitali-Rosati, *op. cit* et Marcello Vitali-Rosati, *op. cit*, la thèse, centrale dans la pensée de Vitali-Rosati, que l’espace numérique est un espace fait d’écriture et que cette écriture est un moyen de production de cet espace même est également au cœur de l’article Marcello Vitali-Rosati, « The Writer is the Architect. Editorialization and the Production of Digital Space », *Sens Public*, décembre 2017, en ligne : <http://sens-public.org/articles/1288/>, consulté le 03/01/2018.

432 « Plus universelle que toute autre, plus cosmopolite que ses homologues de la “vie réelle”, la cité numérique a développé sa propre géographie, avec ses propres cartes et son propre système de guidage routier — qui font beaucoup mieux que refléter ceux de la géographie traditionnelle, puisque, tout en répondant aux attentes habituelles, ils exploitent les langages et les outils qui font fonctionner l’environnement numérique lui-même. Dans la ville numérique, il est donc de plus en plus difficile de distinguer les espaces habités des pratiques discursives qui les rendent possibles », Milad Doueïhi, *La grande conversion numérique*, *op. cit.*, p. 154.

considère qu'« Internet donne à voir la ville sous un autre jour, puisque chaque individu, même de passage, peut l'annoter et la commenter⁴³³ », selon la même perspective scripturale, mais aussi à un niveau plus large, car la spatialité même d'Internet, avec les caractéristiques que nous avons discutées jusqu'ici, n'a de prise sur la réalité que par l'intermédiaire des actions des individus, selon une dynamique de négociation toujours en acte⁴³⁴.

Internet est un espace dont la complémentarité avec le territoire n'est plus à prouver. En à peine une vingtaine d'années, à force d'arbitrages successifs d'individus de plus en plus nombreux, Internet a développé une spatialité qui lui est propre, s'articulant pleinement avec un plus vaste ensemble de pratiques, dont une large part demeure fondamentalement territoriale⁴³⁵.

Si à l'aube d'Internet, sa spatialité était perçue comme détachée de l'espace physique, aujourd'hui la perception que nous en avons ainsi que les interactions que nous mettons à l'œuvre avec elle à chaque moment nous suggèrent une tout autre situation : « [c]'est ensemble que les territoires réticulés et les réseaux territorialisés accueillent nos pratiques⁴³⁶ ». Ainsi, le cyberspace ne s'avère-t-il plus la technologie capable de symboliser notre rapport à l'espace numérique, mais c'est plutôt du côté de la géolocalisation que nous nous tournons pour conceptualiser l'espace contemporain, hybride, multiple et synchronisé, car elle « est symptomatique de cette interspatialité, œuvrant à créer une correspondance entre les deux

433 Boris Beaudé, *Internet...*, *op. cit.*, p. 231.

434 « À la mondialité d'Internet, correspondent en effet les multiples localités des individus. La cospatialité est donc toujours en tension avec d'autres espaces, créant une multiplicité de relations, d'enjeux, et de contradictions » *Ibidem*, p. 222.

435 *Ibidem*, p. 213.

436 *Ibidem*, p. 212.

espaces⁴³⁷ ».

Poursuivant la tendance à l'intégration de l'information à même l'espace, la géolocalisation, désolidarisant l'utilisateur de son poste de bureau et en ouvrant l'accès au Web au déplacement et à la mobilité partout, parachève le processus de numérisation commencée avec Internet : « [a]vec la généralisation de la géolocalisation, l'hybridation de l'espace s'est accélérée. Elle associe étroitement les territoires et les réseaux, le matériel et l'immatériel, l'analogique et le numérique, au point d'en changer les qualités⁴³⁸ ». *Everyware*⁴³⁹, *ubiquitous computing*⁴⁴⁰, connexion ambiante, condition hyperconnectée⁴⁴¹, hypersphère, etc. Dans les deux dernières décennies⁴⁴², les chercheurs et les chercheuses de tous domaines confondus ont qualifié de nombreuses manières, selon les différents points de vue adoptés, les résultats des changements engendrés par l'introduction des dispositifs mobiles d'abord, des protocoles de connexion Internet mobile ensuite et, finalement, de la commercialisation massive d'appareils dotés d'une technologie de géolocalisation satellitaire. Ces trois étapes, considérées en tant que moments heuristiques et non pas comme des périodes chronologiques à part entière, marquent autant de petites révolutions dans notre rapport quotidien avec la technologie. Si les dispositifs mobiles

437 *Ibidem*, p. 221.

438 *Ibidem*, p. 12.

439 Adam Greenfield, *Everyware: The Dawning Age of Ubiquitous Computing*, San Francisco, New Riders Publishing, 2006.

440 « Informatique ubiquitaire », *Wikipédia*, mai 2020, en ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Informatique_ubiquitaire&oldid=170499700, consulté le 04/08/2020.

441 Christelle Proulx et Jake Moore (dir.), *L'agir en condition hyperconnectée. Art et images à l'œuvre*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2020.

442 Jonathan Donner fait remarquer que si, en 2008, on pouvait compter aussi peu que 200 articles (en anglais) sur le thème, en 2015, un calcul exhaustif est devenu impossible, cf. Jonathan Donner, « Global South », dans Adriana de Souza e Silva (dir.), *Dialogues on Mobile Communication*, Londres-New York, Routledge, 2017, p. 189-206.

ayant une connexion Internet haut débit (3G) ont fait leurs premières apparitions sur le marché en 2000, c'est à partir de 2008, date de sortie du premier téléphone intelligent doté d'un système de géolocalisation basé sur la technologie GPS (*Global Positioning System*)⁴⁴³, que l'on peut affirmer être véritablement entré·e·s dans une ère « hyperconnectée » où le monde physique et le monde virtuel se mélangent et s'hybrident de plus en plus, où « [t]he spaces we interact with on a daily basis are filled with data — pictures, thoughts, reviews, and historical documentation — aggregated into accessible and usable bits of information⁴⁴⁴ ».

Dans un cadre comme celui que nous venons de décrire, où les technologies modifient radicalement la manière dans laquelle nous percevons non seulement la spatialité d'Internet — du bureau à la rue — mais aussi l'espace en tant que tel — d'un espace physique à un espace hybride —, nous allons maintenant réfléchir à la question sur laquelle nous avons terminé notre premier chapitre. Si

à chaque nouvelle technologie de médiation, c'est la société dans son ensemble qui a été transformée par le renouvellement des modalités de l'interaction entre ses composantes [...]. De tels changements ont des incidences sur l'organisation de l'espace, mais aussi sur les transactions économiques, sur la politique, sur la culture et sur l'identité⁴⁴⁵.

La géolocalisation peut-elle, plus qu'une simple technologie, être considérée comme une nouvelle époque spatiale à part entière ?

443 « *Global positioning system* », Wikipédia, juillet 2020, en ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Global_Positioning_System&oldid=173002716, consulté le 04/08/2020.

444 Eric Gordon et Adriana de Souza e Silva, *Net Locality : Why Location Matters in a Networked World*, Hoboken, NJ, Blackwell, 2011, p. 1.

445 Boris Beaudé, *Internet...*, *op. cit.*, p 8.

3.3 L'époque spatiale de la géolocalisation.

Avant de nous plonger dans l'analyse de la géolocalisation, nous voudrions clarifier davantage notre approche à l'égard de ce sujet. Lorsque l'on parle de géolocalisation, l'impératif premier, même pour une argumentation qui ne met pas au centre l'aspect technique mais plutôt les conséquences sociales et culturelles de cette technologie, c'est de préciser ce dont on parle quand on parle de géolocalisation. En effet, la signification de ce terme varie largement selon le contexte dans lequel on le retrouve.

La géolocalisation, à proprement parler, désigne un procédé employant un ensemble de techniques, parfois fort différentes, et des moyens variés pour positionner une entité quelconque (objets, personnes, êtres vivants, données, etc.) sur une carte ou sur un plan. Cette opération peut en effet différer largement selon la technologie employée⁴⁴⁶, donnant ainsi des résultats très variables, notamment en ce qui concerne la précision et la typologie d'objets traçables. Par exemple, les antennes GSM (*Global System for Mobile communications*), technologie numérique déployée en 1991 en Finlande dont le protocole a été standardisé à partir des années 2010⁴⁴⁷, auxquelles les téléphones mobiles de deuxième génération (2G) se connectent, permettent un traçage dépendant de la densité des antennes elles-mêmes : si l'on cherche à géolocaliser un téléphone dans un milieu urbain, la précision atteint un écart allant de vingt mètres à cinq cents

446 Si l'on prend la définition minimale de géolocalisation que nous venons de donner et si l'on s'éloigne de la pensée technocentrée, l'on pourrait affirmer que la géolocalisation existe depuis toujours, dès que les êtres humains ont commencé à développer des savoirs multiples (artistiques, techniques, poétiques, etc.) pour placer des objets sur des cartes, physiques ou mentales. Voir notamment Bruce Chatwin, *Le chant des pistes*, *op. cit*

447 « GSM », *Wikipedia*, juillet 2020, en ligne : <https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=GSM&oldid=969618225>, consulté le 10/08/2020.

mètres, alors qu'en milieu rural l'on parlerait plutôt de plusieurs kilomètres, de deux à cinquante⁴⁴⁸. Dans le cas de la géolocalisation par GPS (*Global Positioning System*), dont nous parlerons davantage plus loin, la précision du traçage d'un objet quelconque doté d'un émetteur de signal — le collier d'un animal, une voiture, un téléphone, un bateau, etc. — varie entre dix et cent mètres pour les applications civiles et commerciales⁴⁴⁹. En raison de cette multitude de déclinaisons possibles, parler de *la* géolocalisation comme d'une technologie unitaire présente des risques de généralisation théorique assez conséquents, d'autant plus que les approches et les méthodologies que l'on peut utiliser pour l'analyse ainsi que les objets à étudier peuvent différer largement. Afin de contrer cette difficulté inhérente à un domaine d'étude si vaste, nous allons mieux cibler notre terrain d'analyse en spécifiant ce que nous entendons par géolocalisation.

Comment nous l'avons mentionné brièvement, nous nous intéressons fondamentalement à la géolocalisation à l'époque de la diffusion massive des dispositifs mobiles dotés d'une connexion Internet et d'une antenne GPS, à savoir à une géolocalisation qui n'est pas l'apanage de l'armée ni d'institutions universitaires, étatiques ou commerciales de grande envergure, mais qui est à disposition de tout un chacun⁴⁵⁰ : une géolocalisation de masse qui est partie intégrante des

448 C'est ce type de géolocalisation qui le premier s'est installé dans l'imaginaire public grâce notamment aux films et séries télévisées policières, dans lesquelles très souvent les enquêteur·se·s devaient faire parler le·a criminel·le mythomane assez longtemps pour que les technicien·ne·s puissent retracer le signal. Même avant l'apparition des téléphones 2G, les téléphones devaient se connecter aux antennes relais pour envoyer leurs signaux et donc permettre un traçage exact, qui nécessitait une triangulation du signal, c'est-à-dire l'enregistrement du signal par trois antennes différentes en même temps.

449 Projet de recherche de l'armée états-unienne lancé à la fin des années 1960, le GPS a été rendu disponible à l'exploitation commerciale et civile dans les années 2000.

450 Dans le domaine des TIC, surtout dans le monde anglophone, ce changement d'échelle de la géolocalisation a donné comme résultat un nouveau champ d'études, les *locative media studies* (en français les études des médias géolocalisés), qui analyse les applications grand public de la géolocalisation, en se focalisant notamment sur les réseaux sociaux, les services informatiques, mais aussi sur l'utilisation de la géolocalisation à des fins artistiques, comme on le verra dans le prochain chapitre. Pour une vision d'ensemble, voir Nicolas Nova, *Les médias géolocalisés. Comprendre les nouveaux paysages numériques*,

pratiques quotidiennes des êtres humains, surtout occidentaux⁴⁵¹, des plus exceptionnelles (une expédition pour escalader une montagne) aux plus menues (commander un repas, magasiner des vêtements ou partager ses photos de vacances sur les réseaux sociaux)⁴⁵². Ce choix découle de la conviction, partagée avec Beaudé ou Gordon et de Souza e Silva pour ne nomment que des chercheur·e·s que nous avons déjà rencontré·e·s, que l'hybridation de l'espace numérique et de l'espace non-numérique ne s'accomplit véritablement qu'au moment où le numérique se détache des postes fixes de bureau pour aller se promener dans la rue sur le bout des doigts et ainsi pouvoir se fondre avec la géolocalisation. Cette fusion des deux technologies en un seul endroit, le dispositif mobile, entraîne le changement non seulement de notre manière d'appréhender le numérique — « [w]e don't enter the web anymore; it is all around us⁴⁵³ » mais aussi l'espace — « [t]he web instills locations with data resources, making those physical locations part of the web⁴⁵⁴ », dépassant ainsi la dichotomie espace/numérique sur laquelle le cyberspace, notamment, reposait encore.

Cette nouvelle forme de l'espace, dans laquelle les données sont intégrées à même l'espace, nécessite une approche théorique consistant dans une synthèse dynamique des outils, des

Limoges, FYP, 2009.

451 Comme pour Internet ou pour le Web pour la géolocalisation aussi il ne faut pas oublier l'existence de ce que l'on appelle fractures numériques — voir « Fracture numérique », *Wikipédia*, mai 2020, en ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Fracture_num%C3%A9rique&oldid=171138273, consulté le 11/08/2020 — qui rendent inégal l'accès aux services, etc. Parmi les fractures numériques, la position géographique des usagers·ères est particulièrement importante : « Fracture numérique (géographique) », *Wikipédia*, février 2020, en ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Fracture_num%C3%A9rique_\(g%C3%A9ographique\)&oldid=167675813](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Fracture_num%C3%A9rique_(g%C3%A9ographique)&oldid=167675813), consulté le 10/08/2020,

452 Pour une perspective générale sur la géolocalisation des dispositifs mobiles, voir l'excellent travail de Jean-Pierre Arsenault, *Intégration de la géolocalisation dans les médias socionumériques : analyse des dynamiques socio-techniques en présence*, thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2015.

453 Eric Gordon et Adriana de Souza e Silva, *Net Locality*, *op. cit.*, p. 3.

454 *Ibidem*, p. 2.

concepts et des méthodologies que nous avons mises en place ou développées à travers la confrontation avec le tournant spatial et le tournant numérique, notamment lorsque l'on s'inscrit dans une perspective comme la nôtre qui vise à faire ressortir les relations dans les conceptions spatiales et numériques. Ainsi dans le reste de ce chapitre, nous adopterons une perspective socio-spatiale pour l'analyse de la géolocalisation qui peut être résumée dans les questions suivantes : quel type d'espace social produit la géolocalisation ? Comment l'espace social lui-même influence-t-il celle-ci ? En parallèle, nous allons employer, dans le prochain chapitre, une perspective symbolico-imaginaire, ou esthétique qui permettra d'interroger la manière dont la géolocalisation change notre imaginaire spatial et comment les pratiques imaginaires se lient à la géolocalisation.

Afin de travailler l'hypothèse de recherche mentionnée plus haut, à savoir la géolocalisation comme marque d'une époque spatiale, nous allons inverser l'approche méthodologique mise en place jusqu'ici. Dans un premier temps, nous nous éloignerons de la perspective foucauldienne qui a inauguré notre réflexion : au lieu de structurer une analyse visant à déceler la forme de l'espace propre à l'époque contemporaine, nous nous appuierons plutôt sur la modélisation spatiale de Carl Schmitt. Cela nous permettra d'obtenir une vision d'ensemble, non exhaustive bien évidemment, de l'espace à l'ère du numérique, centrée sur les quatre composantes du modèle schmittien. Aussi, notre argumentation ne suivra-t-elle pas l'ordre du modèle schmittien. Étant donné la spécificité de la forme spatiale que nous appelons de manière provisoire géolocalisation, et qui découle des caractéristiques du tournant numérique, nous allons d'abord discuter de la composante technique de l'espace contemporain, pour ensuite analyser l'autorité géolocalisée et terminer avec une réflexion sur l'espace numérique en tant que milieu.

Finalement, en raison de l'importance que l'imaginaire revêt dans notre perspective, nous allons consacrer à celui-ci un chapitre entier, le dernier, de notre thèse.

3.3.1 L'époque spatiale de la géolocalisation. La technique.

Comme nous l'avons constaté grâce à la confrontation avec les pensées de Pierre Lévy, Milad Doueïhi et Marcello Vitali-Rosati, la dimension technique et technologique, bien que ne constituant pas la totalité du fait numérique, a une importance tout à fait spécifique. En faisant écho à l'affirmation de Doueïhi, selon qui « [l']environnement numérique est d'abord et avant tout une culture du changement rapide et de l'adaptabilité : c'est un phénomène culturel impulsé par les adaptations sociales d'innovations technologiques⁴⁵⁵ », nous dirions que dans le cas de la géolocalisation, la technologie est l'élément ou l'instance sur laquelle les autres se basent pour apporter leur contribution au façonnement global du paradigme. Cela ne veut pas pour autant dire que l'espace assume une position passive face à la technologie : suivant les indications venant de la perspective schmittienne sur l'influence de l'espace dans le façonnement de la technique⁴⁵⁶, nous posons l'hypothèse que les caractéristiques de la géolocalisation, telle que nous la connaissons aujourd'hui, dépendent de la configuration spatiale spécifique dans laquelle cette technologie a été développée — autrement dit, la spatialité est aussi une condition de possibilité et non seulement un produit de la géolocalisation.

Nous avons vu, lorsque nous nous sommes confrontés à l'œuvre de Carl Schmitt, que la contribution spécifique de la technique à la production et au façonnement de l'espace s'exprime

455 Milad Doueïhi, *La grande conversion numérique*, op. cit., p. 17.

456 Voir la section « La boussole, le bateau et la voile. Techné et espace » dans le deuxième chapitre.

essentiellement dans l'ouverture de nouvelles dimensions spatiales ou dans l'épaississement et l'étalement de l'expérience spatiale existante⁴⁵⁷. Or, au moment où les dispositifs mobiles mettent en œuvre un nouveau changement anthropologique marquant le passage de la station numérique assise et fixe à la station numérique debout et mobile, comparable à celui qui libéra la main⁴⁵⁸ et avec elle la technique et le langage⁴⁵⁹, comment la géolocalisation influence-t-elle la production de l'espace ? Quelles nouvelles dimensions spatiales produit-elle ? Comment notre expérience spatiale se trouve-t-elle modifiée ?

Si nous reprenons les considérations de Kevin Lynch sur les modalités par lesquelles les individus appréhendent et produisent les espaces qu'ils habitent⁴⁶⁰, nous pouvons remarquer que c'est à ce niveau que la géolocalisation a d'abord changé notre manière de percevoir et d'habiter l'espace, ainsi que de lui donner une signification. Comme le remarque Didem Özkul, utilisant des mots qui résonnent avec les réflexions de Lynch lui-même,

[t]hrough mobile communication technologies such as the smartphone, users can assign meanings to places by attaching geotagged information to locations which others in turn can access while at the location. This enhances the awareness of multiple meanings of places, as users can explore many aspects of a city that are not explicitly there in its visible physical fabric. In some cases, this use of location information may allow users of mobile communication technologies to create and share their own genuine experiences of

457 Nous privilégions la métaphore de l'épaisseur et de l'étalement à celle de l'ajout d'une couche — qui implique une juxtaposition de deux éléments distincts — ou de la profondeur — qui produit un jugement axiologique, comme montré par Deleuze et Guattari dans *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, *op. cit*

458 André Leroi-Gourhan, « Libération de la main », *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé*, Elise Ledoux, janvier 2014.

459 André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole. Technique et langage*, Paris, Albin Michel, 1964.

460 Voir chapitre 2, section « Pour un imaginaire spatial. La ville relationnelle de Kevin Lynch ».

places and to bring different senses of places into conversation, creating new forms of attachment to places⁴⁶¹.

En effet, lorsque l'on accepte la réalité de l'information numérique — ce que nous avons longuement discuté dans ce chapitre —, l'on se rend compte non seulement que celle-ci peut être employée pour bâtir un espace, mais aussi que, par la diffusion massive des dispositifs mobiles, les usager·ère·s ont à leur disposition un moyen de participer à cette production de l'espace avec une ampleur et une agentivité foncièrement accrues. D'abord, la perception ou, comme Lynch l'appelait, la lisibilité qu'un espace peut engendrer se trouve multipliée par l'ensemble des informations que l'on peut avoir à notre disposition sur un endroit quelconque à tout moment grâce à l'interaction rendue possible entre données numériques — pages Wikipédia, commentaires, suggestions, guides touristiques, etc. — et espace physique, causant un changement de la nature même de ce dernier : « [l]andscapes, it can be said, have become information interfaces much like the graphical user interface of a computer screen. The landscape around us can serve as a type of interface where data of all types can reside⁴⁶² ». Et encore, cette nouvelle conception de l'espace comme enchevêtrement de physique et d'informationnel, pour laquelle le néologisme *hardscape*⁴⁶³ a été inventé, n'implique pas la passivité de l'usager·ère. D'abord parce que l'espace géolocalisé associé à un espace spécifique ne recouvre pas ce dernier avec une couche d'informations fixes, mais il change en fonction de la

461 Didem Özkul, « Online Place Attachment. Exploring Technological Ties to Physical Places », dans Adriana de Souza e Silva et Mimi Sheller (dir.), *Mobility and Locative Media : Mobile Communication in Hybrid Spaces*, Londres-New York, Routledge, 2015, p. 103.

462 Jason Farman, *Mobile Interface Theory. Embodied Space and Locative Media*, New York, Routledge, 2012, p. 43.

463 Intraduisible en français, *hardscape* est la crase de *hardware* et *landscape* (paysage).

localisation de la personne qui l'habite, à la différence de ce qui se passe dans le cas de la réalité virtuelle :

while AR interfaces may not do anything revolutionary in regards to historicizing a place, the major shift here is the implication of the user in the act of defining the site. By utilizing technologies that draw on a person's location through GPS, a user is understood as being situated in relationship to technology and thus experiences the world as a collaboration between digital and material interfaces⁴⁶⁴.

Ensuite, une autre composante de l'espace géolocalisé permettant la participation productive des individus est sa nature collective et participative. Profitant des caractéristiques du numérique, l'éditorialisation de l'espace géolocalisé intègre les contributions individuelles à même l'identité d'un espace quelconque : l'ensemble des informations produites par les usager·ère·s structure l'identité spatiale au même titre que la devanture d'un bâtiment, son emplacement physique, etc⁴⁶⁵. De manière encore plus radicale, les usager·ère·s ont une agentivité dans l'espace numérique qui va au-delà de l'endroit spécifique et qui touche à la façon dont l'espace lui-même est représenté et donc produit, selon l'argumentation de Vitali-Rosati sur la performativité du numérique⁴⁶⁶, comme dans le cas de la cartographie collaborative en ligne :

[a]nother key distinction between pre-digital maps and current mobile maps is the ways in which users are able to contribute to and alter maps. User-generated content is one of

464 *Ibidem*, p. 44.

465 Il suffit de penser à un acte très simple comme celui de consulter les commentaires d'un restaurant — ou d'un endroit quelconque — : si les commentaires sont positifs et nombreux, en général, le restaurant sera affiché en vedette dans la première page et il aura donc un pouvoir d'attraction comparable à celui d'un restaurant situé dans une rue achalandée ou particulièrement significative.

466 Voir Marcello Vitali-Rosati, « Qu'est-ce que l'éditorialisation ? », *op. cit.* À ce propos Jason Farman affirme que « [m]aps are not simply representations of ontological reality; instead, they signify space in a very particular way that is designated to be read to fit with the current cultural hegemony. With mobile technologies, the ways that space is represented is a practice of lived space » Jason Farman, *Mobile Interface Theory*, *op. cit.*, p. 52.

the defining features of Web 2.0, and maps have also incorporated user data, imagery, and information to create new notions of spatial mapping⁴⁶⁷.

La modification de l'espace engendrée par la géolocalisation n'affecte pas seulement le côté physique de l'espace, c'est-à-dire le territoire selon la terminologie de Beaudé, mais touche également l'espace social, propulsant une sociabilité relevant d'une nouvelle manière de gérer la distance. Ainsi, par l'intermédiaire des technologies de communication permettant à la fois de se détacher des contraintes de l'espace physique pour privilégier un espace commun virtuel de partage potentiellement sans confins⁴⁶⁸, la localisation se présente comme une forme contemporaine de construction de l'identité personnelle et sociale : « social connections across vast geographical distances can be intimate. Such connections, through the process of reciprocity, create meaningful spaces for social interaction. The inclusion of site-specificity into these social networks reasserts geographic nearness to the notion of proxemic intimacy⁴⁶⁹ ».

L'ensemble des changements apportés par les dispositifs mobiles à notre manière de concevoir l'espace, de l'habiter et de lui donner une signification a aussi comme conséquence de modifier profondément le rapport personnel que nous avons avec les outils techniques qui permettent cette nouvelle médiation spatiale qu'est la géolocalisation. Comme le remarquait Schmitt, en citant Ernst Kapp, l'invention de la boussole en plus d'ouvrir de nouvelles modalités d'appropriation (navigation) de l'espace (marin), a entraîné un changement dans la nature du rapport entre l'être

467 *Ibidem*, p. 46.

468 « La synchronisation est une spatialité fondamentale. Elle consiste en la mise en œuvre d'un espace commun, sans lequel l'interaction ne serait pas possible. Elle a longtemps été assurée par des espaces territoriaux spécifiques. [...] À présent, la synchronisation est possible sur de très vastes étendues, dès lors que l'interaction n'exige pas directement de communication matérielle » Boris Beaudé, *Internet, op. cit.*, p. 70.

469 Jason Farman, *Mobile Interface Theory, op. cit.*, p. 66.

humain et le navire, qui acquit « “une dimension spirituelle grâce à laquelle l’homme établit avec lui un lien d’affinité et de parenté”⁴⁷⁰ ». De la même manière, les dispositifs mobiles géolocalisés, à travers la médiation spatiale qu’ils procurent, contribuent au développement d’un nouveau rapport d’affinité et de parenté entre nos identités, l’espace et le monde numérique :

the media specificity of mobile devices embodies us in a very particular way in space. The very practice of embodied space is becoming entirely reliant on the seamless interaction between our devices and our landscapes. The representation of space is not outside of the lived experience of that space. It is instead entirely incorporated into the production of embodied space. We have thus moved beyond the theorization of our mobile devices as a type of prosthetic to our bodies—an extension of ourselves out into the material world—but instead have to conceive of our devices as absolutely integral to the very foundation of embodied space in the digital age⁴⁷¹.

Le nouveau rapport qui se tisse entre individus et espace géolocalisé, bien que dépendant de la médiation instrumentale de la technique, ne s’y résout pas. Ce rapport n’est pas non plus basé exclusivement sur la technologie sans que d’autres instances de construction de l’espace y participent. Au contraire, lorsque l’on interroge les conditions de possibilité de la géolocalisation, on s’aperçoit du clivage qui se creuse entre les pratiques sociales géolocalisées et le substrat technique de celles-ci. La géolocalisation telle que nous la connaissons aujourd’hui dépend, du point de vue technique, de la mise en place, du développement et du maintien d’une infrastructure satellitaire en orbite permettant, à travers la triangulation d’un signal émis par un dispositif, d’en déterminer la position sur le globe, exprimée avec un couplet de coordonnées

470 Carl Schmitt, *Terre et mer*, *op. cit.*, p. 30.

471 Jason Farman, *Mobile Interface Theory*, *op. cit.*, p. 46.

géographiques de latitude et longitude⁴⁷². Basée sur une conception cartésienne de l'espace, étendue vide, géométrique et calculable mathématiquement, la spatialité produite par le côté technique de la géolocalisation se mélange à celle résultant d'une autre technologie numérique qui a largement modifié la conception géographique du territoire : les systèmes d'information géographique (SIG), en anglais *geographic information system (GIS)*. Mentionnée pour la première fois par Roger Tomlinson, géographe britannique actif au Canada, en 1968⁴⁷³, l'expression SIG désigne tout système de production, collecte et analyse d'informations, numérique ou non d'ailleurs, provenant de l'espace (hauteur moyenne des montagnes) ou en étroite corrélation avec celui-ci, comme pour les premières expériences des SIG, liées à l'étude de la diffusion du choléra à Paris et Londres au XIXe siècle⁴⁷⁴. Outil très puissant d'analyse géographique, les SIG contemporains se caractérisent non seulement par leurs capacités de calcul et stockage d'informations, mais aussi pour la mise en place d'un processus particulier : l'informatisation de l'espace lui-même. Avec la montée des SIG et des analyses quantitatives de l'espace, les géographes ont certes pu avoir accès à une quantité de données et d'informations incomparables, permettant le développement d'analyses très fines et détaillées, même sur une grande échelle, mais très souvent au prix d'une technicisation grandissante de l'espace et d'un positivisme de la science géographique qui se heurte aux perspectives sociopolitiques analysées dans les premier et deuxième chapitres.

472 Aujourd'hui, les techniques de géolocalisation permettent également de déterminer l'altitude de certains objets.

473 Roger F. Tomlinson, « A Geographic Information System for Regional Planning », *Journal of Geography*, Vol. 78 / 1, 1969, p. 45-48.

474 « Système d'information géographique », *Wikipédia*, juillet 2020, en ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Syst%C3%A8me_d%27information_g%C3%A9ographique&oldid=173016868, consulté le 16/08/2020.

David Bodenhamer, John Corrigan et Harris M. Trevor, dans leur introduction au collectif *The Spatial Humanities* résumant les lignes de fracture et les tensions introduites par les SIG dans les études géographiques en mettant en évidence l'opposition d'approche :

GIS is a technology that generates geometric abstractions of the real world that can be mathematically integrated to provide a powerful spatial analytic system. Such a positivist science sits uncomfortably with the varied philosophical and methodological approaches traditionally pursued in the humanities. The qualitative-based humanities are problematic for a quantitative technology. [...] The mathematical topology that underpins GIS brings its own data representations in the form of raster, vector, and object forms. The attribution of these p. x geometric forms lends itself to the classifications of natural resources, infrastructure, demography, and environmental phenomena rather than to the less well-defined descriptive terms and categories of the humanities⁴⁷⁵.

Face à l'engouement généré par les SIG, parfois dépourvu d'esprit critique, Bodenhamer rappelle la nécessité de développer des perspectives différentes, comme les *critical GIS* ou le *deep mapping*⁴⁷⁶, qui ne rejettent pas par principe les avancées techniques et les possibilités que celles-ci offrent, mais qui sont conscientes des limites intrinsèques d'une technologie de modélisation mathématique d'un espace qui se constitue à partir de relations non mathématiques, comme les

475 David J. Bodenhamer, John Corrigan et Harris M. Trevor, « Introduction », *op. cit.*, p. x-xi.

476 Bodenhamer définit le *deep mapping* de la manière suivante : « an avant-garde technique first urged by the Situationist International in 1950s France. Popularized by author William Least Heat-Moon in *PrairyErth (a deep map)*, the approach “attempts to record and represent the grain and patina of place through juxtapositions and interpenetrations of the historical and the contemporary, the political and the poetic, the discursive and the sensual...” In its methods deep mapping conflates oral testimony, anthology, memoir, biography, images, natural history and everything you might ever want to say about a place, resulting in an eclectic work. [...] Described as a new creative space, deep maps have several qualities well-suited to a fresh conceptualization of humanities GIS. They are meant to be visual, time-based, and structurally open. They are genuinely multimedia and multilayered. They do not seek authority or objectivity but involve negotiation between insiders and outsiders, experts and contributors, over what is represented and how. Framed as a conversation and not a statement, deep maps are inherently unstable, continually unfolding and changing in response to new data, new perspectives, and new insights », David J. Bodenhamer, « The Potential of Spatial Humanities » dans David J. Bodenhamer, John Corrigan, Harris M. Trevor, (dir.). *The Spatial Humanities*, *op. cit.*, p. 26-27.

relations de pouvoir ou culturelles. Donnant l'impression de réduire l'espace à un phénomène complètement calculable, dont la complexité pourrait être décomposée en coordonnées, formules mathématiques, projections et visualisation, les SIG risquent de proposer à nouveau à l'ère du numérique les mêmes ordres de fantasmes liés à la cartographie — ce que Michel Lussault craint lorsqu'il affirme qu'« [i]l ne faudrait pas que, sortant peu à peu de leur fascination pour la carte, les géographes tombent dans une autre sidération : celle de l'imagerie numérique des SIG⁴⁷⁷ » ; ou que Bodenhamer critique en disant que « [a]n attractive and increasingly ubiquitous technology, Geographic Information Systems (GIS), suggests that the world indeed is flat, at least metaphorically, by offering a view of the physical environment seemingly stripped of its cultural assumptions⁴⁷⁸ ». Lorsque l'on considère, en fait, que la carte numérique augmentée d'une quantité sans précédent d'informations devient *le* territoire comme dans une nouvelle 2.0 de Borgès, l'on est en train d'oblitérer l'expérience sensible et symbolique de l'espace, expérience qui est fondamentale même dans la géolocalisation⁴⁷⁹. Toutefois l'on est aussi en train de considérer l'espace numérique comme un fait technique tout en négligeant que toute forme d'organisation territoriale, cartographique et spatiale en général organise ses propres formes de pouvoir et d'autorité — enjeu dont nous allons traiter dans la section suivante.

477 Michel Lussault, *L'homme spatial*, *op. cit.*, p. 74.

478 David J. Bodenhamer, « The Potential of Spatial Humanities », *op. cit.*, p. 16-17.

479 « Une autre caractéristique importante des systèmes de géolocalisation concerne la distinction entre position physique et symbolique. Un système de géolocalisation tel que le GPS donne une position physique. [...] À ces coordonnées correspondent une position symbolique. [...] Cette distinction entre position physique et symbolique est importante, notamment dans la conception d'applications et de services. S'il est possible d'apprendre à raisonner en termes de latitude/longitude, ce sont les noms de lieux qui sont les éléments les plus intelligibles et pertinents pour les utilisateurs », Nicolas Nova, *Les médias géolocalisés*, *op. cit.*, p. 29.

3.3.2 L'époque spatiale de la géolocalisation. Le pouvoir.

Le rapprochement souligné par plusieurs chercheur·se·s entre cartographie et espace géolocalisé sous le signe de l'informatisation et de la numérisation du territoire nous donne une perspective très intéressante pour discuter la thématique du rapport entre espace, pouvoir et autorité dans un monde géolocalisé. Pris dans la confluence des généalogies du pouvoir numérique⁴⁸⁰ et spatial⁴⁸¹, le pouvoir géolocalisé résultant de ce processus croise des éléments appartenant à chaque domaine pour les réagencer, produisant ainsi ses propres spécificités. La première de ces spécificités dont nous allons parler nous semble être à la base, épistémologiquement et non ontologiquement, des autres en raison de son caractère structurel touchant à la forme même de l'espace sur lequel l'autorité géolocalisée s'instancie : hybride, l'espace numérique contemporain résulte de la relation dialectique entre un espace physique et un espace informationnel réticulaire. Cela a comme première conséquence, fondamentale dans le cadre d'une réflexion politique sur le numérique, la relativisation et la dévalorisation, voire l'annulation tout court, de l'entité sur laquelle l'ordre politique mondial se base depuis quelques siècles : l'État-nation. Cette organisation du pouvoir qu'est l'État moderne base son existence, ses caractéristiques ainsi que ses rapports de coexistence avec les autres États sur un ordre mondial⁴⁸² construit sur le principe de la continuité et de la consistance territoriales : son autorité s'exerce sur une portion de territoire physique bien définie, limitée, continue et ayant des confins précis. Or, si une partie de

480 Voir la section « Le tournant numérique. Entre technologie et culture : perspectives théoriques et critiques » dans le présent chapitre. Pour une discussion plus approfondie et large de la structuration du pouvoir dans le monde numérique, nous renvoyons à Marcello Vitali-Rosati, *On Editorialization*, *op. cit.*

481 Voir la section « Le pouvoir et/de l'espace » du deuxième chapitre.

482 Carl Schmitt, *Le nomos de la terre*, *op. cit.*

l'espace numérique s'enracine dans cette forme spatiale en mutualisant certaines caractéristiques⁴⁸³, l'ancrage d'une bonne partie des composantes du numérique dans un espace non territorial ni physique engendre des autorités qui ne se conforment pas au modèle étatique classique. Pour mieux comprendre de quel type d'espace il s'agit, il nous faut revenir à la métaphorisation spatiale la plus convoquée pour penser l'espace numérique, l'imaginaire maritime, afin d'en interroger le substrat politique : « naviguer », « surfing the web », « navigateur », « piraterie informatique » et d'autres expressions nous plongent d'emblée dans un espace numérique construit sur le modèle de la mer. En opposant terre et mer, Schmitt affirme que

[l']ordre continental implique la subdivision en territoires nationaux. Le grand large, lui, est libre : il ne connaît pas d'État, il n'est soumis à aucune souveraineté étatique ou territoriale. Telles sont les données spatiales fondamentales à partir desquelles s'est constitué le droit des gens christiano-européen de ces trois derniers siècles⁴⁸⁴.

Suivant l'hypothèse de Rousseau sur la modalité d'instanciation de toute forme d'autorité sur un territoire — « [l]e premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile⁴⁸⁵ » — et du fait que la mer ne permet pas un traçage durable, comme celui ancré dans la stabilité de la terre, ce

483 Cela est particulièrement visible dans le cas de la gestion de l'infrastructure : territorialité des câbles, restrictions d'accès au Web dans les pays non démocratiques — même si le cas du différend entre *The Thing*, une communauté en ligne, et *Verio*, un fournisseur de services Internet relaté par Alexander Galloway dans *Protocol*, *op. cit.*, p. 18, devrait relativiser le jugement porté sur la liberté numérique des pays occidentaux —, mise en orbite des satellites permettant la communication et traçage géolocalisé fait par des puissances internationales dans une course à l'occupation de l'espace, voir « Système de positionnement par satellites », *Wikipédia*, juillet 2020, en ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Syst%C3%A8me_de_positionnement_par_satellites&oldid=172794818, consulté le 16/08/2020.

484 Carl Schmitt, *Le nomos de la terre*, *op. cit.*, p. 73.

485 Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine...*, *op. cit.*, p. 37.

n'est qu'à partir des pratiques concrètes et des conventions entre les acteurs impliqués que la structuration de l'espace marin — et numérique — est rendue possible : « [l]e réseau est un environnement décentralisé ; il ne reconnaît pas d'autorité unique et n'en a pas ; il n'opère pas en fonction d'un seul et même modèle. [...] En l'absence d'un centre surdéterminé [...], les relations fluides et réciproques jouent les premiers rôles⁴⁸⁶ ». Sur toute surface mobile, comme la mer, instable et changeante, aucune autorité donnée n'est possible, mais elle doit toujours être négociée et produite. Telle est aussi la situation de l'espace numérique, où les entreprises, voiliers légers, réussissent à établir de véritables autorités plus facilement que les états, vaisseaux trop lourds pour répondre efficacement à la vitesse des changements techniques. Cette dynamique spatiale spécifique se reflète dans la configuration de l'autorité numérique contemporaine. Si au début des Internets l'absence de pouvoir étatique avait pu être interprétée comme une forme d'absence d'autorité tout court, voire comme une promesse de démocratie anarchique⁴⁸⁷, cinquante ans plus tard les choses ont beaucoup changé. Point central de la thèse que soutient Alexander Galloway dans *Protocol. How Control Exist After Decentralization*, la fin de la centralisation, typique du pouvoir étatique, n'entraîne pas pour autant la fin de l'autorité. Dans le monde marin numérique, la centralisation change tout simplement de forme prenant la concentration comme mode de fonctionnement, ce qui favorise, entre autres, le passage d'un pouvoir plus politique à un pouvoir tendanciellement plus économique, comme le suggère Beaudé :

486 Milad Doueihi, *La grande conversion numérique*, op. cit., p. 106.

487 Dominique Cardon, *La démocratie Internet. Promesses et limites*, Paris, Seuil, 2010.

[d]e cette plasticité des lieux de synchronisation réticulaires découle un potentiel de concentration qui engendre aussi un risque considérable : assister peu à peu à une coalescence du Web en quelques espaces qui rassembleront la quasi-totalité des pratiques, entre les mains de quelques acteurs privés⁴⁸⁸.

Cette tendance, à laquelle on fait communément référence avec l'expression GAFAM⁴⁸⁹, acronyme de Google, Amazon, Facebook, Apple, Microsoft⁴⁹⁰, exploite les structures internationales, transnationales et supra-étatiques d'Internet et du Web qui ont créé un espace commun global qui ne prévoit pas les mêmes lois, us et coutumes du monde non-numérique. Ainsi, faisant prévaloir leur pouvoir économique et leur capacité d'influencer et structurer la quasi-totalité des pratiques numériques, les géants du Web content-ils de plus en plus l'autorité étatique pour obtenir des régimes fiscaux avantageux, des législations favorables, de l'influence géopolitique, etc. — bref, pour imposer leur conception du pouvoir. Pensons par exemple à Google, entreprise privée de services en ligne, propriétaire notamment du moteur de recherche le plus utilisé au monde. Google n'a pas les traits caractérisant une autorité au sens classique, telle qu'un État ou une université. Cependant, en se greffant sur les possibilités offertes par l'espace numérique, Google a déclenché de nouveaux usages produisant de nouvelles formes d'autorité. Pour reprendre l'idée de Rousseau, Google, ayant enclos un terrain, a dit : « ceci est le web », et

488 Boris Beaudé, *Internet...*, *op. cit.*, p. 83.

489 « GAFAM », *Wikipédia*, août 2020, en ligne : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=GAFAM&oldid=173876004>, consulté le 19/08/2020.

490 L'Acronyme GAFAM, né au milieu des années 2000, est désormais dépassé. Non seulement cet acronyme est foncièrement occidental-centrique, alors que dans d'autres pays, notamment en Chine, d'autres acteurs numériques jouent un rôle prééminent (*Wechat*, *TikTok*, etc.), mais il fait référence à une situation numérique qui a beaucoup changé avec l'arrivée des nouveaux modèles économiques de la *sharing economy* ou *gig economy* comme *Airbnb*, *Netflix*, *Uber*, etc. à laquelle on fait référence avec l'acronyme NATU « NATU (Netflix, Airbnb, Tesla et Uber) », *Wikipédia*, septembre 2020, en ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=NATU_\(Netflix,_Airbnb,_Tesla_et_Uber\)&oldid=175119299](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=NATU_(Netflix,_Airbnb,_Tesla_et_Uber)&oldid=175119299), consulté le 01/10/2020.

il a trouvé des gens assez simples pour le croire. Désormais, dans les pratiques quotidiennes de la plupart des gens, Google est effectivement le Web : son algorithme d'indexation, *PageRank*, est devenu tellement normatif qu'aujourd'hui les sites web sont créés pour s'y adapter de la meilleure façon possible — *PageRank* est le *nomos* du Web⁴⁹¹. Le phénomène des GAFAM, avec leur standardisation des pratiques et leur emprise sur le monde numérique, a bien évidemment un impact conséquent sur la production de l'espace géolocalisé : faisant écho aux préoccupations de Milad Doueïhi lorsqu'il affirmait que « la culture numérique joue un rôle déterminant pour normaliser les formes d'intelligence, mais elle fait aussi planer un risque : réduire l'intelligence à une notion unifiée et homogène, en grande partie définie par le contexte numérique lui-même⁴⁹² », nous pourrions dire que les GAFAM font planer le risque de réduire l'espace géolocalisé à une notion unifiée et homogène, basée sur leur vision du monde.

Particulièrement représentatif de cette tendance, le cas de Google, avec son service de cartographie en ligne et de géolocalisation Google Maps et avec sa plateforme de navigation virtuelle Google Street View, nous montre clairement les enjeux politiques de la gestion de l'espace numérique et géolocalisé. Alors que Jean Baudrillard pouvait encore critiquer la carte 1/1 des géographes impériaux comme un simulacre irréel en rappelant, avec nostalgie, l'existence d'un *vrai* monde derrière ou sous la carte, nous avons vu que nous ne pouvons pas

491 Le lien entre *PageRank* et la structuration de l'espace numérique est d'ailleurs partie intégrante de la philosophie qui est à la base de Google, comme clairement explicité par les fondateurs dans un rapport technique intitulé justement « The PageRank Citation Ranking : Bringing Order to the Web », Lawrence Page, Sergey Brin, Rajeev Motwani et autres, « The PageRank Citation Ranking : Bringing Order to the Web », Stanford InfoLab, 1999. À ce propos, Dominique Cardon, avec son article *Dans l'esprit du PageRank*, développe un intéressant point de vue sur les valeurs portées par *PageRank*, que le sociologue français qualifie de « machine morale », Dominique Cardon, « Dans l'esprit du PageRank », *Rezeaux*, N 177, La Découverte, mai 2013, p. 63-95.

492 Milad Doueïhi, *La grande conversion numérique*, *op. cit.*, p. 32.

appeler au secours l'existence d'une *vraie* réalité analogique qui se cacherait derrière la *fausse* représentation numérique pour résoudre le problème de la représentation de l'espace numérique. En effet, comme nous avons pu le constater, à travers la confrontation avec notamment les théories de Marcello Vitali-Rosati, Alexander R. Galloway et Jason Farman, le numérique n'est pas juste une représentation du monde, mais il en est une véritable production. Ainsi, si l'on considère en plus que « [t]he representation of space is not outside of the lived experience of that space. It is instead entirely incorporated into the production of embodied space⁴⁹³ », l'on pourrait affirmer qu'aujourd'hui la véritable bataille contre la standardisation et l'uniformisation de l'espace géolocalisé se joue autour de la représentation — et donc de la production — qu'on en fait. Comme l'affirme Evgeny Morozov, un des critiques les plus connus du numérique proposé par les GAFAM⁴⁹⁴, le projet cartographique de Google, présenté sous la lumière d'une personnalisation de l'espace basée sur la capacité de s'adapter aux comportements de tout un chacun⁴⁹⁵, cache en effet un premier risque fondamental : le rétrécissement de l'espace. Visant l'extraction, la collecte et l'analyse des données produites à travers nos déplacements dans l'espace pour les exploiter à des fins commerciales, le but de Google Maps n'est pas d'offrir une ville ouverte à l'exploration et à la dérive, mais de déterminer nos schémas de comportements pour ensuite pouvoir les vendre aux acheteurs intéressés à connaître nos habitudes et ainsi nous

493 Jason Farman, *Mobile Interface Theory*, *op. cit.*, p. 46.

494 Voir *The Net Delusion. The Dark Side of Internet Freedom*, New York, PublicAffairs, 2012 et *To Save Everything Click Here*, *op. cit.*

495 « In the past, » reads the company's announcement, « a map was just a map, and you got the same one for New York City, whether you were searching for the Empire State Building or the coffee shop down the street. What if, instead, you had a map that's unique to you, always adapting to the task you want to perform right this minute? », Evgeny Morozov, « Google's Evil Plan to Personalize Maps », *Slate Magazine*, 2013, <https://slate.com/technology/2013/05/google-maps-personalization-will-hurt-public-space-and-engagement.html>, consulté le 20/08/2020.

vendre des produits plus attrayants. Pour ce faire, il faut que Google efface tout élément « inutile », c'est-à-dire non rentable de l'espace, notamment les espaces communs : « [i]n Google's world, public space is just something that stands between your house and the well-reviewed restaurant that you are dying to get to⁴⁹⁶ ».

Afin d'offrir le meilleur service possible aux entreprises qui souhaitent acheter les informations spatiales obtenues par Google pour offrir des publicités ciblées sur les prévisions comportementales des usagers de la société californienne, Google doit également se lancer dans une entreprise d'enregistrement, d'analyse et de stockage — ultimement, d'absorption — de tout élément spatial dans ses bases de données, réalisant ainsi le fantasme de la carte numérique totale :

space, for Google, is just one more type of information that ought to be organized so that the company can move closer to accomplishing its bold mission of “organizing all of the world's information.” As one of its mapping engineers put it last year, “anything that you see in the real world needs to be in our database.” Unsurprisingly, enriching the database —rather than our urban experience—is the company's primary objective⁴⁹⁷.

Bien que des résistances se manifestent à travers le monde, le projet panoptique de captation, enregistrement et numérisation de tout paysage, toute vue, toute maison, toute rue, tout monument est en train de permettre à Google de se créer une copie virtuelle de l'espace à échelle 1/1 dont Google est le seul propriétaire, dont il peut disposer à son gré et utiliser pour des fins essentiellement commerciales, car « [e]n maîtrisant un espace, Google peut vendre de

496 *Ibidem*.

497 *Ibidem*.

l'espace [publicitaire]⁴⁹⁸ ». Cela nous amène à soulever le troisième risque dérivant de l'activité numérique de Google : l'OPA hostile sur l'espace physique lui-même. Alors que l'on pourrait croire que l'exploitation que Google fait des données que l'on produit reste dans l'environnement numérique et qu'elle n'est pas lourde de conséquences « réelles », Morozov nous montre exactement le contraire, en prenant comme cas d'étude le projet *Sidewalk Lab* mené par *Alphabet*, une compagnie subsidiaire de Google⁴⁹⁹ — projet sur lequel nous reviendrons plus en détail dans le prochain chapitre.

3.3.3 L'époque de la géolocalisation. Le milieu.

Lorsque nous avons discuté de l'espace en tant que milieu, dans le deuxième chapitre, nous avons remarqué que toute forme d'espace a des caractéristiques qui se dessinent à travers l'influence de l'activité humaine, des techniques développées et des autorités qui agissent sur l'espace, ainsi qu'une agentivité propre à l'espace qui s'exprime, à son tour, dans l'influence que ce dernier a dans la formation et le cadrage des pratiques, des techniques et des autorités. L'espace géolocalisé, bien qu'il ne fasse pas exception à cette dynamique générale, rend les choses plus complexes par le rôle spatial joué par l'information numérique qui contribue à le structurer. La boucle récursive, figure caractérisant l'agentivité de l'espace-milieu, qui se met en place entre espace et existence humaine intègre désormais le numérique lui-même ou, dit avec les mots de Gordon et de Souza e Silva : « [n]et locality implies a ubiquity of networked information — a cultural approach to the web of information as intimately aligned with the

498 Boris Beaudé, *Internet, op. cit.*, p. 135.

499 Evgeny Morozov, « Google's Plan to Revolutionise Cities Is a Takeover in All but Name », *The Observer*, octobre 2017.

perceptual realities of everyday life. We don't enter the web anymore; it is all around us⁵⁰⁰ ».

À une époque où l'intégration de l'information se fait à même la totalité de la vie quotidienne⁵⁰¹, le numérique devient un opérateur spatial à part entière, « an actant able to do work in the world, enabling everyday acts to occur⁵⁰² », qui est également sujet à se faire modifier par le monde dans lequel il s'insère⁵⁰³. Montrant un changement de perspective assez net dans leur vision sur le fait numérique — de la séparation spatiale entre cyber et espace à la coparticipation du code et de l'espace dans *Code/Space* —, Dodge et Kitchin affirment que le code partage le même type de récursivité que nous avons attribué à l'espace :

[f]rom this perspective, the work that software does is profoundly shaped by the co-constitutive relationships between software, social relations, space, and time; and in turn software matters because it alters the conditions through which society, space, and time are formed⁵⁰⁴.

Le déplacement du code et, de façon plus générale, du numérique du bureau à la rue rend encore plus perceptible et puissante la coparticipation entre l'espace, le numérique et les pratiques humaines :

500 Eric Gordon et Adriana de Souza e Silva, *Net Locality*, *op. cit.*, p. 3.

501 « L'un des aspects les plus frappants de la culture numérique est sa continuité quasi ininterrompue (nous devrions presque dire que, pour la plupart des utilisateurs, c'est une réalité de tous les instants) : elle imprègne, voire définit une nouvelle vie quotidienne, marquée par de nouveaux principes actifs », Milad Doueïhi, *La grande conversion numérique*, *op. cit.*, p. 102.

502 Martin Dodge et Rob Kitchin, *Code/Space : Software and Everyday Life*, Boston, Mass, MIT Press, 2011, p. 42.

503 « [A] comprehension of software must appreciate two aspects of code; first, that code is a product of the world and second, that code does work in the world. [...] Software does not arise from nowhere; code merges as the product of many minds working within diverse contexts », *ibidem*, p. 23.

504 *Ibidem*, p. 66.

[t]he belief that the world of atoms was distinct from the world of bits was partly a consequence of the technologies we used to connect to the web. Using a stationary desktop computer to “enter” the web often meant that users had to be sitting down in front of a screen — a position that precluded many activities in the physical world. Additionally, the experience of surfing the web was often a solitary one. [...] Undoubtedly, access to mobile phones and the mobile web has contributed to detaching people from their fixed workspaces and to performing activities on the move — such as talking, shopping, and coordinating with others⁵⁰⁵.

Bien que la composante technologique de la boucle récursive spatiale contemporaine acquière une importance significative, cela n’entraîne pas la disparition ou l’amointrissement des autres éléments, au contraire : à l’époque de la géolocalisation, l’espace continue d’être une question de pratique spatiale, d’espace social. Certes, l’espace géolocalisé dépend de l’existence des dispositifs mobiles, des infrastructures et des technologies, mais, comme le remarquent Gordon et de Souza e Silva, « [t]he mere existence of location-aware devices in cities does not create net localities; net localities are practiced spaces — they develop over time, through social practices with technology⁵⁰⁶ ». En effet, dans le contexte de l’espace géolocalisé, la localisation — la place de l’espace — ne perd pas d’importance comme on a pu le craindre dans les années 1990 quand il semblait que le virtuel allait détruire le vrai monde. Il est certainement vrai que l’arrivée des espaces lointains dans notre proximité physique à travers la médiation du numérique — il suffit de penser aux interactions que nous pouvons avoir sur Facebook avec des amis à l’autre bout du monde pendant que nous sommes en train de dîner avec nos familles — bouleverse notre rapport à la proximité ; mais si l’on regarde de plus près, l’on se rend compte que les choses sont un peu

505 Eric Gordon et Adriana de Souza e Silva, *Net Locality*, *op. cit.*, p. 7-8.

506 *Ibidem*, p. 86.

différentes :

[w]e describe a transition that will fundamentally alter what it means to be local in a globalizing world. Having access to a global network of information while situated within a local street, neighborhood, town, or city, potentially realigns how the individual deals with the scale of user experience. The street is no longer limited to the perceptual horizon of the person walking down it. A network of information that is accessible through a mobile device augments it. The provinciality of the small town, physically isolated from the rest of the world, is potentially cosmopolitan because of the integration of information into its streets. The way that geographers have traditionally understood the concept of scale is no longer accurate. Net locality renders geography more fluid, but never irrelevant, as was feared in the 1990s⁵⁰⁷.

L'espace géolocalisé se présente donc moins comme un fait technologique que comme un paradigme spatial à part entière. Cette configuration spatiale, nous l'avons vu dans ce chapitre, produit des changements substantiels dans le rapport entre technique et espace, dans la manière dans laquelle l'autorité et le pouvoir se forment mais aussi, et cela à un niveau profond, dans la signification même de ce qu'(un) espace veut dire dans le monde contemporain. D'abord, du point de vue de l'individu, dans son expérience quotidienne et phénoménologique :

[i]n actual practice, physical proximity and mediated proximity have very different implications for how people behave. [...] But, as location aware technologies and practices transform how people become aware of their location, the distinction between nearness and distancelessness is growing thin. [...] Increasingly, locating oneself is not merely a form of participation, like adding a comment to a blog or posting a review on Yelp. It literally sets the conditions for interaction and provides the context from which information is interpreted and used⁵⁰⁸.

507 *Ibidem*, p. 3.

508 *Ibidem*, p. 12.

L'intégration des espaces dans un écosystème numérique qui utilise de plus en plus la localisation des individus comme élément constitutif de son existence produit également, en après-coup, un changement double de cette même localisation : d'une part, elle devient dorénavant le point de départ de toute expérience numérique, d'autre part, elle devient un espace d'expérience parmi d'autres, ce qui permet à l'individu de « move fluidly between that which is physically proximate and that which is conceptually proximate⁵⁰⁹ », c'est-à-dire de ne plus percevoir et vivre son espace spécifique comme contrainte de toute expérience et d'entretenir avec celui-ci une relation plus désinvolte, mais non moins profonde.

Ensuite, sur un plan plus structurel, la localisation devient le point de départ de tout processus de signification générale de nos existences numériques bâties de plus en plus sur l'utilisation de services et applications bâtie sur la position territoriale de l'utilisateur : « [u]sersnames and avatars construct identity, but location constructs the framework through which identity can be formed. It positions the user within a network: not just as a member of an online community, but in relation to the network more generally⁵¹⁰ ». Ainsi, la géolocalisation se configure comme une des conditions de la socialité contemporaine, à la fois du côté de l'individu et de l'environnement socio-spatial dans lequel il évolue.

Avec notre analyse de la géolocalisation comme organisation spatiale à travers le croisement des perspectives théoriques que nous avons vues jusqu'ici, nous avons essayé de montrer et de discuter les éléments qui, à notre avis, font de la géolocalisation une époque spatiale à part entière, faisant écho à ce qu'Eric Gordon et Adriana de Souza e Silva appellent *net locality*, à

509 *Ibidem*, p. 3.

510 *Ibidem*, p. 12.

savoir « a cultural shift in the way we experience our spaces and social connections [...] it is really about what happens to us, our society, and our spaces once this infrastructure is in place⁵¹¹ ». Dans notre perspective, toutefois, un élément fondamental manque au travail de ces deux chercheur·e·s : la réflexion sur le rapport entre géolocalisation et imaginaire. Nous nous intéresserons à cette thématique dans le prochain chapitre en nous posant les questions suivantes : quel type d’imaginaire spatial la géolocalisation produit-elle ? Comment les pratiques symboliques et imaginaires s’emparent-elles de la géolocalisation ?

511 *Ibidem*, p. 178.

4. Géolocaliser l'imaginaire. Perspectives esthétiques pour un paradigme épocal de la géolocalisation.

Le premier stade de l'amour urbain est celui de la carte : il se produit quand tu sens que la cartographie de la ville aimée se superpose à n'importe quelle autre. Tomber amoureux d'une ville, c'est sentir, quand on la parcourt, s'estomper les limites matérielles entre ton corps et ses rues, lorsque la carte devient anatomie. Le deuxième stade est celui de l'écriture. La ville prolifère sous toutes les formes possibles du signe, elle se fait d'abord prose, puis poésie et devient, finalement, évangile.

Paul B. Preciado, « Aimer une ville ».

Internet donne à voir la ville sous un autre jour, puisque chaque individu, même de passage, peut l'annoter et la commenter.

Boris Beauce, *Internet. Changer l'espace, changer la société.*

Introduction. Repenser le rôle des œuvres littéraires dans la littérature géolocalisée.

Dans le chapitre précédent, nous avons posé l'hypothèse de travail selon laquelle la géolocalisation telle que nous la concevons — plus que la seule technologie permettant de positionner un objet sur une carte numérique du monde, la géolocalisation dans notre perspective se configure comme un état technologique plus complexe qui demande également la diffusion des dispositifs mobiles et de la connexion à Internet — peut être considérée comme une époque spatiale, au sens foucauldien, à part entière. Ainsi avons-nous montré, en nous appuyant sur la modélisation de l'espace proposée par Carl Schmitt et sur la théorie de l'éditorialisation développée par Marcello Vitali-Rosati, comment ce fait relativement nouveau modifie en profondeur certaines structures spatiales, ou encore comment les éléments constituant notre perception de l'espace se trouvent reconfigurés par l'arrivée des technologies numériques proprement spatiales. De l'autorité à la technologie, en passant par l'espace-milieu, nous avons eu l'occasion d'interroger comment le numérique change, modifie ou encourage des pratiques et des instances qui refaçonnent notre rapport à l'espace, allant des gestes quotidiens des individus — comme se rendre au travail — aux macrostructures sociétales comme le redimensionnement

du rôle de l'État-nation en faveur des entreprises privées.

Après avoir clos le chapitre précédent en ouvrant à la question de l'imaginaire, cette dernière partie de notre thèse sera justement consacrée à la discussion de l'évolution de l'imaginaire spatial à l'époque de la géolocalisation ainsi qu'à l'analyse des rapports qu'il entretient avec les autres composantes de tout espace, selon le modèle schmittien que nous avons adopté. Comme pour le reste de notre argumentation, nous adopterons un cadre théorico-méthodologique général de type continuiste, visant donc moins la recherche des nouveautés absolues dans les pratiques artistiques géolocalisées que les réagencements des problématiques spatiales que celles-ci mettent en place. Dans le cas de l'étude de l'imaginaire géolocalisé, cela implique de discuter davantage d'une caractéristique fondamentale de ce domaine, c'est-à-dire sa relative nouveauté, ainsi que de l'approche grâce à laquelle nous allons aborder des pratiques, des projets et des œuvres qui relèvent de la géolocalisation au sens large.

D'abord et avant tout, la relative nouveauté de ce domaine — la géolocalisation est accessible au public dans sa version satellitaire basée sur la technologie GPS depuis 1995 et dans sa forme portée par les dispositifs mobiles depuis 2008 — fait en sorte que, d'une part, les pratiques et les objets artistiques impliquant la géolocalisation sont souvent en mouvement, fluctuants et donc difficiles à saisir dans leur stabilité, qui est l'une des conditions nécessaires pour toute analyse ; de l'autre, en plus, l'étude de ce phénomène a privilégié des aspects et des perspectives autres que celles symboliques et artistiques : celles de la communication, du droit, de l'ingénierie, etc. Ceci rend l'étude de l'imaginaire géolocalisé plus compliqué, car cela demande de naviguer à vue, alors que la tradition littéraire et artistique établie se concentre sur d'autres objets, comme nous allons le voir de manière plus approfondie dans la suite de ce chapitre.

Ainsi, nous nous servirons, pour reprendre un concept que la sociologue de l'art Lise Lamarche⁵¹² emprunte au sociologue René Lourau⁵¹³, d'un *corpus analyseur*⁵¹⁴. Cette notion ouvre à un changement radical dans l'approche aux objets d'un corpus. Au lieu de les analyser en elles-mêmes, les œuvres sont choisies et convoquées pour le potentiel qu'elles ont d'embrayer des analyses sociétales — ici esthétiques — plus larges que celles relatives à la discipline d'appartenance du corpus lui-même : elles fonctionnent en tant que metteuses en perspective. Ainsi, dans cette optique, le concept de corpus analyseur répond à trois ordres de problèmes qui entravent et compliquent l'analyse de l'imaginaire géolocalisé.

Premièrement, le changement de la focale analytique du corpus en soi à un ensemble de problématiques que les œuvres permettent de soulever pallie le manque de stabilité et parfois de définition de ces œuvres et ces pratiques⁵¹⁵. En effet, aborder une œuvre en raison du potentiel critique qu'elle peut être en mesure de dégager vis-à-vis de différents enjeux — quelle que soit leur nature : politique, sociale, épistémologique, esthétique, etc. — qui concernent l'œuvre elle-même ou le monde extérieur, ou encore l'aborder pour sa capacité à pointer du doigt des

512 Lise Lamarche, « Les leçons singulières. Une sculpture urbaine », dans *Textes furtifs. Autour de la sculpture (1978-1999)*, Montréal, Lieudit, 1999, p. 283-292.

513 René Lourau, *L'analyseur Lip*, Pars, U.G.E, 1974.

514 Je voudrais remercier Suzanne Paquet de m'avoir fait connaître l'œuvre de Lise Lamarche et son idée de corpus analyseur et Christelle Proulx pour les discussions sur ce sujet.

515 Pour une vision d'ensemble des problématiques et des enjeux liés à l'identification d'une œuvre littéraire numérique — discours qui peut être élargi et transposé également à d'autres formes artistiques nativement numériques —, nous renvoyons au texte de Marcello Vitali-Rosati, « La littérature numérique francophone : enjeux théoriques et pratiques pour l'identification d'un corpus », *Culture numérique*, 2018, en ligne : <http://blog.sens-public.org/marcellovitalirosati/la-litterature-numerique-francophone-enjeux-theoriques-et-pratiques-pour-lidentification-dun-corpus/>, consulté le 05/09/2020, qui est à la base du projet *Répertoire des écrivain·e·s numériques* réalisé par la Chaire de recherche du Canada sur les écritures numériques et disponible à l'adresse <http://repertoire.ecrituresnumeriques.ca/s/repertoire-numerique/page/welcome>, consulté le 05/09/2020.

phénomènes qui sont en train de se produire dans la contemporanéité implique un certain degré de souplesse à l'égard du statut de l'objet et requiert d'accepter, sinon de privilégier, des œuvres en mouvement, non finies, abandonnées, technologiquement désuètes, en cours, en devenir, voire encore à réaliser. À cet égard, la théorie générale de l'éditorialisation, qui reconnaît un caractère toujours ouvert au fait numérique⁵¹⁶, nous sera largement utile dans l'étude des pratiques de l'imaginaire.

Ensuite, notre choix de nous orienter vers un corpus analyseur répond également à une intuition que Marcello Vitali-Rosati, Servanne Monjour et Gérard Wormser développent dans un article intitulé « Le fait littéraire au temps du numérique. Pour une ontologie de l'imaginaire⁵¹⁷ ». Dans ce texte, les trois chercheur·se·s affirment, en se basant sur la théorie de l'éditorialisation, qu'à l'ère du numérique s'actualise la tendance, déjà théorisée notamment par Bachelard, selon laquelle la littérature, à savoir l'imaginaire, ne fait pas que représenter le monde, mais le produit au même titre que d'autres pratiques. Cette structure ontologique du phénomène numérique — que les trois auteur·rice·s qualifient de « *révélateur*, faisant apparaître de manière plus explicite que jamais des aspects ontologiques qui, en tant que tels, ont une valeur atemporelle⁵¹⁸ » — entraîne la nécessité de regarder la littérature et l'imaginaire d'une manière différente. Ils ne sont

516 « [L]’éditorialisation est un processus. Plus précisément, c’est un processus ouvert. L’éditorialisation est une série d’actions en mouvement qui n’ont ni un commencement, ni une fin bien définie. Tout processus d’éditorialisation est toujours en cours ; il est toujours dans une dynamique de mouvement. La nature processuelle de l’éditorialisation rend très difficiles l’identification et l’isolement d’un acte d’éditorialisation unique et particulier : chaque processus d’éditorialisation est lié d’une certaine façon à d’autres, et il est impossible de délimiter exactement une chaîne précise d’actions », Marcello Vitali-Rosati, « Qu’est-ce que l’éditorialisation ? », *op. cit.* L’exemple donné par Marcello Vitali-Rosati — la différence entre la publication d’un article universitaire papier et numérique — s’applique parfaitement à la pratique artistique numérique au sens large.

517 Servanne Monjour, Marcello Vitali-Rosati et Gérard Wormser, « Le fait littéraire au temps du numérique », *Sens Public*, décembre 2016, en ligne : <http://www.sens-public.org/article1224.html>, consulté le 08/08/2018.

518 *Ibidem*.

plus un domaine à part, en quelque sorte en dehors de la structuration du monde, séparés, copies de la copie comme le disait Platon, mais une partie prenante de ce processus.

À partir de ces considérations préliminaires, notre changement de perspective vis-à-vis du rôle d'un corpus littéraire permet également de thématiser, voire de problématiser et d'analyser un troisième point, c'est-à-dire la tendance typique du monde numérique que l'on retrouve, bien évidemment, dans le domaine littéraire, à savoir le brouillement des frontières entre théorie et pratique ou plus précisément entre théorique et pragmatique. Dans le monde numérique, nous l'avons vu, tout changement dans les structures « virtuelles » engendre des changements dans le monde « concret », pour reprendre une distinction terminologique maladroite et dépassée. Lorsqu'on transpose cette affirmation dans le numérique, pour ne donner qu'un exemple, nous pouvons regarder de manière différente la question de la gouvernance des données spatio-numériques : bien plus qu'une simple question technique concernant le stockage, la collecte et l'exploitation de ces données, les enjeux relèvent plutôt d'une vision globale de la société, des villes, des espaces que nous sommes en train de construire. Ainsi, même lorsqu'on parle de littérature, nous croyons que nous devons nous poser la question suivante : comment les choix esthétiques, littéraires, poétiques, etc. des auteur·rice·s ont un impact, au-delà du seul champ artistique, sur nos espaces, les manières dont nous les concevons, les habitons, etc. ? Pour répondre à cette question, il nous semble évident que notre réflexion ne peut pas se déployer sous la forme d'une étude littéraire au sens classique du terme, mais doit élargir le bassin méthodologique et critique d'où tirer les outils conceptuels pour analyser les prolongements pragmatiques des œuvres du corpus.

Si cette opération de déplacement heuristique a été déjà mise en place par des disciplines comme

la sociologie de la littérature (et de l'art) et la sociocritique, toujours est-il que les thématiques soulevées par la littérature géolocalisée présentent des défis spécifiques qui sortent de ce cadre et découlent de la structuration particulière de ce domaine, situé à la jonction de la littérature, du numérique et de l'espace. Face à la nouveauté et à la particularité de cette production, un corpus analyseur plus qu'à analyser nous semble mieux répondre à l'ensemble des questions concernant la littérature géolocalisée — qu'on appellerait aussi géolittérature. Abordé à la lumière des recherches sur les caractéristiques de la littérature numérique et de l'espace contemporain, notre corpus analyseur offrira également des pistes de recherches futures pour forger des concepts et des outils théoriques renouvelés et adaptés à ce nouveau contexte.

Dans ce cadre, nous structurerons notre dernier chapitre en deux volets. Le premier sera consacré à la discussion des enjeux théoriques géolittéraires liés à la littérature numérique, étant donné que nous avons déjà largement discuté de ceux liés à l'espace. Cela nous permettra de mettre en perspective, selon un principe à la fois historique et thématique, ce domaine littéraire avant de passer à la deuxième partie qui accueillera nos analyses esthético-pragmatiques. À travers celles-ci, nous identifierons des points que nous considérons comme centraux pour le développement des études spatio-littéraires contemporaines et pour la compréhension du rôle de l'imaginaire spatial dans la production de l'espace, parachevant ainsi l'idée de fond de notre thèse : si les technologies numériques liées à la géolocalisation modifient en profondeur notre conception de l'espace, les pratiques esthétiques, quant à elles, s'emparent de ces technologies pour déployer à leur tour de nouveaux imaginaires spatiaux.

4.1 *Les trois générations de la littérature numérique.*

4.1.1 « **Electronic Literature: What is it ?** ». **La littérature numérique à l'aune de la technologie.**

Toute considération historique sur la littérature numérique ne peut que débiter par une question qui agite ce domaine en profondeur, et de façon énergique : qu'est-ce que la littérature numérique ? Présente même dans le monde pré-numérique, comme le témoignent entre autres les réflexions de Jean-Paul Sartre⁵¹⁹ et de Harold Bloom⁵²⁰, la question sur la nature de la littérature acquiert un poids spécifique dans la contemporanéité. Plus qu'une problématique axiologique ou sociale, illustrée « par la question que représente la littérature pour les êtres humains ? », se demander « ce qu'est la littérature numérique » relève d'un niveau définitoire, voire constitutif : comment distingue-t-on la littérature numérique de celle non-numérique ? À savoir, qu'est-ce que la littérature numérique *en soi* et non pas *pour les êtres humains* ?

Pionnière reconnue du domaine, N. Katherine Hayles se posait la même question dans une intervention parue en 2007 sur le site de l'association mondiale de littérature électronique — nous reviendrons sur cet adjectif —, la *Electronic Literature Organization* (ELO). Dans ce texte, intitulé de manière paradigmatique « *Electronic Literature: What is it ?*⁵²¹ », Hayles essaie de répondre à cette question tout en poursuivant un double objectif⁵²² : d'une part, dresser le portrait

519 Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 2008.

520 Harold Bloom, *The Western Canon : The Books and School of the Ages*, New York, Harcourt Brace, 1994.

521 N. Katherine Hayles, « *Electronic Literature: What Is It ?* », *ELO The Electronic Literature Organization*, 2007, en ligne : <https://eliterature.org/pad/elp.html>, consulté le 16/11/2016

522 Pour une analyse plus approfondie de l'article de Hayles, nous renvoyons à Marcello Vitali-Rosati, « La littérature numérique, existe-t-elle ? », *Digital Studies / Le champ numérique*, février 2015.

des recherches théoriques ainsi que pratiques portant sur un domaine inauguré vingt ans auparavant par l'hyperfiction de Michael Joyce, *Afternoon, a story*⁵²³, considérée comme la première œuvre de littérature électronique et écrite en 1987. D'autre part, la chercheuse américaine vise à préciser la définition de la littérature électronique donnée par un comité spécifique composé de membres d'ELO, afin de mieux cerner ce champ et de le délimiter. La définition d'œuvre littéraire électronique proposée par l'association, « with an important literary aspect that takes advantage of the capabilities and contexts provided by the stand-alone or networked computer⁵²⁴ », et elle nécessite, selon Hayles, trois considérations supplémentaires. D'abord, même si Hayles reconnaît que l'expression « important literary aspect » est une tautologie, cela ne pose aucun problème en soi parce que, d'après la chercheuse américaine, les lecteur·rice·s numériques ont des attentes et des compétences littéraires façonnées par des siècles de littérature imprimée et sont donc en mesure de jauger de l'aspect littéraire de la littérature numérique sans qu'il y ait besoin de le thématiser explicitement. Deuxièmement, Hayles voit dans la polyvalence médiatique⁵²⁵, un trait essentiel de ce type de littérature, car la littérature électronique

is normally created and performed within a context of networked and programmable media, it is also informed by the powerhouses of contemporary culture, particularly computer games, films, animations, digital arts, graphic design, and electronic visual culture⁵²⁶.

523 Michael Joyce, « *Afternoon, a story* », 1987.

524 N. Katherine Hayles, « *Electronic Literature: What Is It ?* », *op. cit.*

525 René Audet et Simon Brousseau, « Pour une poétique de la diffraction de l'œuvre littéraire numérique », *Protée*, Vol. 39 / 1, 2011.

526 N. Katherine Hayles, « *Electronic Literature: What Is It ?* », *op. cit.*

Enfin, point central, elle tranche l'épineuse question de la différence fondamentale entre littératures papier et numérique, en affirmant que la particularité du texte électronique demeure dans le fait qu'il « remains distinct from print in that it literally cannot be accessed until it is performed by properly executed code⁵²⁷ ».

Alors que les deux premiers points évoqués par Hayles, la continuité des formes culturelles liées à la littérature et l'ouverture aux autres formes d'expression artistique, notamment celles visuelles, travaillent pour escamoter ce que nous appelons l'héritage technocentré de la littérature électronique, le dernier la fait retomber dans les bras d'une apologie de la technique. Sans que cela nous amène à sous-estimer le rôle et l'importance du support littéraire technologique, ce qui serait en contradiction avec nos réflexions à propos de l'espace et du numérique, nous voudrions simplement souligner le fait qu'attribuer à la technique le rôle de barème entre littérature numérique et non-numérique est un choix précis, lourd de conséquences. Prenons par exemple le cas de *Madeleine Project* de Clara Beaudoux⁵²⁸, qui est une œuvre numérique appartenant à un contexte plus récent de celui d'où parle Hayles : une fois imprimés, les tweets de Beaudoux perdent-ils leur caractère numérique ?

La position de Hayles, qui a le mérite incontestable de donner un critère clair, simple et précis, nous pose cependant un problème majeur de cohérence : alors que nous disions que le numérique est plus un fait culturel au sens large qu'un fait technologique, devrions-nous changer radicalement de perspective lorsqu'il s'agit d'aborder la littérature numérique ?

527 *Ibidem*.

528 Clara Beaudoux, « Madeleine project », en ligne : <https://madeleineproject.fr/>, consulté le 05/10/2020, « Les 5 saisons Madeleine project », en ligne : <https://madeleineproject.fr/les-saisons/>, consulté le 05/10/2020 et *Madeleine project*, Paris, Les éditions du sous-sol, 2016 et *Madeleine project*, Paris, Le Livre de poche, 2017.

Les réflexions développées à cet égard par Alexandre Gefen et Marcello Vitali-Rosati nous offrent une manière différente de regarder le rapport entre numérique et littérature et de sortir de la fausse opposition culture/technique.

Dans un article intitulé « Le devenir numérique de la littérature francophone⁵²⁹ », Gefen propose une perspective d'étude fort intéressante et innovante : au lieu de chercher un critère définitif et unique pour décider ce qu'est la littérature numérique, il faudrait plutôt, selon le chercheur français, complexifier la question et la regarder sous plusieurs angles. Ce choix découle des caractéristiques que la littérature numérique tire, de façon générale, du numérique. Tout comme le numérique ne peut pas, nous l'avons dit, se résoudre à un discours,

le concept de littérature numérique superpose nombre de questions que l'on gagne à distinguer : celle du devenir du support imprimé et de la lecture, et donc celle des nouvelles formes de littérarité et de poéticité en ligne, intentionnellement ou non littéraires. On peut aussi s'interroger sur l'influence en retour de ces formes sur les poétiques littéraires contemporaines « papier », ou encore, du côté de la sociocritique, sur les modalités d'appréhension, d'échange et d'évaluation de la littérature dans les mondes connectés ; du côté de la théorie littéraire, nous sommes enfin conduits à réfléchir aux mutations possibles de nos catégories critiques et de l'idée même de littérature. Ce champ de réflexion est d'autant plus vaste que la sphère de la littérature numérique recouvre des pratiques sociales, des réalités technologiques et des valeurs symboliques qui ne sont pas nécessairement corrélées et coordonnées⁵³⁰.

Faisant écho aux réflexions des penseur·se·s de la continuité du numérique, Gefen élargit la portée de l'interrogation littéraire au temps du numérique au-delà du seul domaine technologique

529 Alexandre Gefen, « Le devenir numérique de la littérature française », *Implications philosophiques*, 2012, en ligne : <http://www.implications-philosophiques.org/actualite/une/le-devenir-numerique-de-la-litterature-francaise/>, consulté le 06/10/2020.

530 *Ibidem*.

pour y inclure des problématiques endogènes qui, à partir de ce moment, devront être prises en considération lors des analyses littéraires. Il ne s'agit pas tellement de faire appel à un changement des formes poétiques qui investiraient la littérature numérique, comme la possibilité de croiser le texte avec du son, de la vidéo, etc., chose que même Hayles reconnaissait comme caractéristique spécifique de la littérature numérique, mais, de manière plus générale, de reconnaître que « la logique des nouveaux supports dans la galaxie Gutenberg est indissociable de tout un écosystème numérique, voire de la mutation de toute une société⁵³¹ ». La conséquence principale du changement de formulation proposé par Gefen, le « devenir numérique de la littérature », consiste dans le dépassement à la fois du technocentrisme des premières productions et de l'autarcie, pour ainsi dire, du texte littéraire lui-même qui n'est plus l'alpha et l'oméga des études littéraires. Désormais, « [p]our comprendre la littérature numérique et l'influence qu'elle exerce sur la littérature qui s'écrit d'abord sur le papier, il faut donc sans doute prêter attention au nouvel écosystème du texte et à l'anthropologie numérique qui l'accompagne⁵³² ».

En s'inscrivant dans le sillage ouvert par les réflexions d'Alexandre Gefen, Marcello Vitali-Rosati pousse plus loin les idées sous-jacentes de ce texte. Dans de nombreux articles et billets de blogue⁵³³, la réflexion du chef de file de l'éditorialisation œuvre pour le dépassement de l'opposition entre littérature papier et littérature numérique au nom du processus généralisé de

531 Alexandre Gefen, « Ce que les réseaux font à la littérature », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, vol. 2010 / 2, 2010, p. 155-166, en ligne : <http://journals.openedition.org/itineraires/2065>, consulté le 05/02/2018.

532 *Ibidem*.

533 Voir, à titre d'exemple, Marcello Vitali-Rosati, *op. cit.*, Marcello Vitali-Rosati, « Littérature numérique : changements et continuité », *TicArtToc*, 2016, p. 32-35, Marcello Vitali-Rosati, « Littérature papier et littérature numérique, une opposition ? », *Fabula. Colloques en ligne*, février 2017. et Marcello Vitali-Rosati, *op. cit.*

numérisation de notre société contemporaine. Dans ce sens, la perspective théorique de Vitali-Rosati affirme que la littérature numérique serait un prisme à travers lequel lire des changements sociaux plus généraux, tels que la reconfiguration de la notion d’auteur, d’autorité et de littérarité ainsi que les modes de production, diffusion et légitimation des contenus littéraires ou non. À l’intérieur d’un cadre de réflexion globale sur le rapport entre littérature numérique et société, qui rejoint nos considérations en ouverture du présent chapitre, la position de Vitali-Rosati vise à situer les études littéraires numériques dans la prospective continuiste et culturaliste. Ainsi, pour marquer la différence d’approche avec Hayles, le chercheur italo-canadien prône le « passage du terme électronique à la notion, moins axée sur les outils et plus généralement culturelle, du numérique⁵³⁴ ».

4.1.2 De l’hyperlien aux dispositifs mobiles. Petite histoire des trois générations de littérature numérique.

Pour comprendre pleinement les conséquences et les retombées du changement terminologique proposé par Vitali-Rosati et Gefen, il est nécessaire de regarder brièvement l’évolution de la littérature numérique pour avoir une vision d’ensemble de ce domaine⁵³⁵.

534 Marcello Vitali-Rosati, « La littérature numérique existe-t-elle ? », *op. cit.*

535 Leonardo Flores, président d’ELO et chercheur-écrivain, propose également une tripartition générationnelle de la littérature électronique dans un article intitulé « Third Generation Electronic Literature », « Third Generation Electronic Literature », *Electronic Book Review*, juillet 2019, en ligne : <http://electronicbookreview.com/essay/third-generation-electronic-literature/>, consulté le 21/06/2019. Bien que son approche diffère de la nôtre — il analyse les caractéristiques structurelles et poétiques des trois générations, alors que nous nous intéressons plutôt aux différentes théorisations littéraires —, nous devons beaucoup à ses idées et à ses réflexions. Dans le monde francophone, c’est Bertrand Gervais qui est en train de développer une réflexion sur la périodisation en trois moments de la littérature numérique, voir notamment sa conférence plénière « Le partenariat *Littérature québécoise mobile* » donnée dans le cadre du colloque international *Cartographie du Web littéraire francophone*, Université Lyon 3 — Jean Moulin, Lyon, 22 janvier 2020.

4.1.2.1 *La première génération. La littérature électronique*

Bien que relativement jeune, d'une trentaine d'années à peine, la « littérature numérique » fait déjà l'objet d'une périodisation. Lorsqu'ils s'y réfèrent, les chercheur·se·s ont l'habitude de diviser ce domaine en deux parties majeures : une première période, marquée par l'importance accordée à la technique de l'hyperlien et à l'interactivité conséquente, et une deuxième phase, qui se démarque progressivement de l'« hyperliencentrisme » pour s'ouvrir à ce que René Audet et Simon Brousseau appellent une « polyvalence médiatique » à savoir « une mobilisation large et diversifiée des moyens techniques offerts par le support numérique. Ce déplacement appelle ainsi la multiplication des médias, une capacité de mise à jour continuelle et une stratification historique du discours⁵³⁶ ». À ces deux moments heuristiques, nous en ajoutons, dans le sillage des réflexions de Vitali-Rosati et Gefen, un troisième : celui qui marque le passage à la littérature numérique proprement dite, où

l'étude de la littérature électronique se transforme en une analyse théorique de ce qu'est la littérature à l'époque du numérique. Cette analyse théorique a un sérieux avantage : outre le fait d'accroître la connaissance de nouvelles pratiques littéraires, elle nous permet une meilleure compréhension de ce qu'est notre culture en général à l'époque du numérique⁵³⁷.

Au tout début de la littérature numérique, l'expérimentation autour de l'hyperlien, nouvelle technologie, et de l'interactivité qui en découlait était au centre des pratiques des écrivain·e·s et de la réflexion théorique des chercheur·se·s. Cette génération de chercheur·se·s, qui rassemble,

536 René Audet et Simon Brousseau, « Pour une poétique de la diffraction... », *op. cit.*

537 Marcello Vitali-Rosati, « La littérature numérique existe-t-elle ? », *op. cit.*

entre autres, des personnalités telles que Jay David Bolter⁵³⁸, George P. Landow⁵³⁹ et Hayles elle-même⁵⁴⁰, s'intéresse davantage aux possibilités offertes par les outils techniques et les technologies au point d'en faire l'alpha et l'oméga de leurs recherches — parfois avec un enthousiasme qui paraît rétrospectivement exagéré, comme le fait remarquer Samuel Archibald, lorsqu'il parle de ce courant comme d'une « doxa hypertextuelle⁵⁴¹ » et de l'hypertexte comme le « fantasme d'une technologie⁵⁴² » partagé par une génération de chercheur·se·s.

Certes innovante à son époque — c'est grâce à cette première vague de chercheur·se·s créateurs·rices que la littérature numérique a pu se frayer un chemin dans les universités — cette approche présente aujourd'hui quelques problèmes, comme le souligne Vitali-Rosati dans un billet de blogue où il discute des répertoires de littérature numérique existants⁵⁴³ et présente un projet de son laboratoire, *Le répertoire des écrivaines et écrivains numériques*⁵⁴⁴ :

538 J. David Bolter, *Writing Space: Computers, Hypertext, and the Remediation of Print*, Mahwah, N.J., Lawrence Erlbaum Associates, 2001.

539 George P. Landow, *Hypertext: The Convergence of Contemporary Critical Theory and Technology*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992, George P. Landow et Paul Delany (dir.), *The Digital Word: Text-Based Computing in the Humanities*, Cambridge, Mass, MIT Press, 1993, George P. Landow, *Hyper/Text/Theory*, Baltimore ; London, Johns Hopkins University Press, 1994, *Hypertext 2.0*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997 et *Hypertext 3.0 Critical Theory and New Media in an Era of Globalization*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2006.

540 N. Katherine Hayles, « Print Is Flat, Code Is Deep: The Importance of Media-Specific Analysis », *Poetics Today*, Vol. 25 / 1, mars 2004, p. 67-90, *My Mother Was a Computer*, Chicago, The University of Chicago Press, 2005, « Electronic Literature: What Is It ? », *op. cit.*, *Electronic Literature: New Horizons for the Literary*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2008 et *How We Think: Digital Media and Contemporary Technogenesis*, Chicago, UCPBooks, 2012.

541 Samuel Archibald, *Le texte et la technique. La lecture à l'heure des médias numériques*, Le Quartanier, Montréal, 2009, p. 48.

542 *Ibidem*, p. 51.

543 Pour une vision d'ensemble des répertoires de littérature numérique faisant partie d'ELO, nous renvoyons au site du Projet CELL (Consortium on Electronic Literature) : <http://cellproject.net/>, consulté le 16/08/2019

544 Ce projet, financé par le CRC, le CRSH et le FRQSC, est le résultat d'un travail collectif, dirigé par Vitali-Rosati, de la CRC sur les écritures numériques centré sur la question « qu'est-ce qu'une œuvre littéraire dans l'environnement numérique ? ». Pour une présentation des enjeux théoriques et épistémologiques de ce projet, disponible à l'adresse : <https://ecrituresnumeriques.ca/fr/Activites/Projets/2019/7/4/Le-repertoire-des->

L'objectif principal de ces répertoires est de recenser des œuvres « hypermédiatiques ». Cela signifie que l'approche épistémologique de ces projets consiste à essayer d'établir une spécificité de la littérature numérique qui puisse la distinguer du reste de la littérature. [...] La définition proposée par l'Electronic literature organization doit être comprise en gardant à l'esprit cette préoccupation qui me semble des plus légitimes. Ainsi cette définition vise-t-elle à regrouper toutes les œuvres qui ne pourraient pas exister en dehors des environnements numériques. En d'autres termes, elle exclut volontairement une série d'expériences d'écriture qui existent dans l'environnement numérique (notamment sur le web ou sur des applications mobiles), mais qui, par nature, pourraient aussi bien circuler exclusivement sur papier. Par exemple, un blogue littéraire ne rentre pas dans cette définition — et n'est donc pas pris en compte par les répertoires⁵⁴⁵.

Ainsi, mu·e·s par la nécessité de prendre en compte un ensemble de pratiques littéraires qui ne correspondent pas à la définition proposée par l'ELO — d'ailleurs, en ce qui nous concerne, les écrivain·e·s faisant partie de notre corpus n'utilisent que de façon liminaire, sinon pas du tout, l'hyperlien — et de se démarquer du technocentrisme et de l'hyperliencentrisme, les chercheur·e·s de la génération suivante ont exploré d'autres perspectives théoriques et critiques possibles, jetant les bases pour la pluralité d'approches qui caractérise aujourd'hui la littérature numérique.

4.1.2.2 La deuxième génération. De la rupture à la continuité.

Une contribution fondamentale pour le développement des analyses sur la littérature numérique a été apportée par les experts des pratiques de lecture et d'écriture. Ces chercheur·se·s ont été, en effet, les premier·ère·s à étudier les œuvres numériques selon des perspectives que nous

[ecrivaines-numeriques](#), voir Marcello Vitali-Rosati, « La littérature numérique francophone », *op. cit.*

545 *Ibidem*.

qualifions de continuistes. Ils-elles visaient moins à repérer à tout prix des ruptures ou des nouveautés absolues dans l’histoire de la littérature numérique qu’à étudier de près les mutations, les reconfigurations et les changements apportés par le numérique, et cela sur plusieurs plans : lecture, écriture, études des supports, des pratiques littéraires, des réceptions des œuvres et aussi, évidemment, des dispositifs, des techniques et des technologies.

Une des premières approches à mettre en question le rôle central de l’hyperlien, à élargir la réflexion théorique au-delà de l’aspect technique et à souligner le caractère idéologique de ce dernier a été sans doute celle d’Espen J. Aarseth, chercheur issu du domaine des études sur les jeux-vidéos. Dans *Cybertext : perspectives on ergodic literature*, publié en 1997 — soit dix ans après *Afternoon, a story* et dix ans avant l’article de N. Katherine Hayles —, le chercheur norvégien propose d’utiliser « cybertexte » plutôt que la formulation « littérature hypertextuelle », cette dernière étant à son avis trop politisée :

[i]n the current discussions of “computer literacy”, “hypertext”, “electronic language,” and so on, there seems to emerge an explicit distinction between the printed, or paper-based, text and the electronic text. [...] The arguments for this distinction are sometimes historical, sometimes technological, but eminently political; that is, they don’t focus on what these textual genres or modes are but on their assumed functional difference from each other⁵⁴⁶.

À l’opposé, la notion de « cybertexte » devrait rendre compte, selon les intentions d’Aarseth, de toute forme de textualité, car « [cybertext is] a way to expand the scope of literary studies to include phenomena that today are perceived as outside of, or marginalized by, the field of

546 Espen J. Aarseth, *Cybertext: Perspectives on Ergodic Literature*, Baltimore, Md, Johns Hopkins University Press, 1997, p. 17-18.

literature—or even in opposition to it, for purely extraneous reasons⁵⁴⁷ ». Au lieu de rechercher une caractéristique distinctive, la notion de « cybertexte » se concentre autour d'un phénomène structurel : l'échange qui a lieu entre le lecteur et le texte. Loin d'idéaliser le rôle du lecteur ou celui du texte, les abstraire des conditions concrètes, cet échange inclut aussi la « mechanical organization of the text » ainsi que les spécificités du support utilisé. Bien qu'évidemment ce soit après l'avènement du numérique qu'a eu lieu une prolifération massive de cybertextes, selon Aarseth ce type de texte existe depuis longtemps. L'*Yi Jing*, le *Cent mille milliards de poèmes* de Queneau ou certaines œuvres de Calvino, de Cortázar et de l'OuLiPo témoignent de l'existence d'une littérature imprimée qui requiert de la part du lecteur un acte plus complexe que celui de tourner la page, c'est-à-dire un « effort non trivial », ce que le chercheur norvégien appelle littérature ergodique. Cet effort non trivial ne dépend pas exclusivement de la technologie, mais plutôt de la négociation sémiotique complexe qui s'instaure entre les acteurs impliqués dans le processus de lecture et d'actualisation de l'œuvre : texte, lecteur, auteur, support, etc.

Les tentatives de soustraire la réflexion littéraire à l'époque du numérique à l'emprise technologique ne se font pas seulement à la manière d'Aarseth, en torpillant le discours sur la prétendue nouveauté technologique de l'hyperlien. Christian Vandendorpe, par exemple, dans *Du papyrus à l'hypertexte*⁵⁴⁸ insère l'hyperlien et l'hypertexte dans une longue histoire des pratiques littéraires, des supports et des techniques qui commence avec les formes de l'oralité. Intéressé par les mutations et les évolutions des pratiques de lecture, Vandendorpe ne s'engage pas dans la recherche des moments de révolution ou de rupture, mais il cherche plutôt à

547 *Ibidem*, p. 18.

548 Christian Vandendorpe, *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Boréal, Montréal, 1999.

problématiser les conséquences concrètes que chaque nouveauté, qu'elle soit technique ou pas, apporte à la lecture. La voie ouverte par Vandendorpe dans les études littéraires numériques se révélera être l'une des plus fécondes dans le domaine. Nous affirmerons, même, que c'est précisément par l'adoption d'une approche continuiste que l'on peut situer la rupture entre littérature électronique et numérique. Alors que la première vise à souligner la spécificité de la production numérique ainsi que son caractère de nouveauté irréductible et ainsi la légitimer comme un champ d'études à part entière, la seconde s'engage dans l'inscription de ses objets d'étude dans la tradition littéraire, se heurtant parfois à un domaine qui a déjà établi ses objets, ses méthodologies et ses traditions.

Historiquement, la tension inhérente à cette démarche de légitimation de la littérature numérique en tant que partie du domaine littéraire à part entière a été prise en charge par l'approche sémiotique, dont Bertrand Gervais a été un pionnier et est encore un des représentants les plus importants⁵⁴⁹. L'outillage théorique et critique développé par la sémiotique autour de l'éclatement du texte, des formes médiales variées ainsi que des processus de manipulation, de compréhension et d'interprétation allait donner presque naturellement à cette approche le rôle de chef de file du mouvement continuiste. Aujourd'hui encore, les questionnements soulevés par la sémiotique et les approches théoriques sont fort présents dans le domaine, bien que réadaptés à un contexte mouvant.

549 Bertrand Gervais, « Lecture de récits et compréhension de l'action », *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, 1989, p. 151-167, *Récits et actions : pour une théorie de la lecture*, Longueuil, Québec, Le Préambule, 1990, « Naviguer entre le texte et l'écran. Penser la lecture à l'ère de l'hypertextualité » dans Jean-Michel Salaün et Christian Vandendorpe (dir.), *Les défis de la publication sur le web : hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, 2002, p. 19 et « Imaginaire de la fin du livre : figures du livre et pratiques illittéraires », *LHT Fabula*, janvier 2016.

Serge Bouchardon, notamment, s'intéresse au rapport entre support et texte, littérarité et technologie dans la littérature numérique à travers une approche sémiotique hybridée avec une démarche créative — il est en fait à la fois théoricien et praticien — et un questionnement plus culturel, au sens large, de la littérature numérique. Son travail a le mérite de mettre en évidence, et de façon très claire, les tensions qui agitent la littérature numérique, à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. En premier lieu, la tension majeure est, selon Bouchardon, entre deux points d'entrée possibles pour l'étude de ce domaine : soit la définir par le numérique — et on aura alors affaire à des questions liées au support, au dispositif de monstration, à l'hyperlien et au programme —, soit la définir par la littérature, ce qui nous conduira à un questionnement sur le langage, le rôle joué par le texte, l'activité de lecture et la littérarité. Ensuite, nous avons une tension plus proprement sémiotique où la littérature numérique « contribue à étendre la notion d'écriture aux sons, aux images mais aussi aux gestes, qui n'ont pas de rapport direct à la langue, mais qui donnent bien lieu à une interprétation et à une relation sémiotique⁵⁵⁰ ». Enfin, Bouchardon rejoint les perspectives de Gefen et Vitali-Rosati lorsqu'il relève une tension qui vient du dehors : la littérature numérique est un embrayeur de réflexion globale sur le fait numérique lui-même, d'où sa valeur heuristique.

Alexandra Saemmer, chercheuse avec une formation en sémiotique et en communication, tout en étant une praticienne, propose de résoudre la tension entre littérarité et technologie évoquée par Bouchardon en proposant une mise à jour de la réflexion sémiotique à travers une reprise des outils développés par la rhétorique. Son essai, *Rhétorique du texte numérique*⁵⁵¹, est en effet une

550 Serge Bouchardon, *La valeur heuristique de la littérature numérique*, Paris, Hermann, 2014, p. 107.

551 Alexandra Saemmer, *Rhétorique du texte numérique. Figures de la lecture, anticipations de pratiques*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2015.

tentative de soustraire l'hyperlien au seul domaine technique pour en faire l'objet d'une étude typologique et topologique, dans le sens littéraire de *topos*. Saemmer, « [s]'éloignant des définitions purement techniques, [...] considère donc l'hyperlien comme la trace d'une interprétation effectuée par un Auteur, qui se trouve plus ou moins explicitée dans le texte générateur contenant l'hyperlien⁵⁵² ». Convoquant de façon assez intéressante les réflexions de l'école de Constance sur la réception littéraire, elle montre comment l'hyperlien peut être considéré comme une stratégie d'anticipation du lecteur et de préfiguration de son activité de lecture, et cela à travers des formes graphiques, des matérialités de la page-écran ainsi que des procédés analysables par l'intermédiaire de la rhétorique.

À côté de la sémiotique et de la rhétorique, d'autres approches spécifiquement littéraires visent à relier de façon structurelle le contenu littéraire et la forme numérique. C'est le cas de la narratologie utilisée par Gilles Bonnet pour aborder la production littéraire diffusée sur les blogues et sites Internet pendant les années 2000. À travers une étude qui rappelle le goût du détail à la Genette, Gilles Bonnet met de l'avant la nécessité d'une analyse spécifiquement littéraire des œuvres nativement numériques ; selon le chercheur français, la littérature numérique est en fait

une littérature *hybride* ; l'appréhender nécessitera d'ailleurs la reprise-modification de notions et d'appellations reçues. C'est bien dans cette tension entre conscience des spécificités, en termes de poétique des textes produits, de la nature du support, et reconnaissance de phénomènes de continuité esthétique — de l'ordre, souvent, du tuilage — que doivent s'appréhender les enjeux d'une littérature web⁵⁵³.

552 *Ibidem*, p. 16.

553 Gilles Bonnet, *Pour une poétique numérique*, Paris, Hermann, 2017, p. 7.

Les avancées théorico-critiques réalisées par les chercheur·se·s de la deuxième génération, qui se caractérisent par une approche continuiste vis-à-vis de la littérature numérique, non seulement élargissent le champ d'étude à des pratiques et des œuvres qui ne sont pas prises en charge par la littérature électronique, mais elles forgent aussi des outils pour penser une autre évolution, celle de la littérature mobile — ou troisième génération.

4.1.2.3 Vers la troisième génération de la littérature numérique. Dispositifs mobiles et littérature en mouvement.

Lorsque nous regardons les caractéristiques de la troisième génération de littérature numérique, nous pouvons remarquer, suivant les réflexions développées par Flores dans le texte cité plus haut, que celle-ci se définit à travers certains traits spécifiques, qui touchent à ce que l'on pourrait définir le côté technique :

[t]he third generation, starting from around 2005 to the present, uses established platforms with massive user bases, such as social media networks, apps, mobile and touchscreen devices, and Web API services. This third generation coexists with the previous one and accounts for a massive scale of born digital work produced by and for contemporary audiences for whom digital media has become naturalized⁵⁵⁴.

Cependant, et il s'agit là de l'intérêt principal de cet article de Flores, le chercheur portoricain souligne que, dans le cadre de la troisième génération, les éléments qui relèvent de la technique ont aussi, et peut-être surtout, des conséquences plus larges, sinon culturelles, du moins poétiques. Si l'on tient compte, par exemple, des choix purement techniques des écrivain·e·s de la première et de la deuxième génération, l'on voit que leur démarche s'engageait dans un

554 Leonardo Flores, « Third Generation Electronic Literature », *op. cit.*

rapport critique ou problématique avec les technologies et les supports utilisés : « [s]econd generation authors frequently create custom environments and interfaces, subverting audience expectations and frequently featuring instructions to read their works⁵⁵⁵ ».

Poursuivant une série de tendances esthétiques à l'œuvre déjà dans le postmodernisme, à savoir le pastiche, le collage, le plagiat, la citation, la copie, etc., l'ère numérique amplifie le changement de perspective à l'égard de la valeur et de l'importance de l'originalité⁵⁵⁶. Ainsi, même le rapport à la technique, influencé par un contexte culturel plus large que l'on pourrait appeler « culture numérique », se caractérise dans la troisième génération par son ancrage en dehors de la seule technologie :

[t]hird generation kinetic works write language in animated GIFs, in apps like Snapchat and Instagram, and write kinetic typography in videogames, lyric videos, and other multimedia productions without necessarily seeking formal innovation or a highbrow literary experience. I would describe these works as works of e-literary popular culture that seek ease of access and spreadability (to reference Henry Jenkins' term in *Spreadable Media*), and are aligned with the poetics of contemporary digital culture⁵⁵⁷.

En nous inscrivant dans le sillage des réflexions littéraires de Flores, qui résonnent avec les théories générales du numérique que nous avons discutées dans le troisième chapitre, nous voudrions maintenant réfléchir à la manière dont la diffusion des dispositifs mobiles dotés de géolocalisation change le domaine de la littérature numérique. S'insérant dans le cadre théorique proposé par Flores, notre démarche ne vise pas à faire de la littérature géolocalisée une période

555 *Ibidem*.

556 Voir à ce propos : Kenneth Goldsmith, *Uncreative Writing: Managing Language in the Digital Age*, Columbia University Press, New York, 2011 et Henry Jenkins, *Convergence Culture: Where Old and New Media Collide*, New York, New York University Press, 2006.

557 Leonardo Flores, « Third Generation Electronic Literature », *op. cit.*

littéraire à part entière, mais plutôt à en montrer les spécificités dans un contexte plus large, palliant ainsi un manque important dans la réflexion contemporaine⁵⁵⁸.

Alors que Flores analyse les spécificités de la troisième génération de littérature numérique sous un angle plus littéraire, nous allons maintenant croiser ses intuitions sous une autre perspective : celle qui se confronte à l'évolution littéraire dans la modernité en étudiant les changements dans les supports d'écriture et de lecture⁵⁵⁹. Pour le dire brièvement, la première étape de la modernité serait, comme le souligne Roger Chartier, le passage du rouleau au codex⁵⁶⁰ ; la deuxième, par conséquent, consisterait dans l'invention et l'utilisation de l'ordinateur, cet « écran relié » pour citer l'heureuse formulation de Bertrand Gervais⁵⁶¹, à des fins littéraires.

Dans cette optique, où ces deux changements de paradigme sont largement thématiques, le téléphone intelligent serait une troisième étape venant modifier en profondeur notre manière d'écrire et de lire. Cependant, les études littéraires sur les dispositifs mobiles intelligents

558 Les réflexions suivantes reprennent celles que nous avons développées dans « Vous êtes ici. Prolégomènes pour une littérature géolocalisée », *Hybrid. Revue des arts et médiations humaines*, décembre 2018.

559 Milad Doueïhi thématise, mais seulement en passant, l'importance de l'évolution des supports pour le développement de la culture numérique, bien au-delà du seul niveau littéraire : « [L]a réflexion sur l'évolution et le statut du sujet est donc intimement liée aux problèmes de la figure de l'auteur, de son histoire et de ses relations avec la culture imprimée, tant dans ses supports matériels que dans sa production imaginaire ou symbolique », Milad Doueïhi, *La grande conversion numérique*, *op. cit.*, p. 33.

560 « La tentation la plus immédiate est en effet de comparer la révolution électronique avec la révolution de Gutenberg. [...] Cependant, la transformation n'est pas si absolue qu'on le dit : un livre manuscrit [...] et un livre après Gutenberg reposent sur les mêmes structures fondamentales — celle du codex » Roger Chartier, *Le livre en révolutions. Entretiens avec Jean Lebrun*, Textuel, Paris, 1997, p. 7. L'idée que la révolution majeure dans les structures de la pensée occidentale a été le passage du rouleau au codex — et non l'invention de l'imprimerie — constitue un des fils rouges de la réflexion de Roger Chartier. Pour une analyse des changements épistémologiques survenus avec l'introduction du codex, je renvoie également à ses nombreux travaux : *L'ordre des livres. Lecteur, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIVe et XVIIIe siècle*, Alinea, Aix-en-Provence, 1992, *Histoires de la lecture : un bilan des recherches*, Éditions de la maison des sciences de l'homme, Paris, 1995 et *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIVe-XVIIIe siècle)*, Albin Michel, Paris, 1996

561 Bertrand Gervais, « Naviguer entre le texte et l'écran », *op. cit.*

demeurent rares, en raison de leur relative nouveauté. Ainsi, notre réflexion se propose de mettre au jour quelques pistes de recherche et un certain nombre de questions autour des pratiques de lecture et d'écriture rendues possibles par les dispositifs mobiles. Pour ce faire, nous adopterons une double démarche. Dans un premier temps, nous distinguerons trois macro-catégories structurelles pouvant baliser une réflexion générale à l'égard d'une esthétique de la géolocalisation, tout en nous confrontant à des exemples qui permettent de voir dans la pratique comment ces macro-catégories informent notre analyse. Ensuite, dans la deuxième partie de ce chapitre, nous allons appliquer les considérations qui ressortent de la première partie à trois cas d'études qui soulèvent des questions que nous avons rencontrées tout le long de notre thèse.

4.1.2.3.1 Toujours/partout. L'ubiquité potentielle des dispositifs mobiles

La première caractéristique fondamentale des dispositifs intelligents est leur mobilité et leur portabilité : avec eux, nous sommes en mesure d'écrire et de lire à tout moment et en tout endroit — ce qui, en théorie, est aussi le propre de l'ordinateur portable. Toutefois, comme tout un chacun peut en témoigner, l'expérience d'écriture et de lecture permise par ce dernier s'avère très inconfortable lorsqu'on marche ou on se déplace. Reprenant l'expression de Bertrand Gervais, nous pourrions affirmer que les dispositifs mobiles ne sont pas seulement des « écrans reliés », mais encore des « écrans délivrés ». Il s'agit donc d'un degré de mobilité incomparable, permettant aux dispositifs électroniques de rivaliser avec la portabilité du calepin ou du cahier de notes en tant que supports scripturaux et poétiques⁵⁶² et, sur le plan de la lecture, avec

562 Pour une réflexion sur le rôle du cahier de notes dans la pratique de l'écrivain, notamment de l'écrivain flâneur, je renvoie à Bertrand Gervais, « De lignes en lignes », *op. cit.* Dominique Pety s'est également intéressée à la figure de l'écrivain-flâneur et à son rapport aux outils numériques dans l'article « Le flâneur, le collectionneur, le blogueur et l'art de la trouvaille », *Komodo 21*, Vol. 7 / Web Satori, 2017. En ligne : <http://komodo21.fr/flaneur-collectionneur-blogueur-lart-de-trouvaille/>, consulté le 03/08/2019.

l'accessibilité du livre, toujours à la main⁵⁶³.

La maniabilité et la praticité sans précédent de ces appareils ont non seulement permis leur diffusion massive, mais également un renouveau et un essor considérable des formes d'écritures numériques qui, tout comme dans le cas de la page finie du cahier, se caractérisent par des contraintes techniques. Conditionnée non seulement par l'ergonomie des plateformes — Twitter en est l'exemple parfait avec ses 280 caractères —, mais surtout par l'affordance spécifique de ces dispositifs — la saisie de longs textes est très inconfortable sur les écrans tactiles —, l'écrivain « mobilo-numérique » se livre à des productions littéraires très proches du haïku, de l'aphorisme et des autres formes brèves. On peut penser à la série *Matin* de Sébastien Rongier⁵⁶⁴ [Fig. 1, 2, 3] ou aux photos d'Arnaud Maisetti⁵⁶⁵ [Fig. 4] et de Pierre Ménard⁵⁶⁶ [Fig. 5, 6, 7], ou encore, comme dans le cas de la série *Arbres* [fig. 8, 9, 10] de Gilles Bonnet, au maniement d'un simple mot⁵⁶⁷.

Nous assistons également au retour massif des pratiques liées à la flânerie et au situationnisme,

563 Le phénomène de la reprise, par les outils et les plateformes numériques contemporain·e·s, de l'esthétique et des fonctionnalités des supports analogiques a été étudié notamment par Servanne Monjour qui qualifie ce phénomène de retromédiation, Servanne Monjour, *Mythologies postphotographiques*, *op. cit.*

564 Série menée par Rongier *via* son compte Facebook Sébastien Rongier, « Sébastien Rongier », <https://www.facebook.com/rongier.sebastien>, consulté le 14/10/2020.

565 Voir notamment la section « La ville écrite » de son site *Carnets*, Arnaud Maisetti, « Carnets : La ville écrite », *Carnets*, <http://www.arnaudmaisetti.net/spip/spip.php?rubrique60>, consulté le 14/10/2020.

566 Bien que la production littéraire multiforme et « multiplateforme » de Pierre Ménard ait son quartier général dans le site *Liminaire* Pierre Ménard, « @liminaire », *Twitter*, <https://twitter.com/liminaire>, consulté le 14/10/2020, c'est dans les investissements littéraires des plateformes *Twitter* et *Facebook* que la flânerie et la « poétique de la mobilité » de Pierre Ménard prend le plus d'envergure : *LIMINAIRE*, <https://www.liminaire.fr/>, consulté le 14/10/2020, et « Pierre Ménard », *Facebook*, <https://www.facebook.com/liminaire/>, consulté le 14/10/2020.

567 À chaque nouvelle photo publiée sur *Facebook*, de façon presque quotidienne, Gilles Bonnet change le titre de la photo en remplaçant quelques lettres du mot « arbre » avec le numéro de la photo dans la série « Arbres », *Facebook*, <https://www.facebook.com/profile.php?id=100011326977234>, consulté le 14/10/2020.

comme on le verra plus loin⁵⁶⁸. Tirant profit du détachement de l'ordinateur de bureau, l'écrivain·e numérique se livre à une forme contemporaine de promenade littéraire : ainsi peut-on voir des images et des notes de terrain, prises littéralement en passant, raconter une impression passagère suscitée par un lieu, une rencontre heureuse ou la description des habitants de la ville. Non seulement ces notes et images investissent les lieux typiques de la littérature numérique comme les plateformes, les sites, les blogs, etc., mais elles engendrent des formes littéraires spécifiques. La série *Disparition*⁵⁶⁹ [Fig. 11] de Sébastien Rongier, par exemple, dans laquelle l'image d'un banc dans un parc où des vêtements, un sac et une boîte sont étalés devient une contrainte d'écriture pour des écrivain·e·s invité·e·s. Cette œuvre conduit à réfléchir au processus d'emboîtement poétique de la mobilité : en insérant dans le fragment littéraire qui démarre la série la description du contexte — « [c]ette image, je l'ai prise début janvier 2014. Passant devant ce petit parc, j'ai vu ce banc déserté. Puis, après quelques pas, j'ai fait demi-tour, j'ai attendu quelques instants. Et j'ai pris cette image⁵⁷⁰ » —, Rongier fait des circonstances entourant la prise de la photo un matériau littéraire à part entière, en marge du contenu lui-même de la photo. Dans la même lignée, le personnage fictif « multiplateforme » Général Instin⁵⁷¹ interroge la poétique de la mobilité du côté du lecteur : la « campagne mondiale d'affichage

568 Pour une analyse et un état de l'art du retour du situationnisme dans le domaine de l'art numérique, nous renvoyons à l'excellente thèse d'Andrea Zeffiro, *Locations of Practice : The Social Production of Locative Media*, thèse de doctorat, Concordia University, 2011.

569 Sébastien Rongier, « Disparition », *remue.net*, 2014. En ligne : <http://remue.net/disparition>, consulté le 14/10/2020.

570 *Ibidem*.

571 Je tiens à remercier Servanne Monjour pour m'avoir fait découvrir le projet *Général Instin* et pour ses réflexions à cet égard, que l'on trouve dans le carnet de recherche qu'elle tient avec Nicolas Sauret à l'adresse : <https://nicolassauret.net/behindinstin/about/>, consulté le 14/10/2020.

Instin » *SP 38*⁵⁷² [Fig. 12] ainsi que sa version dite « non officielle⁵⁷³ » recueillent les témoignages du passage du Général aux quatre coins du monde. Ces traces collectées à l'aide de dispositifs mobiles contribuent de façon fondamentale au développement de l'identité collective de cette figure, posant ainsi la question du rôle contemporain de l'auteur⁵⁷⁴.

Enfin, la mobilité propre à ces dispositifs encourage la production d'œuvres littéraires spécifiquement conçues pour en exploiter les potentialités non seulement technologiques mais aussi poétiques. C'est le cas des *Lignes de désir* de Pierre Ménard : basé sur une application web accessible par Internet depuis les dispositifs mobiles, ce projet littéraire s'appuie sur la technologie de la géolocalisation pour construire un récit fondé sur la déambulation de l'utilisateur. Pour le dire avec les mots de l'auteur lui-même, *Les Lignes de désir*

raconte l'histoire d'un photographe qui traverse la ville de Paris d'un bout à l'autre, à la recherche de la femme qu'il aime, qui a disparu, dans les lieux qu'ils avaient l'habitude de fréquenter. L'enjeu de ce dispositif intermédia est de proposer aux utilisateurs une écoute mobile de l'histoire, à travers une déambulation libre dans l'espace du récit (les rues et les quais de l'île Saint-Louis à Paris), s'élaborant en fonction de leur itinéraire et

572 Général Instin, « SP-38 », en ligne : <http://www.sp38.com/modules.php?op=modload&name=galerie&file=index&req=voirparcat&cat=113>, consulté le 14/10/2020, et Général Instin, « Campagne officielle SP-38, suite », *Facebook*, en ligne : https://www.facebook.com/generalinstin/media_set?set=a.145641852137308.20796.100000744810185&type=3, consulté le 14/10/2020.

573 Général Instin, « Campagne Instin non officielle », *Facebook*, en ligne : https://www.facebook.com/generalinstin/media_set?set=a.100319000002927.431.100000744810185&type=1&l=6a1512b4c0, consulté le 14/10/2020.

574 L'avatar littéraire Général Instin est présent, parmi d'autres, sur Twitter, Général Instin, « @general_instin », *Twitter*, en ligne : https://twitter.com/general_instin, consulté le 14/10/2020, Facebook, Général Instin, « Général Instin », *Facebook*, en ligne : <https://www.facebook.com/generalinstin>, consulté le 14/10/2020 et sur *remue.net*, Général Instin, « Instin General — remue.net », *remue.net*, en ligne : http://remue.net/spip.php?page=rubrique&id_rubrique=0, consulté le 14/10/2020.. Voir aussi Sébastien Rongier, « Le Général Instin, les vies multiples du littéraire », *Fabula Colloques*, février 2017.

de leurs mouvements (rythme de leurs pas, sens de circulation, durée du parcours effectué), manière d'écrire le texte en marche⁵⁷⁵.

Dans ce projet, portabilité et mobilité, véritables conditions de sa possibilité, fondations de la lecture et de l'écriture à la fois, bref de la poétique sous-jacente, s'avèrent des matériaux littéraires à part entière.

4.1.2.3.2 Réception/émission. Géolocalisation, Internet et hyperconnexion

Associée à la portabilité, la connexion Internet haute vitesse dont ces dispositifs sont outillés en fait des nœuds fluides à l'intérieur d'un réseau global de communication, portes d'entrée et de sortie de toutes sortes d'informations diffusées en temps réel. Si l'ordinateur est un « écran relié », le téléphone intelligent est, quant à lui, toujours connecté, dans l'espace et le temps, donc *hyper-connecté*. Et encore, Internet, bien que fondamental, n'est pas le seul moyen rendant possible cette *hyperconnexion*⁵⁷⁶ : la présence d'une technologie de géolocalisation intégrée participe également au processus de redéfinition de notre position dans le monde et de notre rapport à l'espace. Non seulement avec la diffusion massive des dispositifs géolocalisés l'expérience de se perdre dans une ville devient de moins en moins un fait subi, mais surtout notre position spatiale devient une donnée partageable, conversationnelle⁵⁷⁷ et sémiotique —

575 Pierre Ménard, « Les lignes de désir », *Les lignes de désir*, 2016. En ligne : <https://lignesdesir.wordpress.com/>, consulté le 14/10/2020.

576 Louise Merzeau, en reprenant et en développant la terminologie adoptée par la médiologie de Régis Debray, propose de qualifier l'ère numérique en tant qu'hypersphère, puisque caractérisée par la mise en partage de l'information à travers l'hypertexte. Si dans la perspective de Merzeau c'est l'existence d'un réseau connecté pour l'échange d'hypertextes qui marque le changement de paradigme, nous croyons que c'est la possibilité d'accéder à ce réseau à tout moment et à tout endroit qui nous fait véritablement entrer dans l'hypersphère, Louise Merzeau, « De la vidéosphère à l'hypersphère. Une nouvelle feuille de route », *Médium : Transmettre pour innover*, Vol. 4 / 13, 2007, p. 3-15.

577 J'utilise le terme « conversationnelle » dans le sens que lui attribue André Gunthert à l'égard de l'image numérique, André Gunthert, *L'image partagée. La photographie numérique*, Paris, Textuel, 2015.

signifiant et matière poétique à part entière, tout autant que le langage.

Dans la série *Arbres* de Gilles Bonnet, par exemple, seulement quelques photographies portent la marque du lieu où elles ont été prises, grâce à la fonctionnalité Facebook dédiée [Fig. 9, 10]. Dans ce cas-ci, que devient la fonction de la géolocalisation ? Pourrait-on attribuer à la géolocalisation une fonction semblable à celle que Barthes attribuait à la photographie⁵⁷⁸, c'est-à-dire que la géolocalisation témoigne que quelque chose *a lieu* ? Et encore, en poursuivant l'analogie photographique, la géolocalisation, dans cette série, aurait-elle une fonction indicielle d'ancrage de la photographie dans la réalité ? Et qu'en serait-il alors de la réalité des images qui ne portent pas la trace d'un lieu ?

Une autre possibilité d'utilisation de la géolocalisation dans la littérature, cette fois-ci avec une intention de détourner le discours technocentré, est celle mise en place par Cécile Portier. Dans son atelier d'écriture *Traque traces*⁵⁷⁹, elle a demandé à des élèves de lycée d'écrire deux séries de nombres, sans explications⁵⁸⁰ : le résultat était la définition d'un lieu selon ses coordonnées GPS. Alors que le couple formé par latitude et longitude ne nous donne qu'un point dans l'espace, l'insertion dans un réseau narratif confère au simple lieu un corps et une profondeur qui vont au-delà de l'occupation d'un espace. Emboîté poétiquement dans la construction d'une histoire littéraire, ce lieu obtient une véritable identité grâce à la mise en récit et à la narrativisation de sa *situation*, au faire-lieu de la littérature.

578 Roland Barthes, *La chambre claire*, Paris, Gallimard-Seuil, 1980.

579 Cette résidence d'écrivain au lycée Henri Wallon à Aubervilliers a donné lieu à l'œuvre homonyme, basée sur le détournement et l'appropriation des données informatiques que nous produisons à chaque mouvement sur le web. Même si le site <http://petiteracine.net/traquetraques/> est off-line, on peut accéder à la quasi-totalité de l'œuvre de Portier via l'archivage fait par Archive.org.

580 La section « Résidence assignée » détaille le processus de construction identitaire des lieux qui apparaissent dans *Traque traces*.

4.1.2.3.3 Marcher/lire/écrire/écouter/toucher. Interfaces et gestes littéraires

Le dernier élément structurel qui nous semble central dans toute analyse à propos d'une littérature qui se fait à travers ces supports est la matérialité qui leur est propre. Matérialité qui déjà fait l'objet de plusieurs études à l'égard du livre papier, notamment en ce qui concerne la nouvelle épistémologie apportée par le format du codex, et du passage de celui-ci à l'ordinateur. L'introduction des écrans tactiles dont ces dispositifs sont dotés devrait également être abordée à la lumière des nouveaux rapports entre l'utilisateur — qu'il soit écrivain ou lecteur — et le support lui-même. En poursuivant la réflexion de Chartier, lorsqu'il dit qu'« [a]vec l'ordinateur, la médiation du clavier [...] installe un écart entre l'auteur et son texte », il nous semble légitime de nous demander quelles sont les conséquences d'une forme de lecture et d'écriture qui demande de toucher à l'écran le corps du texte ? Quelles nouvelles interfaces et quels nouveaux gestes engendrent les dispositifs mobiles géolocalisés ?

Comme l'affirme Giuseppe Cavallari dans sa thèse portant, entre autres, sur le rapport particulier qui se tisse entre les dispositifs numériques et notre corps :

les postures et les gestes numériques sont des façons de faire, et des actes, qui coordonnent différentes dimensions de l'existence. Ils sont des actes complexes, qui convoquent et déclinent, dans leur accomplissement plusieurs composantes. Ces composantes, ces facteurs qui convergent dans les gestes de la culture numériques sont relatifs à la fois au corps et aux outils, à la dimension socio-technologique comme à la profondeur de notre peau, à l'image du corps, à la dualité visuo-tactile qui fonctionne comme appréhension de plus en plus fusionnelle avec le dispositif numérique⁵⁸¹.

En nous inscrivant dans les réflexions développées par Cavallari, nous nous proposons ici de les

581 Giuseppe Cavallari, *Performativité de l'être en ligne*, op. cit., p. 151.

mobiliser en dehors de leur application phénoménologique à l'espace social pour ouvrir une perspective littéraire face à ces dispositifs. Prenons le cas de l'application *Phallaina*⁵⁸², bande dessinée conçue pour tablettes et téléphones intelligents, que son autrice, Marietta Ren, appelle « bande défilée » [Fig. 14]. Tirant profit des possibilités offertes par les appareils numériques, par exemple la possibilité d'insérer du son et des animations à même l'image, Ren propose une interaction entre œuvre et lecteur·rice qui dépasse le cadre esthétique et stylistique typique de la bande dessinée papier, à deux dimensions. Surtout, les caractéristiques des tablettes, avec la possibilité de faire défiler du contenu avec les gestes de nos mains, proposent non seulement une expérience de lecture numérique différente qui se rapproche de la page tournée, mais permettent également d'expérimenter des poétiques autres. Ainsi, dans *Phallaina*, le·a lecteur·rice se trouve devant des longues séquences narratives qui seraient difficilement réalisables sur un support papier, des effets optiques de parallaxe produits par le défilement du doigt, des transitions visuelles et textuelles ininterrompues sans que cela ne se résume à une ludicité purement technologique — au contraire, le développement d'une gestuelle spécifique impacte en profondeur la dimension littéraire⁵⁸³.

Un autre cas emblématique des nouvelles possibilités, peut-être plus radical encore, de ces interfaces et des gestes littéraires est celui, déjà cité, des *Lignes de désir* de Pierre Ménard [Fig. 15]. Basé sur une application ouverte et non liée à un système d'exploitation mobile spécifique, ce projet se compose de

582 Marietta Ren, *Phallaina*, France, version 1.1.2, App Store (iOS) et Google Play (Android), 2018.

583 Alexandra Saemmer, *Rhétorique du texte numérique, op.cit.*

365 pages de 1001 signes, dit Pierre Ménard, écrit[e]s spécifiquement pour une lecture non-linéaire et permettre leur lecture à circulation aléatoire. Elles ont été conçues pour fonctionner en tant que blocs autonomes. Les textes ont en effet été écrits [...] afin de rendre sensible un mode éclaté de lecture, de permettre une vision en forme de kaléidoscope afin que les textes ne donnent pas l'impression d'avoir été découpés à partir d'une trame classique de livres, mais directement avec cette approche fragmentaire⁵⁸⁴.

La poétique régissant ce dispositif littéraire repose sur le parti pris d'une similitude entre la démarche du lecteur et du promeneur, qui en informe aussi la lecture : les textes qui composent l'histoire narrée dans ce projet sont accessible seulement à travers une déambulation sur l'île Saint-Louis à Paris. Se basant sur les coordonnées GPS de la personne qui est en train de marcher, le téléphone connecté à Internet et aux satellites, l'application livre des lectures de différents textes selon la position, le rythme de la marche, le parcours déjà effectué, etc. Moyennant la forme littéraire du fragment et la technique littéraire de l'écriture combinatoire⁵⁸⁵, Pierre Ménard bâtit un dispositif littéraire d'exploration spatiale de la ville dont le mode de fonctionnement ressemble, de prime abord, de très près à une des expériences offertes par l'arrivée du numérique : la réalité augmentée, qui a connu un succès remarquable dans le cadre des applications géolocalisées.

On peut remarquer cette ressemblance en donnant comme définition, minimaliste et très générique, de réalité augmentée qu'elle est la superposition à la réalité physique d'éléments (sons, images 2D, 3D, vidéos, etc.) calculés par un système informatique en temps réel. Si l'on y

584 Pierre Ménard, « Présentation », *Les lignes de désir*, 2016. En ligne : <https://lignesdesir.wordpress.com/presentation/>, consulté le 14/10/2020.

585 Pierre Ménard, « Narration combinatoire : Le texte en mouvement », *Liminaire*, 2016, en ligne : <http://www.liminaire.fr/liminaire/article/narration-combinatoire-l-ecriture-en-mouvement>, consulté le 14/10/2020.

regarde de plus près, cependant, on peut s'apercevoir qu'il y a une différence fondamentale entre *Les lignes de désir* et la réalité augmentée. Cette dernière repose sur un principe dualiste très clair, qui en est le principe de fonctionnement fondamental, c'est-à-dire la superposition de deux choses différentes : d'une part la réalité, d'autre part les éléments qui l'augmentent — on pourrait dire : la fiction.

Dans le cas de *Lignes de désir*, on fait face à une autre dynamique esthétique, qui est portée entre autres par l'affordance et la gestualité spécifique à ce dispositif technique : l'utilisateur n'est pas le simple récepteur de la couche informationnelle recouvrant la réalité, au contraire il a une place active dans la production du récit et du contenu du récit — et, enfin, dans la production de l'espace lui-même. Bien que Pierre Ménard soit effectivement l'auteur de la totalité des textes contenus dans la base de données de l'application, cette fonction auctoriale s'efface derrière le récit singulier généré chaque fois par chaque utilisateur particulier, qui devient du même coup ce que Kristin Veel appelle « the implied author⁵⁸⁶ ». C'est en effet l'utilisateur lui-même qui se trouve dans la position de performer le récit en enchaînant les 365 textes selon un rythme et un parcours déterminés par la marche et le pas de l'individu. Alors que l'auteur, Pierre Ménard, ne représente que l'instance auctoriale virtuelle — dans le sens étymologique du terme —, l'utilisateur-promeneur est l'instance actuelle, celle qui crée véritablement un récit et non plus le récit⁵⁸⁷.

586 Kristin Veel, « The Irreducibility of Space », *op. cit.*, p. 168.

587 Cette cession de la fonction auctoriale ne se limite pas à la production du récit audio in situ, mais se prolonge aussi dans une seconde phase, celle de l'éditorialisation du contenu obtenu : « l'application qui accompagne la découverte audio in situ de cette œuvre interactive, permettra d'éditer à l'issue de l'expérience de chaque participant, selon le chemin qu'il a suivi, le récit en version numérique ou imprimée, et de créer ainsi un récit inédit, un parcours poétique original. Il sera également possible d'éditer un livre audio en sélectionnant un itinéraire de son choix à partir d'un jeu d'images », Pierre Ménard, « Les lignes de désir », *Les lignes de désir*, 2016, en ligne : <https://lignesdesir.wordpress.com/>, consulté le 14/10/2020. L'utilisateur pourra aussi partager son récit sur le site Internet du projet ainsi que lire les récits des autres usagers.

Dans le projet de Pierre Ménéard, les gestes scripturaux ouverts par le dispositif technique permettent au corps lui-même de se faire interface littéraire et à l'utilisateur·rice de générer son propre parcours de lecture⁵⁸⁸ et d'écriture : l'agencement des textes de la base des données se fait par l'entremise de la marche, des arrêts, des ralentissements et des flâneries — qui deviennent autant des gestes d'écriture que de lecture, non seulement d'un texte, mais aussi d'un espace vécu. Comme l'affirme Pierre Ménéard, en faisant écho aux réflexions de Certeau à propos de la marche en ville, lorsqu'il souligne l'entrelacement étroit entre la figure du·de la lecteur·rice et du·de la piéton·ne :

[u]n livre devient un autre livre à chaque fois que nous le lisons. Une ville c'est pareille invention, voyage à travers le temps, chaque parcours la transforme. Marcher dans les rues comme entre les pages d'un livre, en garder une trace, avec cet étonnement de voir, au fil du temps, se dessiner un chemin qui n'existait pas au moment de notre trajet⁵⁸⁹.

Cette considération peut aussi être appliquée à l'espace urbain. Tout comme Pierre Ménéard est l'auteur de l'ensemble des textes qui composent *Les lignes de désir*, l'architecte est bien sûr celui qui aménage l'ensemble de l'espace urbain dans son entièreté, mais une entièreté en puissance — virtuelle — : c'est l'individu qui s'y déplace, qui crée des parcours, des chemins, des voies de circulation et de passage et, ce faisant, qui donne à cet espace abstrait une consistance réelle, chaque fois renouvelée et différente selon chaque personne. Pour le dire avec les mots de Pierre Ménéard : « il ne s'agit pas de représenter l'espace, mais de le produire en lui donnant un

588 Même si en effet l'usager a accès à des textes lus, l'auteur lui-même utilise le terme « lecture ». Nous suivrons donc son indication.

589 *Ibidem*.

sens⁵⁹⁰ ».

4.2 De la littérature géolocalisée à l'esthétique géolocalisée.

4.2.1 Outiller les études géolocalisées. Vers une hybridation des frontières disciplinaires.

Dans cette deuxième partie de notre quatrième chapitre, nous entendons travailler au développement d'une esthétique géolocalisée pouvant donner des indications plus précises à l'égard de la place de l'imaginaire à l'ère de la géolocalisation et ainsi compléter notre confrontation avec la modélisation spatiale de Schmitt, que nous avons prise comme référence pour résoudre la dernière question qui demeure ouverte : est-ce que la géolocalisation peut être considérée comme une époque spatiale à part entière ?

Ainsi, l'analyse de quelques cas d'étude, choisis en raison de leur potentiel analyseur à l'égard de l'imaginaire spatial qu'ils dégagent et permettent de problématiser, nous donnera l'occasion de développer des pistes de recherche pour le développement d'une esthétique géolocalisée. Avant de le faire, toutefois, il nous faut maintenant préciser le cadre méthodologique que nous souhaitons emprunter. Même si, dans la section précédente, nous avons essayé de montrer une première approche possible en nous focalisant sur ce qui distingue la littérature géolocalisée des autres générations de littérature numérique et sur les caractéristiques littéraires et structurelles que ces supports de lecture et d'écriture développent, les études spécifiquement littéraires sur la

590 Benoit Bordeleau, Boris Du Boullay, Bertrand Gervais et autres, « Table ronde : Mobiliser les formes narratives », Université du Québec à Montréal, Montréal, 2017, en ligne : <http://oic.uqam.ca/fr/communications/table-ronde-mobiliser-les-formes-narratives>, consulté le 14/10/2020.

géolocalisation demeurent rares, en raison de la nouveauté relative de ce champ. Ainsi, dans cette partie nous allons nous tourner vers d'autres disciplines, perspectives et approches qui ont réfléchi à ce phénomène contemporain dans le but d'améliorer les outils théoriques et critiques que nous allons employer pour l'analyse de nos cas d'étude et pour la réflexion sur la possibilité de lire la géolocalisation comme une nouvelle forme spatiale à part entière.

Premièrement, tout comme c'était le cas pour la littérature numérique selon N. Katherine Hayles, la littérature géolocalisée a non seulement un côté technologique important, mais elle a aussi un caractère littéraire, poétique ou esthétique au sens large qui en façonne tout autant l'identité. Certes, comme nous avons pu le mettre en lumière lors de notre discussion de la première génération de littérature numérique, la littérature géolocalisée souffre encore d'un surdimensionnement de la technique en raison de sa nouveauté, mais il ne faut pas oublier que ce type de production poétique s'inscrit dans une longue tradition littéraire mettant l'espace et le rapport que les être humaine entretiennent avec lui au centre de la narration et des œuvres.. Ainsi, toute analyse d'œuvres géolocalisées et tout développement du domaine des études littéraires géolocalisées ne peuvent pas se passer d'une confrontation avec les méthodes, théories ou perspectives qui ont été développées dans les études littéraires spatiales depuis les années 1960. De façon similaire à ce qui s'est passé dans d'autres disciplines, la rencontre avec les réflexions issues du tournant spatial a donné lieu à une panoplie d'approches pour l'étude du rapport entre espace et littérature, comme le montre Antje Ziethen dans un excellent article où elle dresse un état détaillé de la discipline⁵⁹¹. Le recours à des perspectives comme la géopoétique, les romans-géographes et la narratologie spatiale ou à des penseur·se·s comme Youri Lotman, Roland

591 Antje Ziethen, « La littérature et l'espace », *Arborescences : Revue d'études françaises*, Vol. 3, 2013.

Barthes ou Mikhaïl Bakhtine⁵⁹², nous montre Ziethen, se révèle fondamental pour l'analyse de la part littéraire des œuvres géolocalisées et ainsi éviter la tentation technophile.

Lorsqu'on s'éloigne de la littérarité des œuvres géolocalisées pour se diriger vers l'étude des pratiques de critique, de réappropriation, de détournement ou, plus simplement, d'utilisation de la technologie de la géolocalisation, le domaine qui a le plus thématiqué le sujet est sans conteste celui des études sur les médias. Tirant profit d'une hybridation des frontières entre cette discipline et les arts contemporains et d'une tendance plus généralisée à l'interdisciplinarité, les études des médias ont su suivre de près et se confronter au travail des artistes⁵⁹³, qui ont été les premiers à essayer d'intégrer les nouvelles technologies dans leurs pratiques, comme le montre Karen O'Rourke dans son livre *Walking and Mapping. Artists as Cartographers*. Engagé·e·s dans une démarche de création qui s'inspire souvent des réflexions menées par les situationnistes⁵⁹⁴, les artistes ont contribué au domaine des études géolocalisées en lui apportant un potentiel critique⁵⁹⁵ qui se révèle fondamental pour remettre en question non seulement la prédominance de la technique mais aussi le caractère éminemment marchand de l'exploitation qui est faite de la géolocalisation de la part des entreprises privées :

si l'on veut éviter l'utilitarisme forcené, il est primordial d'investiguer l'imaginaire et les craintes liées aux services de géolocalisation. À cet égard, il est intéressant de regarder

592 Nous renvoyons à l'article de Ziethen pour une discussion des auteur·rice·s et des approches citées.

593 C'est dans ce domaine qu'on voit d'abord la publication de numéros spéciaux de revues savantes consacrés à la thématique de la géolocalisation, par exemple le dossier « Geospatial Memory » de la revue *Media Theory*, dirigé par Joshua Synenko et disponible en ligne à l'adresse <http://journalcontent.mediatheoryjournal.org/index.php/mt/issue/view/2>, consulté le 19/10/2020.

594 Andrea Zeffiro, *Locations of Practice*, op. cit.

595 À propos du cas relatif à Jon Rafman, les dénonciations d'inconduite sexuelle et l'opportunité de l'insérer dans une thèse voir l'introduction.

les projets d'artistes ou de designers, puisqu'ils explorent souvent ces questions. *Isolatr*, un projet artistique conçu en 2006, visait par exemple de produire un logiciel qui renverse la logique des systèmes de notification. Le service n'aide pas l'utilisateur à déterminer où sont ses amis, mais il indique les endroits où ces derniers ne sont justement pas. Un autre projet de design présenté par Dimitri Delmas propose un dispositif pour se perdre : un bâton d'orientation numérique permet d'être guidé vers un point précis et d'envoyer un signal de détresse. Le bâton autorise finalement le plaisir de se perdre en procurant une certaine sécurité, explorant la question de l'emploi d'une technologie de géolocalisation pour s'égarer⁵⁹⁶.

La prolifération massive que l'on voit se déployer depuis une vingtaine d'années d'interventions artistiques comme *Map* d'Aram Bartholl⁵⁹⁷, *l'Immigrant Transborder Tool* du *Electronic Disturbance Theater*⁵⁹⁸ ou *34 NORTH 118 WEST*⁵⁹⁹, considéré comme la première œuvre de narration géolocalisée⁶⁰⁰, ainsi que des projets comme le *GPS Museum*, répertoire européen d'œuvres géolocalisées, ou *l'OuCarPo*⁶⁰¹, ouvrage de cartographie potentielle, témoigne de la foisonnante réactivité du milieu artistique à l'arrivée de la géolocalisation. Du rapport entre espace et politique à celui entre espace et identité individuelle ou sociale, les travaux des artistes ont frayé la voie pour la réévaluation de la géolocalisation en tant que phénomène socio-culturel plus que technologique, jetant les bases pour les réflexions développées par les théoricien·ne·s et les chercheur·se·s de l'art numérique, de l'art contemporain et des études sur les médias.

596 Nicolas Nova, *Les médias géolocalisés*, op. cit., p. 86-87.

597 Aram Bartholl, « Map », en ligne : <http://www.datenform.de/mapeng.html>, consulté le 14/10/2020.

598 Electronic Disturbance Theater, « Transborder Immigrant Tool ».

599 Jeff Knowlton, Naomi Spellman, Jeremy Hight et autres, « 34 NORTH 118 WEST », <http://34n118w.net/>, 2002.

600 « 34 North 118 West », en ligne : <https://eliterature.org/collection.eliterature.org/3/work.html?work=34-north-118-west>, consulté le 14/10/2020.

601 « OuCarPo », *OuCarPo*, en ligne : <https://oucarpo.wordpress.com/>, consulté le 14/10/2020.

À côté des études géolittéraires et des études sur les médias et les arts numériques, un autre domaine s'est penché sur la géolocalisation de manière assez conséquente, celui des sciences de la communication et de l'information, appelé également, dans le milieu universitaire nord-américain, sciences ou études de la communication. C'est notamment au sein de cette discipline caractérisée par une panoplie d'approches très différentes les unes des autres qu'on peut entrevoir en filigrane une tentative de penser la géolocalisation comme fait global, selon une perspective éminemment culturelle qui a largement influencé la nôtre. Des personnalités comme Jason Farman, Eric Gordon, Adriana de Souza e Silva aux États-Unis ou Nicolas Nova, Christian Licoppe et Laurence Allard en France, pour ne citer que quelques-unes parmi les plus importantes, ont largement contribué à façonner une approche nouvelle au sein du domaine de la communication : les études sur la mobilité. Parmi les grandes lignes épistémologiques qui informent cette approche, il nous semble que dans l'économie de notre propre argumentation la réflexion développée par Kevin Lynch sur la notion de carte cognitive, ainsi que son adaptation et sa mise à jour « numérique », occupe une place centrale.

À travers la confrontation entre le tournant numérique, les médias géolocalisés et la cartographie cognitive, ce courant contemporain interroge l'impact des dispositifs mobiles et de la géolocalisation sur l'espace vécu, la sensibilité, l'affectivité et la symbolique spatiales. En faisant écho aux thèses de la géographie sociale, lorsqu'elle affirme que les territoires et les espaces sont des créations sociales des êtres humains, les études sur la mobilité reconnaissent que la technologie joue un rôle certes important dans l'organisation, la structuration et le façonnement des nouveaux territoires sociaux, mais qu'elle ne peut — voire ne doit — pas être comprise sans être insérée dans un cadre plus large. Il faut prendre en compte le fait que toute technologie de

l'espace se produit en négociant sa participation avec les êtres humains, les cultures, les institutions, les savoirs, etc. Les réflexions culturalistes à l'égard de la géolocalisation nous montrent que non seulement l'espace numérique est un espace hybride, fait de données et de matériaux, mais qu'il est également fait de pratiques et d'usages de ces données et ces matériaux. Ainsi, au lieu de considérer la géolocalisation comme une technologie parmi d'autres, nous proposons de la considérer, dans le sillage de la proposition faite par Monjour, Vitali-Rosati et Wormser, comme un prisme. Comme le remarque Fernanda Duarte, lorsqu'elle étudie le projet *Transborder Immigrant Tool* ,

[t]he creation of these systems [GIS and GPS] suggests that the spatial practice of movement is intertwined by a mesh of digital data and physical space, but also suggests a standard of spatial knowledge; a way to know the world spatially that emerges within the technological protocol of GIS and GPS. Location-aware technologies are put into practice according to forms of knowledge about physical space that endorse specific practices of movement of people and mapping of territories⁶⁰².

Dans cette optique, la cartographie cognitive et culturelle de Lynch est employée par plusieurs chercheur·se·s et praticien·ne·s, après une mise à jour de ses concepts et méthodes, pour réfléchir aux possibilités de symbolisation de l'espace offertes par le numérique, avec une attention particulière à la relation symbolique qu'elle engendre dans la continuité des structures affectives. D'autres utilisent la cartographie cognitive pour analyser les nouvelles modalités de création et de partage des spatialités communes rendues possibles par les médias géolocalisés :

[o]ur interest in the design and uptake of mobile media is to do with its potential to both read and write the city by annotating and informing the mappings and readings of urban

602 Fernanda Duarte, « Rerouting Borders. Politics of Mobility and the Transborder Immigrant Tool », dans Adriana de Souza e Silva et Mimi Sheller (dir.), *Mobility and Locative Media, op. cit.*, p. 65.

space. [...] This concerns our persistent involvement in everyday urban matters through the performance of both active interpretation and subjective intervention that may now also be extended to locative and social media tools and emergent practices of “reading and writing” how we perceive, shape, and experience the city via social media and related place-based communication⁶⁰³.

De manière plus générale, ce que les études sur la mobilité nous montrent, en filigrane, c’est qu’en réduisant la géolocalisation à un fait purement technique, on court le risque de se rendre à la narration techno-capitaliste — qui est en train de devenir la dominante de l’époque — selon laquelle

l’humain dans beaucoup de ces systèmes correspond généralement à une représentation très rationaliste de ce qu’est la vie d’une personne. [...] En voulant faire aller les utilisateurs le plus vite possible du point A ou [sic] point B [...] les applications de navigation ou de guidage urbains reposent parfois sur une vision utilitariste des utilisateurs. Si l’on peut reconnaître l’importance de proposer des applications utiles pour les gens, ce n’est pas toujours le cas, car d’autres logiques que l’optimisation des rencontres ou du gain de temps existent⁶⁰⁴.

Alors que la logique marchande a tendance à présenter les médias géolocalisés sous l’enseigne de l’efficacité, de la praticité et de la vitesse, et ainsi réduire l’espace au résultat d’une opération de quadrillage faite par l’entremise de coordonnées mathématiques calculables; pour les individus, ce qui est central c’est le rapport de signification plus vaste qui se tisse — et qu’ils tissent — avec leur environnement. Les médias géolocalisés participent au processus de signification de l’espace en agissant également au niveau de l’imaginaire et des pratiques

603 Peter Hemmersam, Jonny Aspen, Andrew Morrison, et autres, « Exploring Locative Media for Cultural Mapping », dans Adriana de Souza e Silva, Mimi Sheller (dir.), *Mobile Communication in Hybrid Spaces*, Londres-New York, Routledge, 2015, p. 167-168.

604 Nicolas Nova, *Les médias géolocalisés*, op. cit., p. 84.

esthétiques de production de l'espace que nous avons analysées à partir du deuxième chapitre de notre thèse : « [e]n proposant des nouveaux indices, les services géolocalisés fournissent des nouveaux moyens d'«exprimer» la structure de la ville. Par-là, ils viennent améliorer la lisibilité et la navigabilité de la ville. Ces technologies suggèrent donc l'adjonction de repères immatériels aux éléments physiques classiques⁶⁰⁵ ». Dans la partie finale de ce chapitre, nous analyserons quelques exemples concrets d'utilisation esthétique des médias géolocalisés dans le but de comprendre comment la géolocalisation affecte la production symbolique de l'espace et comment les auteur·rice·s, de leur côté, travaillent au développement d'un imaginaire spatial renouvelé.

Le projet montréalais collaboratif *#dérives* nous permettra de remettre en discussion la narration technocentrée qui est faite de la géolocalisation, suivant ainsi les intuitions de Karlis Kalnins, pour montrer que ce phénomène n'est pas moins imaginaire, symbolique, culturel et social que technologique. L'utilisation spécifiquement littéraire que les auteur·rice·s appartenant à ce projet font de plateformes comme Twitter et Instagram, et notamment des hashtags, leur permet de déployer une poétique des espaces et des lieux basée sur une géolocalisation inexacte, vague et ambiguë, mais non moins déterminante.

Suivant une autre approche poétique, qui se rapproche davantage du détournement si central dans le situationnisme, des projets comme *Laisse venir* des écrivain·e·s français·es Pierre Ménard et Anne Savelli, *Postcards from Google Earth* de Clement Valla ou, encore, *9 eyes* du Montréalais Jon Rafman analysent les points aveugles et les courts-circuits de la prétention technologique et capitaliste des entreprises privées à s'emparer du numérique, de l'espace numérique et de

605 *Ibidem*, p. 144.

l'espace tout court afin de promouvoir leur vision, leur perspective et leurs valeurs.

Finalement, la confrontation entre l'œuvre *Los ojos del Mundo / The World's Eyes* du chercheur-praticien Fabien Girardin et le projet urbanistique, aujourd'hui mis sur pause, de Google *Sidewalk Toronto* problématise la place laissée à l'individu au sein des villes numériques. Comment gérer autrement les données numériques urbaines produites par les individus et exploitées à des fins purement commerciales par des acteurs privés ?

4.2.2 #dérive(s). Pour une géolocalisation discursive.

Le premier cas d'étude que nous allons analyser dans cette deuxième partie s'inscrit du point de vue de la contextualisation dans l'histoire de la littérature numérique dans le passage de la deuxième à la troisième génération, nous permettant ainsi de voir de plus près l'impact de ce changement de paradigme sur la production esthétique et poétique. En plus, moins axé sur l'expérimentation technique et technologique que d'autres œuvres — comme *Les lignes de désir* — le projet #dérive(s)⁶⁰⁶ nous donne l'occasion de mettre en lumière les manières à travers lesquelles la littérature peut s'emparer des outils numériques, et plus spécifiquement de la géolocalisation, pour les retravailler, se les réapproprier et développer un imaginaire spatial — et, par conséquent, participer à la production de l'espace à l'ère de la géolocalisation.

Dérives, projet littéraire collectif et collaboratif, que ses participant·e·s appellent chantier, regroupe plusieurs écrivain·e·s montréalais·e·s et non depuis désormais une dizaine d'années. Né

606 Je voudrais ici exprimer toute ma gratitude envers les participant·e·s du projet qui, au fil de mes recherches et des années, ont été exceptionnellement disponibles au dialogue, à la discussion de leur travail et au partage de celui-ci (notamment les archives numériques et les numérisations des dérives papiers). Mes réflexions sur le projet, sur la géolocalisation littéraire et la littérature numérique leur doivent beaucoup.

en 2010, grâce à la rencontre initiale d'un noyau d'auteur·rice·s qui à l'époque habitaient principalement dans le même quartier de la métropole québécoise, Hochelaga, le chantier se déroulait sur le mode du troc d'éléments créatifs via les sites web et les blogues des auteur·rice·s. Située d'entrée de jeu dans le sillage du situationnisme et de la dérive à la Debord⁶⁰⁷, la naissance du collectif entretient des liens très forts avec la localisation : c'est en fait à partir de leur proximité géographique que Benoit Bordeleau et Victoria Welby, qui habitaient tou·te·s les deux dans Hochelaga, ont commencé le projet. Dans un premier temps, c'est l'exploration de ce quartier, avec ses personnages, ses histoires, ses coins de rue qui prime dans les billets de blogue que les auteur·rice·s s'échangent à tour de rôle⁶⁰⁸. Plus que l'espace en soi, ce qui est mis en récit c'est le fait d'habiter un quartier, selon une poétique de l'espace à la Bachelard⁶⁰⁹ : à travers le prisme de l'espace vécu au quotidien, au rythme des pas et des saisons, les éléments spatiaux se montrent dans toute leur profondeur et signification, ils sont autant d'archétypes émotionnels et sentimentaux d'une vie citadine.

La dimension sentimentale et intime est favorisée aussi par le choix du support : le blogue. Comparé à l'écriture sur dispositif mobile, typique d'une littérature sur réseau social, le blogue encourage en effet la réflexion, la pondération et le soin du texte ainsi qu'une émotivité accrue par rapport à la saisie instantanée. Ces caractéristiques impactent aussi la polyvalence médiatique

607 Comme le déclarent les auteur·rice·s eux·elles-mêmes : « [à] noter que la dérive telle que nous la pratiquons dans ce projet n'a rien à voir avec la navigation (maritime ou aérienne), l'artillerie, l'électricité, la biologie ou la politique. Elle emprunte plutôt (sans y adhérer pleinement) à la dérive selon Debord », Collectif #dérive(s), #dérive(s), <https://derivesxyz.wordpress.com/>, consulté le 14/10/2020.

608 Dans sa version initiale, une des règles de #dérive(s) était justement : « [l]es billets *dérive* doivent être produits de façon alternative. À chacun son tour, en réponse au billet de l'autre. Chaque contribution sert à orienter la série en cours », Collectif #dérive(s), « Règles », #dérive(s), 2016, en ligne : <https://derivesxyz.wordpress.com/regles/>, consulté le 14/10/2020.

609 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, op. cit.

qui caractérise la littérature numérique : *Spark*⁶¹⁰ [Fig. 16], la photo qui démarre les séries de *Dérives*, est moins documentaire ou conversationnelle que porteuse d'intimité.

Lorsque d'autres auteur·rice·s s'ajoutent au noyau initial, *Dérives* modifie ses principes de fonctionnement. Depuis 2011-2012, le projet étant basé dans les bâtiments de l'Université du Québec à Montréal, ses auteur·rice·s expérimentent avec d'autres supports pour poursuivre le projet. Pendant qu'une version papier [Fig. 17, 18, 19] commençait à circuler par la poste interne de l'UQAM⁶¹¹, les participant·e·s entamaient une première tentative de stabilisation des échanges en utilisant une section du site personnel de Victoria Welby comme entrepôt⁶¹². C'est à la même période que le projet, suivant les tendances à l'œuvre dans la littérature numérique de l'époque, débarque sur Twitter et, dans une moindre mesure, sur Instagram, marquant ainsi un changement significatif dans sa poétique générale. Si les contributions sur blogues et sites personnels demeurent toujours acceptées, il est néanmoins vrai que cette modalité d'écriture s'affaiblit considérablement. Il en va de même pour la présence du collectif sur Instagram, où seulement quelques auteur·rice·s publient des contenus, qui, de toute manière, suivent les mêmes règles élaborées selon les structures de Twitter.

Ce passage graduel à Twitter a entraîné plusieurs changements significatifs : d'abord, la contrainte de la limite des caractères a poussé les auteurs à utiliser de plus en plus une écriture de type impressionniste, plus rapide et éphémère, plus portée à la saisie de l'instant passager. En

610 Benoit Bordeleau, « Dérive I. spark. », *notes de terrain / lignes de fuite*, en ligne : <http://benoitbordeleau.tumblr.com/post/1270289035/dérive-i-spark-pour-vw-les-règles-qui>, consulté le 14/10/2020.

611 La version papier a été perdue entre les services postaux états-uniens et celui canadien.

612 Avec la fermeture du site personnel de Victoria Welby, l'entreposage du projet se poursuit maintenant sur le site <https://derivesxyz.wordpress.com/index/>, consulté le 14/10/2020.

investissant cet espace numérique, l'écriture des auteur·rice·s se soumet à un rythme et à une temporalité autres que ceux du blogue : l'écriture intime devient extime.⁶¹³ Ce sont maintenant des impressions passagères, des rencontres éphémères qui deviennent le matériau poétique primaire [Fig. 20, 21, 22, 23, 24]. C'est la primauté de l'instant « saisi comme épiphanie⁶¹⁴ », typique des poétiques Web 2.0, qui est « également l'horizon de la performance, dépendante d'un hic et nunc, ouverte au geste autant voire plus qu'au résultat-œuvre, qui se propose ici à l'œuvre littéraire numérique saisie à travers le prisme de l'instant⁶¹⁵ ». En second lieu, l'image a pris de plus en plus de place : ce n'est pas seulement qu'une image vaut mille mots, c'est aussi qu'une adaptation aux structures de la plateforme a eu lieu.. Une image, sur Twitter, occupe plus d'espace sur l'écran que 140 caractères — maintenant 280 — et donc, en étant plus visible, elle favorise davantage la communication. Troisièmement, l'utilisation de Twitter force, pourrait-on dire, à se déplacer de l'ordinateur vers le dispositif mobile, qui, rappelons-le, est doté d'un appareil photographique. Il s'agit ici d'un changement qui a des retombées majeures, notamment le fait que, par l'intermédiaire du dispositif, l'espace photolittéraire recouvre la totalité de l'espace physique. Tout ce qui est vécu dans cet espace peut ainsi être mis en mots et en image et être partagé dans l'espace numérique, donnant lieu à un effet performatif de soudage de ces espaces.

Enfin, la variété des publications Twitter a obligé les auteurs à trouver des moyens pour

613 Serge Tisseron, « Intimité et Extimité », *Communications*, Vol. 1 / 88, 2011, p. 83 — 91.

614 Gilles Bonnet, « Présentation », *Komodo 21*, Web Satori, 2017. En ligne : <http://komodo21.fr/web-satori/>, consulté le 30/04/2020.

615 Gilles Bonnet, « L'INSTANT J1VAR0 », *Komodo 21*, Web Satori, 2017. En ligne : <http://komodo21.fr/web-satori/>, consulté le 30/04/2020.

caractériser la littérarité de leurs tweets. D'un point de vue strictement littéraire, le hashtag *#dérive* fait ici office de paratexte : c'est avec cela que l'utilisateur signale le fait que son tweet appartient à ce projet, en extrayant ainsi de l'ensemble des tweets un filon d'appartenance spécifiquement littéraire. En suivant les indications de Genette à l'égard de la fonction des éléments paratextuels — qui « l'entourent et le prolongent [le texte], précisément pour le *présenter*, au sens habituel de ce verbe, mais aussi en son sens le plus fort : pour le *rendre présent*, pour assurer sa présence au monde⁶¹⁶ » —, nous pouvons affirmer que le hashtag *#dérive* performe la littérarité des contenus publiés sur Twitter. Aussi, et d'un point de vue moins littéraire, l'emploi du hashtag *#dérive* signale d'emblée l'insertion d'un tweet quelconque à l'intérieur de ce projet, tout en laissant volontairement la porte ouverte au contre-détournement de leur propre détournement de la plateforme : en cherchant sur Twitter le hashtag *#dérive*, on peut y trouver des choses qui n'ont rien à voir avec ce projet et encore moins avec la littérature. Et encore, la spécificité du hashtag, ce mot-clé performatif, demeure dans l'ouverture d'un espace auctorial ouvert, public et foncièrement collaboratif, et dans la création d'« une fonction d'auteur au second degré, qui ne modifie pas le contenu original ni son attribution, mais le fait entrer dans un espace où il se trouve associé à une autre forme d'intervention d'auteur⁶¹⁷ ». Bien qu'il soit un outil intégré à une plateforme propriétaire, Twitter, et par conséquent soumis à des logiques qui ne relèvent pas de la sphère publique, le hashtag, ainsi que son détournement, participe tout de même au développement d'une communauté modulaire, pour reprendre l'expression de Milad Doueïhi, « dont la population est relativement ouverte, et où l'identité est

616 Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, p. 4.

617 Milad Doueïhi, *La grande conversion numérique*, *op. cit.*, p. 110.

liée à un centre d'intérêt partagé et non à des formes fixes⁶¹⁸ ». Le caractère collaboratif de #*dérives*, renforcé par la possibilité que tout un chacun participe simplement en twittant avec les hashtags demandés, est certes permis par la technologie et les choix techniques faits par Twitter, mais il ne s'y réduit pas. Au contraire, il y a dans cette pratique une tentative de réappropriation, ou un usage tactique selon l'expression de Geert Lovink⁶¹⁹, d'une technologie à des fins qui n'étaient pas prévues au départ et qui dépassent le cadre initial pour la faire évoluer d'une manière différente :

[c]ette expérience de constitution de communautés s'appuie assez lourdement sur la technologie, et ce qui la motive, souvent, n'est pas un choix idéologique ou social mais des usages imprévus de plates-formes technologiques. La technologie autorise des pratiques qui sont essentiellement sociales, mais au sein de l'environnement numérique ; elles exigent donc une dose de compétence numérique qui finira par avoir des effets sociaux et politiques. [...] Ces applications relativement simples de la technologie "relationnelle" sont importantes, parce qu'elles créent des communautés sur la base d'un très grand nombre de valeurs et de centres d'intérêt. Elles créent aussi de nouvelles sphères d'influence, et finalement de nouvelles sphères publiques, qui débordent les frontières nationales et les déterminants linguistiques ou culturels⁶²⁰.

Dans la même perspective, le hashtag #nomDeLieuQuelconque, quant à lui, est l'élément qui pointe la possibilité de repenser la manière dont nous concevons la géolocalisation et, par là, le fait d'être situé·e·s selon les mêmes principes tactiques et collaboratifs que nous avons décrits dans la partie précédente. Si, à l'époque contemporaine, l'imaginaire lié à la géolocalisation est fondamentalement technique — la géolocalisation comme technologie — et mathématique —

618 *Ibidem*, p. 119.

619 Geert Lovink, *Dark fiber: tracking critical internet culture*, Cambridge, Mass., The MIT Press, 2003.

620 Milad Doueihi, *La grande conversion numérique*, *op. cit.*, p. 120.

l'emplacement comme ensemble de coordonnées abstraites —, *#dérives* nous rappelle une fois de plus ce que Kalnins affirmait à propos des *locative media* : « la localisation décrit une situation, pas un lieu⁶²¹ ». En choisissant consciemment un système de géolocalisation basé sur l'indétermination, la narrativité poétique intrinsèque d'un mot-lieu ou la place d'un endroit dans l'imaginaire commun pour marquer l'emplacement des tweets, les auteur·rice·s de *#dérives* promeuvent une poétique de la localisation, où les lieux constituent moins des repères spatiaux figés que des espaces vécus à travers la mise en récit et la mise en contexte symbolique. La relation de la localisation au contexte plus large dans lequel elle s'insère est, comme le remarque Nicolas Nova, un des enjeux les plus importants de cette époque spatiale contemporaine :

[L]es services géolocalisés posent une question prépondérante dans le domaine de l'information pervasive : la capture du contexte. Les applications traitées ici sont fondées sur l'emplacement des utilisateurs dans l'espace. Or, la capture d'informations contextuelles pour en faire un usage quelconque fait débat dans le domaine de l'informatique. La notion de localisation comme élément de contexte est critiquable, car elle ne représente qu'un aspect unique de celui-ci. Le contexte est beaucoup plus riche que des coordonnées x et y ou la simple dénomination d'un lieu⁶²².

S'insérant dans la même perspective ouverte par Kevin Lynch lorsqu'il remarque que « the citizen can inform [the environment] with his own meaning and connections. Then it will become a true *place*⁶²³ », les participant·e·s de *#dérives* brouillent la conception commune portée par les services géolocalisés qui font d'un endroit un point unique et univoque dans l'espace : quand ils·elles twittent en utilisant, par exemple, le hashtag #Ontario, ils·elles jouent avec la

621 Nicolas Nova, *Les médias géolocalisés*, op. cit., p. 41.

622 *Ibidem*, p. 107.

623 Kevin Lynch, *The Image of the City*, op. cit., p. 92.

pluralité de sens d'un espace ambigu, complexe et contextuel qui peut indiquer à la fois une rue de Montréal, un lac de l'Ontario ou la province canadienne elle-même. À travers cette utilisation ludique de la géolocalisation, nous pouvons reconnaître qu'on est face à un point central de notre réflexion : c'est la mise en récit qui performe l'existence même des lieux. Loin d'une perspective faussement objective, il est question ici de valoriser le point de vue du sujet et la mise en perspective de l'espace, des « savoirs situés », pour reprendre la posture revendiquée par Donna Haraway, dont nous avons parlé, par l'intermédiaire d'une subjectivité qui se construit en rapport à des espaces multiples et pluriels. Tout comme la littérarité du projet ainsi que l'auctorialité des tweets se construisent de façon ouverte et collaborative, la spatialité et l'imaginaire spatial qui se forment par l'interaction des tweets composant *#dérives* sont le résultat d'une production de l'espace discursive et collective.

En indiquant un lieu, l'auteur donne une consistance spatiale à son tweet, et donc à son aphorisme ou photographie, et, du même geste, il insère ce tweet dans l'ensemble des publications qui structurent l'identité de ce lieu sur la plateforme. Si l'on parcourt les résultats d'une recherche quelconque, disons *#StationPlamondon* — Plamondon étant le nom d'une station du métro de Montréal — sur Twitter, on tombera aussi sur des tweets non littéraires. Ainsi l'aphorisme littéraire aura-t-il donc la même consistance et la même pertinence que ceux publiés par des journalistes relatant un événement, des considérations politiques ou historiques, des faits divers, etc. En géolocalisant des photos d'autres écrivain·e·s participant au projet, des éléments urbains lus à travers un réseau de citations et des références musicales et littéraires ou des photos qui rendent compte des modes de décoration dans la ville de Montréal, les auteur·rice·s de *#dérives* contribuent au façonnement de l'image que nous avons à la fois de l'espace urbain et de

l'espace numérique. Ainsi, l'image de Montréal se forme à travers le collage des tweets, réponses, discussions et retweets donnant lieu à ce que Lynch appelle une « image publique », à savoir « the common mental pictures carried by large numbers of a city's inhabitants: areas of agreement which might be expected to appear in the interaction of a single physical reality, a common culture, and a basic physiological nature⁶²⁴ ».

Le travail du collectif *#dérives* nous montre une possibilité de réappropriation esthétique de la géolocalisation à travers l'investissement poétique, affectif et sensible des lieux, qui se fait au niveau de la perception spatiale⁶²⁵. Le billet de blog « Nowhere » de Victoria Welby nous semble exprimer de manière paradigmatique la poétique à la base de *#dérives*, lorsque, en répondant à un texte de Benoit Bordeleau, elle raconte :

J'ai fini par opter pour un lieu qui n'en était pas un, ou si petit, ou si peu habitable. Du cordage à bateau recouvrait un poteau de soutènement dans le sous-sol chez mes parents. Une année, je l'ai décoré de boules, de guirlandes et de lumières, ça nous a tenu lieu de sapin de Noël. C'est le seul espace qui m'a vraiment appartenu gamine et adolescente, qu'on m'a laissé m'approprier. [...] Cette incarnation, il me semble [...] est nécessaire à la dérive⁶²⁶.

Welby prend comme point du départ une situation épuisée, presque anéantie, par l'indifférence et, à travers l'investissement poétique, elle produit une nouvelle spatialité. La création d'un lien entre l'espace physique, jusque-là insignifiant, et l'imagination féconde d'une gamine est une incarnation et une appropriation spatiale. Dans le texte de Welby, et par extension dans la

624 *Ibidem*, p. 7.

625 Voir chapitre 2, section « L'espace et l'imaginaire ».

626 Victoria Welby, « Nowhere », *Victoria Welby*, en ligne : <http://victoriawelby.ca/blogue/nowhere>, consulté le 29/09/2016.

poétique de #*dérives*, il s'agit moins d'une écriture issue d'un espace que d'une écriture qui se tisse avec un espace. Lorsqu'on transpose cette poétique au sein de la ville entière, la dynamique d'incarnation/production esthétique ne change guère comme on peut le voir dans la section « flâneur ⁶²⁷ » [Fig. 26] à l'intérieur du Tumblr de Benoit Bordeleau *notes de terrain / lignes de fuite*, série de contributions des ateliers de dérive organisés par *La traversée — Atelier québécois de géopoétique*⁶²⁸. Cette section, s'inspirant de l'aménagement d'un quartier, avec ses parcs, ses squares, etc., projette le lecteur dans un monde hybride, constitué d'écriture et d'espace en même temps : l'œuvre littéraire se spatialise, se fait véritable quartier elle-même. Or, cet entrelacement rapproche non seulement les espaces littéraire et réel, mais contribue aussi à rapprocher de plus en plus l'écriture elle-même de la ville, au point qu'entre les deux entités il y ait un échange continu et un processus de signification réciproque, dans lequel la géolocalisation devient un outil poétique parmi d'autres et gagne ainsi une épaisseur poétique dépassant la technique :

Dérive = réalité augmentée sans technologie. Faut ouvrir les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, tendre les mains. Marcher dans la ville. Ou ailleurs. Ralentir. Flâner. Observer. Se laisser imprégner. Errer. Et, surtout, avoir du plaisir à le faire. Et puis écrire si le cœur nous en dit⁶²⁹.

L'action de l'imaginaire sur la perception spatiale géolocalisée n'agit pas au seul niveau sensible ou affectif, mais impacte également les structures sociopolitiques de la ville, comme nous le verrons dans la section suivante lorsque nous mettrons en dialogue l'œuvre de Fabien Girardin,

627 Benoit Bordeleau, « Flâneur », *notes de terrain / lignes de fuite*, en ligne : <http://benoitbordeleau.tumblr.com/retourduflaneur>, consulté le 29/09/2016.

628 *La traversée*, « La traversée — Atelier québécois de géopoétique », en ligne : <http://latraversee.uqam.ca/accueil>, consulté le 29/09/2016.

629 Pharaon Parka, « La #dérive Expliquée à La Génération Y », *PHARAONPARKA/URBANIMAGERY*, en ligne : <http://phparka.tumblr.com/post/84474316004>, consulté le 29/09/2016.

The World's Eyes / Los ojos del mundo, et le projet urbanistique *Sidewalk Toronto* d'*Alphabet*, compagnie propriétaire de *Google*.

4.2.3 *The World's Eyes*. Voir la ville numérique autrement.

Dans cette section, nous aborderons la thématique de la ville intelligente à l'aune du rapport, parfois compliqué, qui se tisse entre données numériques et aménagement urbain pour montrer une réappropriation différente de la géolocalisation dans la perception spatiale. Ainsi, dans un premier temps, il sera question d'examiner brièvement les quelques raisons qui font de la ville une entité particulièrement apte à se structurer selon le même principe formel qui façonne le réseau, la connectivité. Selon le récit commercial et marketing qui est fait autour des *smart cities*, les caractéristiques structurelles de la ville ne sont toutefois pas suffisantes à la qualifier d'intelligente : produite par le développement technologique, une couche de données informatiques générées par différents acteurs vient s'ajouter et se superposer à l'infrastructure de la ville, en la rendant intelligente. Dans la deuxième partie, c'est précisément ce type de discours, concernant le rapport de la ville aux données numériques, que nous voudrions remettre en question ici par l'intermédiaire de deux cas d'étude que nous mettrons en tension l'un avec l'autre : alors que le projet *Sidewalk Toronto* d'*Alphabet* nous permettra de comprendre comment l'aménagement de la ville intelligente se fait aujourd'hui par l'entremise des acteurs privés, l'œuvre *The World's Eyes* de Fabien Girardin nous donnera l'occasion de réfléchir à ce modèle d'urbanisme contemporain et d'en montrer les points problématiques.

Lorsque l'on regarde la ville contemporaine d'un point de vue historique et structurel, on se rend compte que celle-ci a été caractérisée par une tendance assez précise dans ce que l'on pourrait

appeler le processus de production de l'espace, pour faire écho aux thèses développées par Henri Lefebvre, c'est-à-dire la tendance à la centralité et à la centralisation. D'après le philosophe français, en fait, « [l']espace urbain rassemble les foules, les produits sur les marchés, les actes et les symboles. Il les concentre, il les accumule. Qui dit “spatialité urbaine”, dit aussi centre et centralité⁶³⁰ ». Trait spécifique de la ville depuis toujours, la centralisation affecte non seulement l'organisation urbanistique d'une agglomération ou la distribution des habitants au sein d'un pays, mais aussi tous les autres éléments qui constituent l'identité d'un espace : réseaux d'infrastructure, identité politique, rapport ville-campagne, etc. Bref, la centralisation — le fait de « faire ville » — est un fait spatial intégral :

la centralité se veut totale. À ce titre, elle prétend (implicitement ou non) définir une rationalité supérieure, politique — étatique, “urbaine”. [...] Cette centralité expulse, avec une violence inhérente à l'espace lui-même, des éléments périphériques. La centralité, ou plutôt la centralisation, se veut et se fait “totalisante”⁶³¹.

Voilà ce qui caractérise les sociétés contemporaines : des sociétés fondamentalement urbaines, selon Lefebvre. Dans les dernières années, cette tendance s'est considérablement accrue, au point où certains géographes ont commencé à s'interroger sur la pertinence de la catégorie de ruralité appliquée au monde contemporain. Michel Lussault, dans son livre *L'homme spatial*, affirme très clairement que

le rural et la ruralité sont toujours présents, mais comme des catégories de discours. [...] Les espaces de ruralité sont des survivances très artificiellement entretenues. [...] Les espaces jadis ruraux, en déshérence, s'urbanisent avec l'introduction des formes spatiales,

630 Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, op. cit., p. 121.

631 *Ibidem*, p. 383.

des pratiques, des valeurs et des références qui procèdent de l'urbanisation [...] il n'existe plus guère d'extériorité flagrante à ce monde urbain commun généralisé dont la limitation n'apparaît plus clairement⁶³².

Cette tendance à la centralisation et à la totalisation, dans le contexte urbain, a toujours été contrée par celle inverse qui s'appuie sur la relationnalité intrinsèque à la ville, comme nous l'avons vu dans notre analyse du travail de Kevin Lynch. Ce mode qu'ont les individus d'appréhender la ville comme un matériau multiple à former, en lui donnant une signification personnelle, découle, entre autres, d'une caractéristique typique de la ville relevant de l'organisation spatiale spécifique qu'elle met en place.

L'étendue que la ville contemporaine acquiert à la suite des processus de centralisation et d'urbanisation dépasse désormais la capacité des citadins à englober l'entièreté du milieu urbain dans une pratique quotidienne : environnement trop vaste pour en avoir une expérience directe, les êtres humains en ont une perception partielle, plurielle, moins proche de l'imagerie de la carte postale que de la mosaïque mentale dérivant de l'agencement des espaces particuliers qu'ils habitent et traversent. La ville se structure, en effet, comme une organisation de l'espace basée sur la compression maximale des expériences, des pratiques et des formes spatiales dans le même environnement, produisant un espace hautement dense et multiniveaux : « [l]a ville, de ce point de vue, est sans conteste l'une des plus grandes innovations spatiales, tant elle maximise l'interaction sociale entre un maximum de réalités en un minimum d'étendue⁶³³ ». Le succès de la forme-ville, en tant qu'entité organisant un espace qui est à la fois social et physique, est dû

632 Michel Lussault, *L'homme spatial*, op. cit., p. 304-306.

633 Boris Beaud, *Internet...*, op. cit., p. 35.

non seulement à cette capacité de synthèse des interactions sociales, mais aussi à l'hybridation qu'elle offre des deux modes fondamentaux, selon Beaudé, de fonctionnement de l'espace, à savoir la contiguïté et la connexité, caractéristiques respectivement du territoire et du réseau, en amplifiant la portée :

[L]ieu privilégié de l'interaction, la ville est d'autant plus attractive qu'elle associe dès lors toutes les modalités du contact, maximisant plus que jamais le potentiel d'interaction sociale de ses habitants, avec elle-même, mais aussi avec son altérité⁶³⁴.

Alors qu'un certain discours marketing et technophile essaie de présenter la ville numérique contemporaine, qui repose certes sur des structures de relationnalité fort profondes, introduites par les nouvelles formes de communication numérique, comme la panacée à tous les problèmes de l'aménagement urbain contemporain ainsi que le produit d'une ère nouvelle où les êtres humains sont de plus en plus en contact et en relation entre eux, les choses en vont différemment. Cette forme contemporaine de la ville est, de façon paradoxale, en train de produire de plus en plus de centralités, au pluriel, et plus que jamais soumises au danger d'une surcentralisation, donnant ainsi raison aux analyses de Lefebvre. Cependant, si le philosophe français faisait référence, en 1974, à des formes de centralité portées par les pouvoirs politiques et économiques classiques — Lefebvre étant d'inspiration marxiste —, aujourd'hui nous faisons face à une nouvelle forme de centralité, celle créée par des pouvoirs économiques qui gèrent *directement* les structures, les produits et les matériaux numériques. Il s'agit d'une

centralité spécifique, que seul Internet autorise. [...] [de laquelle] découle un potentiel de concentration qui engendre aussi un risque considérable : assister peu à peu à une

634 *Ibidem*, p. 12.

coalescence du Web en quelques espaces qui rassembleront la quasi-totalité des pratiques, entre les mains de quelques acteurs privés⁶³⁵.

Les GAFAM, avec leur accumulation de ressources, leurs positions dominantes dans le marché et leurs quasi-monopoles sont en train de reproduire des centralités et des centralisations à la jonction de l'espace numérique et de l'espace urbain. Ces entreprises privées exploitent les données massives générées par les différentes formes de mobilité, les différents services urbains publics ou semi-publics (taxi, bus, vélos, etc.) et même les images de la ville, individuelles, générées par les citoyens, via le profilage numérique, afin de produire ce que Beaudé appelle une hypercentralité, à savoir « une centralité qui, par coalescence, tend à concentrer l'essentiel des pratiques en un nombre très limité d'espaces. À présent, cette spatialité, résultant de milliards d'actions individuelles, est maîtrisée par quelques acteurs privés⁶³⁶ ».

Exemple parfait de la tendance à l'hyper-centralisation et à l'emprise que les compagnies privées sont en train de développer au sein de la ville, *Sidewalk Toronto* nous permet d'interroger de plus près et d'un point de vue plus concret les problématiques que nous avons soulevées jusqu'ici. Ce projet d'aménagement numérique de la ville de Toronto mené par Sidewalk Labs⁶³⁷, a été sélectionné en 2017 — de manière assez peu transparente⁶³⁸ — par *Waterfront Toronto*, une

635 *Ibidem*, p. 83.

636 *Ibidem*.

637 Sidewalk Labs est une compagnie qui « aims to combine forward-thinking urban design and cutting-edge technology to radically improve urban life », selon la devise de leur site Internet <https://www.sidewalklabs.com/>. Contrôlée par Alphabet, qui est à son tour la compagnie qui contrôle Google, Sidewalk Labs œuvre à élargir l'influence de Google dans l'environnement urbain à travers des projets de design qui suscitent des craintes importantes à l'égard du respect de la vie privée et du profilage des usagers, voir Molly Sauter, « Google's Guinea-Pig City », *The Atlantic*, février 2018, en ligne : <https://www.theatlantic.com/technology/archive/2018/02/googles-guinea-pig-city/552932/>, consulté le 28/08/2020.

638 *Ibidem*.

agence de développement urbain financée par la mairie de Toronto, le gouvernement provincial de l'Ontario et le gouvernement fédéral canadien mais à gouvernance privée⁶³⁹, pour revitaliser Quayside, une partie du Waterfront, zone industrielle aux bords du lac Ontario, selon la devise très marketing : « a neighborhood built from the internet up ». *Sidewalk Toronto* se propose de transformer une aire presque complètement abandonnée en un quartier « intelligent », complètement automatisé et calibré aux moindres détails⁶⁴⁰, dans lequel tous les problèmes typiques d'une ville contemporaine sont réglés par la meilleure technologie possible : robots souterrains chargés de la poste, lumières LED qui changent la largeur de la route selon la circulation, boutiques qui changent de dimension chaque jour selon le principe du pop-up shop, etc. Au-delà des craintes relatives au risque (fort probable) de gentrification du quartier — ce qui n'est pas une spécificité de la ville intelligente —, ce qui nous intéresse dans l'impact qu'un tel projet pourrait avoir sur le façonnement de nos villes futures concerne plutôt la question de la gouvernance des données : en effet, en échange de ces services offerts, Sidewalk Labs (donc Google, donc Alphabet) s'attendent à avoir en retour un accès complet et illimité aux données générées par les habitants et les commerces du quartier, grâce à un vaste système de grilles de capteurs censées recouvrir l'entièreté de la surface de Quayside.

Si, au début, le projet génère effectivement l'engouement auquel on s'attendrait dans le cas d'une révolution urbaine basée sur les toutes nouvelles avancées technologiques, plusieurs frictions et problèmes ont entravé les desseins de Sidewalk Labs jusqu'à ce que, en mai 2020, le PDG de

639 « Waterfront Home », <https://waterfronttoronto.ca/nbe/portal/waterfront/Home>, consulté le 28/08/2020.

640 Sidewalk Toronto, « Home », *Sidewalk Toronto*, <https://www.sidewalktoronto.ca/>, consulté le 28/08/2020.

l'entreprise annonce la fermeture du projet torontois⁶⁴¹, en raison notamment de la difficile situation immobilière de la ville ontarienne liée, entre autres, à l'éclosion de la pandémie de COVID-19. Certes, le contexte socio-économique résultant de la pandémie n'est pas le meilleur pour les investissements conséquents que l'aménagement d'un quartier entier aurait demandés, mais au-delà de la motivation contingente apportée pour justifier la fermeture, *Sidewalk Toronto* avait déjà dû faire face à des problèmes dérivés des aspects structurels du plan de conquête de l'espace urbain de la part de Google⁶⁴². Sans prendre en compte l'amateurisme architectural qui était à la base de quelques éléments du projet lui-même,⁶⁴³ c'est plutôt la vision de la ville proposée par Sidewalk Labs qui s'est révélée être en tension avec celle des autres acteurs de l'aménagement urbain. Avant la fermeture de *Sidewalk Toronto*, en fait, plusieurs propositions avancées par Sidewalk Labs ont été critiquées ou même rejetées dans les rapports et les évaluations techniques effectuées par la ville de Toronto ou par l'agence Waterfront⁶⁴⁴. Parmi les différends relevant de l'urbanisme numérique⁶⁴⁵ que soulève *Sidewalk Toronto*, outre celles

641 Daniel L. Doctoroff, « Why We're No Longer Pursuing the Quayside Project and What's next for Sidewalk Labs », *Medium*, 2020, en ligne : <https://medium.com/sidewalk-talk/why-were-no-longer-pursuing-the-quayside-project-and-what-s-next-for-sidewalk-labs-9a61de3fee3a>, consulté le 28/08/2020.

642 Evgeny Morozov, « Google's Evil Plan... », *op. cit.* et Evgeny Morozov, « Google's Plan to revolutionise... », *op. cit.*

643 Christophe Leray, « À Toronto, le fiasco de la smart city de Sidewalk Labs ni smart ni city », 2020, en ligne : <https://chroniques-architecture.com/a-toronto-le-fiasco-de-la-smart-city-et-sidewalk-labs/>, consulté le 28/08/2020.

644 Nick Summers, « Toronto Rejects Some of Sidewalk Labs' Smart Neighborhood Ideas », *Engadget*, 2020, en ligne : <https://www.engadget.com/2020-02-21-sidewalk-quayside-waterfront-toronto-technical-evaluation.html>, consulté le 28/08/2020.

645 Le volet non-numérique de la raison urbanistique du projet de Google pose autant de problèmes : la taille du projet — initialement, Sidewalk Labs avait demandé un espace d'expérimentation de 77 hectares, pour en obtenir 5 tout en faisant bien comprendre que le seul espace de Quayside ne sera pas suffisant pour rentrer de l'investissement fait —, la probable gentrification du quartier, les conditions de vie des habitant·e·s — Google demande une réduction de la surface habitable de chaque logement du 7 % pour des raisons d'efficacité —, etc. Pour une critique de l'urbanisme de *Sidewalk Toronto*, voir l'article « À Toronto, le fiasco de la smart city ni smart ni city » de Christophe Leray, que nous avons déjà cité.

concernant le droit à la vie privée portée par les GAFAM⁶⁴⁶, problème endémique de nos sociétés occidentales, la question de la gestion des données numériques générées par les habitant·e·s de Quayside s'est avérée fort problématique et emblématique de la philosophie de Google. Dans un cadre plus général où Google essaie d'élargir son influence et de refaçonner à son gré la sphère publique par le biais de tentatives continues de pousser les limites de son action — Google avait demandé la création de plusieurs agences publiques dédiées pour soutenir le projet —, l'entreprise californienne en était rendue à demander la création d'un concept juridique inexistant au Canada, celui de « donnée urbaine » pour contourner les lois canadiennes à l'égard de la collecte de données⁶⁴⁷. Dans un contexte où la demande de consentement à l'exploitation des informations personnelles est problématique d'un point de vue logistique — comment demander aux joggeur·se·s leur consentement pour enregistrer leur trajet pendant qu'ils·elles sont en train de courir ? —, Google a essayé de se tailler une solution sur mesure pour pouvoir avoir accès à des données plus fluides, voire éphémères. Pour rendre l'opération plus acceptable d'un point de vue politique, Sidewalk Labs proposait l'institution d'un trust, appelé Urban Data Trust⁶⁴⁸, qui

646 À cet égard, il faut quand même souligner ici que *Sidewalk Toronto* atteint un niveau critique sans précédent : non seulement, dans le Quayside à la Google, il n'y a pas de zone sans surveillance numérique des citoyen·e·s — comme analysé par Ellen P. Goodman et Julia Powles dans leur article « Urbanism Under Google : Lessons from Sidewalk Toronto », « Urbanism Under Google: Lessons from Sidewalk Toronto », Rochester, NY, Social Science Research Network, 2019 —, mais la gestion qui a été imaginée par Google des données numériques pourrait avoir comme effet de restreindre le concept d'espace public et l'accès à celui-ci, comme l'affirme Natasha Tusikov dans « Sidewalk Toronto's Master Plan Raises Urgent Concerns about Data and Privacy », *The Conversation*, 2019, en ligne : <http://theconversation.com/sidewalk-torontos-master-plan-raises-urgent-concerns-about-data-and-privacy-121025>, consulté le 28/08/2020.

647 Au Canada, les collecteurs de données doivent obtenir un consentement explicite pour collecter et stocker les données générées par une activité numérique quelle qu'elle soit.

648 Voir le brouillon de proposition préparé par Sidewalk Labs et publié sur le site Internet de Waterfront, « Digital Governance Proposals for DSAP Consultation » à l'adresse https://waterfrontoronto.ca/nbe/wcm/connect/waterfront/41979265-8044-442a-9351-e28ef6c76d70/18.10.15_SWT_Draft+Proposals+Regarding+Data+Use+and+Governance.pdf?MOD=AJPERES, consulté le 28/08/2020.

devait avoir, dans les intentions de l'entreprise, un mandat lui donnant l'autorisation d'« approve and control the collection and use of, manage access to, and, potentially, store Urban Data originating in Quayside »⁶⁴⁹. La création d'un régime légal spécifique pour les données urbaines, qui fonctionne en parallèle et en dehors de la législation canadienne actuelle, et d'une entité à gouvernance mixte, publique et privée, chargée de gérer ces données aurait eu un résultat de deux ordres : Sidewalk Labs — et donc Google, ultimement — aurait eu droit à des déréglementations affectant en profondeur la centralité politique en faveur de celle purement économique et la propriété *de facto* de données générées par une partie de Toronto, en accomplissant ainsi le rêve d'un ancien président exécutif d'Alphabet lorsqu'il affirmait : « give us a city and put us in charge »⁶⁵⁰. Ainsi, à travers le contrôle sur les données numériques urbaines, Google sera en mesure de devenir un pouvoir spatial à part entière affectant à la fois l'urbanisme numérique et l'urbanisme physique, sans contrôle politique ou social et déplaçant sa raison d'être de « bring order to the Web » à l'espace, sorte de baron Haussmann 2.0 :

Le baron Haussmann, homme de cet État bonapartiste qui s'érige au-dessus de la société pour la traiter cyniquement comme le butin des luttes pour le pouvoir, le baron Haussmann remplace par de longues avenues les rues tortueuses mais vivantes, par des quartiers embourgeoisés les quartiers sordides mais animés. S'il perce des boulevards, s'il aménage des espaces vides, ce n'est pas pour la beauté des perspectives. C'est pour «peigner Paris avec les mitrailleuses». [...] Les vides ont un sens : ils disent haut et fort la gloire et la puissance de l'État qui les aménage, la violence qui peut s'y déployer⁶⁵¹.

Sidewalk Toronto n'est que l'exemple le plus éclatant de cette tendance des GAFAM à s'emparer

649 *Ibidem*, p. 13.

650 Molly Sauter, « Google's Guinea-Pig City », *op. cit.*

651 Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, *op. cit.*, p. 13.

de l'espace public à travers un leurre qui promet plus de services, des services plus efficaces, des services de moins en moins chers, etc. Le point central, très bien compris par Google, c'est qu'aujourd'hui, celui qui contrôle les données urbaines contrôle non seulement un capital économique et social, mais l'aménagement de la ville à part entière.

À cet égard, Christian Andersen et Soren Pold, dans *The Metainterface. The Art of Platform, Cities, and Cloud*, ont analysé la manière dont la culture numérique a transformé et transforme encore la gestion de la ville, l'aménagement urbain et la production de l'espace citadin. En partant du constat que la ville est un espace de sémiotisation complexe — composé de langage, images, sons, places, etc. —, ils affirment que

[i]f the metainterface of the smartphone or the new urban screens can open up for spatial process of signification, it is because the city is a discursive site. [...] if the control of language is a control of space, it is because there exists a fundamental linkage between language and the spatial demarcation of territories⁶⁵².

Dans cette perspective, le langage est un phénomène territorial qui crée des réalités et si la ville « functions as language, it functions as an interface where signification always relate to a textual organization and the reader's own configuration. It relates to a scripting of space that takes place at a material level of organization, infrastructure, and architecture⁶⁵³ ».

La notion de *scripting space*, qu'Andersen et Pold reprennent de Norman Klein, nous semble particulièrement pertinente pour penser de manière critique la ville numérique ; non seulement parce qu'elle permet d'aborder les données informatiques comme une matérialité à part entière

652 Christian Ulrik Andersen et Søren Bro Pold, *The Metainterface. The Art of Platform, Cities, and Clouds*, Cambridge, Mass. — London, The MIT Press, 2018, p. 86.

653 *Ibidem*, p. 90.

ayant un impact sur la ville, mais aussi parce qu'elle nous pousse à observer la narration *mainstream* qui est faite de la ville intelligente. Si dans cette vision, les données sont légères et dans le nuage, lorsqu'on pense l'hybridation entre espace physique et espace numérique, l'on doit reconnaître au contraire que les données produites dans et par la ville, ont une rétroaction dans et sur la ville. De plus, comme le suggèrent Andersen et Pold

the meaning of scripts is established in the performance of the script, and not in the coded, incomprehensible instruction itself. [...] Writing the city, by reading the city, is what defines the pleasure of moving about and interacting with places and people. [...] The power, however, rests with whoever is able to control the distribution of meaning, or in Klein's terms, the scripting of absence⁶⁵⁴.

Déjouer la vision commerciale des données urbaines est donc nécessaire pour comprendre que ces données ne sont pas juste une couche superposée à la prétendue ville réelle — par exemple des strates d'information sur des monuments ou les applications pour dessiner des graffiti sur les murs des églises, mais qu'elles participent à l'écriture, numérique et non-numérique, de la ville : « media technologies not only alter the signification and symbolism of cities but also affect the ways cities are organized and configured by their inhabitants: they alter their interfaces »⁶⁵⁵.

Si les nouvelles centralités profitent de ce qu'Andersen et Pold qualifient de « contemporary interface culture », à savoir d'une situation « where the computer's interface seemingly both becomes omnipresent and invisible, and where it at once is embedded in everyday objects and characterized by hidden exchanges of information between object »⁶⁵⁶, exposer la présence d'un

654 *Ibidem*, p. 91.

655 *Ibidem*, p. 93.

656 *Ibidem*, p. 5.

code scriptural derrière la construction de la ville numérique devient donc une question éminemment politique et culturelle, au sens large.

À cet égard, l'œuvre *Los ojos del Mundo / The World's Eyes*⁶⁵⁷ [Fig. 27], conçue par Fabien Girardin au sein du *Senseable City Lab* du MIT et exposé au musée de design de Barcelone, constitue un cas d'étude particulièrement intéressant. Dans cette œuvre, Girardin tire profit de la structure ouverte — publique ? — de la plateforme de partage et diffusion de photos Flickr pour construire une visualisation cartographique des photos de plusieurs villes (Florence, New York, Barcelone et Rome) — prises à la fois par les touristes et par les habitants et ensuite partagées publiquement par l'intermédiaire de la plateforme — afin de découvrir les différentes typologies de mobilité citadine — flux de touristes, déplacements en taxi ou à vélo, horaires de majeure affluence dans les musées, etc. — et ainsi mesurer leur impact sur l'aménagement de la ville et affiner des outils et des stratégies pour la gestion urbaine quotidienne. Le travail de Girardin, dans le cadre de notre argumentation, nous permet d'interroger quelques enjeux de l'utilisation des données numériques dans le domaine de l'urbanisme. Notamment, le premier enjeu que l'on peut soulever concerne leur fonctionnement. L'œuvre utilise l'API⁶⁵⁸ de Flickr afin de repérer les données de géolocalisation des photos mises en ligne par les utilisateurs de la plateforme. Si les photos appartiennent à leurs auteurs — bien que dans le passé la plateforme ait vendu des photos sous licence Creative Commons commerciale sans payer les auteurs, pratique légale, mais assez douteuse —, à qui appartiennent les données liées aux photos, ces mêmes données utilisées pour

657 Fabien Girardin, *Los ojos del Mundo / The World's Eyes*, installation vidéo, 8:45, 2008. Je remercie l'auteur pour m'avoir permis d'avoir accès à son travail.

658 Pour une vision d'ensemble de ce qu'est une API et de son fonctionnement, voir « Interface de programmation », *Wikipédia*, mai 2020, en ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Interface_de_programmation&oldid=170438076, consulté le 28/08/2020.

créer les cartes et les visualisations de *The World's Eyes* ? À qui appartiennent les données générées lors de l'utilisation d'un service qui touche à la sphère publique ? Intégrées dans un circuit qui en permet l'exploitation par les API, ces données sont certes ouvertes, mais pas publiques : même si tout un chacun peut en profiter, les limites et les modalités de cette utilisation sont décidées par un acteur privé — dans ce cas-ci Flickr, dans le cas de *Sidewalk Toronto*, l'Urban Data Trust proposé par Google. Ainsi une première tension se dessine-t-elle entre la ville numérique ouverte et la ville numérique publique, ou pour le dire avec Andersen et Pold :

“[o]pening the city” has in this sense become a mantra, not only for the artistic use of information technologies, but for urban entrepreneurship and innovation, too. In this sense, the ideals of openness also seem far from the ideals of freedom. [...] Or rather, the open and free express two writerly approaches to the urban metainterface that are similar and yet fundamentally different⁶⁵⁹.

Ce problème en appelle un autre, qui touche à la gouvernance des données urbaines et qui s'exprime à travers la question des licences : comment la culture du partage et du libre accès typique de notre ère numérique affecte-t-elle la production, la diffusion et la légitimation des contenus générés par les usagers ? L'on a vu que Flickr, en s'appuyant sur des lacunes dans les licences Creative Commons a pu s'approprier des contenus produits par les utilisateurs. Et encore, qu'en est-il des données produites par des entités publiques, par exemple celles de la STM, la compagnie qui gère le transport public montréalais, qui sont réintégréées dans des services privés comme Transit ou Google Maps ? De la proposition de nationaliser les données, en en rendant publique la gestion, à la création de licences juridiques de plus en plus adaptées au

659 Christian Ulrik Andersen et Søren Bro Pold, *The Metainterface*, *op. cit.*, p. 113.

contexte contemporain, en passant pour le développement de logiciels et services qui redonnent à l'utilisateur le choix sur la façon de gérer ses propres données, la ville doit commencer à se poser la question de la gouvernance publique de son infrastructure numérique.

Dans son article, « Le profil : une rhétorique dispositive »⁶⁶⁰, Louise Merzeau réfléchit à la question des données numériques — et à leur positionnement au sein d'une perspective plus globale de l'identité numérique — en proposant une interprétation spatiale du profil numérique basée sur deux conceptions en opposition : le profil numérique comme *khōros* ou *topos*. « Le *topos*, comme le *locus* latin (“région, lieu, endroit, tombeau”) sert à localiser, fixer, circonscrire. Le *khōros* (“lieu où l'on danse”) renvoie quant à lui à un champ qui se donne à traverser et qui appelle une chorégraphie »⁶⁶¹. Cette distinction permet à Merzeau d'en établir une seconde : celle entre la raison algorithmique et la dynamique profilaire, qui renvoient toutes deux à différentes façons d'interpréter les activités de l'internaute — et, en ce qui nous intéresse, des citoyen·e·s. Si l'on considère l'activité d'un individu sur le web seulement comme un ensemble de traces exploitables de la part des entreprises privées, on est, selon Louise Merzeau, dans la logique de la raison algorithmique et l'on se situe donc dans le *topos*, dans l'e-réputation ; à l'inverse, on peut penser le profil numérique comme une occasion donnée à un individu de créer son propre espace, à travers la navigation sur le web : « à chaque enregistrement d'une donnée profilaire, ce n'est pas seulement le récit de soi qui évolue, mais le monde environnant qui se déforme⁶⁶² ». Le profil est une identité qui construit son espace en se construisant elle-même : le numérique

660 Louise Merzeau, « Le profil : une rhétorique dispositive », *op. cit.*

661 *Ibidem.*

662 *Ibidem.*

littéraire est, dans cette perspective, l'ensemble des pratiques et des outils dont un individu dispose pour créer son propre profil afin de construire le milieu spatial numérique qui l'enveloppe et l'entoure.

On retrouve la même dynamique spatiale qui est à la base de la pensée profilaire de Merzeau dans l'œuvre de Girardin. Le chercheur-praticien articule, quant à lui, cette opposition entre topos et khoros, en l'appliquant aux traces numériques laissées par les voyageurs des villes. D'une part, il parle d'empreintes passives — le profilage effectué par les points d'accès ou par les données géolocalisées — pour souligner la possibilité d'une surdétermination de l'identité personnelle. D'autre part, il ouvre une piste pour repenser cette dynamique : les empreintes actives, celles laissées volontairement par les usagers, permettent de construire une image de la ville en dehors de toute contrainte sociopolitique. Il s'agit là, à notre avis, d'une distinction fondamentale lorsque l'on aborde la question des données urbaines du point de vue non seulement urbanistique ou d'aménagement de la ville, mais aussi de l'identité de nos espaces contemporains, hybrides et géolocalisés. En distinguant empreintes numériques actives et empreintes passives, en fait, Girardin introduit une problématique dont les répercussions dépassent largement la simple intentionnalité individuelle — une personne qui téléverse une photo géolocalisée sur Flickr ou sur une autre plateforme — et le niveau de la perception spatiale. *Los ojos del mundo / The World's Eyes* ouvre une voie vers la réflexion sur la conscience spatiale géolocalisée à travers la complexification de la tension entre public et privé, du point de vue non seulement urbanistique, mais aussi politique. La captation et l'exploitation des données générées de façon involontaire, par exemple lors de l'utilisation d'un réseau wifi public comme cela arrive très souvent dans nos villes, met en danger non seulement la vie privée,

mais aussi, et surtout, l'existence même d'un espace public, commun et non-propriétaire : lorsque les données qui sont à la base des processus qui façonnent la ville, qui en règlent les flux de biens, de personnes, d'objets et d'informations et qui en dirigent les mobilités deviennent de plus en plus l'apanage d'entreprises privées, la sphère publico-politique se rétrécit au fur et à mesure.

Ce processus d'appropriation de la sphère publique et de l'espace contemporain mis en œuvre par des acteurs privés n'affecte pas « seulement » les villes et les environnements dans lesquels les êtres humains évoluent, mais aussi, plus largement, l'imaginaire global de l'espace contemporain, l'image du monde, bref : la conscience spatiale en tant que telle. Dans la section suivante, nous allons regarder de près des œuvres qui contestent la « privatisation » de l'imaginaire spatial en pointant du doigt les failles que le discours technocentré porte sur la géolocalisation comme forme spatiale contemporaine.

4.2.4 *Laisse venir* et les autres. Du pouvoir des oligoptiques⁶⁶³.

Dans un essai intitulé « L'époque des conceptions du monde⁶⁶⁴ », Martin Heidegger articule le rapport entre métaphysique, technique et pensée épocale à l'aune de la notion de conception du monde, en allemand *Weltbild*, que le philosophe oriente dans une perspective éminemment visuelle lorsqu'il pose la question : « [q]u'est-ce que cela — une “conception du monde” ? »

663 Cette partie doit beaucoup aux discussions que j'ai eues avec Christelle Proulx ainsi qu'aux différentes occasions où j'ai eu le plaisir de penser avec elle, notamment lors de la conférence « Post-Weltbild : Cartographier le monde après le numérique », conférence de clôture du Colloque des étudiant·e·s du séminaire HAR 6150 – La photographie en question, Université de Montréal, 2018.

664 Martin Heidegger, « L'époque des conceptions du monde », dans *Chemins qui ne pas mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 2001, version numérique non paginée.

Apparemment une image du monde. Mais que signifie ici monde ? Et que signifie image ?⁶⁶⁵ »

Alors que « monde » indique l'étant dans sa totalité, c'est-à-dire l'ensemble de toutes les choses qui existent, le mot « image » acquiert une profondeur considérable dans l'enquête philosophique ayant pour but de repérer l'essence métaphysique de la Modernité menée par Heidegger. Au-delà de la signification immédiate, et très basilaire, voire anodine, de reproduction de quelque chose — « [u]n *Weltbild* serait alors comme un tableau de l'étant dans sa totalité⁶⁶⁶ » —, le philosophe allemand nous amène à voir dans l'idée de *Weltbild* une figure épistémique qui distingue la Modernité de l'Antiquité. Plus qu'un objet, une attitude : la possibilité d'envisager un monde comme image. Il y a là une posture mentale humaine qui se révèle selon Heidegger comme une posture dans laquelle l'élément le plus important n'est pas l'image du monde, mais la relation que les êtres humains entretiennent avec cette forme de connaissance :

nous le [le monde] tenions devant nous, en tout ce qui relève de lui, en tout ce en quoi il consiste, comme système. [...] Là où le Monde devient image conçue, la totalité de l'étant est comprise et fixée comme ce sur quoi l'homme peut s'orienter, comme ce qu'il veut par conséquent amener et avoir devant soi, aspirant ainsi à l'arrêter, dans un sens décisif, en une représentation⁶⁶⁷.

Plus que d'imaginer le monde, il est donc question ici d'en manier l'image. C'est ainsi selon Heidegger que les êtres humains occidentaux se sont institués en tant que sujets, au sens contemporain du mot que les Anciens ne connaissaient pas : ce processus de subjectivation, qui va de pair avec la réduction du Monde à une image maniable, est ce qui « caractérise et distingue

665 *Ibidem.*

666 *Ibidem.*

667 *Ibidem.*

le règne des Temps Modernes⁶⁶⁸ », voire il est

[l]e processus fondamental des Temps Modernes, [à savoir] la conquête du monde en tant qu'image conçue. Le mot image signifie maintenant la configuration de la production représentante. En celle-ci, l'homme lutte pour la situation lui permettant d'être l'étant qui donne la mesure à tout étant et arrête toutes les normes⁶⁶⁹.

Or, selon Heidegger, le fait que les êtres humains deviennent la mesure de tout étant au sens moderne n'a pas la même signification que ce que Protagoras aurait pu donner à cette expression, car, entre temps, de la métaphysique des Anciens à la métaphysique des Modernes, la technique mécanisée est intervenue pour tout bouleverser — elle a même remplacé la métaphysique comme phénomène caractérisant une époque :

[u]n phénomène essentiel des Temps Modernes est la science. Un phénomène non moins important quant à son ordre essentiel est la technique mécanisée [...] [qui] reste jusqu'ici le prolongement le plus visible de l'essence de la technique moderne, laquelle est identique à l'essence de la métaphysique moderne⁶⁷⁰.

La perspective heideggerienne sur la technique et sur la science contemporaine, qui n'est pas exempte de problèmes, notamment l'approche réactionnaire idéalisant une science Ancienne allant de pair avec l'essence humaine⁶⁷¹, peut être cependant mobilisée pour réfléchir à

668 *Ibidem*.

669 *Ibidem*.

670 *Ibidem*.

671 Il va sans dire que nous reprenons ici la réflexion développée par Heidegger dans « L'époque des conceptions du monde » à des fins heuristiques nous permettant de mieux faire ressortir le lien qui unit technique et conscience spatiale — comme nous avons fait pour la typologie spatiale de Foucault dans le premier chapitre — et non parce que nous endossons la vision heideggerienne de la technique, qui est quelque peu datée et idéologique. À ce propos voir Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 2012, *L'individuation à la lumière des notions de formes et d'information*, Paris, Jérôme Millon, 2005, Bernard Stiegler, *La Technique et le Temps*, 3 tomes, Paris, Galilée, 1994-2001 et, plus en général, toute la réflexion de Bruno Latour qui est traversée par le questionnement sur la technique.

l'entreprise d'appropriation de l'espace contemporain que les acteurs privés sont en train de déployer.

S'appuyant sur une vision mathématique de l'espace, basée sur la valeur incontestable de la précision des coordonnées géographiques, sur l'efficacité technologique des services offerts, sur la vitesse et la personnalisation de l'information taillée, profilée et proposée à l'avance, les acteurs privés, Google *in primis*, ont su profiter de la géolocalisation mieux que toute autre instance et proposer une vision de l'espace contemporain qui n'est pas sans rappeler la construction idéologique d'une image du monde fondée sur sa maniabilité tel que dénoncée par Heidegger :

[t]ous les phénomènes doivent être déterminés d'avance comme grandeurs spatio-temporelles de mouvement, pour seulement pouvoir arriver à être représentés comme phénomènes naturels. Pareille détermination s'accomplit avec la mesure effectuée à l'aide du nombre et du calcul. Mais l'exploration mathématique de la nature n'est pas exacte parce qu'elle calcule avec précision ; elle est contrainte à calculer ainsi parce que la liaison à son secteur d'objectivité a le caractère de l'exactitude⁶⁷².

Ainsi, en nous situant dans le sillage des réflexions heideggeriennes à l'égard du concept de *Weltbild*, nous proposons de regarder la tentative d'appropriation de l'espace contemporain menée par les acteurs privés comme une réduction idéologique, consciente ou non, de la géolocalisation à un fait purement technologique pouvant produire une image du monde maniable par ces acteurs mêmes — une image qui est exploitable, commercialisable, profitable. La vision du monde portée par les GAFAM et les autres entreprises privées se caractérise par son côté idéologique qui nie la complexité culturelle du phénomène de la géolocalisation en faveur

672 *Ibidem*.

d'une vision purement mathématique où l'espace est aplati dans le quadrillage du territoire. En s'appuyant sur les malentendus et les discours courants qui entourent le numérique⁶⁷³, la privatisation de la géolocalisation est en train de nous faire plonger à nouveau dans les conceptions théorique pré-tournant spatial qui oblitéraient l'épaisseur sociale de l'espace, que Lefebvre avait durement critiquées⁶⁷⁴ et qu'on croyait abandonnées à la suite du tournant spatial. Cette tendance véhiculée par les GAFAM ne produit pas seulement un aplatissement de l'espace en tant que tel, mais également une uniformisation des valeurs, des visions et des politiques spatiales, qui n'est que la version mise à jour de la tentation métaphysique à la totalisation, ce que de Certeau décrivait déjà dans son rapport à l'espace et à la vision :

[ê]tre élevé au sommet du World Trade Center, c'est être enlevé à l'emprise de la ville. Le corps n'est plus enlacé par les rues qui le tournent et le retournent selon une loi anonyme. [...] Celui qui monte là-haut sort de la masse qui emporte et brasse en elle-même toute identité d'auteurs ou de spectateurs. Icare au-dessus de ces eaux, il peut ignorer les ruses de Dédale en des labyrinthes mobiles et sans fin. Son élévation le transfigure en voyeur. Elle le met à distance. Elle mue en un texte qu'on a devant soi, sous les yeux. [...] Elle permet de le lire, d'être un Œil solaire, un regard de dieu. Exaltation d'une pulsion scopique et gnostique. N'être que ce point voyant, c'est la fiction du savoir⁶⁷⁵.

En faisant écho aux réflexions développées par de Certeau, Bruno Latour, qui s'inspire également de Donna Haraway et des savoirs situés, applique cette idée de pulsion scopique pour parler du projet de Google Maps et de Google Street View tout en montrant les limites intrinsèques et les prétentions idéologiques⁶⁷⁶. Dans son texte *Paris, la ville invisible : le plasma*,

673 Cf. troisième chapitre.

674 Cf. premier chapitre.

675 Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, op. cit.*, p. 140.

676 Google Street View, Google Earth ou Google Maps ne sont évidemment pas les premières tentatives

le penseur français parle de la fabrication de la nouvelle image du monde par les services privés de géolocalisation comme de la création d'un géant panoptique global qui se base non seulement sur le principe classique de tout voir, mais aussi sur le principe de continuité totale, d'absence de fracture, faille, trou, imperfection, etc. La tentative de tout enregistrer pour tout montrer que Google met en œuvre se révèle pourtant, selon Latour, une pure illusion, celle du zoom :

[c]e qui est si trompeur dans l'illusion du zoom, c'est l'impression de continuité. La machine informatique, parce qu'elle peut si facilement faire tourner les pixels à toutes les échelles et relier entre elles les informations [...], permet de laisser croire qu'il existe entre toutes ces prises de vue un passage *sans solution de continuité*⁶⁷⁷.

Voilà le point central, l'enjeu principal de la bataille culturelle menée par Google : laisser croire que l'image du monde proposée par les entreprises est la seule possible, homogène, cohérente, objective, neutre, parfaitement maniable parce que sans défauts, toujours à portée de main. Cependant, selon Latour, la cartographie proposée par Google n'est pas moins partielle et incomplète que celle de toute autre instance spatiale, elle n'a pas pour but de représenter la réalité, mais de la vendre par l'intermédiaire des publicités ciblées : cet échange proposé par le panoptique contemporain entre vision et argent n'est rien de plus qu'un « peep show » pour reprendre l'expression tranchante du philosophe. En réalité, ce qui existe réellement n'est que la

d'épuiser la complexité du monde à travers sa domestication dans la représentation — on pourrait même pousser la critique à l'extrême et soutenir que toute tentative de cartographier est une violence à la complexité du monde. La même perspective d'enregistrement du monde avait d'ailleurs été mise à l'œuvre pour des fins artistiques dans les années 1960, notamment pour les lithographies qui composent l'œuvre *Every Building on the Sunset Strip* d'Ed Ruscha ou *You Will Soon Pass By* de N.E. Thing Co. Cependant, le projet de Google se démarque par son ampleur et par sa magnitude, comme l'indique Google lui-même lorsqu'elle annonce qu'en 2017 elle avait enregistré plus de 16 millions de kilomètres de photographies, « Google Earth », *Wikipédia*, octobre 2020, en ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Google_Earth&oldid=175900541, consulté le 30/11/2020.

677 Bruno Latour, « Paris, la ville invisible : le plasma », dans *Airs de Paris, 30 ans du Centre Pompidou*, Paris, ADGP, 2007, p. 2.

multiplicité et la pluralité incommensurables de l'ensemble, mais pas de la totalité, des points de vue singuliers qui composent l'identité d'une ville — en l'occurrence Paris — et de l'espace en général également, qui ne visent pas l'épuisement (de la totalité) mais plutôt la prolifération (des points de vue), bref : des oligoptiques, « étroites fenêtres qui permettent de se relier, par un certain nombre de conduits étroits, à quelques aspects seulement des êtres (humains et non-humains) dont l'ensemble compose la ville ⁶⁷⁸».

Ce n'est qu'à travers la prolifération des oligoptiques, des savoirs situés à la Haraway, qu'une véritable image de la ville peut se produire, chargée de sens et non insignifiante comme celle proposée par les panoptiques du zoom :

[c]e que vous voyez, c'est la ville, votre quartier, votre immeuble comme il était il y a quelques mois, quelques années, en tous cas à une autre saison, sous un autre éclairage, et d'après le plus improbable des points de vue — le moins informatif aussi : que vous importe de voir le toit de votre immeuble, êtes-vous poseur d'antennes ou ramoneurs de cheminées ? Le rafraîchissement des images se fait à des pas de temps bien trop grossiers pour que vous soyez en face d'autre chose que l'illusion de voir tout en direct — sans parler des pixels qui mutent rapidement en de gros carrés brunâtres dès que vous sortez des sentiers battus⁶⁷⁹.

Les oligoptiques sont fondamentaux non seulement dans la production de l'identité spatiale lorsque nous parlons d'une ville comme Paris et donc d'un espace particulier et spécifique — ce qui relève de la perception spatiale située —, mais ils jouent également un rôle dans l'établissement d'une conscience spatiale géolocalisée. Ils relèvent, selon Latour, de la politique au sens large, de la polis. En contrebalançant l'impulsion de Google à la totalité, ils créent des

678 *Ibidem*, p. 1-2.

679 *Ibidem*, p. 1.

manières différentes et autres de regarder les choses, les villes, les espaces : ils font pluralité, ils augmentent l'aération, pour reprendre le terme utilisé par Peter Sloterdijk et repris par Latour dans ce texte.

Pourquoi est-ce si important de "localiser" aussi obstinément les visions totalisantes sur Paris ? Pour une question d'atmosphère et de respiration, et donc, dirait Peter Sloterdijk, pour une grave question de *politique*. L'illusion du zoom, en géographie comme en sociologie, a ceci en effet de délétère qu'elle rend la vie en ville parfaitement irrespirable. Il n'y a *plus de place*, puisque tout est occupé par la transition sans raccord et sans solution de continuité entre les différentes échelles qui vont du tout aux parties ou des parties au tout. On a fait du remplissage. On étouffe. Il s'agit là, pour utiliser un mot savant, d'une question de *méréologie* : le rapport des parties au tout, c'est le privilège de la politique. Ce n'est pas à la géographie ni à la sociologie de le simplifier trop vite, en supposant le problème résolu et la totalité déjà connue, comme si Paris n'était qu'une image, simplement découpée, et qu'il n'y aurait plus qu'à réassembler. Ce rapport des parties au tout, du type puzzle, c'est la négation même de la politique⁶⁸⁰.

Le besoin de créer une atmosphère différente de celle proposée par les services privés de géolocalisation que Latour met en lumière est un sentiment partagé au niveau théorico-critique par de nombreux·se·s penseur·se·s, comme nous avons pu le voir dans les deux derniers chapitres, et par des praticien·ne·s aux pratiques diverses et variées qui ont intégré ce sentiment, de manière plus ou moins réfléchi et thématifiée, dans leurs travaux afin de critiquer les différentes facettes de la privatisation de la géolocalisation et de proposer de nouvelles façons d'imaginer cette dernière. À cet égard, parmi les nombreuses possibilités d'utilisation littéraire de la géolocalisation, dont une partie a été décrite dans le présent chapitre, il existe tout un filon d'œuvres dont le trait commun est de mettre au centre de leur démarche poétique l'exploitation,

680 *Ibidem*, p. 5-6.

le détournement ou la réappropriation du contenu visuel et narratif de Google Maps et Google Street View : ce que l'on pourrait appeler des oligoptiques littéraires ou esthétiques. Des œuvres comme *Laisse venir*⁶⁸¹ d'Anne Savelli et Pierre Ménard, *Postcards from Google Earth*⁶⁸² de Clement Valla, *Une traversée de Buffalo*⁶⁸³ de François Bon ou encore *9 eyes*⁶⁸⁴ de Jon Rafman sur lequel s'appuie d'ailleurs *Le tour du jour en 80 mondes*⁶⁸⁵, pour ne citer que les plus connues dans le monde anglophone et francophone, s'engagent à démystifier de l'intérieur, si l'on veut, l'image du monde googlienne, lisse et continue⁶⁸⁶, c'est-à-dire en utilisant comme matériau esthétique les images produites par les plateformes de la société américaine selon un principe d'exposition plus que d'intégration ou de modification. Alors que d'autres oligoptiques esthétiques comme le déjà cité *Map* d'Aram Bartholl, le travail de Cécile Portier ou la réactualisation d'une flânerie géolocalisée comme celle que Pierre Ménard mène à travers ses comptes Facebook, Instagram et Twitter, sans parler du projet *#dérives* lui-même, travaillent également la représentation de la géolocalisation et l'imaginaire à elle lié, la typologie d'oligooptiques dont nous parlons réduit l'intervention de l'auteur·rice au minimum. Dans ces cas, on ne fait presque rien de plus que de laisser parler les déformations, les déviations et les erreurs

681 Anne Savelli et Pierre Ménard, *Laisse Venir*, La Marelle, Marseille, 2015.

682 Clement Valla, « Postcards from Google Earth », en ligne : <http://www.postcards-from-google-earth.com/>, consulté le 30/11/2020.

683 François Bon, « Une traversée de Buffalo », *Le Tiers Livre*, 2013, en ligne : <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article3378>, consulté le 30/11/2020.

684 Jon Rafman, « 9 Eyes », *9 Eyes*, en ligne : <https://9-eyes.com/?og=1>, consulté le 30/11/2020.

685 « Le tour du jour en 80 mondes », en ligne : <https://letourdujour.tumblr.com/?og=1>, consulté le 30/11/2020.

686 Louise Drulhe reprend dans son projet *Atlas critique d'Internet* l'opposition conceptuelle que Deleuze et Guattari posaient entre lisse et strié dans *Mille Plateaux* pour décrire un des modes de fonctionnement d'Internet et du numérique en général. À cet égard, nous renvoyons à l'article que nous avons écrit avec Christelle Proulx sur l'œuvre de Drulhe « Cartographier les internets. "Atlas critique d'Internet" et diagrammatique sensible de l'espace numérique », *Captures*, Vol. 5 / 1, mai 2020.

de la plateforme elle-même, sorte de degré zéro de la représentation où l'on expose — dans le double sens de ce mot — Google en train de s'écrouler sous sa propre logique panoptique irréalisable. Impossible de tout enregistrer, de tout cartographier, de tout reproduire — exactement comme dans le vertige fou de la cartographie de l'empire borgésien.

Dans le travail pionnier *9 Eyes* [Fig. 27] commencé en 2008, soit un an après le lancement de Google Street View, l'artiste montréalais Jon Rafman problématise la perspective photographique et visuelle que Google met en place pour construire son image du monde. D'abord conçu comme un recueil en format PDF de captures d'écran provenant de la plateforme Google Street View sur le mode du catalogue d'exposition⁶⁸⁷, le projet a été poursuivi sur un *Tumblr* pour ensuite devenir un site à part entière, qui est encore actif, à l'heure où nous écrivons. Se positionnant d'entrée de jeu se positionnant dans le mimétisme du projet de l'entreprise californienne — le titre *9 Eyes* fait référence au nombre d'objectifs qu'avaient les premières versions des caméras montées sur les voitures de Google —, Rafman exploite la technologie de Google Street View ainsi que les codes visuels pour exposer l'absurdité, le ridicule et les failles de la pulsion scopique totalisante et totalitaire de Google. L'absence de commentaires, d'indications, de titres ou d'autres éléments à part les captures d'écran dans le travail de Rafman double de manière ironique et démasque la prétention à la neutralité de Google Street View, ainsi que le continuum simulé et artificiellement produit par le logiciel qui agence les photographies, les bâtiments, les voitures les personnes, les paysages et floute les visages humains pour produire une image du monde qui n'est que le simulacre, le fantôme et le fantasme

687 Jon Rafman, « A Collection of Google Street Views », *Conifer*, 2008. En ligne : https://conifer.rhizome.orgdespens/9-eyes/20090824071330/http://googlestreetviews.com:80/streetviews_rafman.pdf, consulté le 30/11/2020.

du monde réel. Les captures d'écran de *9 Eyes* mettent en évidence l'illusion de la continuité et permettent d'arrêter l'enregistrement du monde de manière à pouvoir l'observer et le thématiser dans sa pluralité intrinsèque⁶⁸⁸, nous rappelant ainsi qu'en dehors de la fiction googlienne le monde continue d'exister, bariolé, multiple et irréductible.

S'inscrivant dans le même sillage conceptuel et visuel, *Postcards From Google Earth*⁶⁸⁹ [Fig. 28] de l'artiste américain Clement Valla se livre au détournement d'un autre service géolocalisé de Google, Earth⁶⁹⁰, projet qui laisse peut-être le plus transparent la tendance scopique de l'entreprise californienne. Œil solaire, regard de Dieu, pour reprendre l'expression utilisée par de Certeau, ce logiciel permet l'exploration du globe terrestre depuis l'ordinateur avec une clarté de visualisation étonnante du zoom in et zoom out — dans certains endroits, on peut même distinguer les personnes sur les trottoirs⁶⁹¹. Tout en reprenant la philosophie de fond de Street View, de produire une illusion de continuum cartographique, mais en déplaçant plutôt le point focal du panoptique numérique de la rue vers le ciel, Google Earth pousse plus loin la réduction

688 Dans un post sur son profil Instagram, publié après les accusations d'inconduite sexuelle à l'égard de Jon Rafman, Saelan Twerdy propose une différente lecture de *9 Eyes*, sur lequel Twerdy avait déjà écrit, qui nous semble très pertinente mais qui sort de notre cadre interprétatif. Au lieu de confronter le travail de Rafman à l'idéologie de Google, Twerdy montre le caractère intrinsèquement occidental et colonial de l'imaginaire rafmanien qui « relies on a romanticized vision of the (white, male) artist as explorer, venturing into the “virgin” territory of the internet in order to seize the resources that lay there for the taking (in this case, images produced by Google’s mobile cameras) », Saelan Twerdy, « Sans titre », @saelantwerdy, 2020, en ligne : https://www.instagram.com/p/CC38moXg-dfH0o88L_-gHVZ2V8RILC5odkg1hM0/, consulté le 30/11/2020. Si le romantisme de l'œuvre de Rafman est indubitable — à cet égard, Alec Recinos parle carrément de sublime Alec Recinos, « Towards a Postinternet Sublime », *Rhizome*, 2018, en ligne : <http://rhizome.org/editorial/2018/jan/04/towards-a-post-internet-sublime/>, consulté le 30/11/2020. —, il nous semble que l'accusation de colonialisme et occidentalisme devrait également élargie à Google Street View. Je voudrais remercier Lisa Tronca d'avoir partagé ce post avec moi.

689 Clement Valla, *Postcards From Google Earth*, op. cit.

690 Pour une vision d'ensemble sur Google Earth, je renvoie à la page Wikipédia « Google Street View », *Wikipedia*, novembre 2020, en ligne : https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Google_Street_View&oldid=988209935, consulté le 30/11/2020.

691 *Ibidem*.

du monde à une image, dans le sens heideggerien du terme, également sur le plan technique, jusque dans son mode de fonctionnement. Combinant la photographie satellitaire, en deux dimensions, et la modélisation tridimensionnelle, Google Earth réussit à produire des images dont le référent spatial dans le monde n'a plus aucune importance, mais qui sont le résultat computationnel d'une production algorithmique visant le remplacement de la réalité non pas selon un principe ontologique de vérité, mais selon le principe technologique de l'efficacité, en se rapprochant ainsi du simulacre à la Baudrillard dont Google Earth partage le potentiel d'aliénation et de déréalisation⁶⁹². C'est en montrant le caractère aberrant, monstrueux, grotesque, inquiétant et anamorphique⁶⁹³ de certaines images produites par l'algorithme de collecte, d'assemblage et de présentation des images-monde de Google Earth que Valla expose l'idéologie panoptique et scopique de Google. Au lieu d'être des erreurs, des imprévus ou des exceptions à l'intérieur d'un projet visant à naturaliser la vision googlienne du monde, les cartes postales de Valla nous rappellent que l'espace de Google Earth est un produit, une construction artificielle qui n'entretient avec la réalité qu'un rapport idéologique d'aliénation et d'illusion :

I discovered strange moments where the illusion of a seamless representation of the Earth's surface seems to break down. At first, I thought they were glitches, or errors in the algorithm, but looking closer I realized the situation was actually more interesting — these images are not glitches. They are the absolute logical result of the system. They are an edge condition—an anomaly within the system, a nonstandard, an outlier, even, but not an error. These jarring moments expose how Google Earth works, focusing our attention on the software. They reveal a new model of representation: not through

692 Sans tenir compte des retombées politiques, sociales et économiques d'un logiciel qui vise à enregistrer tout lieu sur terre, même privé, militaire ou étatique, pour ensuite revendiquer la propriété de l'image obtenue ou qui exploite le travail des utilisateur·rice·s à travers des « appels à contributions » pour obtenir des photos d'endroits difficiles à atteindre.

693 Servanne Monjour, Marcello Vitali-Rosati et Gérard Wormser, « Le fait littéraire... », *op. cit.*

indexical photographs but through automated data collection from a myriad of different sources constantly updated and endlessly combined to create a seamless illusion; Google Earth is a database disguised as a photographic representation. These uncanny images focus our attention on that process itself, and the network of algorithms, computers, storage systems, automated cameras, maps, pilots, engineers, photographers, surveyors and map-makers that generate them⁶⁹⁴.

Alors que *9 Eyes* et *Postcards from Google* déploient leur charge critique et résistante par l'intermédiaire de la reprise presque transparente des codes visuels et des matériaux sémiotiques des plateformes qu'ils ciblent, d'autres projets issus du milieu littéraire travaillent à la réappropriation d'une géolocalisation imaginaire à travers l'intégration dans un cadre foncièrement poétique dans lequel les éléments glanés dans les différentes plateformes viennent s'ajouter à une contribution auctoriale plus marquée en vue du développement d'une esthétique géolocalisée plus structurée. Comme nous l'avons montré plus tôt dans ce chapitre, l'intégration et la réappropriation des codes typiques de la géolocalisation, souvent établis par le discours technologique et les entreprises privées, peuvent prendre plusieurs formes et varier largement selon l'auteur·rice, selon la visée de l'œuvre, selon l'affordance de la plateforme utilisée chaque fois, etc. au point qu'à l'intérieur de la même œuvre on peut assister à des formes de réappropriation différentes, comme dans l'exemple de la série *Arbres* de Gilles Bonnet dans laquelle il y a plusieurs formes sémiotiques de géolocalisation. Ici, nous allons nous concentrer sur le projet *Laisse venir* mené par les écrivain·e·s Anne Savelli et Pierre Ménard en raison de la continuité formelle que possède ce livre numérique avec les autres oligoptiques dont nous avons parlé jusqu'ici.

694 Clement Valla, *op. cit.*

Laisse venir est une œuvre remarquable, et cela sur plusieurs niveaux. D’abord, il s’agit d’un livre numérique qui profite des potentialités du numérique pour aller plus loin que le simple livre homothétique et ainsi proposer un mode de lecture ergodique⁶⁹⁵ [Fig. 29]. Organisé selon le principe de la carte routière — la thématique centrale du livre est le voyage, comme nous le verrons plus loin —, le livre influence d’entrée de jeu l’expérience du·de la lecteur·rice selon des structures spatiales, produisant ainsi une correspondance entre les voyages numériques et physiques des auteur·rice·s, l’espace physique français, l’espace numérique de la carte Google, l’espace métaphorique du livre et de la lecture elle-même créant ainsi un entrelacement spatial complexe où agissent plusieurs instances. Marcello Vitali-Rosati affirme à cet égard que

[c]ette lecture laisse entrevoir une multidimensionnalité de l’espace et du monde, qui procède de la superposition de différentes couches d’information, un peu comme dans le cas de la réalité augmentée. Le trajet Paris-Marseille n’est pas simplement un territoire donné. Au contraire : il y a en effet un territoire, il y a ensuite une carte du territoire (Google map) qui le structure et lui donne un sens en le transformant en espace. Ensuite, il y a l’usage de la carte et le discours sur cette carte qui peuvent la détourner, modifier son sens — et donc changer l’espace. Il y a encore le discours sur le territoire, et les discours sur le discours — les récits, les expériences vécues et racontées, les discours de tous ceux qui ont dit quelque chose dans et sur ces espaces (discours parfois captés dans les textes de Pierre et Anne)⁶⁹⁶.

La complexité des plans de lecture du livre est augmentée par les caractéristiques de ce projet lui-même, car *Laisse venir* est également une œuvre foncièrement intertextuelle, qui renvoie à

695 Espen J. Aarseth, *Cybertext, op. cit.*

696 Marcello Vitali-Rosati, « Littérature numérique et production de l’espace. *Laisse venir* de Pierre Ménard et Anne Savelli », *Culture numérique*, Culture numérique, 2014, en ligne : <https://blog.sens-public.org/marcellovitalirosati/litterature-numerique-et-production-de-lespace-laisse-venir-de-pierre-menard-et-anne-savelli/>, consulté le 30/11/2020.

l'expérience littéraire menée par Julio Cortázar et Carol Dunlop en 1982 décrite dans le livre *Les autonautes de la cosmoroute*⁶⁹⁷. Alors qu'ils·elles se savaient atteint·e·s d'une maladie incurable, Dunlop et Cortázar s'embarquent dans un dernier voyage d'une durée d'un mois en se rendant de Paris à Marseille sans jamais sortir de l'autoroute pour en explorer les lieux avec la contrainte de visiter deux aires d'autoroute par jour. Dans *Laisse venir*, Ménard et Savelli se donnent pour objectif de refaire la même expérience d'exploration en l'adaptant à l'ère du numérique et de Google Street View. Ainsi, dans un premier moment, les deux auteurs·rice·s parcourent le trajet Paris-Marseille en choisissant chacun·e dix étapes significatives à effectuer et à explorer par le seul intermédiaire de la plateforme de Google. Ensuite, à la fin de cette exploration numérique, Ménard et Savelli se rendent physiquement à Marseille en train pour participer à une résidence d'écriture promue par la même maison d'édition qui publie le livre, La Marelle (qui est d'ailleurs la traduction française du titre d'un ouvrage célèbre de Cortázar, *Rayuela*). *Laisse venir* raconte donc l'histoire d'une trajectoire plurielle qui est celle des rapports entre littérature et espace, à travers le temps. Impossible de lire le récit du trajet hybride entre Paris et Marseille fait par Ménard et Savelli sans y voir en filigrane celui du voyage de Dunlop et Cortázar à la découverte des lieux liminaires autoroutiers qui deviennent enfin des lieux à part entière grâce à la signification littéraire que Dunlop et Cortázar leur donnent à travers la narration, selon un principe lynchien. De la même manière, l'espace narré par Ménard et Savelli, hybride sur trois plans (numérique, physique, discursif) se caractérise par le fait d'être un résidu de réalité résistant à l'intégration et à l'englobement dans le projet spatial totalisant de Google, par la friction qu'il oppose au caractère lisse de la représentation spatiale de l'entreprise californienne :

697 Carol Dunlop et Julio Cortázar, *Les autonautes de la cosmoroute, ou un voyage intemporel Paris-Marseille*, Paris, Gallimard, 2014.

alors que Street View assure la promotion de son dispositif immersif en promettant une expérience qui adhère au réel — cherchant à faire oublier le médium de la représentation — les écrivains vont plutôt chercher à se heurter à l'image, questionnant sans cesse sa (prétendue) transparence. En s'opposant à l'aspect objectivant de la carte en images de Google, Pierre Ménard et Anne Savelli proposent une tout autre conception de l'espace, redéfini en termes de temps, d'histoire, et surtout *des* histoires de ceux qui l'habitent. Ils dynamitent le certificat d'authenticité que l'on voudrait lui voir conférer (à tort) par la photographie, afin de lui réinjecter les récits et les discours qui composent le réel⁶⁹⁸.

Alors que des œuvres comme *9 Eyes* ou *Postcards from Google* participent à la tentative de contrer l'image du monde technologique de Google en exposant silencieusement ses failles et ses inconsistances, *Laisse venir* se démarque en essayant d'envisager un rôle actif de l'imaginaire dans la production et le façonnement d'une conscience spatiale de la géolocalisation. Comme c'était le cas pour les autres oligoptiques, et même avec *Laisse venir*, l'utilisation des captures d'écran de Google Street View a une fonction ironique qui met en lumière les bogues, les incongruités, les aberrations algorithmiques du regard computationnel que le logiciel porte sur le monde⁶⁹⁹. Cette démarche qui vise à contrer l'imaginaire googlien du monde est faite de manière très consciente par les écrivain·e·s lorsqu'il·elle·s pointent, par exemple, les trous noirs de la représentation cartographique du logiciel :

Je me souviens d'un article qui dénonçait l'empressement avec lequel Google avait supprimé les preuves de la collision de l'une de ses voitures avec une biche sur une route de l'état de New York aux États-Unis. Très vite, à la place des images où la biche était écrasée, se trouvait ce qui est communément nommé un *trou noir*. Depuis ce trou noir n'est plus visible, il a été remplacé par un renvoi automatique vers un autre lieu. Là où

698 Servanne Monjour, Marcello Vitali-Rosati et Gérard Wormser, « Le fait littéraire... », *op. cit.*

699 Pour une analyse plus détaillée de la fonction de la capture d'écran dans *Laisse venir*, nous renvoyons à l'article, déjà cité, de Servanne Monjour, Marcello Vitali-Rosati et Gérard Wormser.

avant nous avançons en ligne droite, à l'endroit où s'est déroulé l'incident, nous sommes renvoyés sur une route perpendiculaire. Impossible de continuer son chemin. Le trou noir a été effacé, comblé. Toutes traces éliminées. Ni vu, ni connu⁷⁰⁰.

Ou encore, les déformations des images provoquées par les montages photographiques ratés, particulièrement inquiétantes lorsqu'elles touchent à ces visages humains :

une déformation de l'image provoquée par la prise de vue en mouvement à 360° ou celle d'un visage le transformant soudain en monstre, l'apparition d'un fantôme (être à peine enregistré par la photographie dont il ne reste qu'une vague trace), un lieu inconnu, un endroit qui n'existe plus (ou plus comme nous l'avons connu (chantier de construction, déviation, *no man's land*, lieux détruits par une catastrophe naturelle ou un accident, rayés de la carte du jour au lendemain (de son image)), un endroit qui a changé dans l'image et la mémoire que nous en avons⁷⁰¹.

Au-delà de cette approche critique, dans le livre de Pierre Ménard et Anne Savelli, l'intervention esthétique des auteur·rice·s qui se manifeste à travers plusieurs modulations de la parole poétique — aphorisme, citation, intertextualité, écriture intime, description, poésie, récit, etc. — tissée aux images parfois étonnantes, parfois inquiétantes, parfois abstraites, parfois réalistes rend manifeste ce que Google Street View essaie de cacher : l'identité d'un lieu, sa signification, son existence même ne peuvent pas être produites ou déterminées par la seule technologie, par un collage bancal d'arrêts sur image ou par un triplet de coordonnées géographiques. Même à l'ère de la géolocalisation, où la technique semble jouer le rôle le plus important voire le seul dans la production de l'espace, *Laisse venir* nous rappelle ce que Kevin Lynch affirmait à propos de tout lieu : « [a]bove all, if the environment is visibly organized and sharply identified, then the

700 Anne Savelli et Pierre Ménard, *Laisse venir*, *op. cit.*

701 *Ibidem.*

citizen can inform it with his own meaning and connections. Then it will become a true *place*⁷⁰² », affirmation qui doit nous indiquer le chemin pour la reconsidération du rôle de l'art, de la poésie, de la littérature, bref de l'imaginaire dans la production de l'espace.

Cela est particulièrement évident dans le chapitre 15, par exemple, que Pierre Ménard consacre à la commune de Tournon–Saint-Martin. Alors que l'écrivain raconte ses vacances d'enfance dans le village, le rôle de l'imagerie numérique s'estompe face à la puissance mnémonique actualisante de la narration qui s'appuie sur les histoires d'hier pour donner une signification aux captures d'écran d'aujourd'hui, qui n'ont que peu de valeur, balayées du revers de la main par l'écrivain lui-même lorsqu'il affirme, en montrant une capture d'écran du paysage enneigé [Fig. 30] : « [l]'arrivée à Tournon–Saint-Martin par Tournon-Saint-Pierre, je n'en ai aucun souvenir. Nous ne passions jamais par là. Paysage d'hiver, c'est aussi l'inconnu pour moi, je n'y suis jamais venu en cette saison. J'y passais mes vacances d'été⁷⁰³ ».

Ou encore, dans ce(s) voyage(s) immobile(s) qui ont pour effet d'agencer la mémoire vécue sur un espace perçu à travers l'écran, le rappel du caractère numérique de l'expérience arrive soudainement à briser le fil du discours, le fil du cheminement Paris-Marseille, et à introduire un degré d'irréalité qui rompt, de manière contradictoire, avec l'illusion référentielle que, dans ce cas-ci, Anne Savelli entretient savamment avec son jeu de vues de train lors de son déplacement à Valras-Plage, au chapitre 17 [Fig. 31]. Pris dans notre suspension volontaire d'incrédulité, on dirait que lorsque Savelli nous rappelle, en passant, que le voyage en train qu'elle décrit n'est qu'une fiction :

702 Kevin Lynch, *The Image of the City*, op. cit., p. 92.

703 Anne Savelli et Pierre Ménard, *Laisse Venir*, op. cit.

[p]lus tard, le lendemain, de retour à Paris, dans l'immobilité ce sont les trains qui me traversent, peur soudaine qu'à Marseille, ville où je dois me rendre, en vrai, habiter et dormir, *en vrai*, ils m'usent le sommeil, m'envoient des ondes continues. Plage contre train, que peut-on faire ? Chercher⁷⁰⁴.

Avec ce « en vrai » mis en évidence par l'italique, nous sommes placés devant un paradoxe presque gênant : nous étions en train de croire davantage au *faux* voyage en train narré par Savelli qu'au *vrai* voyage numérique construit sur les captures d'écran, comme pour confirmer ce que nous savons, c'est-à-dire que le dispositif de Google Street View ne sonne pas faux par manque d'adhérence à la réalité, mais plutôt par manque de capacité d'affabulation.

Le manque de fascination, et de signification, que la cartographie numérique de Google montre à l'égard de notre rapport au plaisir presque enfantin du voyage, du déplacement et de l'exploration se manifeste également dans une autre structure affective qui donne une forte signification aux endroits où l'on habite ou où l'on a habité : l'amour. Lorsque Anne Savelli arrive à Asnières, au chapitre 5 [Fig. 32], c'est d'emblée un amour passé qui vient donner le ton à cette ville, au point d'en influencer l'identité elle-même jusque dans son toponyme : « [i]l y avait un homme que j'aimais, à Antony, je crois, ah non c'était Asnières. Est-ce qu'il y vit encore ?⁷⁰⁵ ». Il y a là, dans l'existence d'Antony, cet être mythologique à la fois homme et ville, un clivage, une craque, un gouffre impossible à combler dans la production an-affective de l'espace de Google et celle affective de la narration. Alors qu'Antony, cet homme toujours en mouvement qui accompagnera Anne Savelli dans son voyage jusqu'à Auxerre (chapitre 7) pour ensuite se transformer en Pierre Ménard à Dijon (chapitre 8), est un souvenir en mouvement dans

704 *Ibidem*.

705 *Ibidem*.

la mémoire de l'écrivaine, la plateforme numérique la pousse, à travers ses arrêts sur image, à ranger Antony dans une maison où mener une vie tranquille [Fig. 33] :

[e]t voici la maison d'en face. Si j'avais le désir d'une vie tranquille, oui je m'installerais (c'est le réverbère qui me décide), l'écouterais me dire ce qu'il voudrait de lui. Sur sa joue les nuits sans dormir, les fêtes et l'alcool j'imagine, ce n'était pas un homme rangé (alors pourquoi le ranger là, et moi, m'y caser de même ?) (qu'est-ce que c'est que ce désir de boîte ?). Il est impossible de vivre dans cette rue, Antony/Asnières, maison avec verdure, sapins, samedi calme, et pourtant *Traverse* m'intime sans le dire l'image⁷⁰⁶.

Et si Google Street View permet à tout un chacun de déplacer des petits bonhommes dans n'importe quel endroit sur une carte, les Antony de ce monde, même lorsqu'ils ne sont que des souvenirs narrés, se révèlent plus compliqués et ingérables, ils font résistance, ils ne se font pas trouver à la bonne adresse :

[r]echerche, moteur : le voici en photographie, il y a vingt ans, il y en a dix, six, deux. N'a même pas changé. Je l'installe dans cette maison blanche où il n'a aucune raison de se trouver (du reste, c'est Antony). Erreur 404 : il refuse d'y entrer. Pourtant, il y serait à l'aise, à la cave, pourrait faire vibrer les parois. Non, vraiment, tu ne veux pas ?⁷⁰⁷

Pourtant, comme le rappellent Savelli et Ménard tout au long de *Laisse venir*, l'espace, même à l'ère du numérique, n'est qu'une question de souvenirs, de regards, de personnes rencontrées en voyage, bref : d'affects qui donnent une signification aux espaces que nous parcourons, qui autrement ne seraient que des lieux qui passent sans laisser trace, car « Asnières, la ville réelle, ne m'envoie nulle part : nulle adresse, aucun nom. Mais son métier [d'Anthony], musique,

706 *Ibidem*.

707 *Ibidem*.

évident souvenir, oui⁷⁰⁸ ».

708 *Ibidem.*

Conclusion. Vers une conscience spatiale de la géolocalisation.

La notion d'oligoptique sur laquelle nous nous sommes arrêtés à la fin de ce chapitre, nous semble bien pouvoir fonctionner comme concept opératoire pour une géolocalisation autre que technocentrée, car elle répond de façon satisfaisante non seulement à tous les besoins épistémologiques que nous avons indiqués dans l'ensemble de notre thèse — nous développerons plus en profondeur ce point dans la conclusion générale de notre travail — mais aussi à la nécessité de repenser la manière dont nous avons construit notre vision de la géolocalisation, c'est-à-dire de l'espace à l'ère du numérique.

Le concept de corpus analyseur sur lequel notre argumentation s'articule nous a permis de déplacer le centre de l'analyse des œuvres en elles-mêmes vers l'ensemble des phénomènes que ces œuvres-ci mettent en lumière, problématisent, critiquent, détournent, produisent ou font remonter en surface — ce dernier verbe représentant un mouvement heuristique particulièrement important à l'époque où les discours commerciaux, marchands et technicistes procèdent par recouvrement idéologique de la complexité de la réalité. Cela nous a poussés, du moins espérons-nous, à ne pas enfermer notre analyse à l'intérieur d'un espace, celui de l'œuvre, qui a tendance à faire oublier parfois qu'un monde existe en dehors de lui. L'idée d'un corpus analyseur — ou révélateur, comme l'appellent Monjour, Vitali-Rosati et Wormser dans le sillage

de Pierre Ménard et Anne Savelli — nous a été utile également pour contrer une autre tendance problématique dans les études et les actions sur l’imaginaire et l’espace : la glorification acritique de la créativité comme solution à tout problème urbain, comme mis en évidence par Elsa Vivant dans son livre *Qu’est-ce que la ville créative ?*⁷⁰⁹, mais qui était déjà la cible critique des réflexions urbanistiques d’Henri Lefebvre⁷¹⁰.

Dans ce chapitre, nous avons plutôt essayé de réfléchir à la possibilité d’envisager un rôle médian, intermédiaire pour l’imaginaire dans la production de l’espace géolocalisé. Pour ce faire, il nous a fallu d’abord poser les fondements méthodologiques et épistémologiques pour l’étude d’un domaine relativement nouveau qui n’a par conséquent que peu d’outils théoriques et critiques. Afin de pallier ce manque, nous nous sommes brièvement tournés vers la courte histoire de la littérature numérique pour en comprendre les caractéristiques, les tendances et l’évolution. Cela nous a permis de commencer à mieux outiller notre réflexion, notamment en ce qui concerne les traits spécifiques de la littérature numérique de troisième génération, celle marquée par l’introduction des dispositifs mobiles dotés de connexion Internet haute vitesse et d’une technologie de géolocalisation. Le manque contingent de profondeur historique de ce domaine a fait en sorte que nous avons dû nous tourner vers d’autres disciplines et approches qui ont mis au centre de leurs intérêts la géolocalisation et les phénomènes qui lui sont liés. Ainsi,

709 Elsa Vivant, *Qu’est-ce que la ville créative ?*, *op. cit.*

710 Le cas de la « brooklynisation » des quartiers à la page est paradigmatique de la contre-appropriation capitaliste de la créativité et de l’esthétisation de l’espace qui mènent à des effets négatifs comme la gentrification. Pour un aperçu de ce phénomène, voir « Les dessous de la "Brooklynisation du monde" », *Greenroom*, 2015, en ligne : <https://www.greenroom.fr/82971-les-dessous-de-la-brooklynisation-du-monde/>, consulté le 30/11/2020, Thomas Saintourens, « Brooklynisation : décryptage d’un fantasme urbain », 2016, en ligne : <https://usbeketrica.com/fr/article/brooklynisation-decryptage-d-un-fantasme-urbain>, consulté le 30/11/2020, et Jean-Laurent Cassely, « Le brooklynisme tardif ou le stade hipster du capitalisme », *Slate.fr*, 2018, en ligne : <http://www.slate.fr/story/170415/brooklyn-nouvel-esprit-capitalisme-hipster>, consulté le 30/11/2020.

des études artistiques aux sciences de la communication en passant par la critique littéraire pré-numérique, nous avons pu nous confronter à des méthodes, des concepts et des théories qui ont enrichi notre argumentation, en nous donnant la possibilité d'ouvrir des pistes de recherche que nous espérons être fécondes et utiles au développement des études littéraires géolocalisées.

Ensuite, dans la deuxième partie de ce chapitre, nous avons appuyé notre thèse générale — l'imaginaire contribue activement et de manière spécifique à la production de l'espace — avec trois cas d'étude qui permettent de déconstruire le discours courant qui veut que le phénomène de la géolocalisation se résume à un fait éminemment technologique, discours qui reproduit les mêmes préjugés ayant caractérisé le tournant numérique. Alors que le chantier littéraire collaboratif *#dérive(s)* nous a montré, faisant écho aux mots de l'artiste Karlis Kalnins, que la géolocalisation est un enracinement dans l'espace beaucoup plus riche et complexe qu'un ensemble de coordonnées mathématiques et qu'un lieu est une construction de sens qui dépasse le quadrillage du territoire, la confrontation entre le projet d'urbanisme numérique *Sidewalk Toronto* et l'œuvre *The World's Eyes* de Fabien Girardin a transporté le différend entre les perspectives marchande et esthétique autour de la géolocalisation à un niveau sociopolitique. La tentative de monopoliser la vision de l'espace hybride contemporain telle que proposée par les entreprises privées comme Google a un effet majeur sur l'organisation sociopolitique de nos sociétés : sous le prétexte de rendre nos villes plus intelligentes, plus efficaces et plus fonctionnelles, les acteurs privés de l'urbanisme numérique sont en train de s'emparer des données urbaines numériques pour les exploiter à des fins économiques, ce qui a pour conséquence de restreindre la sphère publique contemporaine.

Derrière cette tentative d'appropriation socio-écono-numérique de la ville, Bruno Latour voit

une tendance épistémique plus générale, qui a trait à l'imposition d'une vision du monde — pour le dire avec les mots d'Heidegger, une image du monde — spécifique, ce que nous avons appelé une conscience spatiale. Contrant le projet de Google de s'imposer comme le panoptique contemporain, avec sa machine qui voit tout et enregistre tout, le philosophe français propose plutôt de relativiser la portée du regard googlien à celle d'un oligoptique, c'est-à-dire un point de vue parmi d'autres qui coexiste dans une multitude irréductible de perspectives sur l'espace qui peuvent varier fortement les unes des autres. Les œuvres artistiques *9 Eyes* et *Postcards from Google* nous le montrent très bien : le regard porté par Google sur le monde est loin d'avoir atteint la perfection de la carte de l'empire de Borgès — au contraire, sa vision computationnelle du monde est intrinsèquement faussée par l'idéologie scopique de la totalité. Alors que ces deux œuvres exposent les failles et les problèmes de la métaphysique visuelle de Google, *Laisse venir* de Pierre Ménard et Anne Savelli parachève la critique du modèle googlien de la géolocalisation entendue comme conception spatiale de la contemporanéité en l'ouvrant sur une proposition esthétique à part entière, comme nous l'argumenterons dans la conclusion de notre thèse.

Conclusion

Si l'art touche à la politique c'est parce qu'il opère un redécoupage de l'espace matériel et symbolique instituant un sensible commun, autrement dit une expérience esthétique et vitale *partagée*.

Evelyne Grossman, *Éloge de l'hypersensible*.

Prenant comme point de départ la réflexion de Michel Foucault selon laquelle l'histoire de l'espace humain consiste en trois macro-périodes fondamentales — localisation, étendue et emplacement —, notre parcours théorique nous a amenés à considérer la possibilité de l'existence d'une quatrième époque spatiale, celle contemporaine, dans laquelle l'espace, sous l'action de la numérisation plus générale de la société, se modifie en profondeur, bien au-delà d'une simple mutation qui cadrerait encore avec la tripartition foucauldienne. Dans cette conclusion, nous ferons d'abord un résumé des analyses qui nous ont amenés dans cette direction théorique pour ensuite discuter plus en profondeur des caractéristiques structurelles de cette nouvelle conception de l'espace.

Ainsi, dans le premier chapitre, la confrontation avec la tripartition épocale de Foucault nous a donné l'occasion de bâtir le cadre heuristique général dans lequel inscrire notre propre démarche. En appliquant la notion de dominante, telle que pensée par Roman Jakobson dans l'étude de la littérature, nous avons proposé de modifier les principes qui inspirent la typologie spatiale foucauldienne. Alors que dans le texte du philosophe français, chaque forme spatiale caractérise l'entièreté de son époque, nous suggérons plutôt qu'une forme spatiale donne son ton général à une ère sans pourtant la définir entièrement, car d'autres spatialités peuvent toujours persister et coexister, donnant lieu ainsi à une vision plus nuancée du rapport entre pluralité et historicisation de l'espace. La typologie foucauldienne, tempérée dans son rapport identitaire, nous donne quand

même une piste intéressante pour comprendre les caractéristiques de l'espace au vingtième siècle. En effet, lorsque nous le regardons de près, l'espace pré-contemporain — si notre hypothèse globale est confirmée, l'époque de l'emplacement est suivie par celle de la géolocalisation — se distingue des autres d'un point de vue pragmatique : il est le seul à être produit par l'action humaine proprement dite. Alors que la localisation indique un espace hiérarchique et ontologique organisé autour d'un principe métaphysique et que l'étendue désigne un espace-contenant abstrait, vide et mathématique, l'emplacement quant à lui est une forme spatiale qui dérive de l'agencement des relations que les éléments tissent entre eux. À partir de cette différence structurelle fondamentale entre ces trois formes de spatialité, nous avons proposé d'analyser plus en profondeur les caractéristiques de l'emplacement à l'aune de l'idée de production de l'espace en considérant un phénomène culturel marquant de la deuxième partie du vingtième siècle, le tournant spatial. L'origine et les limites de ce mouvement théorique des années 1960-1970 sont, comme nous l'avons montré dans le chapitre, difficiles à saisir. En effet, il regroupe une multitude de chercheur·euse·s issu·e·s de plusieurs domaines et milieux ; cependant, leurs travaux divers ont comme trait commun la réévaluation de la production de l'espace, c'est-à-dire la reconnaissance du rôle de l'action humaine ou non-humaine (étatique, sociale, politique, économique, etc.) dans le façonnement de l'espace. Le penseur qui a le plus réorienté les études spatiales dans cette direction et influencé la structuration du tournant spatial est sans doute Henri Lefebvre, avec son livre fondamental *La production de l'espace*, paru en 1974. Ses réflexions philosophiques et sociologiques sur l'espace en général et sur des espaces spécifiques, comme la ville ou les milieux ruraux, ont permis de mieux comprendre le rôle et l'impact des dimensions sociales et politiques dans la production de tout espace et ainsi ouvrir à

une reconsidération de la nature des espaces que nous habitons et des processus qui les façonnent. Si la pensée lefebvrienne a le mérite incontestable d'avoir tracé un chemin novateur pour les études spatiales en structurant un nouveau regard, elle a aussi eu l'inconvénient d'avoir transmis aux épigones un point problématique que nous considérons comme essentiel. En raison de sa formation marxiste, le philosophe français adopte vis-à-vis de l'imaginaire — les arts, la littérature, la dimension symbolique — une approche pour le moins réductrice : considéré comme un simple recouvrement de l'espace, l'imaginaire ne joue qu'un rôle secondaire dans le système de Lefebvre. Pour lui, la véritable production de l'espace passe par d'autres instances (comme la politique, l'économie, le social, l'urbanisme, etc.), l'imaginaire ne produisant quant à lui que des représentations de l'espace sans concrétude. Reproduisant à nouveau un jugement basé sur une hiérarchisation axiologique et ontologique des instances produisant l'espace, la pensée lefebvrienne transmet ce préjugé sur l'imaginaire à l'ensemble du tournant spatial, comme nous l'avons pu voir à travers la confrontation avec les perspectives de Fredric Jameson et Edward W. Soja, deux des plus importants représentants de ce mouvement théorique. Le parcours historico-comparatif que nous avons entamé dans le premier chapitre, qui nous a servi pour baliser notre cadre d'étude — à savoir l'espace en tant que produit-production —, nous a également amenés à nous poser deux questions centrales pour notre recherche : existe-t-il une production de l'espace qui n'évacue pas les instances symboliques et imaginaires ? Comment l'espace se structure-t-il après le tournant numérique ?

Le deuxième chapitre essaie de répondre à la première question grâce à une approche théorique double. D'un côté, nous avons discuté les travaux développés par des chercheur·se·s, des écrivain·e·s et des théoricien·ne·s qui ont traité de l'espace mais qui ne peuvent pas être

inséré·e·s à proprement parler dans le tournant spatial, n'ayant pas mis l'espace au centre de leur pensée. Ainsi, nous avons ouvert le chapitre en analysant la poétique de l'espace telle que la pense Gaston Bachelard, qui intègre l'imaginaire à la production du monde, mais qui en fait une instance agissant sur un plan plus intime et personnel que social. Cette limite de l'imaginaire bachelardien est ensuite dépassée par la conception de l'imaginaire chez les situationnistes, et plus précisément chez Guy Debord. Ce mouvement, se situant à la lisière entre théorie et pratique de l'intervention spatiale, montre clairement les potentialités de structuration sociopolitique, voire urbanistique, des pratiques symboliques, comme la psychogéographie et la dérive. Les intuitions situationnistes, moins rigoureuses que militantes, se voient confirmées et enracinées encore plus en profondeur dans la production spatiale par les réflexions de Kevin Lynch. Dans son ouvrage *The Image of the City*, l'architecte états-unien donne à voir, grâce à une enquête sociologique sur le terrain, une ville structurée autour des principes de la relationnalité et de l'imagibilité : alors que l'urbanisme, le politique, le social, l'économique façonnent certes l'identité d'une ville, l'apport de l'imaginaire s'avère tout aussi fondamental pour que les citoyen·ne·s habitent les espaces par l'intermédiaire d'une appropriation individuelle fondée sur la signification, à savoir le fait de donner un sens aux environnements. La pluralité des images de la ville — un·e habitant·e, une image personnelle —, que Lynch mentionne sans cependant s'y attarder, devient le pivot de la pensée urbaine et spatiale de Michel de Certeau qui articule le rapport entre unité et pluralité dans la relation dialectique qui s'instaure entre les tactiques et les stratégies. Alors que ces dernières produisent un espace rationnel, homogène, institutionnel, les tactiques sont des arts de faire déployés au quotidien par les individus qui habitent ces espaces. Dans cette démarche d'appropriation spatiale, les citoyen·e·s font exister leurs spatialités au-delà

et au-dessus de la simple dimension physico-matérielle tout en leur donnant une identité qui est le résultat d'une négociation entre plusieurs points de vue. La discussion de la notion de savoir situé telle que la présente Donna Haraway, bien que la chercheuse américaine l'applique au rapport épistémologique qui se crée entre objectivité et subjectivité dans les sciences, permet de concevoir le caractère foncièrement multiple de toute identité spatiale non comme un manque de stabilité mais plutôt comme une garantie de concrétude et de réalité. En refusant l'injonction idéologique de penser l'espace comme une entité unique et abstraite, la valorisation de la pluralité prônée par de Certeau et Haraway nous amène à accepter, reconsidérer et valoriser la complexité spatiale.

Après avoir organisé la première partie du deuxième chapitre sur l'exploration et la discussion d'autres manières de considérer l'imaginaire, ses traits et son rôle possible dans la production de l'espace, nous nous sommes posé la question de savoir si, au-delà de ses caractéristiques en elles-mêmes, l'imaginaire pouvait — et comment — participer sur le même plan que les autres instances à la structuration de l'espace. Pour ce faire, nous avons essayé d'intégrer l'imaginaire dans un modèle de production de l'espace suivant un principe autre que celui de Lefebvre : celui d'une équivalence ontologique entre les différents éléments. La modélisation spatiale qui nous paraît répondre le mieux à cette exigence méthodologique est celle développée par Carl Schmitt dans *Terre et mer*. Dans son ouvrage, le juriste allemand propose une production de l'espace reposant sur la participation égale de quatre instances : l'espace-milieu, la technique, les pouvoirs (économiques, sociaux, politiques, etc.) et l'imaginaire. La perspective schmittienne assigne d'entrée de jeu à l'espace un statut intrinsèquement relationnel et pluriel, en suivant ainsi la voie que nous avons ouverte dans la première partie. Cet espace relationnel et pluriel, que nous

qualifions de milieu, influence les êtres humains, leur vie et leurs actions, autant qu'il est influencé par eux, instituant ainsi une boucle pragmatique réursive dans laquelle tout élément agit sur les autres sans qu'aucun n'ait de primauté ontologique sur les autres. Nous retrouvons ce même type de dynamique à l'œuvre dans le rapport entre technique et pouvoirs d'un côté et espace de l'autre : comme nous l'avons montré dans le deuxième chapitre, tout espace agit sur le développement des techniques et sur la structuration des pouvoirs qui s'instancient sur lui, et de la même manière que toute technique et tout pouvoir contribuent au façonnement de l'espace par l'intermédiaire de leur action sur l'espace. Si, jusqu'ici, le modèle spatial schmittien reste somme toute fidèle à la vision de l'espace promue par le tournant spatial — l'espace comme produit social qui influence les actions humaines —, lorsque nous en arrivons à la considération du rôle de l'imaginaire, l'approche schmittienne se démarque de celle de Lefebvre. Alors que chez Lefebvre l'imaginaire est relégué à une dimension secondaire, chez Schmitt l'imaginaire acquiert un statut équivalent à celui octroyé aux autres instances et participe à part entière à la structuration de l'espace, selon la même dynamique réursive. Ainsi, l'imaginaire déploie son agentivité spatiale à travers trois modalités principales : représentation, perception et conscience spatiales. La première, la représentation spatiale, est l'expression symbolique du rapport entre êtres humains et espace : elle n'agit pas sur un niveau ontologique, mais plutôt phénoménologique. Cependant, son rôle n'est pas moins important dans la production d'un espace, car elle fournit les images, les mots, les idées — les représentations au sens large — d'un espace déjà donné permettant ainsi la transmission et la mise en commun des espaces particuliers, influençant de cette manière l'identité d'un espace par après-coup. La perception spatiale, quant à elle, est la première modalité d'action ontologique de l'imaginaire, car elle

consiste à ancrer les êtres humains dans un espace défini, spécifique et particulier à partir duquel ces derniers structurent leur existence spatiale. Comme le montre Schmitt, les êtres humains ne se bornent pas à habiter un espace particulier de manière neutre, insignifiante, mais ils saisissent les données spatiales brutes (comme les bâtiments, les éléments naturels, etc.) et les organisent à travers des schémas spatiaux symboliques qui leur donnent une signification, comme le montre Kevin Lynch, et donc une véritable identité. L'action ontologique de l'imaginaire peut aussi s'exercer non pas sur un espace spécifique mais sur l'espace en soi, c'est-à-dire sur la conscience spatiale. Déclinaison épocale par excellence, la conscience spatiale montre son fonctionnement à l'occasion des changements de paradigmes spatiaux majeurs, par exemple la découverte de l'Amérique : c'est l'image de la planète entière qui change, au-delà des reconfigurations de l'espace physique, c'est une nouvelle perception globale du monde en tant que totalité de l'espace qui se fraie un chemin dans la conscience des êtres humains — cela n'est pas seulement un nouveau continent qui s'ouvre aux êtres humains, mais bien un nouveau monde.

Ce parcours analytique, qui traverse diverses perspectives quant à l'imaginaire spatial nous a permis de montrer qu'une production discursive de l'espace est possible, que l'imaginaire s'intègre dans un modèle spatial concret et que cette production a des modalités précises que nous avons ensuite regroupées sous le concept de *placetelling*, néologisme résultant de la crase de *storytelling* et *placemaking*. Reprenant les caractéristiques de ces deux termes, ce concept que nous proposons se définit comme le processus de production de l'espace à travers la signification d'un espace relationnel, collectif, pluriel, social, culturel et narratif.

Enfin, la tentative théorique de notre troisième chapitre est de lier les réflexions que nous avons développées dans le deuxième à propos du rôle de l'imaginaire à l'autre question constituant la

problématique de ce travail : qu'en est-il de l'espace à l'ère du numérique ? Pour répondre à cette question, nous avons organisé ce troisième chapitre, consacré à l'analyse de l'espace numérique, en deux moments. D'abord, nous nous sommes penchés sur le tournant numérique en soi pour ensuite discuter des changements spatiaux engendrés par la numérisation de notre société contemporaine. Dans la première partie du chapitre, la confrontation avec les perspectives critico-théoriques de Pierre Lévy, de Milad Doueihi et de Marcello Vitali-Rosati avec sa théorie de l'éditorialisation nous a permis de nous positionner vis-à-vis de ce fait global qui touche à l'ensemble des phénomènes sociétaux. Alors que Pierre Lévy nous montre que la numérisation contemporaine n'est pas une rupture mais bien la dernière étape d'un processus culturel plus large d'hominisation, Milad Doueihi nous donne les outils théoriques pour concevoir le tournant numérique comme un moment de reconfiguration des structures humaines dans le signe de la continuité. Même si le numérique se définit comme une culture à part entière, qui engendre de nouvelles pratiques et de nouveaux phénomènes, cela ne se produit pas à travers une fracture absolue ou une révolution mais par micro-changements, reconfigurations, reprises et modifications de structures de longue durée. Partageant avec Lévy et Doueihi le point de vue culturaliste, car mettant de l'avant le caractère éminemment culturel plus que technologique du numérique, la théorie de l'éditorialisation telle que développée par Marcello Vitali-Rosati nous semble être celle qui permet le mieux de bâtir un passage analytique entre l'espace et le numérique. Se caractérisant par son intention d'être une théorie globale — une philosophie — du fait numérique, l'éditorialisation en saisit les structures formelles, qui s'avèrent particulièrement proches de celles de l'espace, telles que nous les avons décrites dans le deuxième chapitre. Processuel, performatif, ontologique, multiple et collectif, le monde numérique selon Vitali-

Rosati présente les mêmes caractéristiques que nous avons vues définir également l'espace dans notre perspective. Alliant la théorie de l'éditorialisation et le modèle spatial de Schmitt — qui, nous l'avons vu, peut s'appliquer également à une étude spatiale du monde numérique —, nous avons entamé dans la deuxième partie du troisième chapitre un parcours historico-critique de l'espace numérique. Cela nous a amenés à nous confronter d'abord à la première tentative de concevoir le numérique en tant qu'espace, ainsi que l'espace numérisé, c'est-à-dire le cyberspace. Inventée par l'écrivain de science-fiction William Gibson, cette notion, très à la mode dans les années 1980 et 1990, présente un problème ontologique majeur, dans notre perspective : elle sépare nettement l'espace dit réel de l'espace dit cyber et range ce dernier dans le domaine de l'irréalité, selon un préjugé à la longue tradition philosophique qui voit dans la représentation un simulacre, à savoir une forme ontologique dégradée. C'est avec la proposition théorique du géographe français Boris Beaudé que nous dépassons l'opposition onto-axiologique qui sépare espace numérique et espace physique pour aller vers une conception renouvelée de la spatialité numérique. Ainsi, s'appuyant sur la distinction issue de la discipline géographique entre territoire et espace, Beaudé propose de regarder Internet comme à un espace à part entière ayant ses propres structures et caractéristiques. Partant de la réflexion de Beaudé et des propositions d'Eric Gordon et Adriana de Souza e Silva, qui parlent d'un espace hybride, nous avons appliqué le modèle spatial de Schmitt afin de poser l'hypothèse que l'espace contemporain est une époque spatiale à part entière — que nous avons appelée l'époque de la géolocalisation. À travers une analyse qui reprend les quatre instances schmittiennes, nous avons analysé les reconfigurations que le numérique a engendrées pour l'espace-milieu, la technique et les pouvoirs. En raison de la place spécifique que l'imaginaire joue dans notre réflexion, nous avons

finalement consacré un chapitre entier à la discussion de la manière dont l'imaginaire spatial se modifie à notre époque.

La discussion de l'imaginaire spatial numérique a d'abord demandé qu'on aborde la problématique principale d'une étude esthétique de la géolocalisation, à savoir la relative nouveauté de ce domaine. Alors que la technologie du GPS, née dans un contexte militaire aux États-Unis et qui est à la base de la géolocalisation telle qu'on la conçoit aujourd'hui, a une histoire d'une cinquantaine d'années, ses applications littéraires et artistiques sont beaucoup plus récentes — ce n'est qu'en 2008 que cette technologie est devenue grand public grâce à son intégration dans les dispositifs mobiles. Dans un premier temps, le concept de corpus analyseur, développé et utilisé principalement en sociologie, nous a servi à jeter les fondations d'une approche moins centrée sur l'analyse endogène des œuvres de notre corpus et plus attentive aux enjeux, thèmes et problématiques que ces œuvres permettent de soulever, discuter et analyser. Notre approche méthodologique, innovante pour le domaine et rendue nécessaire par la nature particulière de notre sujet d'étude, nous a amenés à faire appel à ces disciplines qui ont traité de différents volets dans lesquels l'esthétique géolocalisée peut être divisée afin de construire un outillage critique et théorique pouvant répondre à la question des modes de reconfiguration de l'imaginaire spatial après le numérique. À travers une brève histoire de la littérature numérique, centrée sur le repérage des tendances et des caractéristiques de cette dernière, nous avons pu analyser les manières dont le numérique modifie la littérature : nouvelles pratiques d'écriture et de lecture, nouveaux modes de production, diffusion et légitimation des œuvres, impact des nouveaux supports d'écriture et lecture dans la production littéraire, par exemple. Ainsi, dans cette perspective, la diffusion massive des dispositifs mobiles dotés de géolocalisation et de

connexion Internet haute vitesse représente plus qu'une rupture, plus que la fin de la littérature — ce qui s'avère être un point de vue assez répandu, qui reproduit à nouveau le même préjugé qui frappe le virage numérique et que nous avons déconstruit dans le troisième chapitre. Cette diffusion représente plutôt une étape parmi d'autres dans la longue histoire des changements de modalité de la création littéraire. L'attention portée spécifiquement à ce que nous avons appelée, dans le sillage de Leonardo Flores, la troisième génération de la littérature numérique nous a permis de composer un premier outillage théorique et conceptuel pour pouvoir analyser la composante littéraire numérique de l'esthétique géolocalisée. À côté de cette discipline, centrale dans notre recherche, nous avons également eu recours à d'autres domaines tels que l'art contemporain, les études littéraires spatiales non-numériques et les sciences de l'information et de la communication afin de compléter notre trousse méthodo-analytique, en empruntant à chaque domaine les théories et les concepts qu'il a développés suite à la confrontation avec les différents aspects de la géolocalisation.

La deuxième partie du chapitre, qui procède du moment théorico-méthodologique, est consacrée à l'analyse des œuvres de notre corpus dans le but de dessiner un parcours qui explore la nature de l'imaginaire géolocalisé en s'inspirant, du point de vue formel, des trois facultés de l'imaginaire spatial selon Schmitt. Ainsi, le projet littéraire collaboratif montréalais *#dérive(s)*, qui nous montre aussi l'évolution de la littérature numérique de la deuxième génération, basée sur la forme du blog, à la troisième, fondée sur les dispositifs mobiles, permet de voir une première modalité de production de l'espace par un imaginaire spatial numérique géolocalisé, dans sa déclinaison de représentation spatiale. Alors que l'imaginaire contemporain de la géolocalisation est principalement technique et technologique — un système de coordonnées

géographiques et mathématiques —, la poétique spatiale de ce projet essaie de penser le fait d’être situé·e·s autrement. En optant consciemment pour une géolocalisation basée sur l’indétermination, grâce au détournement de la fonction des hashtags de la plateforme de microblogging Twitter, les auteur·rice·s de *#dérive(s)* promeuvent une poétique de la localisation, où les lieux constituent moins des repères spatiaux figés que des espaces vécus à travers la mise en récit et la mise en contexte symbolique. Ainsi, ce projet témoigne du rôle que les pratiques symboliques peuvent avoir dans le façonnement de l’identité d’un lieu à travers la réappropriation poétique, le détournement, la construction d’un imaginaire spatial, même dans le cas d’une intervention esthétique qui se situe sur le niveau de la représentation spatiale. Alors que *#dérive(s)* nous a permis de mettre en lumière l’action que l’imaginaire spatial déploie par l’intermédiaire de l’appropriation sensible et poétique d’un lieu, la mise en regard de deux projets à la philosophie opposée mettant au centre la ville numérique ou intelligente, *The World’s Eyes* et *Sidewalk Toronto*, fait ressortir la dimension sociopolitique que l’imaginaire géolocalisé peut engendrer lorsqu’on se situe sur le niveau de la perception spatiale. *Sidewalk Toronto* est la tentative — avortée en raison de la pandémie de COVID-19⁷¹¹ — menée par Alphabet,

711 La pandémie de COVID-19 n’a pas bouleversé que les projets de Google, mais nos villes aussi. Dans cette thèse, nous réfléchissons aux changements spatiaux engendrés par le numérique en prenant comme cas paradigmatique le milieu urbain, en raison aussi des considérations développées par des géographes comme Michel Lussault et Boris Beaudé sur l’urbanisation et son rapport aux technologies de communication. En même temps, nous nous rendons compte qu’au cours de cette année — nous terminons ce travail en décembre 2020 — la pandémie a affecté en profondeur notre manière de vivre et habiter nos espaces urbains. La diffusion forcée du télétravail, qui permet de travailler depuis n’importe où, a rendu non plus pertinente la nécessité de vivre en ville pour y travailler et donné lieu à un nouveau retour à la campagne de la part des citoyen·e·s, parfois avec des frictions avec les gens qui y habitaient déjà et qui avaient d’autres rythmes de vie. La fermeture des commerces, des restaurants et des boutiques a vidé le paysage urbain : dans certains quartiers les voitures ont disparu et les piéton·ne·s aussi — ce qui n’est pas forcément négatif, pourrait-on argumenter — nous livrant à un nouveau tourisme intra-urbain, mais a également causé la montée en puissance des services de livraison à domicile, basés sur les services géolocalisés promus par les entreprises privées comme Uber ou Amazon — un des fléaux urbains contemporains, Airbnb, par contre, semble avoir perdu son emprise sur la ville, du moins jusqu’à ce moment. La distanciation sociale et l’interdiction de se rassembler nous ont poussé·e·s à déplacer nos espaces de vie — amitiés, amours, études, travail, etc. — sur

subsidaire de Google, d'étendre l'emprise de l'entreprise californienne à l'urbanisme numérique. Ce quartier intelligent au sein de la ville de Toronto devait être l'application urbaine des principes qui règlent l'action de Google : efficacité, personnalisation des services, exploitation commerciale des données numériques. Pourtant, derrière le discours d'innovation sociale et urbanistique porté par Google la réalité s'avère bien différente, comme le montrent des œuvres comme *The World's Eyes* de Fabien Girardin. Tirant profit du potentiel critique de l'imaginaire spatial, dû à sa nature intrinsèquement multiple, cette œuvre fend le discours unitaire de Google où l'aménagement numérique est pris en charge par un acteur privé — et un seul — doté de l'infrastructure technique, de la technologie et du savoir nécessaires pour exploiter les données numériques urbaines afin de montrer une manière différente de concevoir le rôle des pluralités sociales, citoyennes, politiques, etc. dans le processus de production de l'espace urbain. Faisant écho aux propos de Kevin Lynch selon lesquels habiter une ville est une question d'organisation des données environnementales en une image signifiante, *The World's Eyes* différencie empreintes numériques passives et actives, c'est-à-dire des données produites de manière inconsciente par les individus — lors des déplacements, par exemple, ou lorsqu'ils se connectent à des réseaux sans fil publics — et des données partagées volontairement et donc sous leur contrôle. *The World's Eyes* nous montre que les données numériques urbaines deviennent aujourd'hui un véritable élément urbain qui dépasse le simple niveau individuel et personnel. Les données numériques participent, au même titre que les infrastructures routières,

les réseaux et les plateformes numériques avec des conséquences sur la longue distance qu'on ne commence qu'à entrevoir après environ un an, et encore...

Bref, nous sommes conscients que cette thèse, commencée en 2016 et terminée en 2020, n'a pas pu se confronter au énième bouleversement de l'espace urbain — parlerons-nous dans les décennies suivantes d'un tournant pandémique ? — et que, dans dix ans, nos réflexions peuvent être démenties dans ou bien être encore valides — c'est tout de même le risque de vivre avec son temps.

les bâtiments, les espaces verts, etc., à l'aménagement de la ville, à la production de son identité et, par conséquent, à la perception spatiale, acquérant donc une dimension sociopolitique. La dernière œuvre de notre corpus, *Laisse venir* d'Anne Savelli et Pierre Ménard, a été l'occasion de discuter la manière dont l'imaginaire géolocalisé participe au développement de la conscience spatiale. Au moment où les services de géolocalisation privés tels que Google Street View ou Google Earth sont en train de façonner notre image globale du monde répondant à des principes utilitaristes et commerciaux inspirés du panoptique, des visions alternatives, que Bruno Latour appelle oligoptiques, mettent en lumière les trous, les failles, les défauts de cette image qui se voudrait lisse, homogène, unitaire, cohérente, efficace, maniable. À côté de travaux comme *9 Eyes* et *Postcards from Google Earth* qui ne dépassent pas le stade critique, *Laisse venir* s'engage dans la production d'une image du monde autre. Comme le montrent les deux écrivain·e·s français·e·s, même à l'époque numérique l'espace ne saurait se passer de l'apport des éléments affectifs, symboliques et imaginaires pour se produire : les sentiments, les émotions, la mémoire, les points de vue personnels et individuels, les narrations et les récits donnent leur contribution spécifique au façonnement de la perception d'un espace global.

Notre parcours théorique, qui de la périodisation des époques spatiales de Michel Foucault nous a amenés à la géolocalisation en passant par la modélisation de Carl Schmitt, nous permet, avec la notion d'oligoptique, de dresser une conclusion qui est une ouverture épistémique à de nouvelles pistes de recherche. Nous avons vu dans notre thèse que toute conception de l'espace, au sens schmittien, à savoir la conscience d'un espace unitaire comme organisation globale d'un monde, d'une société, d'une manière d'habiter et concevoir les lieux ne peut que se former lorsque cet espace est le résultat de l'agencement de quatre instances : espace-milieu, technique,

pouvoirs et imaginaire. La conception spatiale de la modernité, celle promue par les travaux des auteur·rice·s du tournant spatial, ne fait pas exception même si ce mouvement a, historiquement, relégué l’imaginaire dans un rôle secondaire. De fait, nous avons montré qu’en réalité, à l’emplacement — forme spatiale de la modernité — correspond un imaginaire spatial spécifique, qui assure une contribution à la production de l’espace. La géolocalisation qui serait dans cette optique la forme spatiale suivant l’emplacement — nous avons donc localisation, étendue, emplacement et finalement géolocalisation — possède son espace-milieu, ses techniques et ses pouvoirs ; nous l’avons vu. La reconfiguration globale de la société engendrée par le numérique à laquelle nous assistons depuis quelques décennies ne change pas tant la dynamique d’entrelacement qui caractérise l’espace-milieu, que nous avons qualifié de boucle récursive entre pratiques humaines et espace, mais produit plutôt ce que plusieurs chercheur·se·s appellent une hybridation de l’espace, qui touche aux structures ontologiques de ce dernier. Ainsi la lignée historique des espaces-milieux voit une nouvelle structure ontologique apparaître : après l’espace métaphysique de la localisation, l’espace mathématisé de l’étendue et l’espace relationnel de l’emplacement, nous vivons aujourd’hui dans un espace hybride où le numérique — l’information — a le même poids ontologique jadis réservé à l’ἀρχή ou à Dieu. Si auparavant l’information pouvait être séparée du monde — du moins d’un point de vue ontologique — aujourd’hui les deux ne le sont que théoriquement. Pour citer Luciano Floridi, aujourd’hui « what is real is informational and what is informational is real⁷¹² » ou, comme l’affirment Eric Gordon et Adriana de Souza e Silva, « [w]e don’t enter the web anymore; it is all around us⁷¹³ ».

712 Luciano Floridi, *The Fourth Revolution*, *op. cit.*, p. 48.

713 Eric Gordon et Adriana de Souza e Silva, *Net Locality*, *op. cit.*, p. 3.

Si l'espace géolocalisé est intimement informationnel, il va de soi que la technique acquiert un rôle considérable. Le numérique, « phénomène culturel impulsé par les adaptations sociales d'innovations technologiques⁷¹⁴ », ne peut exister sans que la technique devienne l'infrastructure ontologique sur laquelle les autres se basent pour apporter leur contribution au façonnement global du paradigme — avec des conséquences parfois problématiques. Ainsi, nous sommes devant une époque spatiale où la technique devient un élément très complexe et stratifié, en raison de sa nature double : d'une part intermédiaire, d'autre part actrice. Cette première caractéristique nous permet d'habiter un espace dorénavant fondamentalement technique où la pertinence ontologique de l'opposition entre artificiel et naturel — voire humain, comme l'affirment les post-humanistes — s'estompe, puisque nous assistons à une technicisation de la nature ou à une naturalisation de la technique. La deuxième caractéristique, quant à elle, a des effets divers sur lesquels il convient de s'attarder davantage. La prolifération massive de la technologie passe notamment par la diffusion des dispositifs mobiles qui changent notre rapport à l'espace : ils donnent à tout un chacun la possibilité et les moyens de contribuer directement à la production de l'espace, élargissant le rayon d'action et l'agentivité des individus. Dès lors, non seulement on peut parler d'une véritable production collective et collaborative de l'espace, mais aussi, et surtout, c'est un tout nouveau lien intime qui se tisse avec les lieux qu'on fréquente. La possibilité fournie par la technologie géolocalisée de manier, modifier et générer les informations faisant partie de l'environnement où l'on vit, d'avoir en main — c'est le cas de dire — les outils produisant l'espace dépasse le seul aspect technique pour s'ancrer dans l'affectif et le sensible, modifiant ainsi les modalités à travers lesquelles les individus donnent une signification à

714 Milad Doueïhi, *La grande conversion numérique*, op. cit., p. 17.

l'espace, comme le remarquait déjà Kevin Lynch.

Alors que la technique possède une importance centrale dans la production de l'espace géolocalisé, les acteurs qui l'exploitent et surtout ceux qui la maîtrisent détiennent un pouvoir spécifique — symbolique ou matériel. D'une part, et comme on l'a vu dans le paragraphe précédent, les individus se trouvent dans la position d'avoir un nouveau pouvoir dérivant de la négociation collective et collaborative afin de produire un espace essentiellement pluriel, comme le montre le cas paradigmatique de Wikipédia. Pourtant, au moment où l'on pourrait imaginer de nouvelles formes de démocratie participative numérique, la forme de pouvoir qui est en train de prendre le dessus dans le monde numérique s'avère être toute autre, diamétralement opposée. Le cas de Google, le plus puissant acteur des GAFAM, le témoigne parfaitement. Acteur économique et a-politique, Google profite de la nouvelle configuration spatiale où l'espace virtuel ouvert par le réseau Internet dépasse les territoires, avec leurs frontières et leurs pouvoirs étatiques, pour développer une forme d'autorité qui refusent la centralisation portée par l'État-nation : la concentration, qui favorise, entre autres, le passage d'un pouvoir plus politique à un pouvoir tendanciellement plus économique. S'appuyant sur son pouvoir économique et sa capacité à influencer et à structurer la quasi-totalité des pratiques numériques, Google peut se présenter, de fait, comme *le* Web en soi. Cette emprise de Google sur le monde numérique se transpose également dans le monde physique où l'entreprise californienne essaie d'imposer sa vision de l'espace et de le réduire à une notion unifiée et homogène. Le but de Google Maps n'est pas d'offrir aux individus un espace pluriel, mais de réduire ce dernier à une marchandise à travers l'extraction, la collecte et l'analyse des données numériques spatiales.

Finalement, la discussion de l'imaginaire géolocalisé, élément central dans notre réflexion, a pris

une ampleur considérable en raison des spécificités de ce sujet : peu thématé dans le domaine des études littéraires, nous avons dû préalablement bâtir le cadre méthodologique pour son analyse. Cela nous a permis de faire le point sur les avancées théoriques de la littérature numérique, en focalisant notre attention sur la troisième génération, et ainsi déceler les caractéristiques poétiques d'une littérature qui exploite les dispositifs mobiles, la géolocalisation et la connexion Internet haute vitesse. L'apport d'autres disciplines qui ont thématé la géolocalisation sous d'autres angles a ensuite complété notre approche esthétique. La mutualisation de la tripartition de l'action de l'imaginaire que Schmitt développe dans *Terre et mer* nous a permis de dessiner une ébauche d'une théorie de l'imaginaire géolocalisé, préalable à une étude plus vaste de cette question qui dépasse le cadre de notre thèse. La discussion des œuvres de notre corpus, choisies en raison de leur potentiel analyseur pour chaque niveau de l'imaginaire — représentation, perception, conscience —, a donné comme concept central celui d'oligoptique. Suivant la pensée de Gilles Deleuze et de Félix Guattari selon lesquels le propre de la philosophie est de créer de nouveaux concepts pour exprimer les nouveaux problèmes qu'elle doit aborder, nous posons l'hypothèse expérimentale que la notion d'oligoptique serait la clé de voûte de l'imaginaire géolocalisé pouvant résumer les réflexions ponctuelles que nous avons livrées dans cette thèse et pouvant synthétiser les caractéristiques de la géolocalisation en tant qu'époque spatiale. Les oligoptiques, comme l'imaginaire, produisent des espaces à travers leur pouvoir de signification — ils sont performatifs ; ils portent en eux les pluralités individuelles d'où ils découlent, à la manière des savoirs situés de Donna Haraway ; ils s'agent dans une multitude plurielle selon le principe de la prolifération et ils refusent la concentration ; ils sont relationnels, car aucun oligoptique ne peut aspirer à l'unicité ou à

l'universalité et ne peut que coexister à côté des autres ; ils sont sociaux et même politiques et ils s'opposent point par point à la totalisation uniformisante de Google qui est le risque majeur que court l'espace géolocalisé aujourd'hui ; ils sont des récits technologiques, car la technologie en est une condition de possibilité sans qu'elle en épuise l'identité, car ils prennent toute leur consistance dans la mise en récit des histoires qu'ils racontent ; ils sont des produits culturels, discursifs, esthétiques. Ainsi, les oligoptiques sont la figure conceptuelle à travers laquelle nous avons essayé de saisir les caractéristiques de l'imaginaire spatial géolocalisé afin de répondre aux questions que nous avons posées à la fin du premier chapitre. Sans prétendre avoir donné une réponse définitive à ces questions, notre argumentation nous mène à répondre de manière affirmative, dans l'espoir que nos conclusions puissent servir à d'autres pour poursuivre l'étude de la géolocalisation dans une perspective éminemment esthétique, et à affirmer que l'imaginaire produit effectivement un espace et que la géolocalisation est un nouveau paradigme de l'espace à part entière, forme spatiale de la contemporanéité.

Bibliographie

1. *Corpus analyseur.*

Le tour du jour en 80 mondes. En ligne : <https://letourdujour.tumblr.com/?og=1>.

BON, François, « Une traversée de Buffalo », *Le tiers Livre*, 2013.

BONNET, Gilles, « Gilles Bonnet », *Facebook*. En ligne : <https://www.facebook.com/profile.php?id=100011326977234>.

BORDELEAU, Benoit, « Dérive I. spark. », *notes de terrain / lignes de fuite*. En ligne : <http://benoitbordeleau.tumblr.com/post/1270289035/dérive-i-spark-pour-vw-les-règles-qui>.

BORDELEAU, Benoit, « Flâneur », *notes de terrain / lignes de fuite*. En ligne : <http://benoitbordeleau.tumblr.com/retourduflaneur>.

COLLECTIF #dérive(s), « #dérive(s) ». En ligne : <https://derivesxyz.wordpress.com/>.

COLLECTIF #dérives(s), « Règles », *#dérive(s)*. En ligne : <https://derivesxyz.wordpress.com/regles/>.

GÉNÉRAL INSTIN, « Campagne instin non officielle », *Facebook*. En ligne : [https://www.facebook.com/generalinstin/media_set?](https://www.facebook.com/generalinstin/media_set?set=a.100319000002927.431.100000744810185&type=1&l=6a1512b4c0)

[set=a.100319000002927.431.100000744810185&type=1&l=6a1512b4c0.](https://www.facebook.com/generalinstin/media_set?set=a.100319000002927.431.100000744810185&type=1&l=6a1512b4c0)

GÉNÉRAL INSTIN, « Campagne officielle SP-38, suite », *Facebook*. En ligne : [https://www.facebook.com/generalinstin/media_set?](https://www.facebook.com/generalinstin/media_set?set=a.145641852137308.20796.100000744810185&type=3)

[set=a.145641852137308.20796.100000744810185&type=3.](https://www.facebook.com/generalinstin/media_set?set=a.145641852137308.20796.100000744810185&type=3)

GÉNÉRAL INSTIN, « Général Instin », *Facebook*. En ligne : [https://www.facebook.com/generalinstin.](https://www.facebook.com/generalinstin)

GÉNÉRAL INSTIN, « @general_instin », *Twitter*. En ligne : [https://twitter.com/general_instin.](https://twitter.com/general_instin)

GÉNÉRAL INSTIN, « Instin General — remue.net », *remue.net*. En ligne : [http://remue.net/spip.php?page=rubrique&id_rubrique=0.](http://remue.net/spip.php?page=rubrique&id_rubrique=0)

GÉNÉRAL INSTIN, « SP-38 ». En ligne : [http://www.sp38.com/modules.php?op=modload&name=galerie&file=index&req=voirparcat&cat=113.](http://www.sp38.com/modules.php?op=modload&name=galerie&file=index&req=voirparcat&cat=113)

GIRARDIN, Fabien, *Los ojos del Mundo / The World's Eyes*, installation vidéo, 8:45, 2008.

MAÏSETTI, Arnaud, « Carnets : La ville écrite ». En ligne : [http://www.arnaudmaisetti.net/spip/spip.php?rubrique60.](http://www.arnaudmaisetti.net/spip/spip.php?rubrique60)

MÉNARD, Pierre, *Les lignes de désir*. En ligne : [https://lignesdesir.wordpress.com/.](https://lignesdesir.wordpress.com/)

MÉNARD, Pierre, « @liminaire », *Twitter*. En ligne : [https://twitter.com/liminaire.](https://twitter.com/liminaire)

MÉNARD, Pierre, *LIMINAIRE*. En ligne : [https://www.liminaire.fr/.](https://www.liminaire.fr/)

MÉNARD, Pierre, « Littérature et dispositifs médiatiques : pratiques d'écriture et de lecture en contexte numérique », *LIMINAIRE*. En ligne :

<http://www.liminaire.fr/liminaire/article/litterature-et-dispositifs-mediatiques-pratiques-d-ecriture-et-de-lecture-en>.

MÉNARD, Pierre, « Narration combinatoire : Le texte en mouvement », *LIMINAIRE*. En ligne :

<http://www.liminaire.fr/liminaire/article/narration-combinatoire-l-ecriture-en-mouvement>.

MÉNARD, Pierre, « Pierre Ménard », *Facebook*. En ligne :

<https://www.facebook.com/liminaire/>.

MÉNARD, Pierre, « Présentation », *Les lignes de désir*. En ligne :

<https://lignesdesir.wordpress.com/presentation/>.

MEUNIER, Albertine, « Stweet ». En ligne : <https://www.albertinemeunier.net/stweet>.

PARKA, Pharaon, « La #dérive expliquée à la génération Y », *PHARAONPARKA/URBANIMAGERY*, Mai 2014. En ligne :

<http://phparka.tumblr.com/post/84474316004>.

PORTIER, Cécile, « (Auto)portrait ». En ligne : <http://www.ciclic.fr/livre-lecture/residences-numeriques/cecile-portier-autoportrait>.

PORTIER, Cécile, *Étant Donnée*. En ligne : <http://etantdonnee.net>.

PORTIER, Cécile, *Petite Racine*. En ligne : <https://petiteracine.net/wordpress/>.

PORTIER, Cécile, « Qu'est-ce que traques traces ? », *Traque Traces*. En ligne :

<http://petiteracine.net/traquetraces/node/137>.

PORTIER, Cécile, *Traque Traces*. En ligne : <http://petiteracine.net/traquetraces/map/node>.

RAFMAN, Jon, *9 Eyes*, 2008-en cours. En ligne : <https://9-eyes.com/?og=1>.

RAFMAN, Jon, « A Collection of Google Street Views », 2009. En ligne : https://conifer.rhizome.orgdespens/9-eyes/20090824071330/http://googlestreetviews.com:80/streetviews_rafman.pdf.

REN, Marietta, *Phallaina*, France, version 1.1.2, App Store (iOS) et Google Play (Android), 2018.

RONGIER, SÉBASTIEN, « Disparition », *remue.net*, 2014. En ligne : <http://remue.net/disparition>.

RONGIER, SÉBASTIEN, « Sébastien Rongier », *Facebook*. En ligne : <https://www.facebook.com/rongier.sebastien>.

SAVELLI, Anne et MÉNARD, Pierre, *Laisse venir*, La Marelle, Marseille, 2015.

SIDEWALK LABS, « Digital Governance Proposals for DSAP Consultation », 2018. En ligne : https://waterfrontoronto.ca/nbe/wcm/connect/waterfront/41979265-8044-442a-9351-e28ef6c76d70/18.10.15_SWT_Draft+Proposals+Regarding+Data+Use+and+Governance.pdf?MOD=AJPERES.

SIDEWALK LABS, *Sidewalk Labs*. En ligne : <https://www.sidewalklabs.com/>.

SIDEWALK TORONTO, *Sidewalk Toronto*. En ligne : <https://www.sidewalktoronto.ca/>

SIDEWALK TORONTO, « IDEA District », *Sidewalk Toronto*. En ligne :

<https://www.sidewalktoronto.ca/plans/introduction-to-the-idea-district/>.

VALLA, Clement, *Postcards from Google Earth*. En ligne : <http://www.postcards-from-google-earth.com/>.

WATERFRONT TORONTO, *Waterfront Home*. En ligne : <https://waterfronttoronto.ca/nbe/portal/waterfront/Home>

WELBY, Victoria, « Nowhere », *Victoria Welby*. En ligne : <http://victoriawelby.ca/blogue/nowhere>.

2. Corpus théorique-critique.

« 34 North 118 West ». En ligne : <https://eliterature.org/collection.eliterature.org/3/work.html?work=34-north-118-west>.

« Bot informatique », *Wikipédia*, 2020. En ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Bot_informatique&oldid=172397608.

« Cyberspace : enjeux géopolitiques », *Hérodote*, n. 152-153, juin 2014. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-herodote-2014-1.htm?contenu=sommaire>.

« Definition of EDITORIALIZE », *Merriam-Webster English Dictionary*. En ligne : <https://www.merriam-webster.com/dictionary/editorialize>.

« EDITORIALIZE | definition in the Cambridge English Dictionary », *Cambridge English Dictionary*. En ligne : <https://dictionary.cambridge.org/us/dictionary/english/editorialize>.

« Fracture numérique », *Wikipédia*, 2020. En ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Fracture_num%C3%A9rique&oldid=171138273.

« Fracture numérique (géographique) », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Fracture_num%C3%A9rique_\(g%C3%A9ographique\)&oldid=167675813](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Fracture_num%C3%A9rique_(g%C3%A9ographique)&oldid=167675813).

« GAFAM », *Wikipédia*, 2020. En ligne : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=GAFAM&oldid=173876004>.

« Géolocalisation GSM », *Wikipédia*, 2020. En ligne : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?>

[title=G%C3%A9olocalisation GSM&oldid=166991270.](#)

« *Global Positioning System* », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Global_Positioning_System&oldid=173002716.](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Global_Positioning_System&oldid=173002716)

« Google Earth », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Google_Earth&oldid=175900541.](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Google_Earth&oldid=175900541)

« Google Street View », *Wikipedia*, 2020. En ligne : [https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Google_Street_View&oldid=988209935.](https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Google_Street_View&oldid=988209935)

« GPS Museum ». En ligne : [http://gpsmuseum.eu.](http://gpsmuseum.eu)

« GSM », *Wikipedia*, 2020. En ligne : [https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=GSM&oldid=969618225.](https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=GSM&oldid=969618225)

« Histoire d'Internet », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Histoire_d%27Internet&oldid=171334334.](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Histoire_d%27Internet&oldid=171334334)

« Hyperlien », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Hyperlien&oldid=169802210.](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Hyperlien&oldid=169802210)

« Informatique ubiquitaire », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Informatique_ubiquitaire&oldid=170499700.](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Informatique_ubiquitaire&oldid=170499700)

« Interface de programmation », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Interface_de_programmation&oldid=170438076.](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Interface_de_programmation&oldid=170438076)

« Internet », *Wikipédia*, 2020. En ligne : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?>

[title=Internet&oldid=171692660.](#)

« Internet des objets », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Internet_des_objets&oldid=172296348.](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Internet_des_objets&oldid=172296348)

Internationale situationniste, Fayard, Paris, 1997.

« La traversée - Atelier québécois de géopoétique ». En ligne : [http://latraversee.uqam.ca/accueil.](http://latraversee.uqam.ca/accueil)

« Les dessous de la “Brooklynisation du monde” », *Greenroom*, 2015. En ligne : [https://www.greenroom.fr/82971-les-dessous-de-la-brooklynisation-du-monde/.](https://www.greenroom.fr/82971-les-dessous-de-la-brooklynisation-du-monde/)

« NATU (Netflix, Airbnb, Tesla et Uber) », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=NATU_\(Netflix,_Airbnb,_Tesla_et_Uber\)&oldid=175119299.](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=NATU_(Netflix,_Airbnb,_Tesla_et_Uber)&oldid=175119299)

« NET ART ANTHOLOGY: Nine Eyes of Google Street View ». En ligne : [https://anthology.rhizome.org/9-eyes.](https://anthology.rhizome.org/9-eyes)

« Parkour », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Parkour&oldid=174741892.](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Parkour&oldid=174741892)

« Placemaking », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Placemaking&oldid=169100455.](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Placemaking&oldid=169100455)

« Système de positionnement par satellites », *Wikipédia*, 2020. En ligne : [https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Syst%C3%A8me_de_positionnement_par_satellites&oldid=172794818.](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Syst%C3%A8me_de_positionnement_par_satellites&oldid=172794818)

« Système d'information géographique », *Wikipédia*, 2020. En ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Syst%C3%A8me_d%27information_g%C3%A9ographique&oldid=173016868.

« The Universal Texture », juillet 2012. En ligne : <http://rhizome.org/editorial/2012/jul/31/universal-texture/>.

« World Wide Web », *Wikipédia*, 2020. En ligne : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=World_Wide_Web&oldid=171668745.

AARSETH, Espen J., *Cybertext: perspectives on ergodic literature*, Baltimore, Md, Johns Hopkins University Press, 1997.

AGOSTINI, Enrico, *Atlante di disorientamento: un profilo di Gerhard Richter*, Firenze, Clinamen, 2015.

AGOSTINI MARCHESE, Enrico, « Vous êtes ici. Prolégomènes pour une littérature géolocalisée », *Hybrid. Revue des arts et médiations humaines*, décembre 2018. En ligne : <http://www.hybrid.univ-paris8.fr/lodel/index.php?id=1029>.

AGOSTINI MARCHESE, Enrico, « Entre le son et la cloche, l'air cristallin », *Sens Public*, mars 2018. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/19956>.

AGOSTINI MARCHESE, Enrico, « La littérature à la dérive numérique. De lignes, d'écriture et d'espaces », *Sens Public*, décembre 2017. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/19744>.

AGOSTINI MARCHESE, Enrico, « Les structures spatiales de l'éditorialisation », *Sens Public*,

mars 2017. En ligne : <http://www.sens-public.org/article1238.html>.

AGOSTINI MARCHESE, Enrico, « Les structures spatiales de l'éditorialisation. Terre et mer de Carl Schmitt et l'espace numérique », *Sens Public*, mars 2017. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/18301>.

AGOSTINI MARCHESE, Enrico, « Montréal dans la littérature numérique contemporaine. Ville, flâneries et dérives », *Interfaces Brasil/Canadá, Revista Brasileira de Estudos Canadenses*, vol. 17 / 3, 2017, p. 50-60.

AGOSTINI MARCHESE, Enrico et PROULX, Christelle, « Cartographier les internets. "Atlas critique d'Internet" et diagrammatique sensible de l'espace numérique », *Captures*, vol. 5 / 1, mai 2020. En ligne : <http://revuecaptures.org/publication/volume-5-num%C3%A9ro-1>.

AGOSTINI MARCHESE, Enrico et PROULX, Christelle, « Post-Weltbild : cartographier le monde après le numérique », Conférence de clôture du Colloque des étudiant·e·s du séminaire HAR 6150 – La photographie en question, Université de Montréal, 2018.

ALORSE, Raynold Wonder, « The digital economy's environmental footprint is threatening the planet », 2019. En ligne : <http://theconversation.com/the-digital-economys-environmental-footprint-is-threatening-the-planet-126636>.

AMAR, Georges, BOUVET, Rachel et LOUBES, Jean-Paul (dir.), *Ville et Géopoétique*, L'Harmattan, Paris, 2016.

ANDERSEN, Christian Ulrik et POLD, Søren Bro, *The Metainterface. The Art of Platform, Cities, and Clouds*, Cambridge, Mass.- London, The MIT Press, 2018.

AQUIN, Thomas d', *Physiques d'Aristote. Commentaire de Thomas d'Aquin*, Paris, L'Harmattan, 2008.

ARCHIBALD, Samuel, *Le texte et la technique. La lecture à l'heure des médias numériques*, Le Quartanier, Montréal, 2009.

ARISTOTE, *Traité du ciel*, Paris, Flammarion, 2004.

ARISTOTE, *Physique*, Paris, Flammarion, 2000.

ARSENAULT, Julien Pierre, *Intégration de la géolocalisation dans les médias socionumériques: analyse des dynamiques socio-techniques en présence*, Université du Québec à Montréal, 2015.

AUDET, René, « Écrire numérique : du texte littéraire entendu comme processus », *Itinéraires*, 2015. En ligne : <https://itineraires.revues.org/2267>.

AUDET, René et BROUSSEAU, Simon, « Pour une poétique de la diffraction de l'œuvre littéraire numérique », *Protée*, vol. 39 / 1, 2011. En ligne : <http://www.erudit.org/revue/pr/2011/v39/n1/1006723ar.html>.

BACHELARD, Gaston, *L'air et les songes : Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Le livre de poche, 1992.

BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.

BACHELARD, Gaston, *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1938.

BACHELARD, Gaston, *L'eau et les rêves : Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1941.

BACHIMONT, Bruno, « Nouvelles tendances applicatives : de l'indexation à l'éditorialisation », dans *L'indexation Multimédia*, Lavoisier, Paris, 2007. En ligne : http://cours.ebsi.umontreal.ca/sci6116/Ressources_files/BachimontFormatHermès.pdf.

BAILLY, Jean-Christophe, *La phrase urbaine*, Seuil, Paris, 2013.

BAKTHINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 2006.

BARABÁSI, Albert-László, *Linked. The New Science of Networks*, Perseus Books, Cambridge, Mass, 2002.

BARAD, Karen, « Posthumanist Performativity: Toward an Understanding of How Matter Comes to Matter », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 28 / 3, mars 2003, p. 801-831.

BARROWS, Adam, *Time, Literature, and Cartography After the Spatial Turn*, New York, Palgrave MacMillan, 2016.

BARTHES, Roland, *La chambre claire*, Paris, Gallimard-Seuil, 1980.

BARTHES, Roland, « Sémiologie et urbanisme », dans *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, p. 261-271.

BARTHOLL, Aram, « Map ». En ligne : <http://www.datenform.de/mapeng.html>.

BAUDRILLARD, Jean, *Le crime parfait*, Paris, Galilée, 1995.

BAUDRILLARD, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981.

BAUDRILLARD, Jean, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.

BAUMGARTEN, Alexander Gottlieb, *L'invention de l'esthétique: Méditations philosophiques sur quelques sujets se rapportant au poème, 1735*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017.

BEAUD, Olivier, « Carl Schmitt, juriste nazi ou juriste qui fut nazi. Tentative de réexamen critique », *Droits*, 2, n. 40, p. 207-218, 2004. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-droits-2004-2-page-207.htm>.

BEAUDE, Boris, *Internet. Changer l'espace, changer la société*, FYP, Limoges, 2012.

BEAUDOUX, Clara, « Les 5 saisons – Madeleine project ». En ligne : <https://madeleineproject.fr/les-saisons/>.

BEAUDOUX, Clara, « Madeleine project ». En ligne : <https://madeleineproject.fr/>.

BEAUDOUX, Clara, *Madeleine project*, Paris, Le Livre de poche, 2017.

BEAUDOUX, Clara, *Madeleine project*, Paris, Les éditions du sous-sol, 2016.

BECKING, Jessica, « Records of Representation: Clement Valla's *Postcards from Google Earth* », *Media Theory*, 2018. En ligne : <http://mediatheoryjournal.org/jessica-becking-clement-vallas-postcards-from-google-earth/>.

BENTHAM, Jeremy, *Le panoptique*, Paris, Mille et une nuits, 2003.

BERGSON, Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, PUF, Paris, 2013.

BERGSON, Henri, *Matière et mémoire: essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Flammarion, 2012.

BERNERS-LEE, Tim, « Information Management: A Proposal », CERN, 1989. En ligne : <https://www.w3.org/History/1989/proposal.html>.

BERNES, Kathi Inman, « E-Lit's #1 Hit: Is Instagram Poetry E-literature? », *Electronic Book Review*, juillet 2019. En ligne : <http://electronicbookreview.com/essay/e-lits-1-hit-is-instagram-poetry-e-literature/>.

BERNES, Kathi Inman, « Third Generation Electronic Literature and Artisanal Interfaces: Resistance in the Materials », *Electronic Book Review*, mai 2019. En ligne : <http://electronicbookreview.com/essay/third-generation-electronic-literature-and-artisanal-interfaces-resistance-in-the-materials/>.

BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955.

BLOOM, Harold, *The Western canon: the books and school of the ages*, New York, Harcourt Brace, 1994.

BLUMENBERG, Hans, *La légitimité des temps modernes*, Paris, Gallimard, 1999.

BODENHAMER, David J., « The Potential of Spatial Humanities », dans David J. Bodenhamer, John Corrigan, Harris M. Trevor (dir.), *The Spatial Humanities*, Bloomington, Indiana University Press, 2010, p. 14-30.

BODENHAMER, David J., CORRIGAN, John et TREVOR, Harris M., « Introduction », in David J. Bodenhamer, John Corrigan, Harris M. Trevor (dir.). *The Spatial Humanities*, éd. David J. Bodenhamer, John Corrigan et Harris M. Trevor, Bloomington, Indiana University Press, 2010, p. vii-xvi.

BODENHAMER, David J., CORRIGAN, John et TREVOR, Harris M. (dir.), *The Spatial Humanities*, Bloomington, Indiana University Press, 2010.

BOLTER, J. David, *Writing space: computers, hypertext, and the remediation of print*, Mahwah, N.J, Lawrence Erlbaum Associates, 2001.

BON, François, *Après le livre*, Paris, Seuil, 2011.

BON, François, « Gilles Bonnet | au château des blogs », *Le tiers Livre*, 2018. En ligne : <https://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article4734>.

BONNET, Gilles, « L'INSTANT J1VAR0 », *Komodo 21*, web Satori, 2017. En ligne : <http://komodo21.fr/web-satori/>.

BONNET, Gilles, *Pour une poétique numérique*, Paris, Hermann, 2017.

BONNET, Gilles, « Présentation », *Komodo 21*, web Satori, 2017. En ligne : <http://komodo21.fr/web-satori/>.

BONNET, Gilles, « Web Satori », *Komodo 21*, 2017. En ligne : <http://komodo21.fr/category/web-satori/>.

BONNET, Gilles, « L'hypérite. Poétique de la relecture dans l'œuvre numérique de François Bon », *Poétique*, vol. 1 / 175, 2014, p. 21-34.

BORDELEAU, Benoit, « GPS | ALN | NT2 ». En ligne : <http://nt2.uqam.ca/fr/dossiers-thematiques/gps>.

BORDELEAU, Benoit, « Déambuler rue Ontario. Rabouinage d'une artère montréalaise »,

das Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières (dir.). *L'idée du lieu*, Montréal, Figura. Observatoire de l'imaginaire contemporain, 2013.

BORDELEAU, Benoit, DU BOULLAY, Boris, GERVAIS, Bertrand et autres, « Table ronde : Mobiliser les formes narratives », Université du Québec à Montréal, Montréal, 2017. En ligne : <http://oic.uqam.ca/fr/communications/table-ronde-mobiliser-les-formes-narratives>.

BOUCHARDON, Serge, *La valeur heuristique de la littérature numérique*, Paris, Hermann, 2014.

BOULLANT, François, « Michel Foucault, penseur de l'espace », *Groupe d'études « La philosophie au sens large »*, 2003. En ligne : https://philolarge.hypotheses.org/files/2017/09/15-01-2003_Boullant.pdf.

BOUVET, Rachel, « Littérature et géopoétique ». En ligne : <https://rachelbouvet.wordpress.com/>.

BOYER, Alain-Michel, *La paralittérature*, PUF, Paris, 1992.

BREITSAMETER, Sabine, « Acoustic ecology and the new electroacoustic space of digital networks », *Soundscape Journal of Acoustic Ecology*, vol. 4 / 2, 2003, p. 24-30.

BREUX, Sandra, DIAZ, Jérémy et LOISEAU, Hugo, « Quel est votre (véritable) rôle au sein de la ville intelligente ? », à paraître.

BREUX, Sandra et MALLET, Sandra, « Ville intelligente : entre accélération des rythmes de vie et bien-être temporel ? L'exemple de la mobilité quotidienne », à paraître.

BURRINGTON, Ingrid, « How Railroad History Shaped Internet History », novembre 2015. En ligne : <https://www.theatlantic.com/technology/archive/2015/11/how-railroad-history-shaped->

[internet-history/417414/](#),

BUSH, Vannevar, « As We May Think », *The Atlantic*, juillet 1945. En ligne : <http://www.theatlantic.com/magazine/archive/1945/07/as-we-may-think/303881/>.

BUSQUET, Grégory, « L'espace politique chez Henri Lefebvre: l'idéologie et l'utopie », *Justice Spatiale/Spatiale Justice*, Utopies et justice spatiale, 2013. En ligne : <http://www.jssj.org/article/lespace-politique-chez-henri-lefebvre-lideologie-et-lutopie/>.

BUSQUET, Grégory et GARNIER, Jean-Pierre, « Un pensamiento urbano todavía contemporáneo. Las vicisitudes de la herencia lefebvrina », *Urban*, vol. 2, 2011, p. 41-57.

BUZZETTI, Hélène, « Clivage entre Québec et Ottawa à propos du «mot en N» », 21/10/2020. En ligne : <https://www.ledevoir.com/politique/canada/588224/deux-solitudes-a-propos-du-mot-honni>.

CADWALLADR, Carole et GRAHAM-HARRISON, Emma, « Revealed: 50 million Facebook profiles harvested for Cambridge Analytica in major data breach », *The Guardian*, 17 mars 2018. En ligne : <https://www.theguardian.com/news/2018/mar/17/cambridge-analytica-facebook-influence-us-election>.

CARDON, Dominique, « Dans l'esprit du PageRank », *Reseaux*, n. 177, La Découverte, mai 2013, p. 63-95.

CARDON, Dominique, *La démocratie Internet. Promesses et limites*, Paris, Seuil, 2010.

CARLOS, Ana Fani Alessandri, « Le droit à la ville comme projet de nouvelle société », *L'Homme la Société*, n. 185-186, 2012, p. 65-81.

CASILLI, Antonio A., « De quoi une plateforme (numérique) est-elle le nom ? », *Antonio A. Casilli*, 2017. En ligne : <http://www.casilli.fr/2017/10/01/de-quoi-une-plateforme-est-elle-le-nom/>.

CASSELY, Jean-Laurent, « Le brooklynisme tardif ou le stade hipster du capitalisme », *Slate.fr*. En ligne : <http://www.slate.fr/story/170415/brooklyn-nouvel-esprit-capitalisme-hipster>.

CAVALLARI, Giuseppe, *Performativité de l'être-en-ligne. Pour une phénoménologie de la présence numérique*, UTC- Université de Montréal, 2018.

CAVALLARI, Giuseppe, « Les gestes dans l'environnement numérique : la ponctuation des affects », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, août 2017. En ligne : <http://rfsic.revues.org/2882>.

CAVALLARI, Giuseppe, « Safety check : réseaux numériques et sentiment de sécurité », *Sens Public*, novembre 2015. En ligne : <http://www.sens-public.org/article1173.html>.

CERTEAU, Michel de, *La prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Seuil, 1994.

CERTEAU, Michel DE, *L'invention du quotidien : Arts de faire*, Gallimard, Paris, 1990.

CHARTIER, Daniel, « Introduction. Penser le lieu comme discours », dans Daniel Chartier, Marie Parent, Stéphanie Vallières (dir.), *L'idée du lieu*, Montréal, Figura. Observatoire de l'imaginaire contemporain, 2013.

CHARTIER, Daniel, PARENT, Marie et VALLIÈRES, Stéphanie (dir.), *L'idée du lieu*, Montréal, Figura. Observatoire de l'imaginaire contemporain, 2013.

CHARTIER, Roger, *Le livre en révolutions. Entretiens avec Jean Lebrun*, Textuel, Paris, 1997.

CHARTIER, Roger, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^e - XVIII^e siècle)*, Albin Michel, Paris, 1996.

CHARTIER, Roger, *Histoires de la lecture : un bilan des recherches*, Éditions de la maison des sciences de l'homme, Paris, 1995.

CHARTIER, Roger, *L'ordre des livres. Lecteur, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, Alinea, Aix-en-Provence, 1992.

CHATWIN, Bruce, *Le chant des pistes*, Paris, Le livre de poche, 1991.

CHÉROUX, Clément, « Vues du train », *Études photographiques*, novembre 1996. En ligne : <https://etudesphotographiques.revues.org/101>.

CINGOLANI, Patrick, « Henri Lefebvre : une pensée devenue monde ? », *L'Homme la Société*, n. 185-186, 2012, p. 11-17.

CLÉMENT, Jean, « Hypertexte et complexité », *Études françaises*, vol. 36 / 2, 2000, p. 39-57.

COSGROVE, Denis (dir.), *Mappings*, Londres, Reaktion Books, 1999.

COTTON, Nicholas, « Du performatif à la performance », *Sens Public*, octobre 2016. En ligne : <http://www.sens-public.org/article1216.html>.

CRANG, Mike et THRIFT, Nigel (dir.), *Thinking Space*, Londres-New York, Routledge, 2000.

CRENSHAW, Kimberle, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, vol. 1989 / 1, 1989, p. 139-167.

CROUZET, Thierry, « La littérature numérique est morte », 30/03/2018. En ligne : <http://tcrouzet.com/2018/03/30/la-litterature-numerique-est-morte/>.

CROUZET, Thierry, *L'Alternative nomade*, Publie.net, Montpellier, 2010.

CURRAN, James, FENTON, Natalie et FREEDMAN, Des, *Misunderstanding the Internet*, Londres-New York, Routledge, 2012.

CUSSET, François, *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze, & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2003.

DARNTON, Robert, *Apologie du livre*, Gallimard, Paris, 2012.

DEBORD, Guy, « Constant et la voie de l'urbanisme unitaire », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 445-451.

DEBORD, Guy, « Deux comptes rendus de dérive », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 257-263.

DEBORD, Guy, « Écologie, psychogéographie et transformation du milieu urbain », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 457-462.

DEBORD, Guy, « Exercice de la psychogéographie », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 136-137.

DEBORD, Guy, « Fragments de recherches pour un comportement prochain », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 95.

DEBORD, Guy, « Introduction à une critique de la géographie urbaine », dans *Œuvres*, Paris,

Gallimard, 2006, p. 204-209.

DEBORD, Guy, « La forme d'une ville change plus vite... », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 218.

DEBORD, Guy, « La psychogéographie, c'est la science-fiction de l'urbanisme », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 283.

DEBORD, Guy, « L'architecture et le jeu », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 189-191.

DEBORD, Guy, « Manifeste pour une construction de situations », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 105-112.

DEBORD, Guy, « Programme préalable au mouvement situationniste », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 89.

DEBORD, Guy, « Rapport sur la construction des situations et sur les tendances de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 308-328.

DEBORD, Guy, « Théorie de la dérive », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 251-257.

DEBORD, Guy, « Urbanisme », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 216.

DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992

DEBORD, Guy et WOLMAN, Gil J., « Mode d'emploi du détournement », dans Guy Debord. *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006, p. 221-229.

DELEUZE, Gilles, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », dans *Pourparlers 1972-1990*,

Paris, Les éditions de Minuit, 1990.

DELEUZE, Gilles, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968.

DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Les éditions de minuit, Paris, 1991.

DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille plateaux*, Les éditions de minuit, Paris, 1980.

DÉOTTE, Jean-Louis, *Qu'est-ce qu'un appareil: Benjamin, Lyotard, Rancière*, Paris, Harmattan, 2007.

DEPRETTO, Catherine, « La « Dominante » de Roman Jakobson, ou comment parler du formalisme russe dans la Tchécoslovaquie de 1935 », *LHT Fabula*, décembre 2012. En ligne : <http://www.fabula.org/lht/10/depretto.html>.

DESEILLIGNY, Oriane et DUCAS, Silvie (dir.), *L'auteur en réseau, les réseaux de l'auteur*, Nanterre, Presses Univ. de Paris Ouest, 2013.

DESFORGES, Alix, « Les représentations du cyberspace : un outil géopolitique », *Hérodote*, n. 152-153, juin 2014, p. 67-81. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-herodote-2014-1-page-67.htm>.

DESPORTES, Marc, *Paysages en mouvement : transports et perception de l'espace, XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Gallimard, 2005.

DI MÉO, Guy, *Introduction à la géographie sociale*, Paris, Armand Colin, 2014.

DI MÉO, Guy, *L'espace social : Lecture géographique des sociétés*, Paris, Armand Colin, 2005.

DI MÉO, Guy, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, 1998.

DI MÉO, Guy, *L'homme, la société, l'espace*, Paris, Anthropos, 1991.

DOCTOROFF, Daniel L., « Why we're no longer pursuing the Quayside project — and what's next for Sidewalk Labs », 07/05/2020. En ligne : <https://medium.com/sidewalk-talk/why-were-no-longer-pursuing-the-quayside-project-and-what-s-next-for-sidewalk-labs-9a61de3fee3a>.

DODGE, Martin et KITCHIN, Rob, *Code/Space : Software and Everyday Life*, Boston, Mass, MIT Press, 2011.

DODGE, Martin et KITCHIN, Rob, *Atlas of Cyberspace*, Londres, Pearson Education, 2001.

DODGE, Martin et KITCHIN, Rob, *Mapping Cyberspace*, Londres-New York, Routledge, 2001.

DONNER, Jonathan, « Global South », dans Adriana de Souza e Silva (dir.). *Dialogues on Mobile Communication*, Londres-New York, Routledge, 2017, p. 189-206.

DOUEIHI, Milad, *Qu'est-ce que le numérique ?*, Paris, PUF, 2013. En ligne : https://www.cairn.info/feuilleter.php?ID_ARTICLE=PUF_DOUE_2013_01_0005.

DOUEIHI, Milad, *Pour un humanisme numérique*, Paris, Seuil, 2011.

DOUEIHI, Milad, *La grande conversion numérique*, Paris, Seuil, 2008.

DOUEIHI, Milad et LOUZEAU, Frédéric, *Du matérialisme numérique*, Paris, Hermann ; Collèges des Bernardins, 2017.

DOUZET, Frédérick, « La géopolitique pour comprendre le cyberespace », *Hérodote*, n. 152-

153, juin 2014, p. 3-21.

DUARTE, Fernanda, « Rerouting borders. Politics of mobility and the Transborder Immigrant Tool », dans Adriana de Souza e Silva et Mimi Sheller (dir.), *Mobility and Locative Media: Mobile Communication in Hybrid Spaces*, Londres-New York, Routledge, 2014, p. 65-82.

DUMONT, Marc, « Aux origines d'une géopolitique de l'action spatiale : Michel Foucault dans les géographies françaises », *L'espace politique*, vol. 12 / 3, 2010. En ligne : <http://journals.openedition.org/espacepolitique/1744>.

DUNLEVY, T'Cha, « Montreal art star Jon Rafman facing allegations of sexual coercion », *Montreal Gazette*, Montréal, 22 juillet 2020. En ligne : <https://montrealgazette.com/entertainment/arts/montreal-art-star-jon-rafman-facing-allegations-of-sexual-coercion>.

DUNLOP, Carol et CORTÁZAR, Julio, *Les autonaves de la cosmoroute, ou un voyage intemporel Paris-Marseille*, Paris, Gallimard, 2014.

DUTRAIT, Claire et DUPERREX, Matthieu, « Écrire la ville dans les espaces numériques », *Itinéraires*, vol. 2014 / 1, 2015. En ligne : <https://itineraires.revues.org/2299>.

DYNAMIC DIAGRAMS, « Memex animation — Vannevar Bush's diagrams made real », *YouTube*, 2:33 minutes. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=c539cK58ees&t>.

ELECTRONIC DISTURBANCE THEATER, « Transborder Immigrant Tool », 2007.

ELKOURI, Rima, « L'Université de Montréal fait son mea culpa », *LaPresse+*, 04/02/2018. En ligne : https://plus.lapresse.ca/screens/00903a61-9d83-46cb-81fc-14825eeb8083_7C_0.html.

ERNST CASSIRER, *La philosophie des formes symboliques*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.

FARMAN, Jason (dir.), *The Mobile History. Narrative Practices with Locative Technologies*, New York, Routledge, 2014.

FARMAN, Jason, *Mobile Interface Theory. Embodied Space and Locative Media*, New York, Routledge, 2012.

FEENBERG, Andrew, *Pour une théorie critique de la technique*, Montréal, LUX, 2014.

FERRARIS, Maurizio, *Âme et iPad*, Montréal, PUM, 2014. En ligne : <http://www.parcoursnumeriques-pum.ca/ameetipad>.

FISSETTE, Jean, « De l'imaginaire au musement », *Texte*, vol. 17-18, p. 33-57.

FLORES, Leonardo, « Third Generation Electronic Literature », *Electronic Book Review*, juillet 2019. En ligne : <http://electronicbookreview.com/essay/third-generation-electronic-literature/>.

FLORES, Leonardo, « Lecture: Third Generation Electronic Literature », *Leonardo Flores, PhD*, 2018. En ligne : <http://leonardoflores.net/blog/lecture-third-generation-electronic-literature/>.

FLORIDI, Luciano, *The Fourth Revolution: How the infosphere is reshaping human reality*, New York-Oxford, Oxford University Press, 2014.

FLUSSER, Vilém, « The City as Wave-Trough in the Image-Flood », *Critical Inquiry*, vol. 31 / 2, 2005, p. 320-328.

FOUCAULT, Michel, *Le corps utopique — Les hétérotopies*, Édition Lignes, Paris, 2009.

FOUCAULT, Michel, « Le langage de l'espace », dans *Dits et écrits 1954-1988*, I, Paris,

Gallimard, 1994.

FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres », dans *Dits et écrits 1954-1988*, IV, Paris, Gallimard, 1994.

FOUCAULT, Michel, « Espace, savoir, pouvoir », dans *Dits et écrits 1954-1988*, IV, Paris, Gallimard, 1994.

FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

FOUCAULT, Michel, « Les intellectuels et le pouvoir. Entretien avec Gilles Deleuze », *L'arc*, 2e trimestre, 1972, p. 3-10.

FOUCAULT, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.

GALILEI, Galileo, *L'Essayeur de Galilée*, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

GALLOWAY, Alexander R., *The interface effect*, Cambridge, UK ; Malden, MA, Polity, 2012.

GALLOWAY, Alexander R., *Protocol. How Control Exists after Decentralization*, The MIT Press, Cambridge, Mass., 2004.

GEFEN, Alexandre, « Le devenir numérique de la littérature française », *Implications philosophiques*, 2012. En ligne : <http://www.implications-philosophiques.org/actualite/une/le-devenir-numerique-de-la-litterature-francaise/>.

GEFEN, Alexandre, « Ce que les réseaux font à la littérature », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, vol. 2010 / 2, 2010, p. 155-166.

GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.

GERVAIS, Bertrand, « Le partenariat *Littérature québécoise mobile* », conférence plénière dans le cadre du colloque international *Cartographie du Web littéraire francophone*, Université Lyon 3 — Jean Moulin, Lyon, 22 janvier 2020.

GERVAIS, Bertrand, « De lignes en lignes. Poétique de l'écrivain-flâneur », *Captures*, vol. 2 / 2, 2017. En ligne : <http://revuecaptures.org/article-dune-publication/de-lignes-en-lignes-po%C3%A9tique-de-l%E2%80%99%C3%A9crivain-fl%C3%A2neur>.

GERVAIS, Bertrand, « Imaginaire de la fin du livre : figures du livre et pratiques illittéraires », *LHT Fabula*, janvier 2016. En ligne : <http://www.fabula.org/lht/16/gervais.html>.

GERVAIS, Bertrand, « Géopoétique des lignes brisées : musements, chants de pistes et labyrinthes hypermédiatiques », *Formes poétiques contemporaines*, 2014, p. 31-48.

GERVAIS, Bertrand, « Naviguer entre le texte et l'écran. Penser la lecture à l'ère de l'hypertextualité », dans Jean-Michel Salaün et Christian Vandendorpe (dir.), *Les défis de la publication sur le web : hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, 2002.

GERVAIS, Bertrand, *Récits et actions: pour une théorie de la lecture*, Longueuil, Québec, Le Préambule, 1990.

GERVAIS, Bertrand, « Lecture de récits et compréhension de l'action », *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, 1989, p. 151-167.

GIBSON, William, « Burning Chrome », *Omni*, vol. 4 / 11, août 1982.

GIBSON, William, *Neuromancer*, New York, Ace, 1984.

GILLESPIE, Tarleton, « The Platform Metaphor, Revisited ». En ligne : <https://www.hiig.de/en/blog/the-platform-metaphor-revisited/>.

GIRARDIN, Fabien, « Catching the World's Eyes », dans Dietmar Offhenuber et Carlo Ratti (dir.), *Decoding the City. Urbanism in the Age of Big Data*, Basel, Birkhäuser, 2014.

GOLDSMITH, Kenneth, *Uncreative Writing: Managing Language in the Digital Age*, Columbia University Press, New York, 2011.

GOODMAN, Ellen P. et POWLES, Julia, « Urbanism Under Google: Lessons from Sidewalk Toronto », Rochester, NY, Social Science Research Network, 2019. En ligne : <https://papers.ssrn.com/abstract=3390610>.

GORDON, Eric et SOUZA E SILVA, Adriana de, *Net Locality : Why Location Matters in a Networked World*, Hoboken, NJ, Blackwell, 2011.

GRANOVETTER, Mark S., « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, vol. 78 / 6, mai 1973, p. 1360-1380.

GREENFIELD, Adam, *Everyware: The Dawning Age of Ubiquitous Computing*, San Francisco, New Riders Publishing, 2006.

GREGORY, Ian N. et GEDDES, Alistair (dir.), *Toward Spatial Humanities. Historical GIS and Spatial History*, Bloomington, Indiana University Press, 2014.

GRISHAKOVA, Marina et RYAN, Marie-Laure (dir.), *Intermediality and Storytelling*, Berlin, New York, De Gruyter, 2010.

GULDI, Jo, « What is the Spatial Turn? », s.d. En ligne : <http://spatial.scholarslab.org/spatial->

[turn/what-is-the-spatial-turn/](#).

GUNNING, Tom, « La retouche numérique à l'index », *Études photographiques*, décembre 2006, p. 96-119.

GUNTHERT, André, *L'image partagée. La photographie numérique*, Paris, Textuel, 2015.

GUYOT, Brigitte, « Sciences de l'information et activité professionnelle », *Hermès, La Revue*, n. 38, C.N.R.S. Éditions, 2004, p. 38-45.

HARAWAY, Donna, « Situated Knowledge. The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14 / 3, Autumn 1988, p. 575-599.

HARVEY, David, « Evaluation: Geographical Knowledge in the Eye of Power: Reflections on Derek Gregory's Geographical Imaginations », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 85 / 1, 1995, p. 160-164.

HARVEY, David, *Social Justice and the City*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1973.

HAYLES, N. Katherine, *How We Think: Digital Media and Contemporary Technogenesis*, Chicago, UCPBooks, 2012.

HAYLES, N. Katherine, *Electronic Literature: New Horizons for the Literary*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2008.

HAYLES, N. Katherine, « Electronic Literature: What is it ? », 2007. En ligne : <https://eliterature.org/pad/elp.html>.

HAYLES, N. Katherine, *My Mother Was a Computer*, Chicago, The University of Chicago Press,

2005.

HAYLES, N. Katherine, « Print Is Flat, Code Is Deep: The Importance of Media-Specific Analysis », *Poetics Today*, vol. 25 / 1, mars 2004, p. 67-90.

HEIDEGGER, Martin, « L'époque des conceptions du monde », dans *Chemins qui ne pas mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 2001, version numérique non paginée.

HEIDEGGER, Martin, *Questions*, Paris, Gallimard, 1968.

HEIDEGGER, Martin, *Le principe de raison*, Paris, Gallimard, 1962.

HEINDERYCKX, François, « Le tournant numérique », *Hermes, La Revue*, n. 71, C.N.R.S. Éditions, juin 2015, p. 87-91.

HEMMERSAM, Peteer, ASPEN, Jonny, MORRISON, Andrew, et autres, « Exploring locative media for cultural mapping », dans Adriana de Souza e Silva, Mimi Sheller (dir.). *Mobile communication in hybrid spaces*, Londres-New York, Routledge, 2015, p. 167-187.

HESS, Remi, « Henri Lefebvre et la pensée de l'espace », dans Henri Lefebvre. *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 2000.

HESS, Remi, DEULCEUX, Sandrine et WEIGAND, Gabriele, « Préface », dans *Le droit à la ville*, 3^e édition, Paris, Anthropos, 2009.

HESS-LÜTTICH, Ernest W. B., « Spatial turn: On the Concept of Space in Cultural Geography and Literary Theory », *meta - carto - semiotics*, vol. 5, 2012.

HOBBSAWM, Eric J, *L'âge des extrêmes: le court vingtième siècle, 1914-1991*, Bruxelles,

Complexe, 2000.

HOELZL, Ingrid et MARIE, Rémi, « Google Street View: navigating the operative image », *Visual Studies*, vol. 29 / 3, Routledge, septembre 2014, p. 261-271.

INGOLD, Tim, *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones sensibles, 2011.

JACOB, Christian, *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014. En ligne : <http://books.openedition.org/oep/423>.

JACOB, Christian, « Mapping in the Mind: The Earth from Ancient Alexandria », dans Cosgrove Denis (dir.), *Mappings*, Londres, Reaktion Books, 1999, p. 24-49.

JAKOBSON, Roman, « La dominante », dans *Questions de poétique*, vol. 1, Paris, Seuil, 1973.

JAMESON, Fredric, *The Cultural Turn. Selected Writings on the Postmodern 1983-1998*, Verso, Londres-New York, 1998.

JAMESON, Fredric, *The Geopolitical Aesthetics. Cinema and Space in the World System*, Bloomington - Londres, Indiana University Press - British Film Institute, 1992.

JAMESON, Fredric, *Postmodernism: or, the Cultural Logic of Late Capitalism*, Verso, New York ; London, 1991.

JAMESON, Fredric, *Signatures of the Visible*, Routledge, New York ; London, 1990.

JAMESON, Fredric, « Cognitive Mapping », dans Cary Nelson et Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana - Chicago, University of Illinois Press, 1988, p. 347-360.

JAMESON, Fredric, « Postmodernism, Or the Cultural Logic of Late Capitalism », *New Left Review*, 1984, p. 53-92.

JEANNERET, Yves et SOUCHIER, Emmanuël, « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran », *Communication et langages*, 2005, p. 3-15.

JENKINS, Henry, *Convergence culture: where old and new media collide*, New York, New York University Press, 2006.

JOYCE, Michael, « Afternoon, a story », 1987. En ligne : <http://www.eastgate.com/catalog/Afternoon.html>.

KANT, Immanuel, *Critique de la faculté de juger*, Paris, Flammarion, 2000.

KERVÉGAN, Jean-François, *Que faire de Carl Schmitt ?*, Paris, Gallimard, 2011.

KITCHIN, Rob, « Foreword », dans Jacques Lévy, (dir.). *A Cartographic Turn. Mapping and the Spatial Challenge in Social Sciences*, Lausanne, EPFL Press, 2015.

KNOWLTON, Jeff, SPELLMAN, Naomi, HIGHT, Jeremy, et autres, « 34 NORTH 118 WEST ». En ligne : <http://34n118w.net/>.

KUHN, Thomas, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972.

PROULX, Christelle et Jake MOORE (dir.), *L'agir en condition hyperconnectée*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2020. En ligne : https://www.pum.umontreal.ca/catalogue/lagir_en_condition_hyperconnectee/.

LAKOFF, George et JOHNSON, Mark, *Metaphors we live by*, Chicago, University of Chicago

Press, 1980.

LAMARCHE, Lise, « Les leçons singulières. Une sculpture urbaine », dans *Textes furtifs. Autour de la sculpture (1978-1999)*, Montréal, Lieudit, 1999, p. 283-292.

LANDOW, George P., *Hypertext 3.0 Critical Theory and New Media in an Era of Globalization*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2006.

LANDOW, George P., *Hypertext 2.0*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997.

LANDOW, George P. (dir.), *Hyper/text/theory*, Baltimore ; London, Johns Hopkins University Press, 1994.

LANDOW, George P. et DELANY, Paul (dir.), *The Digital word: text-based computing in the humanities*, Cambridge, Mass, MIT Press, 1993.

LANDOW, George P., *Hypertext: the convergence of contemporary critical theory and technology*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992.

LATERRASSE, Jean, « Urbanisme et trame urbaine : ce que nous apprend l'histoire des villes », *e-Phaïstos. Revue d'histoire des techniques / Journal of the history of technology*, V, janvier 2018. En ligne : <http://journals.openedition.org/ephaistos/1281>.

LATOUR, Bruno, « Paris, la ville invisible : le plasma », dans *Airs de Paris, 30 ans du Centre Pompidou*, Paris, ADGP, 2007. En ligne : <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/P-123-BEAUBOURG-PARIS.pdf>.

LAUWE, Chombart de, *Paris et l'agglomération parisienne*, Paris, PUF, 1952.

LAVOISIER, Antoine, *Traité élémentaire de chimie*, Paris, Cuchet, 1789. En ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Trait%C3%A9_%C3%A9l%C3%A9mentaire_de_chimie.

LECOQ, Matthias, « Le droit à la ville : un concept émancipateur ? », *Métropolitiques*, 16/12/2019. En ligne : <https://www.metropolitiques.eu/Le-droit-a-la-ville-un-concept-emancipateur.html>.

LEDRUT, Raymond, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973.

LEFEBVRE, Henri, *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 2000.

LEFEBVRE, Henri, *Critique de la vie quotidienne. De la modernité au modernisme (Pour une métaphilosophie du quotidien)*, Paris, L'Arche, 1981.

LEFEBVRE, Henri, *La pensée marxiste de la ville*, Paris, Casterman, 1972.

LEFEBVRE, Henri, *Du rural à l'urbaine*, Paris, Anthropos, 1970.

LEFEBVRE, Henri, *La révolution urbaine*, Paris, Gallimard, 1970.

LEFEBVRE, Henri, *La Vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1968.

LEFEBVRE, Henri, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968.

LEFEBVRE, Henri, *Critique de la vie quotidienne. Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, II, Paris, L'Arche, 1961.

LEFEBVRE, Henri, *Critique de la vie quotidienne*, I, Paris, Grasset, 1947.

LEFEBVRE, Henri et ROSS, Kristin, « Sur les situationnistes. Entretien inédit d'Henri Lefebvre avec Kristin Ross », *Période*, 2014. En ligne : <http://revueperiode.net/sur-les-situationnistes->

[entretien-inedit-dhenri-lefebvre-avec-kristin-ross/](#).

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *Essais de Théodicée*, Paris, Félix Alcan, 1900. En ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Essais_de_Th%C3%A9odic%C3%A9e.

LERAY, Christophe, « À Toronto, le fiasco de la smart city de Sidewalk Labs ni smart ni city », *Chroniques d'architecture*, 03/03/2020. En ligne : <https://chroniques-architecture.com/a-toronto-le-fiasco-de-la-smart-city-et-sidewalk-labs/>.

LEROI-GOURHAN, André, « Libération de la main », *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé*, Elise Ledoux, janvier 2014. En ligne : <http://journals.openedition.org/pistes/3627>.

LEROI-GOURHAN, André, *Le geste et la parole. Technique et langage*, Paris, Albin Michel, 1964.

LEVINSON-KING, Robin, « Row over Google's "secretive" smart city », *BBC News*, 23 mars 2018. En ligne : <https://www.bbc.com/news/world-us-canada-43493936>.

LÉVY, Jacques (dir.), *A Cartographic Turn. Mapping and the Spatial Challenge in Social Sciences*, Lausanne, EPFL Press, 2015.

LÉVY, Jacques, *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*, Paris, Belin, 1999.

LÉVY, Jacques, FAUCHILLE, Jean-Nicolas et PÓVOAS, Ana, *Théorie de la justice spatiale. Géographies du juste et de l'injuste*, Paris, Odile Jacob, 2018.

LÉVY, Pierre, *Qu'est-ce que le virtuel ?*, La Découverte, Paris, 1995.

LÉVY, Pierre, *L'intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte, 1994.

LICOPPE, Christian, *L'évolution des cultures numériques*, Limoges, FYP Éditions, 2009.

LOTMAN, Youri, *La sémiosphère*, Limoges, Pulim, 1999.

LOURAU, René, *L'analyseur Lip*, Paris, U.G.E, 1974.

LOVINK, Geert, *Dark fiber: tracking critical internet culture*, Cambridge, Mass., The MIT Press, 2003.

LUSSAULT, Michel, *Hyper-lieux*, Paris, Seuil, 2017.

LUSSAULT, Michel, *L'Homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil, 2007.

LYNCH, Kevin, *The Image of the City*, Cambridge, Mass.- London, MIT Press, 1960.

LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.

LYOTARD, Jean-François, *Instructions païennes*, Paris, Galilée, 1977.

LYOTARD, Jean-François, *Rudiments païens. Genre dissertatif*, Paris, 10/18, 1977.

MACCABE, Colin, « Preface », dans Fredric Jameson, *The Geopolitical Aesthetic. Cinema and Space in the World System*, Bloomington - Londres, Indiana University Press - British Film Institute, 1992.

MACHEREY, Pierre, « Entre aliénation et libération : H. Lefebvre et les contradictions de la vie

quotidienne », 2005. En ligne : <https://philolarge.hypotheses.org/files/2017/09/23-03-2005.pdf>.

MAGNAGHI, Alberto, *La bio région urbaine. Petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, Eterotopia Rhizome, 2014.

MANOVICH, Lev, *Le langage des nouveaux médias*, Les presses du réel, Dijon, 2010.

MARIN, Louis, *Utopiques: jeux d'espaces*, Paris, Les éditions de Minuit, 1984.

MARTEL, Frédéric, *Smart. Ces internets qui nous rendent intelligents*, Paris, Flammarion, 2015.

MATTERN, Shannon, « Words in Space ». En ligne : <http://wordsinspace.net/shannon/>.

MATTERN, Shannon, *Code and Clay, Data and Dirt: 5000 Years of Urban Media*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017.

MATTERN, Shannon, *Deep Mapping the Media City*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2015.

MÉCHOULAN, Éric et VITALI-ROSATI, Marcello, *L'espace numérique*, Les ateliers de Sens public, 2018. En ligne : <http://ateliers.sens-public.org/l-espace-numerique>.

MERZEAU, Louise, « De la vidéosphère à l'hypersphère. Une nouvelle feuille de route », *Médium : Transmettre pour innover*, vol. 4 / 13, 2007, p. 3-15.

MERZEAU, Louise, « Le profil : une rhétorique dispositive », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, juin 2016. En ligne : <https://itineraires.revues.org/3056?lang=en>.

MEUNIER, Jean-Guy, « Humanités numériques ou computationnelles », *Sens Public*, avril 2014. En ligne : <http://sens-public.org/articles/1121/>.

MONJOUR, Servanne, *Mythologies postphotographiques. L'invention littéraire de l'image numérique*, Montréal, PUM, 2018.

MONJOUR, Servanne, VITALI ROSATI, Marcello et WORMSER, Gérard, « Le fait littéraire au temps du numérique », *Sens Public*, décembre 2016. En ligne : <http://www.sens-public.org/article1224.html>.

MONJOUR, Servanne, VITALI-ROSATI, Marcello et TRELEANI, Matteo (dir.), « L'ontologie du numérique », *Sens public*, dossier spécial, décembre 2017. En ligne : <http://sens-public.org/dossiers/1282/>.

MONTPETIT, Caroline, « La vague de dénonciations place le milieu littéraire sur le qui-vive », *Le Devoir*, 14/07/2020. En ligne : <https://www.ledevoir.com/lire/582414/la-vague-de-denonciations-place-le-milieu-litteraire-sur-le-qui-vive>.

MOROZOV, Evgeny, « Google's plan to revolutionise cities is a takeover in all but name », *The Guardian*, 21 octobre 2017. En ligne : <https://www.theguardian.com/technology/2017/oct/21/google-urban-cities-planning-data>.

MOROZOV, Evgeny, *To Save Everything, Click Here. The Folly of Technological Solutionism*, New York, PublicAffairs, 2013.

MOROZOV, Evgeny, « Google's Evil Plan to Personalize Maps », *Slate.com*, mai 2013. En ligne : <https://slate.com/technology/2013/05/google-maps-personalization-will-hurt-public-space-and-engagement.html>.

MOROZOV, Evgeny, *The Net Delusion. The Dark Side of Internet Freedom*, New York,

PublicAffairs, 2012.

MULLIN, Katherine, « Cities in modernist literature », *British Library Online*, Discovering Literature: 20th century, 2016. En ligne : <https://www.bl.uk/20th-century-literature/articles/cities-in-modernist-literature>.

NORMAN, Donald, *The Design of Everyday Things*, New York, Basic Books, 2002.

NOVA, Nicolas, *Les médias géolocalisés. Comprendre les nouveaux paysages numériques*, Limoges, FYP, 2009.

NUVOLATI, Giampaolo, « Le flâneur dans l'espace urbain », *Géographie et cultures*, juillet 2009, p. 7-20.

NYE, Joseph, *Bound to Lead: The Changing Nature of American Power*, New York, Basic Books, 1990.

OFFHENUBER, Dietmar et RATTI, Carlo (dir.), *Decoding the City. Urbanism in the Age of Big Data*, Birkhäuser, Basel, 2014.

ONG, Walter J., *Orality and Literacy*, London, Routledge, 1982.

O'ROURKE, Karen, *Walking and Mapping. Artists as Cartographers*, Cambridge, Mass, The MIT Press, 2013.

ORWELL, George, *1984*, Londres, Secker and Warburg, 1949.

OUCARPO, *OuCarPo*. En ligne : <https://oucarpo.wordpress.com/>.

ÖZKUL, Didem, « Online place attachment. Exploring technological ties to physical places »,

dans Adriana de Souza e Silva et Mimi Sheller (dir.), *Mobility and locative media : mobile communication in hybrid spaces*, Londres-New York, Routledge, 2015, p. 101-117.

PAGE, Lawrence, BRIN, Sergey, MOTWANI, Rajeev et autres, « The PageRank Citation Ranking: Bringing Order to the Web », Stanford InfoLab, 1999. En ligne : <http://ilpubs.stanford.edu:8090/422/1/1999-66.pdf>.

PANOFSKY, Erwin, *La perspective comme forme symbolique et autres essais*, Paris, Gallimard, 1976.

PAQUET, Suzanne, « Voyages des images. Photographies, imaginaires géographiques et production paysagère », dans Suzanne Paquet et Guy Mercier (dir.), *Le paysage, entre art et politique*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2013, p. 105-126.

PAQUOT, Thierry, « Henri Lefebvre, penseur de l'urbain », dans Thierry Paquot et Chris Younès (dir.), *Le territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée du vingtième siècle*, Paris, La Découverte, 2009.

PAQUOT, Thierry, « Redécouvrir Henri Lefebvre », *Rue Descartes*, n. 63, avril 2009, p. 8-16.

PAQUOT, Thierry et YOUNÈS, Chris (dir.), *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte, 2009. En ligne : <https://www.cairn.info/le-territoire-des-philosophes--9782707156471.htm>.

PARIKKA, Jussi, *Medianatures: the materiality of information technology and electronic waste*, Place of publication not identified, Open Humanities Press, 2011. En ligne : <http://www.livingbooksaboutlife.org/books/Medianatures>.

PARKS, Lisa et STAROSIELSKI, Nicole (dir.), *Signal Traffic. Critical Studies of Media*

Infrastructures, IL, University of Illinois Press, 2015.

PASK, Gordon, « The Architectural Relevance of Cybernetics », *Architectural Design*, septembre 1969.

PEREC, Georges, *Espèces d'espace*, Éditions Galilée, Paris, 1974, 200 p.

PETY, Dominique, « Le flâneur, le collectionneur, le blogueur et l'art de la trouvaille », *Komodo 21*, vol. 7 / Web Satori, 2017. En ligne : <http://komodo21.fr/flaneur-collectionneur-blogueur-lart-de-trouvaille/>.

PICKLES, John, *A History of Spaces. Cartographic reason, mapping and the geo-coded world*, Londres-New York, Routledge, 2004.

PLATON, *La République*, Flammarion, Paris, 2002.

PLATON, *Phèdre*, 1922. En ligne : [https://fr.wikisource.org/wiki/Ph%C3%A8dre_\(Platon,_trad._Meunier\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Ph%C3%A8dre_(Platon,_trad._Meunier)).

PLOURDE, Marie-Claude, « Aménager l'espace public: le futur projet de la Promenade Fleury », *HuffPost Québec*, 20/10/2016. En ligne : https://quebec.huffingtonpost.ca/marie-claude-plourde/projet-de-la-promenade-fleury_b_12527940.html.

PLUG-IN-DIGITAL, *A Normal Lost Phone*, version 2.0, App Store (iOS) et Google Play (Android), France, 2020. En ligne : <https://anormallostphone.com/>.

PLUG-IN-DIGITAL, *Bury me, my Love – A Story of Love, Hope and Migration*, version 2.0.172, App Store (iOS), Google Play (Android) et Steam, France, 2020. En ligne : <http://burymemylove.arte.tv/>.

PRECIADO, Paul B., « Aimer une ville », *Libération*, 2015. En ligne : http://www.liberation.fr/debats/2015/12/04/aimer-une-ville_1418398.

PROULX, Christelle, « The Nine Eyes of Google Street View », *Ciel variable*, vol. 95 / CYBER / ESPACE / PUBLIC, 2013. En ligne : <http://cielvariable.ca/numeros/ciel-variable-95-cyber-espace-public/jon-rafman-9-eyes-christelle-proulx-the-nine-eyes-of-google-street-view/>.

PROUST, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, 1999.

PUGET, Julien, « Une brève histoire d'un tournant spatial dans les études historiques ». En ligne : <https://jjctelemme.hypotheses.org/738>.

PUNDAY, Daniel, « Space across Narrative Media: Towards an Archaeology of Narratology », *Narrative*, vol. 25 / 1, janvier 2017, p. 92-112.

RATTI, Carlo, ISHII, Hiroshi, FRENCHMAN, Dennis et autres, « Tangible User Interfaces (TUIs): A Novel Paradigm for GIS », *Transactions in GIS*, vol. 8 / 4, 2004, p. 407-421.

RECINOS, Alec, « Towards a Postinternet Sublime », *Rhizome*, janvier 2018. En ligne : <http://rhizome.org/editorial/2018/jan/04/towards-a-post-internet-sublime/>.

REVOL, Claire, « Le succès de Lefebvre dans les urban studies anglo-saxonnes et les conditions de sa redécouverte en France », *L'Homme la Société*, n. 185-186, 2012, p. 105-118.

ROBINE, Jérémy et SALAMATIAN, Kavé, « Peut-on penser une cybergéographie ? », *Hérodote*, n. 152-153, juin 2014, p. 123-139.

ROBIN, Régine (dir.), « Internet et littérature : Nouveaux espaces d'écriture », *Études*

françaises, vol. 36 / 2, 2000.

RONGIER, Sébastien, « Le Général Instin, les vies multiples du littéraire », *Fabula Colloques*, février 2017. En ligne : <https://www.fabula.org:443/colloques/document4184.php>.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Chicoutimi, Qc, Les Échos du Maquis, 2011. En ligne : <https://philosophie.cegeptr.qc.ca/wp-content/documents/Discours-sur-lin%C3%A9galit%C3%A9-1754.pdf>.

RUFFEL, Lionel, *Brouhaha. Les mondes du contemporain*, Paris, Verdier, 2016.

RUSCHA, Ed, « Every Building on the Sunset Strip », 1966.

RYAN, Marie-Laure, « Le transmedia storytelling comme pratique narrative », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, vol. 10, 2017. En ligne : <http://journals.openedition.org/rfsic/2548>.

RYAN, Marie-Laure, « Des jeux narratifs aux fictions ludiques. Vers une poétique de la narration interactive », *Nouvelle revue d'esthétique*, vol. 1 / 11, 2013, p. 37-50.

RYAN, Marie-Laure, *Narrative across media: the languages of storytelling*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2004.

RYAN, Marie-Laure, *Narrative as virtual reality: immersion and interactivity in literature and electronic media*, Baltimore, Md., Johns Hopkins Univ. Press, 2001.

SAEMMER, Alexandra, *Rhétorique du texte numérique. Figures de la lecture, anticipations de pratiques*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2015.

SAEMMER, Alexandra, « Littératures numériques : Tendances, perspectives, outils d'analyse », *Études françaises*, vol. 43 / 3, 2007, p. 111-131.

SAINTOURENS, Thomas, « Brooklynisation : décryptage d'un fantasme urbain », *Usbek&Rica*, 24/10/2016. En ligne : <https://usbeketrica.com/fr/article/brooklynisation-decryptage-d-un-fantasme-urbain>.

SARTRE, Jean-Paul, *L'imagination*, Paris, Presses universitaires de France, 2012.

SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 2008.

SARTRE, Jean-Paul, *L'imaginaire: psychologie phénoménologique de l'imagination*, Paris, Gallimard, 2007.

SASSEN, Saskia, « Who owns our cities – and why this urban takeover should concern us all », *The Guardian*, 24 novembre 2015. En ligne : <https://www.theguardian.com/cities/2015/nov/24/who-owns-our-cities-and-why-this-urban-takeover-should-concern-us-all>.

SAUTER, Molly, « Google's Guinea-Pig City », *The Atlantic*, 13 février 2018. En ligne : <https://www.theatlantic.com/technology/archive/2018/02/googles-guinea-pig-city/552932/>.

SCHMITT, Carl, *Le Nomos de la terre*, PUF, Paris, 2012.

SCHMITT, Carl, *La notion du politique. Théorie du partisan*, Paris, Flammarion, 1992.

SCHMITT, Carl, *Terre et mer : un point de vue sur l'histoire mondiale*, Éditions du Labyrinthe, Paris, 1985.

SCHNELLER, Katia, « Sur les traces de Rosalind Krauss », *Études photographiques*, décembre 2007, p. 123-143.

SCOTT, Ridley, « 1984 », Fairbanks, 1 minute, 1984. En ligne : <https://youtu.be/vNy-7jv0XSc>.

SIBER, Matt, « Floating Logos », 2003. En ligne : <http://siberart.com/projects/floating-logos/>.

SIBER, Matt, « The Untitled Project », 2002. En ligne : <http://siberart.com/projects/untitled-project/>.

SIMAY, Philippe, « Une autre ville pour une autre vie. Henri Lefebvre et les situationnistes », *Métropoles*, décembre 2008. En ligne : <http://journals.openedition.org/metropoles/2902>.

SIMONDON, Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 2012.

SIMONDON, Gilbert, *L'individuation à la lumière des notions de formes et d'information*, Paris, Jérôme Millon, 2005.

SINATRA, Michael E. et VITALI-ROSATI, Marcello (dir.), *Pratiques de l'édition numérique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2014. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/12981>.

SINATRA, Michael E. et VITALI-ROSATI, Marcello, « Histoire des humanités numériques », dans Michael E. Sinatra et Marcello Vitali-Rosati (dir.), *Pratiques de l'édition numérique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2014, p. 49-60. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/13082>.

SOINI, Katriina, « Exploring Human Dimensions of Multifunctional Landscapes through Mapping and Map-Making », *Landscape and Urban Planning*, vol. 57 / 3-4, 2001, p. 225-239.

SOJA, Edward W., « Taking Space Personally », dans Barney Warf et Santa Arias (dir.), *The Spatial Turn. Interdisciplinary Perspectives*, Londres-New York, Routledge, 2009, p. 11-35.

SOJA, Edward W., *Thirdspace : Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Oxford, Basil Blackwell, 1996.

SOJA, Edward W., *Postmodern Geographies. The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Verso, London ; New York, 1989.

SOJA, Edward W., *The Political Organization of Space*, Washington D.C., Association of Americans Geographers, 1971.

SOUCHIER, Emmanuël, « Formes et pouvoirs de l'énonciation éditoriale », *Communication et langages*, 2007, p. 23-38.

SOUCHIER, Emmanuël, « L'image du texte pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Les cahiers de médiologie*, vol. 6 / 2, 1998, p. 137-145.

SOUCHIER, Emmanuël, « L'écrit d'écran, pratiques d'écriture et informatique », *Communication et langages*, 1996, p. 105-119.

SOUZA E SILVA, Adriana de (dir.), *Dialogues on Mobile Communication*, Londres-New York, Routledge, 2017.

SOUZA E SILVA, Adriana de et SHELLER, Mimi (dir.), *Mobility and Locative Media*, New York ; London, Routledge, 2015.

SOUZA E SILVA, Adriana de et SHELLER, Mimi (dir.), *Mobility and Locative Media: Mobile Communication in Hybrid Spaces*, Londres-New York, Routledge, 2014,

SOUZA E SILVA, Adriana de et SUTKO, Daniel M., « Theorizing Locative Technologies Through Philosophies of the Virtual », *Communication Theory*, vol. 21 / 1, 2011, p. 23-42.

STAROSIELSKI, Nicole, SODERMAN, Braxton et CHEEK, Chris (dir.), « Amodern 2: Network Archaeology », *Amodern*, 2013. En ligne : <https://amodern.net/article/network-archaeology/>.

STIEGLER, Bernard, *La Technique et le Temps*, 3 tomes, Paris, Galilée, 1994-2001.

SUMMERS, Nick, « Toronto rejects some of Sidewalk Labs' smart neighborhood ideas », *engadget*, 21/02/2020. En ligne : <https://www.engadget.com/2020-02-21-sidewalk-quayside-waterfront-toronto-technical-evaluation.html>.

SYNENKO, Joshua (dir.), « Geospatial Memory », *Media Theory*, vol. 2 / 1, 2018. En ligne : <http://journalcontent.mediatheoryjournal.org/index.php/mt/issue/view/2>.

TAMBLING, Jeremy (dir.), *The Palgrave Handbook of Literature and the City*, London, Palgrave MacMillan, 2016.

TÊTES CHERCHEUSES, « Les objets de la ville et leur recomposition : Appréhension des objets de la ville et de leurs significations dans l'espace urbain grand lyonnais », *Le blog des Têtes Chercheuses*, 01/05/2017. En ligne : <https://teteschercheuses.hypotheses.org/3733>.

THÉRENTY, Marie-Ève, « L'effet-blog en littérature. Sur *L'Autofictif* d'Éric Chevillard et *Tumulte* de François Bon », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, juillet 2010, p. 53-63.

THÉRON, Florence, « La fin du livre : une histoire sans fin Archives », *Komodo 21*, vol. 7 / Web Satori, 2017. En ligne : <http://komodo21.fr/category/la-fin-du-livre-une-histoire->

[sans-fin/](#).

THIBAUD, Jean-Paul, « La fabrique de la rue en marche : essai sur l'altération des ambiances urbaines », *Flux*, n. 66-67, 2006, p. 111-119. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-flux1-2006-4-page-111.htm>.

THING CO, N. E., « You will soon pass by », 1969.

THOMAS, Rachel, « La marche en ville. Une histoire de sens », *L'espace géographique*, Tome 36, août 2007, p. 15-26.

TISSERON, Serge, « Intimité et extimité », *Communications*, vol. 1 / 88, 2011, p. 83-91.

TOMLINSON, Roger F., « A Geographic Information System for Regional Planning », *Journal of Geography*, vol. 78 / 1, 1969, p. 45-48.

TURNER, Mark, *The Literary Mind. The Origins of Thought and Language*, Oxford, Oxford University Press, 1998.

TUSIKOV, Natasha, « Sidewalk Toronto's master plan raises urgent concerns about data and privacy », *The Conversation*, 30/07/2019. En ligne : <http://theconversation.com/sidewalk-torontos-master-plan-raises-urgent-concerns-about-data-and-privacy-121025>.

TWERDY, Saelan, « Sans titre », *Instagram*, 20/07/2020. En ligne : https://www.instagram.com/p/CC38moXg-dfH0o88L_-gHVZ2V8RILC5odkg1hM0/.

UEXKÜLL, Jakob VON, *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Payot et Rivages, 2010.

VAN DER KLEI, Alice, « Billet sans nom », *Dérives rhizomatiques*, 03/05/2016. En ligne :

<http://avdk.tumblr.com>.

VANDENDORPE, Christian, *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Boréal, Montréal, 1999.

VANDEUREN, Jean-François, « Safia Nolin allègue avoir été victime de harcèlement sexuel et de racisme de la part de Maripier Morin », *HuffPost Québec*, 08/07/2020. En ligne : https://quebec.huffingtonpost.ca/entry/safia-nolin-allegations-harcelement-sexuel-maripier-morin_qc_5f0493dfc5b6e97b568a9c4a?ncid=fbklnkcahpmg00000009&guccounter=1.

VEEL, Kristin, « The Irreducibility of Space: Labyrinths, Cities, Cyberspace », *Diacritics*, vol. 33 / 3/4, 2003, p. 151-172.

VENTURI, Robert, SCOTT BROWN, Denise et IZENOUR, Steven, *Learning from Las Vegas*, Cambridge, Mass, MIT Press, 1972.

VIRILIO, Paul, *Vitesse et politique. Essai de dromologie*, Paris, Galilée, 1977.

VITALI-ROSATI, Marcello, « La littérature numérique francophone : enjeux théoriques et pratiques pour l'identification d'un corpus », *Culture numérique*, 2018. En ligne : <http://blog.sens-public.org/marcellovitalirosati/la-litterature-numerique-francophone-enjeux-theoriques-et-pratiques-pour-lidentification-dun-corpus/>.

VITALI-ROSATI, Marcello, *On Editorialization: Structuring Space and Authority in the Digital Age*, Amsterdam, Institute of Network Cultures, 2018. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/19868>.

VITALI-ROSATI, Marcello, « Pour une définition de l'éditorialisation », *Études digitales*,

vol. 1 / 3, 2018, p. 39-54.

VITALI-ROSATI, Marcello, « Littérature papier et littérature numérique, une opposition ? », *Fabula. Colloques en ligne*, février 2017. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/18982>.

VITALI-ROSATI, Marcello, « The Writer is the Architect. Editorialization and the Production of Digital Space », *Sens Public*, décembre 2017. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/19743>.

VITALI-ROSATI, Marcello, « « Littérature numérique » : changements et continuité », *TicArtToc*, 2016, p. 32-35.

VITALI-ROSATI, Marcello, « Qu'est-ce que l'éditorialisation ? », *Sens Public*, mars 2016. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/16068>.

VITALI-ROSATI, Marcello, « La littérature numérique, existe-t-elle ? », *Digital Studies / Le champ numérique*, vol. 0 / 0, 2015. En ligne : http://www.digitalstudies.org/ojs/index.php/digital_studies/article/view/289.

VITALI-ROSATI, Marcello, « Réalisme et anti-réalisme: quelques notes sur la métaontologie », *Culture numérique*, 2015. En ligne : <http://blog.sens-public.org/marcellovitalirosati/realisme-antirealisme/>.

VITALI ROSATI, Marcello, *Égarements. Amour, mort et identités numériques*, Paris, Hermann, 2014

VITALI-ROSATI, Marcello, « Les revues littéraires en ligne : entre éditorialisation et réseaux

d'intelligences », *Études françaises*, vol. 50 / 3, 2014, p. 83-104.

VITALI-ROSATI, Marcello, « Littérature numérique et production de l'espace — *Laisse venir* de Pierre Ménard et Anne Savelli », *Culture numérique*, Culture numérique, 2014. En ligne : <https://blog.sens-public.org/marcellovitalirosati/litterature-numerique-et-production-de-lespace-laisse-venir-de-pierre-menard-et-anne-savelli/>.

VITALI-ROSATI, Marcello, « Pour une définition du “numérique” », dans *Pratiques de l'édition numérique*, Montréal, Presses Université de Montréal, 2014, p. 63-75. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/13162>.

VITALI-ROSATI, Marcello, « Le train est l'ancêtre d'Internet », *Institut national audiovisuel*, 2012. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/12974>.

VITALI-ROSATI, Marcello, *S'orienter dans le virtuel*, Paris, Hermann, 2012.

VITALI-ROSATI, Marcello, « Réflexions pour une resémantisation du concept de virtuel », in *Pourquoi des théories ?*, Besançon, Solitaires intempestifs, 2009, p. 31-55. En ligne : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/13215>.

VIVANT, Elsa, *Qu'est-ce que la ville créative ?*, Paris, PUF, 2009.

WACHOWSKI, Lana et WACHOWSKI, Lilly, « The Matrix trilogy. The Matrix, The Matrix Reloaded, The Matrix Revolution », Warner Bros, 1999-2003.

WARF, Barney et ARIAS, Santa (dir.), *The Spatial Turn: Interdisciplinary perspectives*, Londres-New York, Routledge, 2008.

WESTPHAL, Bertrand, *La géocritique: réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, 2007.

WHITE, Kenneth, *Le Plateau de l'albatros: Introduction à la géopoétique*, 2018.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 2001.

ZEFFIRO, ANDREA, *Locations of Practice: The Social Production of Locative Media*, Concordia University, 2011.

ZIETHEN, Antje, « La littérature et l'espace », *Arborescences : Revue d'études françaises*, vol. 3, 2013. En ligne : <http://www.erudit.org/fr/revues/arbo/2013-n3-arbo0733/1017363ar/>.

Annexe



Sébastien Rongier



6 juillet, 09:59 · 👥

Matin (dentelle)



👍❤️ Gilles Bonnet, Emmanuelle Lescouet et 19 autres personnes

Figure 1: Capture d'écran du profil Facebook de Sébastien Rongier, © Sébastien Rongier, 2019.



Sébastien Rongier

5 juillet, 08:47 · 👥



Matin (en attendant)



Martin Rass et 12 autres personnes

6 commentaires

Figure 2: Capture d'écran du profil Facebook de Sébastien Rongier, © Sébastien Rongier, 2019.



Sébastien Rongier

3 juillet, 08:39 · 🧑



Matin (l'envers du temps)



👍 Anne Savelli et 11 autres personnes

Figure 3: Capture d'écran du profil Facebook de Sébastien Rongier, © Sébastien Rongier, 2019.

La ville écrite



arnaud maissetti | carnet

JOURNAL | CONTRETEMPS (un weblog)
FLECTIONS DU MONDE | RÉCITS
 Achères...
 Discours à l'ardin
 Un rêve
 L'économie à Montargis
 État des lieux de réif
La ville écrite
 [Plaines]
 Affinements
 Harlements en faveur de soi
 [cheminement]
 Guide (au fond de la nuit)
 Chauds pour temps présent
 La route, un récit
 La monde lina derrière nous
 antiparallels
 Bravement
 Voyage des morts
 Adieu
 fictions instantanées
 Anticipations
 Miroir et quel Est
 L'endormir de fête
 Éblouissements Baraille
 Un récit, Saint Just, et des passivités
 Rimbaud, vici imaginaires
 Du lire (un atelier Tiers-Livre)
 Des personnages (atelier Tiers-Livre)
 Des vici anties
 Les villes qui résistent pas
 Les Estimes
 Récits des hypothèses
 Quand le nuit vient (un récit)
 Nom de pays
INTERVENTIONS | COMMENES
 transferring data from www.arnaudmaissetti.net...



Lire la ville — récit de la ville comme elle s'écrit

(vi-1) nf

1° Assemblage d'un grand nombre de maisons disposées par rues, souvent entourées de murs d'enceinte, de remparts, de fossés. (La grande ville, Paris.)
Poétiquement. La ville éternelle, la ville de Rome.

2° *Absolument.* La ville, dite par opposition à la campagne.

3° Les habitants d'une ville.

Ce sont des villes !
C'est un peuple pour qui se sont montés ces Alleghansys et ces Libans de rêve !
 Arthur Rimbaud

Les rubriques

 [tondi]

 La Ville écrite | *Un projet*

Figure 4: Capture d'écran du site *Cahiers* d'Arnaud Maissetti, © Arnaud Maissetti, 2020.



Pierre Ménard

2 h · 🌐



La ville n'est qu'un décor de cinéma, un rêve de façade. Place de Pigalle, Paris 18ème.



👍 🤔 15



Figure 5: Capture d'écran du profil Facebook de Pierre Ménard, © Pierre Ménard, 2019.



Pierre Ménard

12 octobre, 04:12 · 🌐



Vous qui passez sans me voir. Rue Blanche, Paris 9ème.



Figure 6: Capture d'écran du profil Facebook de Pierre Ménard, © Pierre Ménard, 2019.



Pierre Ménard

5 novembre · 🕒 · 🌐



Les murs de la ville se transforment en musée à ciel ouvert. Rue des Dames, Paris 17ème.

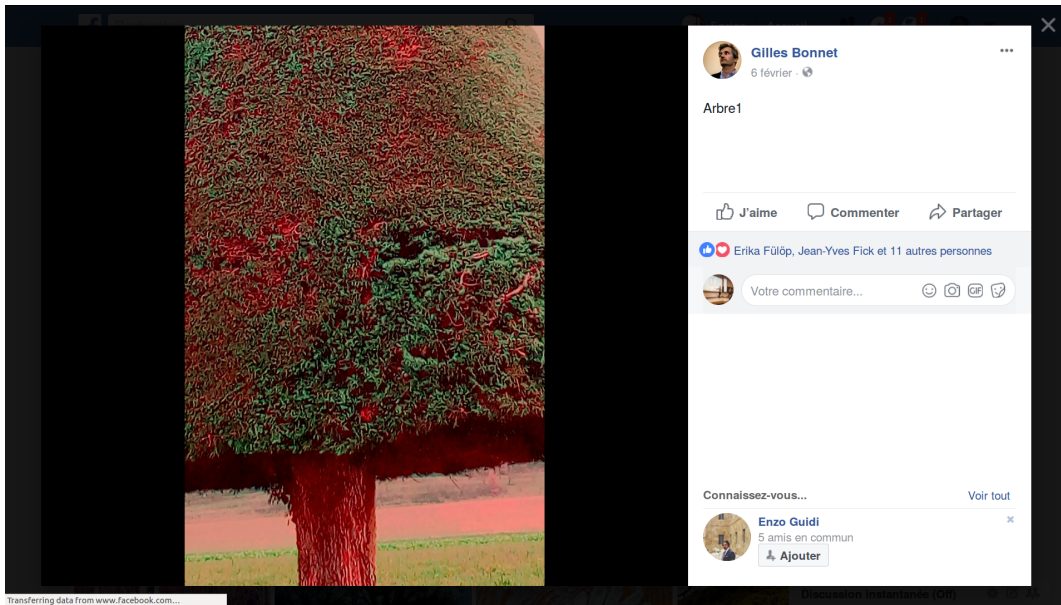


👍 11

1 commentaire



Figure 7: Capture d'écran du profil Facebook de Pierre Ménard, © Pierre Ménard, 2019.



Transferring data from www.facebook.com...

Figure 8: Capture d'écran du profil Facebook de Gilles Bonnet, © Gilles Bonnet, 2018.

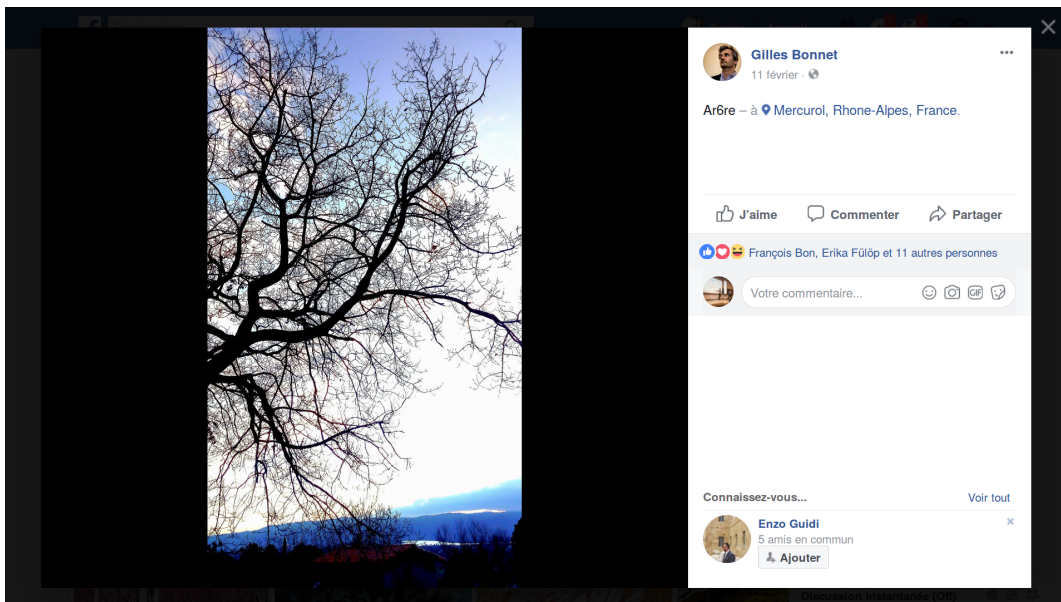


Figure 9: Capture d'écran du profil Facebook de Gilles Bonnet, © Gilles Bonnet, 2018.

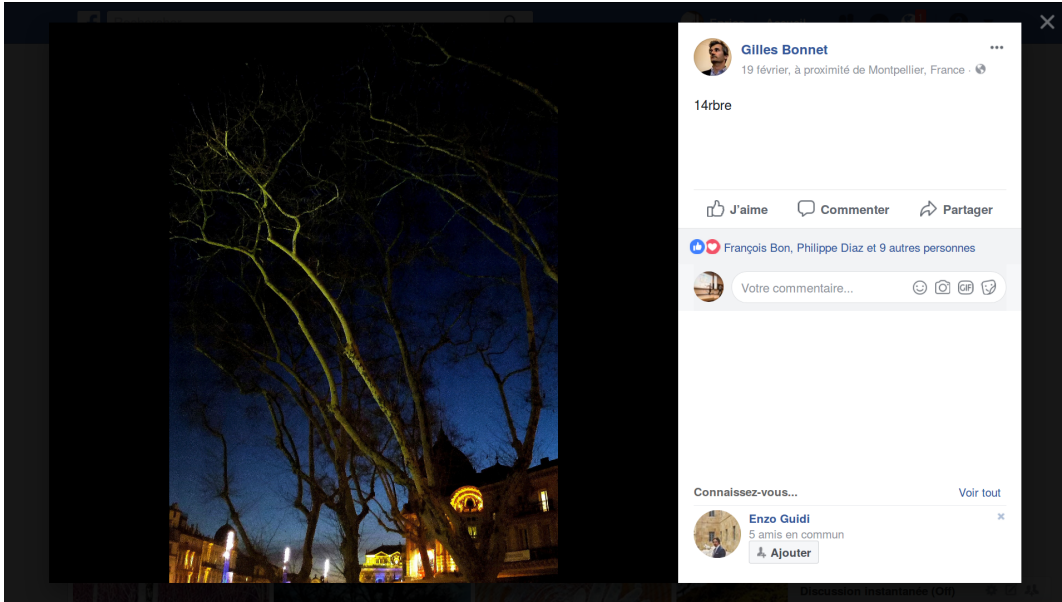


Figure 10: Capture d'écran du profil Facebook de Gilles Bonnet, © Gilles Bonnet, 2018.



Disparition

une revue
des chroniques
—ARCHIVES—
Yun Sun Limet | Buiten
Yun Sun Limet | In situ
Philippe Rahmy | Shanghai pour horizon
Laurent Herrou et Pauline Sauveur | Un monde... Tr à vue
Laurence Skivée et Catherine Pompat | correspondances
Jean-Paul Galibert | Alphabet de l'existence
Isabelle Bonat-Luciani | Playlist
Frédéric Laé | Le parc à chaînes
Fabienne Swiaty | Ce qui nous pousse
Dominique Hasselmann | parallaxes
Disparition
Christian Garcin et Patrick Devesse | Mini-fictions
Chantier Virgile
Cécile Wajsbrot | Survie en milieu hostile
Cathie Barreau et Laurence Skivée | Fictions beyrouthines et autres citadines

des dossiers
nos brèves
des résidences
la lettre, la phrase
remue.net, mode d'emploi

lettre d'information

nous écrire / adhérer
l'ours des remueurs
nos liens
informations légales

audio & vidéo
mots clés : thèmes
mots clés : lieux

tous les auteurs
[rechercher](#)



Cette image, je l'ai prise début janvier 2014. Passant devant ce petit parc, j'ai vu ce banc déserté. Puis, après quelques pas, j'ai fait demi-tour, j'ai attendu quelques instants. Et j'ai pris cette image. Un peu inquiet, un peu terrifié. Et plus tard, un peu amusé me rendant compte que l'image (celle vue, celle prise) était une surface de projection. Ce qui avait vacillé en moi était l'idée de la disparition. Parce que j'ai toujours été très ébranlé et inquiet par les chaussures laissées dans la rue, souvent au bord d'un trottoir, par les vêtements étalés dans l'absence des corps sur d'autres trottoirs ou routes des villes. Mais l'on pourrait sans doute envisager d'autres interprétations, d'autres chemins d'imagination...

J'ai donc soumis la photographie autour de moi à différents auteurs avec comme proposition la saisie libre de cette image. Voici donc les propositions au fur et mesure de leurs cheminements. Variations d'écritures et de lectures.

Sébastien Rongier

[Mathieu Brosseau | Le sablier filamenteux](#)

[Joachim Séné | disp*rition](#)

Figure 11: Capture d'écran de la section *Disparition* du site *remue.net*, © Sébastien Rongier, 2014.

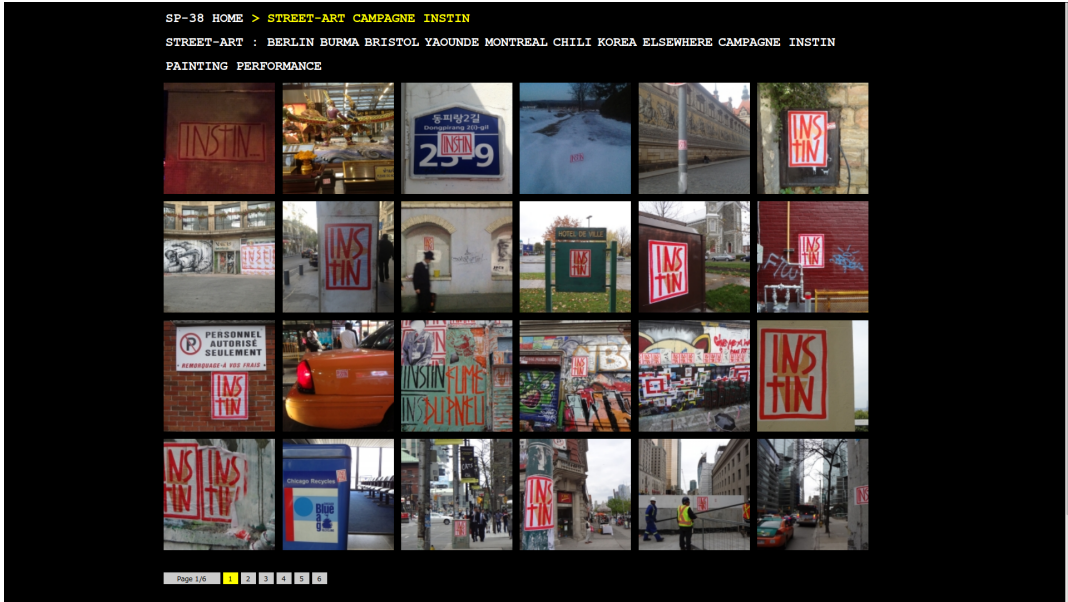


Figure 12: Capture d'écran du site SP38, © Général Instin.



Figure 13: Capture d'écran de *Traque Traces* de Cécile Portier, © Cécile Portier, 2011.



Figure 14: Capture d'écran de *Phallaina* de Marietta Ren, © Marietta Ren, 2018.

Les lignes de désir

Les lignes de désir est une fiction poétique non-linéaire écrite par Pierre Ménard, sous la forme d'un dispositif interactif, bientôt accessible depuis une application.

Un livre devient un autre livre à chaque fois que nous le lisons. Une ville c'est pareille invention, voyage à travers le temps, chaque parcours la transforme. Marcher dans les rues comme entre les pages d'un livre, en garder une trace, avec cet étonnement de voir, au fil du temps, se dessiner un chemin qui n'existait pas au moment de notre trajet. Ce dialogue n'est pas celui d'un voyage mais d'un cheminement, dans le bruissement, la rumeur de la ville, son quotidien et la juxtaposition ou l'entrelacement de nos lignes de désir.

Ce texte raconte l'**histoire d'un photographe** qui traverse la ville de Paris d'un bout à l'autre, à la recherche de la femme qu'il aime, qui a disparu, dans les lieux qu'ils avaient l'habitude de fréquenter.



L'enjeu de ce **dispositif intermédia** est de proposer aux utilisateurs une écoute mobile de l'histoire, à travers une déambulation libre dans l'espace du récit (les rues et les quais de l'île Saint-Louis à Paris), s'élaborant en fonction de leur itinéraire et de leurs

Figure 15: Capture d'écran du site de *Les lignes de désir* de Pierre Ménard, © Pierre Ménard



Figure 16: Benoit Bordeleau, *Spark*, © Benoit Bordeleau



Figure 17: #dérive(s), *Dérive papier*, © #dérive(s).



Figure 18: #dérive(s), *Dérive papier*, © #dérive(s).

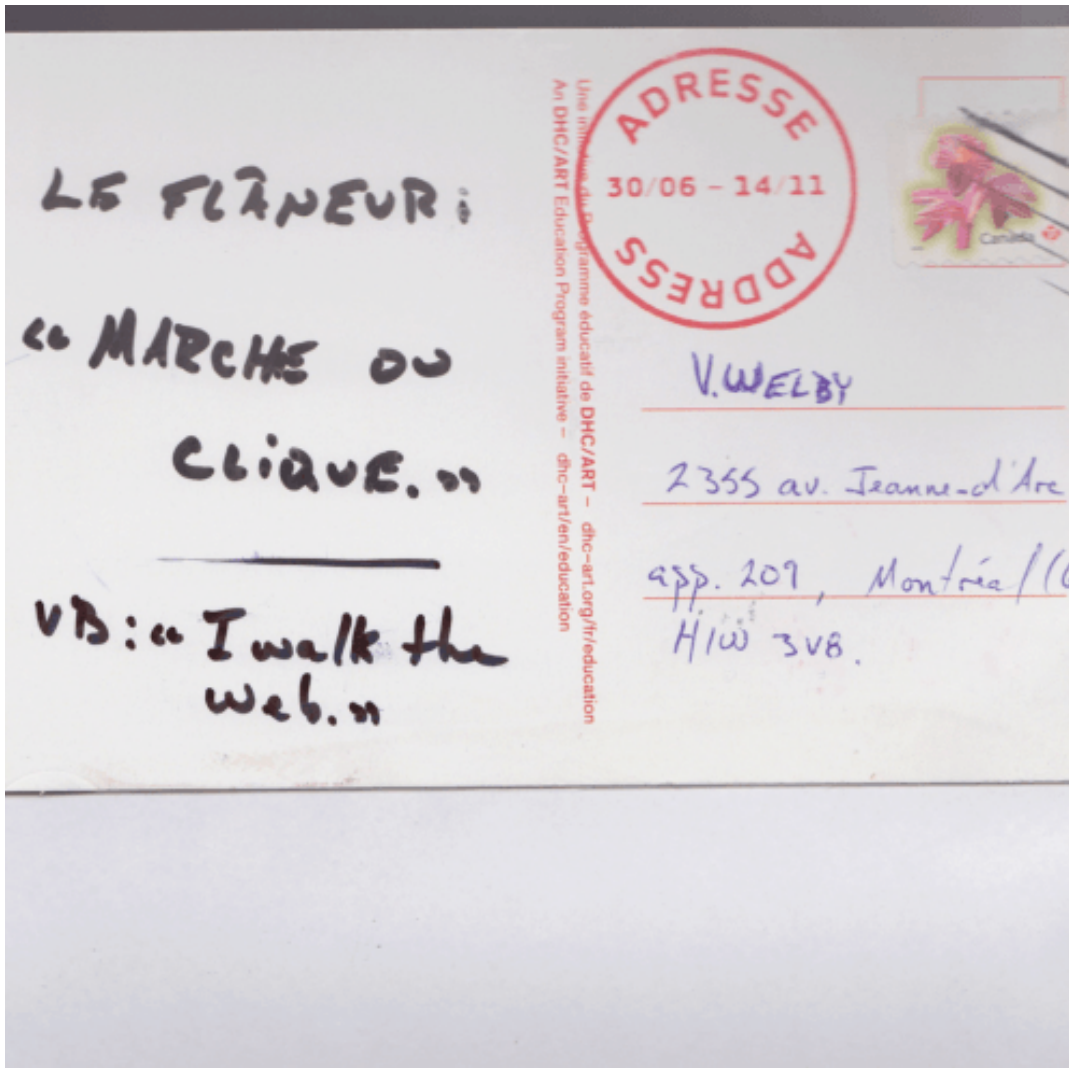


Figure 19: #dérive(s), *Dérive papier*, © #dérive(s).



Figure 20: Capture d'écran du compte Twitter de Benoit Bordeleau, © Benoit Bordeleau, 2020.



Figure 21: Capture d'écran du compte Twitter de Benoit Bordeleau, © Benoit Bordeleau, 2020.



Yan St-Onge @ysoboy · 16h

Lire, c'est de la bombe
Lire un livre explosif
Et autres détonations littéraires

(Autre partie de la murale à l'École des métiers du Sud-Ouest)

[#SaintHenri](#) [#SudOuest](#) [#dérive](#)



Figure 22: Capture d'écran du compte Twitter d'Yan St-Onge, © Yan St-Onge, 2020.



Figure 23: Capture d'écran du compte Twitter de Myriam Marciel-Bergeron, © Miriam Marciel-Bergeron, 2020.



Victoria Welby
@victoriawelby



invitations de ruelle: «mollo», «calme», «relaxe!!!». ok,
on va prendre ça cool, promis... ;^)
[#étienneDesmarteau](#) [#rosemont](#) [#dérive](#)



6:44 AM · 9 juil. 2017 · TweetDeck

5 Retweets 6 J'aime



Figure 24: Capture d'écran du compte Twitter de Victoria Welby, © Victoria Welby, 2020.



Figure 25: Capture d'écran du Tumblr *notes de terrain / lignes de fuite* de Benoit Bordeleau, © Benoit Bordeleau.

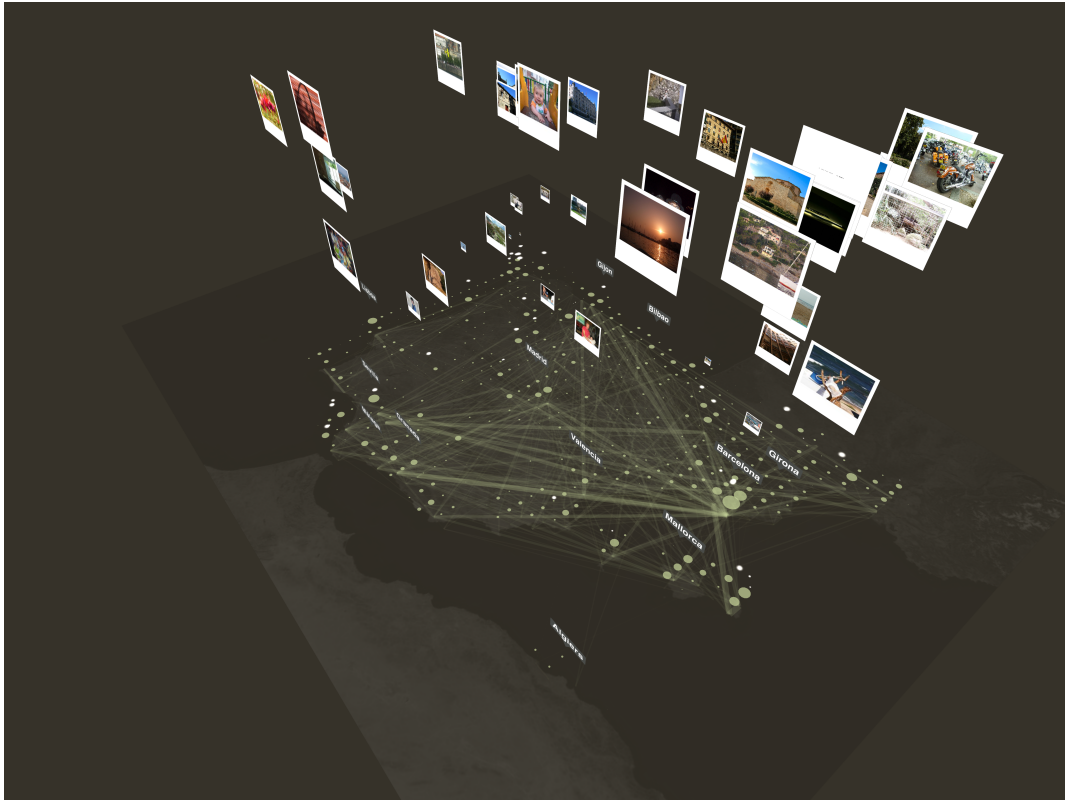


Figure 26: Capture d'écran de *The World's Eyes / Los Ojos del Mundo* de Fabien Girardin, © Fabien Girardin.



3 weeks ago

Figure 27: Capture d'écran du site *9 Eyes* de Jon Rafman, © Jon Rafman, 2020.



Figure 28: Capture d'écran du site *Postcards From Google Earth* de Clement Valla, © Clement Valla, 2020.



Figure 29: Capture d'écran de l'index de *Laisse venir* d'Anne Savelli et Pierre Ménard, © Anne Savelli et Pierre Ménard, 2015.



Figure 30: Capture d'écran de *Laisse venir* d'Anne Savelli et Pierre Ménard, © Anne Savelli et Pierre Ménard, 2015.



Figure 31: Capture d'écran de *Laisse venir* d'Anne Savelli et Pierre Ménard, © Anne Savelli et Pierre Ménard, 2015.



Figure 32: Capture d'écran de *Laisse venir* d'Anne Savelli et Pierre Ménard, © Anne Savelli et Pierre Ménard, 2015.



Figure 33: Capture d'écran de *Laisse venir* d'Anne Savelli et Pierre Ménard, © Anne Savelli et Pierre Ménard, 2015.